



Histoires de surhommes

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE SURHOMMES



ARMON

Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

HISTOIRES DE SURHOMMES

Présentées par

DEMÈTRE IOAKIMIDIS

Jacques Goimard et Gérard Klein

(1983)

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

DIFFÉRENTS PUISQUE SUPÉRIEURS

Avec les mesures initiales de *Ainsi parlait Zarathoustra* accompagnant le générique de 2001, le thème du surhomme marquait le commencement du film célèbre né de la collaboration de Stanley Kubrick et d'Arthur Clarke. Par l'invocation à Nietzsche, sous-entendue dans la musique de Richard Strauss, la renaissance finale de l'astronaute Bowman en surhomme était suggérée à l'auditeur-spectateur.

Le personnage du surhomme, auquel ses pouvoirs permettent de faire des choses impossibles à l'homme, est au moins aussi ancien que les mythologies. Dans celles-ci, les héros naissent habituellement d'une déesse et d'un mortel, ou d'une mortelle et d'un dieu ; ils doivent à ce qu'il y a d'immortel dans leur ascendance de préfigurer les surhommes d'époques ultérieures. Contrairement aux dieux, les surhommes ne possèdent pas le contrôle illimité sur l'énergie qui permet par exemple de s'affranchir des distances ou de réordonner les atomes du corps en des molécules dont le nouvel arrangement leur donnerait l'apparence d'êtres différents. Ils ne sont pas immortels non plus, sauf si les dieux leur font l'honneur de les accueillir parmi eux à la fin d'une existence en général très bien remplie.

Loin de toute allusion religieuse, ce furent certainement la théorie de l'évolution énoncée par Darwin et la notion d'eugénisme défendue par Galton qui lancèrent au siècle dernier les romanciers sur la piste des surhommes. En 1871, Edward Bulwer Lytton – principalement connu actuellement comme l'auteur des *Derniers jours de Pompéi* – publia *The coming race (La Race à venir)*.

*
* *

Ce roman est représentatif de ce qu'on peut considérer comme la première des quatre situations types du surhomme en littérature. Cette situation est celle des surhommes qui vivent en groupe et passent

généralement leur existence sans contacts suivis avec les humains. La seule exception est la venue d'un explorateur « normal » : celui-ci découvre la supériorité de ses hôtes, et la perfection de ceux-ci fait ressortir les limites de l'homme. La race à venir, dans le récit de Bulwer Lytton, est celle des descendants d'humains venus de la surface terrestre pour s'établir dans un monde souterrain. Ses représentants sont nourris physiquement et psychiquement par une force multivalente appelée vril, laquelle rend possible aussi bien le vol individuel que le contact télépathique. Entre les surhommes des profondeurs et l'explorateur américain qui les découvre, il n'y a guère de conflit, bien que l'étranger se sente mal à l'aise dans la société trop statique de ses hôtes. Pour Bulwer Lytton, en effet, ces utilisateurs de vril représentent un aboutissement, et non une étape, de l'évolution. La perfection qu'ils ont atteinte aux yeux de l'auteur a l'immobilisme pour conséquence.

Lorsque les surhommes apparaissent au milieu des humains normaux, lorsqu'ils deviennent une minorité anormale au sein d'une multitude, ils se trouvent dans la deuxième situation type. Considérés du point de vue de la masse, ils constituent un danger. C'est le thème qu'esquissa Guy de Maupassant dans *Le Horla* (1887), où le « surhomme » reste toutefois invisible et impalpable, et c'est l'idée que H.G. Wells approfondit dans *The food of the gods and how it came to Earth* (1904, *Place aux géants*). Dans ce récit, un aliment miracle fait grandir démesurément des êtres vivants, et en particulier des enfants humains. Wells se fait bien entendu le défenseur des jeunes géants, en qui il voit – comme l'eût dit Bulwer Lytton – la race à venir ; son récit s'achève à la veille d'une confrontation entre humains et géants qui paraît devoir être décisive, et suggère que l'avenir appartiendra à ceux-ci.

Dans *The Hampdenshire wonder* (1911), John Davys Beresford devait évoquer une hostilité similaire de l'homme à l'égard du surhomme, avec toutefois une dose de sympathie pour la cause de l'homme.

*
* *
*

Ainsi donc, le conflit naît, dans la deuxième situation, de l'opposition des humains contre ceux qui diffèrent d'eux, les surpassent et pourraient les dominer. La troisième situation type est caractérisée par les conflits internes du surhomme, par les problèmes dont la cause réside en fin de compte dans cet état même de supériorité.

Dans *Gladiator* (1930), Philip Wylie raconta l'histoire d'un être humain dont les ressources intellectuelles ne s'élèvent guère au-dessus

de la moyenne, mais dont la force physique est exceptionnelle et fait de lui un surhomme. Dans *Odd John* (1935, *Rien qu'un surhomme*), Olaf Stapledon s'attacha à faire ressortir les tensions psychologiques qui naissent chez un surhomme de sa supériorité elle-même. Le personnage central de ce roman est en fin de compte un inadapté dont le cas passionnerait plus d'un psychanalyste. En 1944, le même Olaf Stapledon devait imaginer, avec *Sirius*, l'histoire d'un « surchien », en réussissant à humaniser son protagoniste à quatre pattes sans le dénaturer.

Le côté négatif que pouvait comporter le fait d'être surhomme avait été évoqué bien plus tôt en langue française : dans un mode comique par Alfred Jarry avec sa fantaisie érotique, *Le Surmâle* (1902), et dans un mode désabusé par Noëlle Roger, dans *Le Nouvel Adam* (1924).

Dans les récits caractéristiques de cette situation, le surhomme devient une menace pour lui-même ; avant de représenter un danger pour les simples humains, il doit affronter les difficultés – psychologiques ou autres – inhérentes à sa propre condition. Les récits de ce groupe suggèrent que ces difficultés ne seront pas toujours surmontables, alors même que le principal intéressé se trouve dans une situation qui paraît de prime abord avantageuse.

*
* *

La quatrième situation type du surhomme est inverse. Ici, il n'a plus le moindre problème extérieur (et l'éventualité de problèmes intérieurs n'est pas considérée) : il est à ce point supérieur à toutes les circonstances et à tous ses ennemis que son triomphe est assuré, connu d'avance ; la seule interrogation concerne le cheminement par lequel ce triomphe sera atteint.

La matérialisation la plus spectaculaire de cette situation est sans doute à rechercher dans une bande dessinée. Imaginé en 1933 par deux auteurs qui ne totalisaient pas quarante ans d'âge à l'époque, le scénariste Jérôme Siegel et le dessinateur Joseph Schuster, apparu en public cinq ans plus tard, *Superman* doit à ses origines extra-terrestres des pouvoirs aussi étendus que variés. Né sur une planète lointaine mais élevé sur la Terre et engagé dans une lutte incessante contre le crime et l'injustice, Superman peut littéralement tout : il rattrape à la course une balle tirée d'un revolver, il se jette dans des flammes pour en retirer des documents avant qu'ils n'aient été calcinés, il contrôle sa vision de façon à la rendre pénétrante comme des rayons X, et ainsi de suite.

À côté de Superman, dont le nom a l'avantage d'annoncer la couleur du récit, n'y a-t-il pas lieu de placer d'autres héros, créés plus tôt, et dotés de pouvoirs du même ordre de grandeur ? Tarzan,

d'Edgar Rice Burroughs, apparu en 1912, et Doc Savage, imaginé en 1933 par Lester Dent signant Kenneth Robeson, sont d'ascendance entièrement humaine l'un et l'autre. Mais le premier doit sa force, sa résistance et l'acuité de ses sens au fait d'avoir été élevé au milieu des animaux d'Afrique, tandis que le second a été éduqué par son père (à partir de sa deuxième année déjà, affirme Philip José Farmer dans *Doc Savage : his apocalyptic life*) pour devenir physiquement et intellectuellement un surhomme qui consacre sa vie à traquer le mal. En comparant les années d'apprentissage de Tarzan et celles de Doc Savage, on serait en droit de conclure que la seule nature et l'ultra-civilisation peuvent l'une et l'autre mener à l'invincibilité du surhomme...

En remontant dans le temps, d'autre part, on rencontre, au hasard de bandes dessinées ou de récits divers, d'autres personnages également invincibles. Bien que son physique évoque plutôt les nains de Blanche-Neige, Astérix le Gaulois n'est-il pas un authentique surhomme chaque fois qu'il absorbe un peu de la potion magique que prépare le druide Panoramix ? Lorsque René Goscinny et Albert Uderzo lui donnèrent le départ, en 1959, ils se lançaient eux-mêmes dans l'aventure au second degré qui allait consister à trouver des adversaires capables de tenir temporairement en échec un personnage trop puissant : Astérix domine les Romains, acharnés à le combattre, à un point tel qu'il en détruit toute possibilité de suspense.

Ce dernier élément n'existe pas davantage dans les aventures de Conan, dont Robert E. Howard écrivit les premières en 1932. Le colossal barbare est beaucoup trop fort pour ses adversaires, même si ceux-ci disposent de pouvoirs surnaturels, même s'ils parviennent exceptionnellement à le crucifier. Cependant, l'imaginaire monde antique dans lequel Howard et ses continuateurs font évoluer Conan crée un suspense particulier par sa diversité, ses couleurs et son relief.

Avec cette quatrième situation le surhomme permet au lecteur qui le désire de s'identifier avec lui, même si cette identification se fait en pleine connaissance des différences insurmontables que crée la stature du héros. En fin de compte, le lecteur se dit qu'on doit se sentir mieux dans la peau de Doc Savage ou de Conan que dans celle d'Odd John ou du Gladiateur de Wylie.

*
* *

Dans la science-fiction moderne, c'est-à-dire depuis ce qu'on a pris l'habitude d'appeler l'« âge d'or » du genre, le surhomme est en général présenté dans une combinaison d'éléments empruntés à plusieurs de ces quatre situations types, la vie à l'écart des simples humains étant remplacée par le fait que l'existence des surhommes est

d'abord cachée aux humains.

Avec *Slan* (1940, *À la poursuite des Slans*), A.E. van Vogt imposa le motif du surhomme comme un thème majeur de la science-fiction moderne. Hors de tout ce qu'un psychologue pourrait tirer du récit (projection d'aspiration, dichotomie entre la faiblesse apparente et la force profonde du protagoniste, identification avec le représentant d'une élite que persécutent ceux qui forment une fausse élite, et ainsi de suite), le récit est remarquable par la sûreté avec laquelle l'auteur a su préciser la situation de son personnage. Dès la première phrase, la sympathie du lecteur est attirée vers le protagoniste, ce surhomme qui n'est encore qu'un enfant et qui doit se cacher parce qu'il est supérieur, donc différent ; ce qui engendre des problèmes qui devront être affrontés. À en croire Sam Moskowitz dans *Seekers of tomorrow*, A.E. van Vogt trouva l'idée pour *Slan* en lisant *The biography of a grizzly*, un livre pour enfants publié en 1900 par Ernest Thompson Seton. D'un écrivain-naturaliste (et dessinateur : Seton illustrait lui-même ses livres) à un auteur de science-fiction, il y a un cas singulier d'inspiration littéraire autour du thème du surhomme.

Dans *Darker than you think* (1940, *Plus noir que vous ne pensez*), Jack Williamson utilisa, comme élément de chute, un motif auquel van Vogt – fréquemment imité – devait revenir par la suite : la découverte, par un surhomme, de l'étendue (voire de l'existence même) de ses pouvoirs. Comme *Slan*, le roman de Williamson présente le surhomme sous un éclairage favorable, comme une sorte de messie, ou tout au moins comme un être supérieur contre lequel l'idée de révolte aurait quelque chose d'incongru. Parmi les autres auteurs ayant recouru à cet effet de révélation, Philip José Farmer est un de ceux qui en firent un usage passager. En 1965, dans *The maker of universes* (*Le Faiseur d'univers*) il y recourt pour introduire son cycle des Dieux (*World of tiers* : littéralement, monde à étages, à cause de la structure en zigzourat qui caractérise cet univers façonné par des surhommes).

*
* *

Dans beaucoup de récits des années qui suivirent la parution de *Slan* en feuilleton, les surhommes étaient présentés comme une minorité persécutée, obligée de se cacher. La sympathie de l'auteur allait visiblement vers cette élite : beaucoup moins parce que c'était une élite qu'à cause de sa situation menacée. Il était en général naturel de solliciter l'identification du lecteur avec ces êtres supérieurs méconnus.

Deux cycles caractéristiques à cet égard ont été signés par des

auteurs féminins : *Children of the atom* (1953) de Wilmar H. Shiras, et les histoires du Peuple, *Pilgrimage : the book of the people* (1961) et *The people : no different flesh* (1966) de Zenna Henderson (les récits initiaux de chaque série paraissant en 1948 et 1952 respectivement). Les Enfants de Wilmar H. Shiras sont en fait des mutants supérieurement doués qui craignent la réaction que les « simples humains » auront en les découvrant, tandis que le Peuple de Zenna Henderson est celui d'extra-terrestres réfugiés sur la Terre et cultivant, par prudence, une apparence de conformisme. Dans une certaine mesure, les récits de Zenna Henderson peuvent apparaître comme des scènes d'anti-Lovecraft. Là où celui-ci bâtit de nombreuses nouvelles autour de la chute constituée par la révélation d'entités extra-terrestres malfaisantes, celle-là brode des variations sur le thème de la découverte de surhommes bienveillants. Au cours de cette même période, l'apparition de surhommes malfaisants était mise en échec par l'action d'autres surhommes, bienveillants dans le sens où ils agissaient en faveur de l'humanité « normale », comme dans *Jack of eagles* (1951) de James Blish et *The power* (1956) de Frank M. Robinson.

Quelques récits de cette période incitent à identifier le thème du mutant avec celui du surhomme, l'accent étant mis sur les pouvoirs insolites dont l'un et l'autre disposent. La distinction peut être établie dans la mesure où on tient compte du fait qu'une mutation n'amène pas nécessairement une supériorité, et qu'une supériorité peut avoir des causes autres qu'une mutation. Dans *The Eleventh Commandment* (1962, *Le Onzième Commandement*) de Lester del Rey, des mutations nombreuses se traduisent par un affaiblissement de l'homme en tant qu'espèce. Doc Savage est devenu un surhomme par sa formation, ses études et son entraînement, sans qu'il y ait la moindre mutation dans son cas.

Mutants ou surhommes, les représentants de l'*homo Gestalt* mis en scène par Theodore Sturgeon dans *More than human* (1953, *Les plus qu'humains*) et surtout les enfants qu'Arthur C. Clarke intègre à une conscience cosmique dans *Childhood's end* (1953, *Les Enfants d'Icare*) marquent un tournant dans la carrière littéraire du surnomme, dont l'influence potentielle sur l'ensemble de l'humanité est clairement indiquée. Le surhomme devient l'inspirateur d'une éthique nouvelle, dans *Stranger in a strange land* (1961, *En terre étrangère*) de Robert A. Heinlein ; il se déplace dans le temps par sa simple volonté, et peut de la sorte modifier l'Histoire, dans *There will be time* (1969) de Poul Anderson ; il ouvre une ère nouvelle en révélant à l'humanité ses vrais pouvoirs, dans *The uncensored man* (1964) d'Arthur Sellings ; il parvient à l'immortalité en frôlant délibérément la mort, dans *The computer connection* (1974, *Les Clowns de l'Éden*) d'Alfred Bester ; il –

ou plutôt elle, car le roman a une héroïne – se demande si son accession à un état supérieur n'est pas une trahison à son espèce telle qu'elle est actuellement, dans *Alien embassy* (1977) de Ian Watson ; et il acquiert une sorte de supériorité nouvelle en redevenant humain, dans *Dying inside* (1972, *L'Oreille interne*) de Robert Silverberg.

La boucle est-elle bouclée ? Seulement dans la mesure où elle a permis d'explorer ce qui rend le surhomme supérieur, donc différent. Et, pour mesurer cette différence, l'exploration des limites est une tentative nécessaire, puisque c'est le dépassement de ces limites qui pourra permettre l'identification du surhomme. La boucle ne serait-elle pas en réalité une spirale, ou une courbe se développant sur trois ou même quatre dimensions ? Il n'y a plus alors de solution nette de continuité entre l'état humain et celui de surhomme, et c'est là une notion à laquelle la science-fiction doit l'épanouissement d'un de ses thèmes majeurs.

Demètre IOAKIMIDIS

LES PREMIERS HOMMES

Par Howard Fast

En admettant que l'homme ait la possibilité de faire surgir le surhomme du sein de l'humanité, cela est-il souhaitable, ou même simplement acceptable ? Le premier problème que la notion de surhomme pose à l'homme est simple à énoncer ; mais non à résoudre.

I

Par avion

Calcutta (Inde)
4 novembre 1945

à Mrs. Joan Arbalaid, Washington

Ma bien chère sœur,

Ça y est, j'ai trouvé. J'ai vu la chose de mes propres yeux, et me voici persuadé que j'ai un rôle à jouer en ce bas monde : celui d'enquêteur outremer, destiné à satisfaire les fantaisies anthropologiques de ma sœur. À tout prendre, ça vaut mieux que de m'ennuyer. Je n'ai aucune envie de rentrer à la maison et je n'ai pas l'intention de t'en donner les raisons. Je suis névrosé, instable, désemparé. Comme tu le sais, j'ai été démobilisé à Karachi. Je suis ravi d'être un ex-G.I. et de voyager en touriste, mais il ne m'a fallu que quelques semaines pour m'ennuyer à mort. Aussi ai-je été fort satisfait que tu m'aies confié une mission. Mission accomplie.

Ç'aurait pu être plus passionnant. À dire vrai, la petite coupure de l'Associated Press que tu m'as envoyée était parfaitement exacte, dans

tous ses détails. Le petit village de Chunga se trouve en Assam. Je m'y suis rendu par avion, chemin de fer à voie étroite... et char à bœufs, et je t'assure que c'est un voyage délicieux en cette saison, quand la grosse chaleur est passée. J'ai vu l'enfant, laquelle doit avoir quatorze ans.

Naturellement, tes connaissances sur l'Inde te permettent de savoir qu'à quatorze ans, une jeune fille est pratiquement adulte dans ce pays – la plupart, à cet âge-là, sont mariées. Or, il n'est pas question de mettre cet âge en doute. J'ai eu tout mon temps pour discuter avec son père et sa mère, qui l'ont reconnue grâce à deux marques de naissance particulièrement frappantes. Des parents et d'autres villageois ont confirmé l'identification – et tous ont reconnu les marques de naissance. Ce qui n'a rien d'extraordinaire ou d'inhabituel dans ces petits villages.

L'enfant avait disparu quand elle était bébé, à huit mois. L'histoire banale : les parents travaillant aux champs, on pose l'enfant à terre, et puis plus d'enfant ! Était-elle capable de ramper à cet âge ou non, je n'en sais rien ; en tout cas, c'était un bébé vigoureux, plein de vivacité et de curiosité. Tout le monde est d'accord sur ce point.

Comment est-elle arrivée chez les loups, nous ne le saurons jamais. Peut-être une femelle qui avait perdu ses petits l'a-t-elle emportée. C'est la version la plus vraisemblable, non ? Il ne s'agit pas du loup européen ou *lupus*, mais du *pallipes*, son cousin asiatique. C'est pourtant un animal dont la taille et l'agressivité imposent le respect, et qu'on n'a guère envie de rencontrer à la nuit tombée. Il y a dix-huit jours, quand on a retrouvé la petite, les villageois ont dû tuer cinq loups pour s'emparer d'elle, et elle-même s'est débattue comme un démon sorti tout droit de l'enfer. Elle avait vécu comme un loup pendant treize ans.

Pourra-t-on un jour connaître l'histoire de sa vie parmi les loups ? Je l'ignore. À tous points de vue, c'est une louve. Elle est incapable de se tenir debout, et il n'est plus possible de redresser sa colonne vertébrale. Elle court à quatre pattes et ses articulations sont couvertes de cals épais. On essaie de lui apprendre à se servir de ses mains pour saisir les objets, mais sans succès jusqu'ici. Si on lui met des vêtements, elle les déchire. Pour l'instant, elle s'est avérée incapable de comprendre ce qu'était la parole, à plus forte raison de parler. L'anthropologue indien Sumil Gojee s'occupe d'elle depuis huit jours, mais il a peu d'espoir de pouvoir jamais communiquer avec elle, si peu que ce soit. Si on la juge de notre point de vue et d'après nos normes, c'est une idiote absolue, une imbécile restée à l'état infantile, et il y a toute chance pour qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

D'un autre côté, le professeur Gojee et le docteur Chalmers, un type du service gouvernemental d'hygiène qui est venu de Calcutta pour

examiner l'enfant, sont d'accord pour admettre qu'aucun élément physiologique ou héréditaire n'explique l'état mental de cette enfant, qu'elle ne présente aucune malformation cérébrale et qu'il n'y a pas de cas d'imbécillité dans son ascendance. Tout le monde au village témoigne que, bébé, elle était parfaitement normale et même brillante. Le professeur Gojee fait remarquer qu'il lui a fallu beaucoup de vivacité et de facultés d'adaptation pour survivre treize ans parmi les loups. Elle réagit remarquablement bien aux tests destinés à sonder ses réflexes, et du point de vue neurologique, elle paraît parfaitement saine. Elle est solide, plus solide que les enfants de son âge, mince et nerveuse, rapide dans ses mouvements. Les sens de l'odorat et de l'ouïe sont anormalement aiguisés.

Le professeur Gojee a examiné des rapports concernant dix-huit cas analogues recensés aux Indes pendant les cent dernières années. Dans tous les cas sans exception, nous a-t-il dit, l'enfant retrouvé était un idiot de notre point de vue, ou plutôt un loup d'un point de vue objectif. Il insiste sur ce point qu'il n'est pas exact de dire d'un tel enfant que c'est un idiot ou un imbécile – pas plus exact que de dire d'un loup que c'est un idiot ou un imbécile. L'enfant est un loup – peut-être très supérieur à la moyenne des loups, mais cependant, un loup.

Je prépare un rapport beaucoup plus complet sur toute cette affaire. En attendant, cette lettre contient les faits essentiels. En matière de finances, je m'en tire très bien pour l'instant, j'ai gagné onze cents dollars au jeu. Prends bien soin de toi-même, de ton précieux époux et du service public d'hygiène.

Baisers affectueux,
Harry.

*
* *

Par télégramme

HARRY FELTON

HÔTEL EMPIRE.

CALCUTTA, INDE.

10 NOVEMBRE 1945

PAS DE LA FANTAISIE HARRY MAIS TRÈS SÉRIEUX. STOP. BRAVO BIEN TRAVAILLÉ. STOP. CAS ANALOGUE HÔPITAL GÉNÉRAL PRETORIA DOCTEUR FELIX VANOTT. STOP. TON BILLET AVION PRIS. STOP. TOUTES FORMALITÉS ACCOMPLIES.

JOAN ARBALAID.

Par avion

15 novembre 1945

à Mrs. Joan Arbalaid, Washington

Ma bien chère sœur,

Toi et ton mari, vous m'avez tout l'air d'être de grosses légumes, mais je voudrais bien savoir à quoi rime tout cela. Je suppose que vous jugerez bon de me le dire en temps utile. En tout cas, je m'incline devant la façon dont on vous obéit. On a débarqué un colonel avec tous ses galons pour m'expédier en quatrième vitesse en Afrique du Sud, beau pays au climat agréable et, j'en suis certain, plein d'avenir.

J'ai vu l'enfant, qui est toujours ici à l'Hôpital général. J'ai passé une soirée avec le docteur Vanott et une jeune personne dotée de raisonnables attraits, Miss Gloria Oland, anthropologue qui prépare son doctorat en étudiant les Bantous. Tu vois que je vais être en mesure de te donner des tas de renseignements sur le milieu, au fur et à mesure que je ferai plus ample connaissance avec Miss Oland.

En apparence, le cas ressemble de façon frappante à celui qui s'est produit en Assam. Là-bas il s'agissait d'une fillette de quatorze ans ; ici c'est un petit garçon bantou de onze ans. La petite fille avait été élevée par des loups, le petit garçon l'a été par des babouins. C'est un chasseur blanc nommé Archway, du type fort et taciturne sorti tout droit d'un bouquin de Hemingway, qui l'a récupéré. Malheureusement, Archway a un caractère de cochon et déteste les gosses : quand l'enfant – mû par une impulsion bien compréhensible – l'a mordu, il l'a fouetté et peu s'en est fallu qu'il le tue. C'est ce qu'il a appelé le « mater ».

Cependant, à l'Hôpital, l'enfant a reçu les meilleurs soins et une affection normale quoique scientifique. Impossible d'identifier ses parents, car les babouins du Basutoland sont de grands voyageurs, et on ne peut dire où ils l'ont ramassé. Son âge, d'après des données médicales, n'est qu'approximatif, mais je crois que c'est à peu près ce que je t'ai dit. Sur son origine bantoue, aucun doute. Il est beau, avec des membres longs, une extraordinaire robustesse, et rien n'indique que son cerveau soit lésé. Mais comme la petite fille d'Assam il est, à notre point de vue, un idiot et un imbécile.

En d'autres termes, c'est un babouin. Ses cris sont ceux d'un babouin. Il est différent de la fille en ce sens qu'il est capable de se servir de ses mains pour tenir et examiner les objets, mais, à ce que dit Miss Oland, c'est simplement la différence normale entre loup et babouin.

Lui aussi présente une déformation définitive de l'épine dorsale ; il va à quatre pattes à la manière des babouins, et le dos de ses doigts et de ses mains est tout calleux. La première fois, il a déchiré ses

vêtements, puis il les a acceptés, mais ceci est également un trait du caractère babouin. Dans ce cas-ci, Miss Oland a quelque espoir de le voir apprendre un langage au moins élémentaire, mais le docteur Vanott en doute fortement. Je dois remarquer en passant que sur les dix-huit cas dont a parlé le professeur Gojee, il n'y en a aucun où l'enfant ait appris plus que des rudiments d'un langage humain.

Et voilà comment meurt le héros de mon enfance, Tarzan roi des singes ! Et tous les nobles animaux avec lui : autant en emporte le vent ! Mais voici ce qui m'épouvante : qu'est-ce qui fait de l'homme ce qu'il est, si une telle chose peut lui arriver ? Les gens bourrés de science qu'il y a ici ont essayé de m'expliquer que l'homme est le produit de sa pensée, et que sa pensée est, en grande partie, modelée par le milieu où il vit – et cette évolution de la pensée est fondée sur les mots. Sans les mots, la pensée n'est plus qu'images, ce qui est du niveau animal et exclut les concepts abstraits, même les plus primitifs. En d'autres termes, l'homme ne peut devenir homme tout seul : il existe en fonction des autres hommes et de la totalité de la société et de l'expérience humaine.

Un homme élevé par les loups est un loup, un homme élevé par les babouins un babouin – c'est effrayant, n'est-ce pas ? Ma tête bourdonne de toutes sortes d'idées, dont quelques-unes sont particulièrement déplaisantes. Ma bien chère sœur, où voulez-vous en venir, ton mari et toi ? N'est-il pas temps de vous en ouvrir à ce bon vieux Harry ? À moins que vous n'ayez envie de m'expédier au Tibet ? Je ferai n'importe quoi pour vous faire plaisir, mais j'aimerais mieux que ça rime à quelque chose.

Avec toute mon affection,
Harry.

*
* *
*

Par avion

Washington
27 novembre 1945

à Mr. Harry Felton, Pretoria (Union sud-africaine)

Mon cher Harry,

Tu es un bon et brave frère, et un frère astucieux qui plus est. En plus, tu es un amour. Mark et moi voudrions que tu fasses un travail pour nous qui te permettrait de parcourir toute la surface du globe et, en plus, d'être payé pour ça. Pour te convaincre, il nous faut dévoiler les noirs secrets de notre œuvre : considérant que tu es quelqu'un en

qui nous pouvons avoir confiance, nous nous y sommes décidés. Mais, à ce qu'il semble, la poste est moins digne de confiance. Or, étant donné que nous travaillons pour l'armée, qui est vouée par nature au « top secret » et autres âneries, c'est la valise diplomatique qui t'apportera les renseignements. Au reçu de cette lettre, tu peux considérer que tu es engagé. Tes dépenses seront payées dans les limites du raisonnable et tu recevras en sus huit mille dollars par an : en échange on te demandera plus de compréhension que de travail.

Sois assez bon pour rester à ton hôtel de Pretoria jusqu'à l'arrivée de la valise. Cela ne prendra pas plus de dix jours. Bien sûr, on t'avisera.

Avec l'affection et la tendresse de
Joan.

*
* *
*

Par la valise diplomatique

Washington
5 décembre 1945

à Mr. Harry Felton, Pretoria (Union sud-africaine)

Cher Harry,

Daigne voir dans cette lettre le résultat de nos efforts communs à Mark et à moi-même. Nous sommes également d'accord sur les conclusions. Au demeurant, considère-la comme un document *extrêmement sérieux*.

Tu sais que depuis vingt ans nous nous sommes tous deux passionnés pour la psychologie infantile et l'étude du développement de l'enfant. Inutile de te rappeler nos carrières ou notre travail au bureau de la Santé publique. Notre œuvre pendant la guerre, liée au Programme de Sauvetage de l'Enfance, nous a menés à échafauder une théorie intéressante que nous avons décidé d'approfondir. Le Chef du Service nous a permis d'en faire l'objet de notre travail, et il y a peu de temps, on nous a accordé une importante subvention sur les fonds de l'armée pour y travailler.

Venons-en à cette théorie qui a déjà été un peu confirmée par l'expérience, comme tu es bien placé pour le savoir. En deux mots – mais il nous a fallu deux décennies pour y parvenir – voici : Mark et moi en sommes venus à la conclusion qu'au milieu des *homo sapiens* est né le levain d'une nouvelle race. Appelle-les surhommes ou tout ce que tu voudras. Ce ne sont pas des nouveaux venus. Ils sont apparus depuis des siècles ou peut-être des millénaires. Mais ils sont pris au piège et fondus dans le milieu humain normal, avec aussi peu de

chances de s'en sortir que ta gamine de l'Assam qui a été capturée par les loups ou ton petit Bantou, au milieu des babouins.

Au fait, ces deux cas ne sont pas les seuls que nous ayons étudiés. Sept cas similaires nous sont connus par des dépositions sous serment : un en Russie, deux au Canada, deux en Amérique du Sud, un en Afrique occidentale, et pour arrondir le total, un aux États-Unis. Nous avons aussi connaissance par ouï-dire et par des traditions folkloriques de trois cent onze cas similaires s'étendant sur quatorze siècles. Dans tous ces cas, sauf dans seize d'entre eux, nous nous trouvons plus ou moins nettement en présence des faits que tu as vus et décrits toi-même : l'enfant élevé par un loup est un loup.

Nos travaux personnels aboutissent à une conclusion parallèle : l'enfant élevé par un homme est un homme. Si le surhomme existe, il est bloqué dans son développement aussi sûrement que l'enfant humain élevé par des animaux. Notre hypothèse est qu'il existe.

Pourquoi pensons-nous que ce sur-enfant existe ? Eh bien, il y a plusieurs raisons, et je n'ai ni le temps ni la place de les donner en détail. Mais deux sont particulièrement importantes : d'abord, nous connaissons l'histoire de plusieurs centaines de cas d'hommes ou de femmes qui, enfants, avaient un quotient d'intelligence supérieur ou égal à 150. En dépit des énormes promesses intellectuelles qu'ils présentaient dans leur enfance, moins de 10 % d'entre eux ont réussi dans la carrière qu'ils se sont choisie ; 10 % ont été catalogués comme déments incurables ; 14 % ont ou ont eu besoin d'une thérapie mentale ; 6 % se sont suicidés ; 1 % sont en prison ; 27 % ont divorcé une ou plusieurs fois ; 19 % échouent dans toutes leurs entreprises ; les autres sont absolument insignifiants dans tous les domaines. Tous leurs quotients intellectuels ont baissé de façon considérable, presque en suivant une courbe inversement proportionnelle à leur âge.

La société n'a jamais permis à de telles intelligences de se développer pleinement, nous ne pouvons donc savoir ce qu'elles auraient donné. Mais nous pouvons savoir en revanche qu'elles ont été réduites à une sorte d'idiotie, une idiotie que nous, nous trouvons normale.

Quant à la seconde raison, la voici : nous savons que l'homme n'utilise qu'une petite partie de son cerveau. Qu'est-ce qui lui ferme la porte du reste ? Pourquoi la nature lui a-t-elle donné un outil dont il ne peut se servir intégralement ? Ne serait-ce pas la société qui l'empêche de briser les barrières entourant ses propres possibilités ?

Voilà donc, en abrégé, ces deux raisons. Crois-moi, Harry, il y en a bien d'autres, assez pour que nous ayons convaincu certains bonshommes du gouvernement, têtes dures et dépourvues d'imagination, qu'il fallait nous donner une chance de libérer le surhomme. Bien sûr, l'histoire nous aide, à sa façon, qui est mesquine.

À ce qu'il paraît, nous commençons déjà une nouvelle guerre, contre la Russie cette fois ; une guerre froide, comme on a déjà commencé à l'appeler. Entre autres choses, ce sera une guerre de l'intelligence, denrée plutôt rare, comme certains de nos géants de l'intellect ont eu la franchise de l'avouer. Ils considèrent nos surhommes comme une arme secrète, de petits démons qui vont se dresser armés de rayons de la mort et de super-bombes atomiques quand le moment sera venu. Grand bien leur fasse ! De toute façon, un projet comme celui-ci ne peut s'imaginer sous la tutelle d'un pouvoir bénin. L'important, c'est que Mark et moi avons été entièrement chargés de l'entreprise, avec des millions de dollars, la priorité absolue et tout le tremblement. Mais cependant, secret *absolu jusqu'à la fin*. Je ne saurais trop insister sur ce point.

En ce qui concerne ton travail, si tu acceptes, il comprend plusieurs étapes. Première étape : à Berlin, en 1937, il y avait un professeur nommé Hans Goldbaum. À demi juif. Il était directeur de *l'Institut médical pour Enfants*. Il a publié une petite monographie sur les tests de l'intelligence sur les enfants et il prétendait – nous sommes assez enclins à le croire – qu'il pouvait déterminer le Q.I. d'un enfant au cours de sa première année, avant qu'il sache parler. Il a présenté des tableaux assez impressionnants de ses pronostics et des résultats contrôlés par la suite, mais nous ne connaissons pas assez sa méthode pour la pratiquer nous-mêmes. En d'autres termes, nous avons besoin de l'aide du professeur.

En 1937, il a disparu de Berlin. On nous a dit qu'il vivait au Cap en 1943, c'est sa dernière adresse connue. Ci-joint l'adresse. Va au Cap, mon Harry chéri (ça c'est de moi, pas de Mark). S'il est parti, suis-le et trouve-le. S'il est mort, fais-le-nous savoir immédiatement.

Je suis bien sûre que tu accepteras le boulot. Nous avons besoin de toi.

Avec toute notre affection,
Joan.

*
* *

Par avion

Le Cap (Afrique du Sud)
20 décembre 1945

à Mrs. Joan Arbalaid, Washington

Ma bien chère sœur,

Je n'ai jamais entendu parler d'une idée aussi saugrenue ! Si c'est là notre arme secrète n° 1, je suis d'avis que nous jetions l'éponge tout

de suite. Cela dit, un boulot est un boulot.

Il m'a fallu une semaine pour retrouver la piste du professeur à travers Le Cap – et tout cela pour constater qu'il a fichu le camp pour Londres en 1944. Évidemment on avait besoin de lui là-bas. J'y vole.

Affectueusement,
Harry.

*
* *
*

Par la valise diplomatique

Washington
26 décembre 1945

à Mr. Harry Felton, Londres (Angleterre)

Mon cher Harry,

C'est une affaire terriblement sérieuse. Je suppose que tu dois avoir trouvé le professeur, maintenant. Nous te croyons capable, en dépit de ta façon de proclamer que tu n'es qu'un sombre idiot, de jauger sa méthode. Arrange-toi pour qu'il se lance dans cette aventure. Débrouille-toi pour l'y intéresser. Nous lui donnerons tout ce qu'il voudra – et nous désirons qu'il travaille avec nous aussi longtemps qu'il voudra.

En deux mots, voici ce que nous avons l'intention de faire : nous nous sommes vu attribuer une étendue de trois mille hectares en Californie du Nord. Nous comptons y créer de toutes pièces – sous la surveillance de l'Armée et des services de recrutement – un certain type de milieu. Au commencement, nous l'isolons totalement du monde extérieur. Nous contrôlerons son caractère exclusif.

Dans ce milieu, nous avons l'intention d'élever quarante enfants jusqu'à leur maturité – une maturité qui en fera peut-être des surhommes.

Quant aux détails sur ce milieu – cela peut attendre. Le problème immédiat, ce sont les enfants. Sur quarante, nous en trouverons dix aux États-Unis ; les trente autres, le professeur et toi les trouverez ailleurs.

La moitié devra être des garçons. Nous voulons un équilibre entre les deux sexes. Ils devront avoir entre six et neuf mois et tous devront présenter les signes d'un quotient intellectuel extrêmement élevé à condition, bien sûr, que la méthode du professeur vaille quelque chose.

Il nous faut cinq groupes raciaux : caucasien, indien, chinois, malais et bantou. Nous nous rendons compte évidemment de ce que ce classement a de vague, et tu auras quelque latitude pour choisir. Les

six enfants dits « caucasiens » devront être trouvés en Europe. Nous suggérerions volontiers deux nordiques, deux d'Europe centrale et deux Méditerranéens. Même jeu pour les autres régions.

Maintenant, il y a quelque chose qu'il faut que tu comprennes : il ne s'agit pas d'un jeu de gendarmes et voleurs, ni d'un roman d'espionnage. Nous ne voulons pas d'enlèvements. Par malheur, il y a de par le monde une quantité d'orphelins de guerre et beaucoup de parents assez pauvres et désespérés pour vendre leurs enfants. Si tu veux un enfant et qu'il se trouve que la situation est de ce type, achète-le ! Peu importe le prix. Je ne veux pas faire de sentiment ni de scrupules. Ces gosses seront soignés et aimés – et si tu en emmènes un en l'achetant, dis-toi que tu donnes vie et espérance à une enfance.

Chaque fois que tu trouveras un enfant, fais-le-moi savoir immédiatement. Un avion sera à ta disposition – et nous avons tout prévu en ce qui concerne les nourrices et les différents soins à donner. Tu pourras également faire appel à des médecins à tout moment. En revanche, il nous faut des enfants en bonne santé – dans la mesure compatible avec les conditions générales d'hygiène de leur région d'origine.

Bonne chance. Notre œuvre repose sur toi. Joyeux Noël et affectueusement,

Joan.

*
* *
*

Par la valise diplomatique

Copenhague (Danemark)
4 février 1946

à Mrs. Joan Arbalaid, Washington

Chère Joan,

J'ai l'impression que j'ai attrapé votre bizarre maladie du « secret absolu », puisque j'ai attendu d'avoir un jour de liberté – et un départ de la valise – pour te raconter mes aventures. D'après mes télégrammes à mots couverts, tu as compris que le professeur et moi avons entrepris un voyage organisé à travers le marché des bébés. Ma bien chère sœur, ce genre d'achats ne me convient pas du tout, mais je t'ai donné ma parole et je m'y tiens. Je prépare la commande et je te la livrerai.

Au fait, je suppose qu'il faut que je continue à faire mes expéditions à Washington, bien que ton « milieu », comme tu dis, soit maintenant prêt. Je continuerai jusqu'à nouvel avis.

Je n'ai pas eu grand mal à trouver le professeur. En uniforme – je

me suis monté par la suite une excellente garde-robe anglaise – et muni de toutes les recommandations fantaisistes que tu as eu la bonté de me fournir, je me suis rendu au War Office. Comme on dit, le Major Harry Felton a été reçu avec tous les égards dus à son rang, mais je me sens tout de même mieux en civil. En tout état de cause, le professeur avait travaillé à un Programme de Sauvetage de l'Enfance, en vivant dans les ruines de l'Est de Londres, qui a été proprement écrabouillé. C'est un extraordinaire petit homme, et je me suis pris d'affection pour lui. Quant à lui, il s'efforce de me supporter.

Je l'ai invité à dîner. Ma bien chère sœur, c'est toi qui m'as servi de levier pour le mouvoir. Je ne me doutais pas que tu étais célèbre à ce point dans certains cercles. Il m'a considéré avec un respect voisin de la terreur sous le prétexte que toi et moi avons en commun un père et une mère.

J'ai raconté mon affaire, tout entière, sans rien garder pour moi. Je croyais que ta réputation allait en tomber en pièces, sur l'heure, mais ce n'a pas été le cas. Goldbaum m'a écouté bouche bée, de toutes ses oreilles et de toutes les fibres de son être. La seule fois où il m'ait interrompu a été pour me poser des questions au sujet de la fillette d'Assam et du petit garçon bantou ; et vraiment, c'étaient des questions fort pertinentes et précises. Quand j'ai eu fini, il s'est contenté de secouer la tête – non qu'il ne fût pas d'accord, mais pour montrer à quel point il était ravi et passionné. Je lui ai alors demandé ce qu'il en pensait.

« Il me faut du temps, a-t-il dit. C'est dur à digérer. Mais l'idée est merveilleuse – merveilleuse d'audace. Non que le raisonnement soit si neuf. J'y ai pensé – des tas d'anthropologues y ont pensé. Mais le mettre en pratique, jeune homme... ah ! votre sœur est une femme vraiment remarquable ! »

Voilà, ma sœur. J'ai battu le fer tant qu'il était chaud, et lui ai sur-le-champ expliqué ce que tu voulais, que tu avais besoin de lui, d'abord pour découvrir les enfants, puis pour travailler dans ton « milieu ».

« Le milieu, a-t-il dit. Vous comprenez bien que c'est tout dans cette affaire, absolument tout. Mais comment peut-elle espérer changer le milieu ? Le milieu, c'est un bloc, c'est la société humaine en son entier, trompée par les mensonges qu'elle s'est racontés à elle-même, superstitieuse, malade, irrationnelle, accrochée à ses légendes, à ses fantasmes, à ses fantômes. Qui pourrait changer tout cela ? »

Voilà où nous en sommes. De mes connaissances d'anthropologie, je puis dire, avec beaucoup d'indulgence, qu'elles sont passables, mais j'ai lu tous tes livres. Si mes réponses en ce domaine étaient plutôt faibles, il a tout de même réussi à m'arracher un portrait plus ou moins complet de Mark et de toi. Il a alors déclaré qu'il réfléchirait à

tout cela. Nous avons pris rendez-vous pour le lendemain, afin qu'il m'explique sa méthode pour déterminer l'intelligence des bébés.

Nous nous sommes revus le lendemain, et il m'a expliqué sa méthode. Il a beaucoup insisté sur le point qu'il ne « testait » pas l'intelligence, mais la déterminait avec une marge d'erreur. Il y a des années, en Allemagne, il avait établi une liste de cinquante caractéristiques qu'il notait chez les bébés. Au cours de leur croissance, ils subissaient régulièrement des tests suivant les méthodes normales – et les résultats étaient confrontés avec ses observations originelles. C'est ainsi qu'il en est venu à tirer certaines conclusions, qu'il a vérifiées à maintes reprises pendant les quinze années suivantes. Ci-joint un article inédit de lui qui donne plus de détails. Il suffit de dire qu'il m'a convaincu de la valeur de sa méthode. Par la suite, je l'ai regardé examiner cent quatre bébés anglais pour effectuer notre premier choix. Joan, voilà un homme remarquable et brillant.

Trois jours après notre rencontre, il accepta de prendre part au projet. Mais voici ce qu'il m'a dit, très gravement, et que j'ai ensuite noté très exactement :

« Il faut que vous disiez à votre sœur que je n'ai pas pris ma décision à la légère. Nous allons jouer avec des âmes humaines – peut-être même avec le destin de l'humanité. L'expérience peut échouer, mais si elle réussit, ce sera peut-être l'événement le plus important de notre temps – plus important et chargé de conséquences que cette guerre que nous venons d'achever. Et il y a autre chose qu'il faut lui dire. J'ai eu une femme et trois enfants, et ils ont été mis à mort parce qu'une nation d'hommes s'est transformée en une nation de bêtes fauves. J'ai vu cela, et je n'aurais pu y survivre si j'avais cessé de croire que ce qui peut devenir une bête fauve peut aussi devenir un Homme. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Mais si nous voulons créer l'Homme, nous devons être humbles. Nous sommes l'outil, non l'artisan, et si nous réussissons, nous vaudrons moins que notre œuvre. »

Voilà ton homme, Joan, et comme je te l'ai dit, c'est quelqu'un. J'ai cité ses paroles textuellement. Il s'étend beaucoup sur la question du milieu, et sur tout l'amour, la sagesse et le jugement qu'il faudra pour créer ce milieu. Je pense qu'il serait utile que tu m'envoies quelques mots au sujet de ce milieu que tu es en train d'établir.

Nous t'avons déjà envoyé quatre bébés. Demain, nous partons pour Rome, puis pour Casablanca.

Mais nous passerons au moins quinze jours à Rome, et tes nouvelles me trouveraient là-bas.

Avec plus de sérieux – mais non sans trouble,

Harry.

à Mr. Harry Felton, Rome (Italie)

Mon cher Harry,

Juste quelques mots sur ce qui se passe ici. Nous sommes extrêmement impressionnés par ta façon de réagir en face du professeur Goldbaum, et nous attendons avec impatience qu'il nous rejoigne. En attendant, Mark et moi avons travaillé nuit et jour sur le milieu. D'une façon très générale, voici ce que nous comptons faire :

L'ensemble de l'aire réservée – la totalité des trois mille hectares – sera entouré de barbelés et placé sous la garde de l'armée. À l'intérieur, nous créerons un foyer. Il y aura entre trente et quarante professeurs – ou parents de groupe. Nous n'acceptons que des couples mariés qui aiment les enfants et qui se dévoueront à ce projet. Qu'ils doivent avoir d'autres qualifications va sans dire.

Dans l'hypothèse que quelque part au cours du développement de l'homme vers la civilisation, quelque chose s'est mis à clocher, nous en revenons à la forme préhistorique du mariage de groupe. Ce qui ne veut pas dire que nous vivrons ensemble sans discrimination – mais nous donnerons à comprendre aux enfants que les parents sont un tout, que nous sommes tous leurs mères et leurs pères, non par le sang mais par l'amour.

Nous leur enseignerons la vérité, et quand nous ne connaîtrons pas la vérité, nous n'enseignerons rien. Il n'y aura ni mythes, ni légendes, ni mensonges, ni superstitions, ni préjugés, ni religions. Nous leur enseignerons l'amour, la coopération, et nous leur donnerons pleine mesure d'amour et de sécurité. Nous leur enseignerons aussi à connaître l'humanité.

Durant les neuf premières années, nous contrôlerons entièrement le milieu. Nous écrirons les livres qu'ils liront, nous donnerons forme à l'histoire et à ce qu'ils auront besoin de connaître du monde. Ce n'est qu'après que nous commencerons à mettre les enfants en contact avec le monde tel qu'il est.

Ceci a-t-il l'air trop simple ou trop ambitieux ? C'est tout ce que nous pouvons faire, Harry, et je crois que le professeur Goldbaum comprendra cela très bien. C'est du reste plus qu'il n'a jamais été fait auparavant pour des enfants.

Ainsi, bonne chance à tous deux. Tes lettres donnent l'impression que tu es en train de changer, Harry, et nous aussi nous sentons en nous de curieuses modifications. Quand j'expose ce que nous sommes en train de faire, cela a l'air presque trop évident pour signifier

quelque chose. Nous prenons tout simplement un groupe d'enfants exceptionnellement doués et nous leur donnons l'amour et le savoir. Cela suffit-il pour ouvrir la porte à cette partie de l'homme qui jusqu'ici est restée inutilisée et inconnue ? Eh bien, nous verrons. Amène-nous les enfants, Harry, et nous verrons.

Affectueusement,
Joan.

II

Au début du printemps de 1965, Harry Felton arriva à Washington et se rendit directement à la Maison Blanche. Felton venait d'atteindre cinquante ans. C'était un homme de haute taille, l'air aimable, plutôt mince, grisonnant. En tant que Président du Conseil d'administration de Shipways, Inc. – une des plus grosses sociétés d'import-export d'Amérique – il inspirait un certain respect à Eggerton, alors ministre de la Défense. En tout état de cause, Eggerton, qui était loin d'être sot, ne commit pas la faute de tenter d'intimider Felton.

Il préféra l'accueillir aimablement ; et tous deux, sans témoin, prirent place dans une petite pièce de la Maison Blanche, burent à leur santé réciproque, et parlèrent.

Eggerton émit l'hypothèse que Felton devait savoir pourquoi il avait été convoqué à Washington.

« Je ne puis dire que je le sais, dit Felton.

— Vous avez une sœur qui est quelqu'un de remarquable.

— Il y a longtemps que je m'en suis rendu compte, dit Felton en souriant.

— Quant à vous, vous savez parfaitement garder bouche close, Mr. Felton, fit remarquer le ministre. Pour autant que nous sachions, personne, même dans votre famille proche, n'a jamais entendu parler du surhomme. Voilà un trait de caractère assez louable.

— Peut-être que oui, peut-être aussi que non. Cela fait longtemps.

— Vraiment ? Ainsi vous n'avez pas eu de nouvelles de votre sœur ces derniers temps ?

— Pas depuis presque un an, répondit Felton.

— Cela ne vous a pas inquiété ?

— Cela aurait dû ? Non, cela ne m'a pas inquiété. Ma sœur et moi sommes très intimes, mais un projet comme le sien ne permet guère de vie sociale. Il y a déjà eu de longues périodes pendant lesquelles je n'ai pas eu de nouvelles d'elle. Nous aimons assez peu écrire.

— Je vois. » Eggerton approuva de la tête.

« Dois-je conclure qu'elle est la cause de ma convocation ici ?

— Oui.

— Elle va bien ?

— Pour autant que nous sachions, dit tranquillement Eggerton.

— Alors, que puis-je faire pour vous ?

— Nous aider, si vous voulez, répondit Eggerton, toujours avec le même calme. Je vais vous dire ce qui est arrivé, Mr. Felton, et alors, vous pourrez peut-être nous aider.

— Peut-être, approuva Felton.

— Vous en savez autant que n'importe lequel d'entre nous au sujet du projet, plus peut-être, puisque vous en étiez dès le début. Vous comprenez qu'un tel projet, on en rit ou on le prend tout à fait au sérieux. À ce jour, il a coûté au gouvernement onze millions de dollars, cela ne prête donc pas à rire. Vous comprenez que l'essentiel de ce projet, c'était l'« exclusion ». J'emploie ce mot au sens propre et à bon escient. Le succès du plan dépendait de la création d'un milieu qui excluait le reste du monde, et pour préserver ce milieu, nous avons accepté de ne pas envoyer d'observateur dans le périmètre interdit pendant quinze ans. Naturellement, pendant ces quinze années, nous avons eu de nombreux entretiens avec Mr. et Mrs. Arbalaid et certains de leurs collaborateurs, parmi lesquels le docteur Goldbaum.

» Mais pendant ces conférences, nous n'avons pas reçu, au sujet des progrès accomplis, de rapport qui ait traité d'autre chose que de l'évolution la plus générale. On nous a donné à comprendre que les résultats étaient passionnants et proportionnés aux efforts, mais guère autre chose. Nous avons respecté notre part de l'accord, et à la fin de la période de quinze ans, nous avons dit à votre sœur et à son mari que nous devions envoyer une équipe d'observateurs. Ils ont prié qu'on prolonge le délai – prétendant que c'était d'une importance capitale pour le succès au projet tout entier – et ils ont été assez convaincants pour obtenir un nouveau délai de trois ans. Il y a quelques mois, le délai a expiré. Mrs. Arbalaid est venue à Washington et a supplié qu'on accorde encore un nouveau délai. Nous avons refusé et elle a accepté que notre équipe vienne dans le périmètre interdit dix jours plus tard. Puis elle est repartie pour la Californie. »

Eggerton se tut et regarda Felton d'un air interrogateur.

« Et qu'avez-vous trouvé ? demanda Felton.

— Vous ne le savez pas ?

— Non, j'en ai peur.

— Eh bien... dit lentement le ministre, j'ai l'impression d'être un idiot fini quand j'y pense, et aussi... j'ai peur. Quand j'en parle, c'est l'impression d'être idiot qui domine. Nous y sommes allés, et nous

n'avons rien trouvé.

— Oh ?

— Vous n'avez pas l'air trop surpris, Mr. Felton ?

— Rien de ce que ma sœur fabrique ne peut réellement me surprendre. Vous voulez dire que le périmètre était vide – qu'on n'y voyait rien ?

— Ce n'est pas cela, Mr. Felton. Je voudrais que ce soit cela. Je souhaiterais que ce soit si agréablement humain et terre à terre. Je souhaiterais penser que votre sœur et son mari sont un couple d'escrocs habiles et sans scrupules qui auraient roulé le gouvernement pour onze millions de dollars. Cela nous ferait battre le cœur de contentement, en comparaison de ce que nous ressentons. Comprenez-vous, nous ne savons pas si le périmètre est vide ou non, Mr. Felton, parce que le périmètre n'est pas là.

— Quoi ?

— Exactement. Le périmètre n'est pas là.

— Voyons, dit Felton en souriant. Ma sœur est quelqu'un de tout à fait remarquable, mais elle n'est pas partie avec trois mille hectares de terre dans sa poche, cela ne lui ressemble pas.

— Votre humour ne m'amuse pas, Mr. Felton.

— Non, bien sûr. Désolé. Seulement quand quelque chose ne signifie rien... Comment une pièce de terre de trois mille hectares peut-elle ne pas être là où elle est ? Cela devrait laisser un gros trou ?

— Si les journaux s'emparent de cette affaire, ils feront mieux que vous, Mr. Felton.

— Pourquoi ne vous expliquez-vous pas ? dit Felton.

— Je vais essayer – non d'expliquer, mais de décrire. Cette pièce de terre se trouve dans la forêt nationale de Fulton, un pays ondulé avec quelques collines et beaucoup d'arbres. Elle a, en gros, la forme d'un rognon. On l'avait close de barbelés, et tous ses accès étaient gardés militairement. J'y suis venu avec notre équipe d'inspection : le général Meyers, deux médecins militaires, le psychiatre Gorman, le sénateur Totenwell, membre du Comité des Forces armées, et Lydia Gentry, la spécialiste des problèmes de l'éducation. Nous sommes venus par avion et nous avons fait les cent derniers kilomètres dans deux voitures officielles. La sentinelle postée sur la route nous a stoppés. Le périmètre réservé était juste sous nos yeux. Tandis que la sentinelle approchait de la première voiture, le périmètre réservé a disparu.

— Comme ça ? murmura Felton. Sans bruit – sans explosion ?

— Sans bruit ni explosion. À un moment donné il y avait devant nous une forêt, et l'instant suivant il n'y avait plus qu'une zone grise de néant.

— Le néant, ce n'est qu'un mot. Avez-vous essayé d'entrer ?

— Oui, nous avons essayé. Les plus grands savants d'Amérique ont

essayé. En ce qui me concerne, je n'ai pas plus de courage qu'un autre, Mr. Felton, mais j'en ai trouvé assez pour m'avancer vers le bord de cette grisaille et la toucher. C'était très froid et très dur – si froid que cela m'a gelé ces trois doigts. »

Il étendit la main pour que Felton la vît.

« J'ai eu peur alors. Et depuis, je n'ai jamais cessé d'avoir peur. »

Felton approuva de la tête.

« Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez tenté telle ou telle méthode ?

— Nous avons tout essayé, Mr. Felton, même – j'ai honte de l'avouer – une toute petite bombe atomique. Nous avons essayé tout ce qui était raisonnable – et tout ce qui ne l'était pas. Nous avons été pris d'une telle panique que nous ne l'avons même plus sentie – et nous avons tout essayé.

— Pourtant vous avez gardé cela secret.

— Jusqu'ici, Mr. Felton.

— Et les avions ?

— On ne voit rien d'en haut. On dirait de la brume au fond de la vallée.

— Et qu'est-ce que vos bonshommes en pensent ? »

Eggerton sourit, puis hocha la tête. « Ils ne comprennent pas. Au début, certains pensaient que c'était une sorte de champ de force. Mais les mathématiques ne servent à rien. Et puis, il y a ce froid, ce froid glacial... Je radote. Je ne suis pas un savant, ni un mathématicien, Mr. Felton, mais eux aussi radotent. J'en ai assez, c'est pourquoi je vous ai demandé de venir à Washington et d'en parler avec nous. J'ai pensé que vous sauriez peut-être.

— Peut-être, en effet », approuva Felton.

Pour la première fois, Eggerton prit l'air vivant, impatient, passionné. Il prépara un autre verre pour Felton. Puis il se pencha avidement en avant et attendit. Felton sortit une lettre de sa poche.

« C'est de ma sœur, dit-il.

— Vous m'avez dit que vous n'aviez pas reçu de lettre d'elle depuis près d'un an !

— Il y a près d'un an que j'ai reçu cette lettre, répondit Felton, avec une note de tristesse dans la voix. Je ne l'ai pas ouverte. Elle y avait glissé cette enveloppe cachetée avec un petit mot qui se contentait de dire qu'elle allait bien, qu'elle était très heureuse, et que je ne devais ouvrir cette lettre que lorsque ce serait absolument indispensable. Ma sœur est comme ça ; nous avons la même façon de penser. Je suppose que c'est absolument indispensable, n'est-ce pas ? »

Le ministre hocha lentement la tête, mais se tut. Felton ouvrit la lettre et se mit à la lire à haute voix.

12 juin 1964

Mon cher Harry,

Au moment où j'écris cette lettre, il y a vingt-deux ans que je ne t'ai vu et que je ne t'ai parlé.

Que c'est long pour deux personnes qui ont tant d'affection et de respect mutuels ! Maintenant que tu as jugé indispensable d'ouvrir cette lettre et de la lire, il va pourtant falloir trouver le courage d'admettre que selon toute vraisemblance, nous ne nous reverrons jamais.

J'ai appris que tu as une femme et trois enfants tous merveilleux. Je crois que le plus dur, c'est de savoir que je ne les verrai jamais, que je ne ferai jamais leur connaissance.

C'est la seule chose qui m'attriste. Dans tous les autres domaines, Mark et moi sommes très heureux et je pense que tu comprendras pourquoi.

Au sujet de la barrière – elle existe maintenant ou bien tu n'aurais pas jugé nécessaire d'ouvrir cette lettre – explique-leur qu'elle n'est pas dangereuse, qu'elle ne fera de mal à personne. On ne peut la briser parce que c'est une force négative plutôt que positive, une absence plutôt qu'une présence. J'en aurai plus à dire à ce sujet par la suite, mais je serai peut-être incapable de l'expliquer mieux. Certains des enfants pourraient probablement l'exposer en termes clairs, mais ceci est mon rapport, pas le leur.

C'est curieux que je continue à les traiter d'enfants et à penser à eux comme à des enfants – alors qu'en fait *nous* sommes les enfants et eux les adultes. Mais ils ont toujours cette qualité qui est celle que nous connaissons le mieux chez les enfants : cette curieuse innocence, cette pureté qui s'évanouit si vite dans le monde extérieur.

Maintenant, il faut que je t'explique comment a tourné notre expérience – tout au moins en partie. En partie seulement, car comment pourrais-je narrer l'histoire des deux plus étranges décennies que des êtres humains aient jamais vécues ? Tout cela est à la fois incroyable et tout simple. Nous avons pris un groupe d'enfants merveilleusement doués et nous leur avons donné en abondance l'amour, la sécurité et la vérité – je crois que ce qui a le plus compté c'était l'amour. Au cours de la première année nous avons éliminé tous les couples qui ne semblaient pas tout à fait désireux d'aimer ces enfants. Il était facile de les aimer. Et tandis que les années passaient, ils sont devenus nos enfants – dans tous les sens du mot. Les enfants qui naissaient chez les couples d'éducateurs furent simplement joints au groupe. Aucun d'eux n'avait *un père* ou *une mère* ; nous étions un

organisme vivant où tous les hommes étaient les pères de tous les enfants, toutes les femmes les mères de tous les enfants.

Non, ce n'était pas facile, Harry – parmi nous autres adultes, nous avons eu à combattre, à travailler, à nous retourner comme des gants, à nous déchirer le cœur pour former un milieu qui n'avait jamais existé auparavant.

Comment pourrai-je te raconter ce petit Indien d'Amérique de cinq ans qui composait une magnifique symphonie ? Ou ces deux enfants bantou et italien, une fille et un garçon, qui à l'âge de six ans construisaient une machine pour mesurer la vitesse de la lumière ? Croiras-tu que nous, les grandes personnes, nous sommes restées tranquillement à écouter ces bébés de six ans nous exposer que puisque la vitesse de la lumière est constante partout, quel que soit le mouvement des objets matériels, on ne peut mesurer la distance entre les étoiles en termes de lumière puisque ce n'est pas une distance sur le plan où nous sommes ? Et crois-moi, je m'exprime beaucoup moins bien qu'eux. Dans toutes ces matières, j'ai l'impression d'être un émigrant illettré dont l'enfant apprend toutes les merveilles de l'école et du Savoir. Je comprends un peu, mais très peu.

S'il me fallait répéter – histoire après histoire – merveille après merveille – ce qu'ils ont fait à six ans et à sept ans et à huit, et à neuf, penserais-tu à ces misérables créatures nerveuses et torturées, dont les parents, tout en se vantant d'avoir un enfant dont le quotient intellectuel est de 160, se plaignent dans la même phrase du Destin qui ne leur a pas donné des enfants normaux ? Eh bien, les nôtres étaient et sont toujours normaux. Ce sont peut-être les premiers enfants normaux que ce monde ait vus depuis longtemps. Si tu les avais entendus une seule fois rire ou chanter, tu comprendrais. Si tu pouvais voir comme ils sont grands et forts, gracieux dans leur allure et leurs mouvements ! Ils ont quelque chose que je n'ai jamais vu auparavant chez les enfants.

Oui, je pense, mon cher Harry, que beaucoup de choses en eux te scandaliseraient. La plupart du temps, ils vont nus. La vie sexuelle a toujours été pour eux une cause de joie et de bien, ils l'envisagent et ils en jouissent aussi naturellement que nous mangeons et buvons – plus même, car ici il n'y a pas de gourmands de nourriture ni de sexualité, pas d'ulcères d'estomac ni d'âmes ulcérées. Ils s'embrassent et se caressent et font des quantités de choses que le monde a déclarées choquantes ou perverses, mais quoi qu'ils fassent, ils le font avec grâce et avec joie. Est-ce possible, tout cela ? Je puis te dire que ç'a été toute ma vie pendant près de vingt ans. Je vis parmi des enfants, garçons et filles, qui ne connaissent ni le mal ni la maladie, qui vivent comme des païens ou comme des dieux – comme tu voudras.

Mais l'histoire de ces enfants et de leur vie de chaque jour sera narrée un jour complètement, en temps et lieu voulus. Toutes les indications que j'ai données ici faisaient prévoir seulement des dons et des capacités exceptionnels. Mark et moi n'avons jamais douté des résultats ; nous savions que si nous contrôlions un milieu où tout serait tourné vers l'avenir, les enfants apprendraient plus qu'aucun enfant à l'extérieur. Dans leur septième année, ils résolvaient naturellement et aisément des problèmes scientifiques qu'on enseigne normalement au niveau du secondaire ou même plus tard.

Il fallait d'ailleurs s'y attendre et nous aurions été très déçus s'il ne s'était rien produit de la sorte. Mais c'était l'inattendu que nous espérions, que nous attendions – cette floraison de l'esprit humain qui est arrêtée chez chacun des êtres humains vivant à l'extérieur.

Et elle s'est produite. Au début, cela a commencé chez un petit Chinois, la cinquième année. Le second fut un Américain, puis un petit Birman. Le plus curieux c'est que personne ne trouva cela extraordinaire, et que nous n'avons compris ce qui arrivait que la septième année, quand ils étaient déjà cinq.

Mark et moi étions en train de nous promener ce jour-là – je m'en souviens si bien, c'était une de ces délicieuses journées californiennes, fraîches et claires – quand nous sommes tombés sur un groupe d'enfants dans une clairière. Il y avait là une douzaine d'entre eux. Cinq étaient assis en rond, le sixième au milieu. Leurs têtes se touchaient presque. Ils poussaient de petits cris de joie, gloussant de plaisir. Les autres enfants étaient assis en groupe à trois mètres de là – et les regardaient avec une attention passionnée.

Comme nous approchions, les enfants du second groupe mirent un doigt sur leurs lèvres, pour nous dire de nous taire. Nous restâmes là à les regarder sans un mot. Dix minutes après notre arrivée, la petite fille qui était au milieu bondit sur ses pieds en criant d'un ton d'extase :

« Je vous ai entendus ! Je vous ai entendus ! Je vous ai entendus ! »

Il y avait dans sa voix une note de plénitude et de joie que nous n'avions jamais perçue auparavant, même chez nos enfants. Alors tous les enfants se précipitèrent pour l'embrasser et dansèrent dans une sorte de jeu de joie autour d'elle. Tout cela, nous le regardions sans donner signe de surprise ni même d'une curiosité excessive. Car bien que ce fût la première fois que quelque chose de ce genre – quelque chose que nous ne pouvions deviner ni comprendre – se produisait, nous avions préparé la réaction que nous aurions en pareil cas.

Quand les enfants se précipitèrent vers nous pour que nous les félicitions, nous approuvâmes, sourîmes et déclarâmes que oui, vraiment, tout cela était absolument merveilleux. « Maintenant, c'est mon tour, mère, me dit un petit Sénégalais. J'y arrive presque déjà.

Maintenant qu'ils sont six pour m'aider, ce sera plus facile.

— Vous êtes fiers de nous, n'est-ce pas ? » s'écria un autre.

Nous étions très fiers, déclarâmes-nous, et nous esquivâmes les autres questions. Puis, le soir, à la réunion de parents, Mark décrivit l'événement.

« Oui, je l'ai remarqué la semaine dernière, dit Mary Hengel, le professeur de sémantique. Je les ai regardés, mais ils ne m'ont pas vue.

— Combien étaient-ils ? demanda avec intérêt le professeur Goldbaum.

— Trois, et un quatrième au milieu – têtes jointes. J'ai cru que c'était un jeu et je suis passée.

— Ils n'en font pas un secret, fit remarquer quelqu'un.

— Oui, dis-je, ils ont l'air d'admettre que nous savions ce qu'ils étaient en train de faire.

— Ils ne disaient pas un mot, dit Mark. Je peux en témoigner.

— Et pourtant, ils écoutaient, dis-je. Ils gloussaient et riaient comme s'ils faisaient une bonne blague – ou comme les enfants rient d'un jeu qui les ravit. »

Ce fut le docteur Goldbaum qui mit le doigt dessus. Il déclara très gravement : « Savez-vous, Joan, vous avez toujours dit que nous pourrions ouvrir cette vaste portion de l'esprit qui est fermée et bloquée en nous. Je crois qu'ils l'ont ouverte. Je pense qu'ils sont en train à la fois d'enseigner et d'apprendre à écouter les pensées. »

Après cela, il y eut un silence, puis Atwater, un des psychologues, déclara, l'air mal à l'aise : « Je ne pense pas que j'y croie. J'ai étudié tous les tests et tous les rapports sur la télépathie qui aient jamais été publiés dans ce pays. Nous savons à quel point les ondes cérébrales sont faibles et ténues – c'est fantastique d'imaginer qu'elles pourraient être un moyen de communication.

— Il y a aussi un facteur statistique, fit remarquer Rhoda Lannon, une mathématicienne. Si cette faculté, même à l'état potentiel, existe chez l'homme, est-il concevable qu'il n'y en ait aucune trace ?

— Il y en a peut-être, dit Fleming, un des historiens. Êtes-vous en mesure d'étudier toutes les fustigations, les bâchers ou les pendaisons, et de désigner les télépathes parmi les victimes ?

— Je crois que je suis d'accord avec le docteur Goldbaum, dit Mark. Les enfants sont en train de devenir télépathes. Je ne suis pas convaincu par un argument historique ou statistique, parce que notre obsession ici, c'est le milieu. Il n'y a pas trace dans l'histoire d'un groupe similaire d'enfants extraordinaires qui auraient été élevés dans un milieu de ce genre. D'autre part, il s'agit peut-être – c'est même probable – d'une faculté qui doit être libérée dans l'enfance ou bien demeurer bloquée en permanence. Je crois que le docteur Haenigson

sera d'accord avec moi si je dis que les blocages mentaux imposés pendant l'enfance ne sont pas rares.

— Mieux, dit le docteur Haenigson, le psychiatre en chef. Aucun enfant dans notre société ne peut échapper au besoin de dresser un quelconque barrage mental dans son esprit. Des régions entières de l'esprit de tout être humain sont bloquées pendant la première enfance. Cela est une règle absolue de la société humaine. »

Le docteur Goldbaum nous regardait d'un air bizarre. J'allais dire quelque chose – mais je me tus. J'attendis et le docteur Goldbaum déclara :

« Je me demande si nous avons commencé à comprendre ce que nous avons peut-être fait. Qu'est-ce qu'un être humain ? La somme de ses souvenirs, enfermés dans son cerveau ; et tout moment vécu contribue à accroître la structure de ces souvenirs. Nous ne savons pas pour l'instant quelle est l'étendue ou la puissance du don qui se développe chez nos enfants, mais imaginez qu'ils atteignent le point où ils pourront partager la totalité de leurs souvenirs ? Cela ne signifie pas simplement que parmi eux il ne pourra y avoir ni mensonges, ni tromperie, ni secret, ni culpabilités – cela signifie bien plus. »

Il nous regarda bien en face, tous les membres de notre cercle. Nous commençons à comprendre ce qu'il voulait dire. Je me rappelle mes propres réactions à ce moment, un sentiment d'émerveillement, de découverte, de joie – et en même temps, le cœur brisé ; ce sentiment était si poignant qu'il me fit monter les larmes aux yeux.

« Vous savez, à ce que je vois, ajouta le docteur Goldbaum. Peut-être vaudrait-il mieux que j'en parle. Je suis bien plus vieux qu'aucun de vous – et j'ai traversé, vécu les pires années d'horreur et de bestialité que l'humanité ait jamais connues. Quand j'ai vu ce que j'ai vu, je me suis demandé un million de fois : que signifie l'humanité – a-t-elle la moindre signification, n'est-ce pas seulement un accident, une complication de la structure moléculaire ? Je sais que vous vous êtes tous posé la même question. Qui sommes-nous ? Quel est notre destin ? Qu'y a-t-il de sain et de raisonnable dans ces lambeaux de chair en train de lutter, de s'agripper, de chair malade ? Nous tuons, nous torturons, nous blessons et nous détruisons comme ne le fiait aucune autre espèce. Nous anoblissons le meurtre, le mensonge, l'hypocrisie, la superstition ; nous détruisons notre propre corps avec des drogues et des nourritures empoisonnées ; nous nous trompons comme nous trompons autrui – et nous haïssons, nous haïssons, nous haïssons.

» Et voici que quelque chose s'est produit. Si ces enfants peuvent pénétrer complètement dans l'esprit des autres – alors ils n'auront plus qu'une seule mémoire, leur mémoire à tous. Toute expérience, tout savoir, tout rêve leur seront communs, ils seront immortels. Car si l'un

meurt, un autre enfant sera ajouté à la chaîne puis un autre et un autre. La mort perdra toute sa signification, toute sa sombre horreur. L'humanité va commencer ici, à cet endroit, à remplir une partie de son destin – à devenir une seule et merveilleuse unité, un tout. Est-ce qu'aucun homme capable de réflexion a jamais manqué de sentir cette unité de l'humanité ? Je ne le crois pas. Nous avons vécu dans l'ombre, dans la nuit, chacun de nous luttant avec son pauvre esprit et puis mourant, emportant avec lui tous les souvenirs d'une vie. Il n'est pas étonnant que nous ayons si peu réalisé. L'étonnant est que nous en ayons tant fait. Et pourtant, tout ce que nous savons, tout ce que nous avons fait, ce ne sera rien à côté de ce que ces enfants sauront et créeront... »

Ainsi s'exprima le vieil homme, mon cher Harry et il avait compris presque dès le début. Car ce n'était qu'un début. Avant que douze mois soient écoulés, chacun de nos enfants était lié à tous ses compagnons par la télépathie. Et dans les années qui suivirent, tout enfant né dans la réserve fut introduit dans la chaîne par les autres. Seuls nous autres, les adultes, nous devions à jamais renoncer à les rejoindre. Nous étions du vieux monde, eux du nouveau – mais ils pouvaient pénétrer nos esprits et ne s'en privaient pas. Jamais nous ne pûmes les sentir ni les voir, comme ils le faisaient les uns pour les autres.

Je ne sais comment te raconter les années qui suivirent, Harry. Dans notre petite réserve bien gardée, l'Homme est devenu ce à quoi il était depuis toujours destiné ; mais je ne puis l'expliquer qu'imparfaitement. Je puis à peine comprendre, moins encore exprimer, ce que cela peut être que d'habiter quarante corps à la fois, ou ce que cela peut signifier pour chacun des enfants d'avoir ces autres personnalités en lui, comme une partie de lui-même – ce que cela signifie de vivre pour toujours ensemble, homme et femme à la fois. Les enfants auraient-ils pu nous l'expliquer ? Difficilement, car cette métamorphose doit avoir lieu, pour autant que nous le sachions, avant la puberté – et quand elle se produit, les enfants l'acceptent comme normale et naturelle – comme la chose la plus naturelle du monde, en vérité. C'était nous qui n'étions pas naturels – et ce qu'ils ne comprirent jamais vraiment tout à fait, c'était comment nous pouvions supporter de vivre dans notre solitude, et de vivre en sachant que la mort serait une extinction définitive.

Fort heureusement, ils ne nous connurent pas tout de suite sous ce jour. Au début, les enfants ne pouvaient mêler leurs pensées que quand leurs têtes étaient proches à se toucher. Peu à peu, leur contrôle des distances s'accrut – mais ce ne fut que dans leur quinzième année qu'ils eurent le pouvoir d'atteindre et de fouiller avec leur pensée n'importe où sur terre. Dieu merci. À cette époque, les enfants étaient

préparés à ce qu'ils trouvèrent. Plus tôt, cela aurait pu les détruire.

Je dois signaler que deux de nos enfants moururent d'accident, dans leur neuvième et onzième année. Mais les autres n'y prirent guère intérêt ; ils eurent un peu de regret, mais ni chagrin, ni sentiment de perte irréparable, ni larmes, ni sanglots. La mort, pour eux, est totalement différente de ce qu'elle est pour nous : une simple perte de chair ; la personne elle-même est immortelle et survit chez les autres. Quand nous parlâmes d'élever une tombe ou une pierre, ils sourirent et nous dirent que nous pouvions le faire si cela nous faisait plaisir. Pourtant quand plus tard le docteur Goldbaum mourut, leur chagrin fut profond, et affreux, car sa mort était une mort à l'ancienne manière.

Extérieurement, ils demeuraient des individus – chacun avec ses caractéristiques, ses façons et sa personnalité. Garçons et filles faisaient l'amour de façon normale – mais tous partageaient l'expérience. Peux-tu comprendre cela ? Moi pas – mais pour eux tout est différent. Seule l'affection désintéressée d'une mère pour son bébé sans défense peut donner une idée de l'amour qu'ils ont les uns pour les autres – mais c'est pourtant différent, plus profond encore.

Avant la métamorphose, nous avons eu notre part de turbulence enfantine, de colères, de disputes – mais après nous n'entendîmes plus une voix s'élever en colère ou en dispute. Comme ils l'exprimaient eux-mêmes, quand quelque chose n'allait pas entre eux, ils le lavaient – quand il y avait une maladie, ils la soignaient ; et après la neuvième maladie, il n'y eut plus de maladie – même lorsqu'ils n'étaient que trois ou quatre, s'ils mêlaient leurs esprits, ils pouvaient pénétrer dans un corps et le guérir.

J'utilise ces mots et ces expressions parce que je n'en ai pas d'autres, mais ils ne donnent qu'une faible idée de la vérité. Même après avoir vécu toutes ces années avec ces enfants, jour et nuit, je ne peux comprendre que vaguement leur mode de vie. Ce qu'ils sont à l'extérieur, je le sais, ils sont libres, sains et heureux comme nul homme ne le fut jamais ; mais leur vie intérieure est hors de ma portée.

J'en ai parlé un jour à l'une d'entre eux. C'était Arlene, une enfant solide et charmante, que nous avons trouvée dans un orphelinat de l'Idaho. Elle avait alors quatorze ans. Nous parlions de la personnalité, et je lui disais que je ne pouvais comprendre comment elle pouvait vivre et travailler comme un individu, alors qu'elle était aussi une part de tant d'autres, et qu'eux étaient une partie d'elle.

« Mais je reste moi-même, Joan, je ne pourrais pas m'en empêcher.

— Mais les autres, ils sont aussi toi-même.

— Oui, mais je suis aussi eux.

— Mais qui commande à ton corps ?

— Moi, bien sûr.

— Mais s'ils voulaient le commander à ta place ?

— Pourquoi ?

— Si tu faisais quelque chose qu'ils désapprouvent, dis-je, assez platement.

— Comment le pourrais-je ? demanda-t-elle. Pouvez-vous faire quelque chose que vous désapprouvez ?

— Je crains que oui, et cela m'arrive.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le faites-vous, alors ? »

C'est ainsi que les discussions se terminaient toujours. Nous autres, adultes, ne pouvions utiliser que la parole pour communiquer. Dès leur dixième année, les enfants avaient développé des méthodes de communication qui étaient à la parole ce que la parole est aux pensées muettes de l'animal. Si l'un d'eux regardait quelque chose, il était inutile de le décrire ; les autres le voyaient par ses yeux. Même en dormant, ils rêvaient ensemble.

Je pourrais essayer pendant des heures de décrire des choses qui dépassent mon entendement, mais cela ne servirait à rien, n'est-ce pas, Harry ? Tu auras tes propres problèmes, et il faut que j'essaie de te faire comprendre ce qui est arrivé, ce qui devait arriver. Vois-tu, dès leur dixième année, les enfants avaient appris tout ce que nous savions, tout ce que nous avions avec nous en guise de matériel d'enseignement. En fait, nous enseignions à un esprit unique, un esprit composé des talents sans limites ni chaînes de quarante enfants magnifiquement doués ; un esprit si rationnel, si pur, si agile, que nous devons vite devenir pour lui un objet d'affectueuse pitié.

Nous avons parmi nous Axel Cromwell, dont tu connais sûrement le nom. C'est un des plus grands physiciens du monde, et c'est un des principaux responsables de la première bombe atomique. Après cela, il vint vers nous comme on entrerait au couvent – comme une expiation personnelle. Lui et sa femme enseignaient la physique aux enfants, mais dès la huitième année, c'étaient les enfants qui enseignaient à Cromwell. L'année suivante, Cromwell ne pouvait plus suivre leurs mathématiques ni leur raisonnement ; leur symbolisme, bien entendu, était entièrement tiré de la structure de leur propre pensée.

Tiens, un exemple : à l'extrémité du terrain de baseball il y avait un rocher qui faisait bien dix tonnes. (Il faut que je signale que la valeur athlétique et les performances des enfants étaient en leur genre presque aussi extraordinaires que leurs talents intellectuels. Ils ont battu tous les records qui aient jamais été établis sur piste ou en plein air – il leur est arrivé de battre des records du monde d'un bon tiers. Je les ai vus dépasser nos chevaux à la course. Leurs mouvements peuvent être si prompts qu'à côté d'eux nous semblons des escargots.)

Nous avons parlé de faire sauter le rocher ou d'utiliser un

bulldozer pour le rouler hors du chemin, mais nous n'étions jamais passés aux actes. Puis un jour, nous avons constaté que le rocher avait disparu – il ne restait à sa place qu'un tas de poussière rouge que le vent éparpillait rapidement. Nous avons demandé aux enfants ce qui s'était passé. Ils nous ont dit qu'ils avaient réduit le rocher en poudre – comme si c'était aussi simple que d'écarter un caillou de sa route en le poussant du pied. Comment ? Eh bien, ils avaient relâché la structure moléculaire, et le rocher était devenu poussière. Ils expliquèrent ce qu'ils avaient fait, mais nous étions incapables de comprendre. Ils essayèrent d'expliquer à Cromwell comment leur pensée pouvait réussir cet exploit, mais il ne comprit pas mieux que nous.

Je te signale qu'ils avaient bâti une usine qui produisait – par fusion – de l'énergie atomique. Nous en tirions une source illimitée d'énergie. D'autre part, ils avaient créé ce qu'ils appelaient des « champs libres » autour des camions et des voitures, ce qui leur permettait de s'élever et de circuler dans l'air aussi facilement que sur le sol. Grâce à la puissance de la pensée, ils peuvent pénétrer dans les atomes, réarranger les électrons, fabriquer un élément à partir d'un autre – et tout ceci leur paraît élémentaire, comme des tours de prestidigitation destinés à nous distraire et à nous abasourdir à la fois.

Ainsi, tu peux voir un peu ce que sont les enfants, et maintenant je vais te dire ce qu'il faut que tu saches.

Lorsque les enfants furent dans leur quinzième année, toute notre équipe eut un entretien avec eux. Ils étaient maintenant cinquante-deux, car tous les enfants qui nous étaient nés avaient été pris dans leur unité et s'épanouissaient en leur compagnie, bien qu'au départ leur quotient d'intelligence eût été plus bas. Ce fut un entretien dans les formes, extrêmement sérieux, car un groupe d'observateurs était attendu pour la fin du mois. Michael, né en Italie, parla pour tous, car ils n'avaient besoin que d'une voix.

Il commença par nous dire à quel point ils nous aimaient et chérissaient, nous les adultes qui avions naguère été leurs professeurs. « Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, c'est vous qui nous l'avez donné, dit-il. Vous nous avez servi de père, de mère, de professeurs – et nous vous aimons mieux que nous ne saurions le dire. Depuis des années, nous nous étonnons de votre patience, de votre dévouement, car nous avons pénétré vos esprits, et nous savons dans quelle souffrance, quel doute, quelle crainte, quelle confusion, vous vivez tous. Nous sommes aussi entrés dans les esprits des soldats qui gardent la réserve. De plus en plus, notre pouvoir d'investigation a grandi – et maintenant il n'est plus d'esprit sur terre que nous ne puissions trouver pour y lire.

» Depuis notre septième année, nous savons tous les détails de cette expérience, les raisons de notre présence ici et les buts de votre

tentative – et depuis ce temps nous avons réfléchi à ce que devrait être notre avenir. Nous avons aussi essayé de vous aider, vous que nous aimons tant. Peut-être avons-nous pu vous consoler dans vos chagrins, vous garder en aussi bonne santé que possible, apaiser quelque peu durant vos nuits troublées ce tissu de craintes et de cauchemars que vous appelez sommeil.

» Nous avons fait ce que nous pouvions, mais tous nos efforts pour vous joindre à nous ont échoué. À moins que cette zone de l'esprit soit ouverte avant la puberté, les tissus se métamorphosent, les cellules du cerveau perdent toute possibilité de se développer, et la zone reste close à jamais. C'est ce qui nous attriste le plus – car vous nous avez donné le plus précieux héritage de l'humanité, et nous ne vous avons rien donné en retour.

— Ce n'est pas vrai, dis-je. Vous nous avez donné bien plus que nous ne vous avons donné.

— Peut-être, approuva Michael. Vous êtes pleins de bonté et d'affection. Mais maintenant les quinze années se sont écoulées, et à la fin du mois, l'équipe d'observateurs... »

Je secuai la tête. « Non. Il faut les en empêcher.

— Et vous tous ? » demanda Michael, regardant chaque adulte à son tour.

Certains d'entre nous pleuraient. Cromwell déclara :

« Nous sommes vos pères, vos mères, vos professeurs ; mais c'est à vous de nous dire ce qu'il faut faire. Vous le savez. »

Michael hocha la tête, puis nous dit ce qu'ils avaient décidé. La réserve devait subsister. Je devais aller à Washington avec Mark et le docteur Goldbaum et obtenir un délai d'une façon ou de l'autre. Puis des bébés seraient introduits dans la réserve par des équipes d'enfants, et y seraient élevés.

« Mais pourquoi les apporter ici ? demanda Mark. Vous pouvez les atteindre où qu'ils soient, pénétrer dans leur esprit, en faire une part de vous-mêmes.

— Oui, mais eux ne peuvent pas nous atteindre, répondit Michael. Pas avant longtemps. Ils seraient seuls, et leur esprit serait ravagé. Que feraient les gens de votre monde extérieur à des enfants de ce genre ? Qu'est-il arrivé, dans le passé, aux possédés du démon, à ceux qui entendaient des voix ? Il en est qui sont devenus des saints, mais plus nombreux furent ceux qui périrent sur le bûcher.

— Vous ne pourriez pas les protéger ? demanda quelqu'un.

— Plus tard, oui. Pas maintenant, nous ne sommes pas assez nombreux. D'abord il nous faut amener des enfants ici, des centaines et des centaines. Puis il faudra qu'il y ait d'autres endroits semblables à celui-ci. Cela prendra longtemps. Le monde est vaste et il y a beaucoup d'enfants. Et il nous faut travailler avec précaution. Vous

comprenez, les gens ont si peur – et ceci serait la pire frayeur de toutes. Ils deviendraient fous de peur, et la seule idée qui leur viendrait serait de nous tuer.

— Et nos enfants ne peuvent se battre, dit calmement le docteur Goldbaum. Ils sont incapables de faire du mal à un être humain, à plus forte raison de le tuer. Le bétail, les chiens et chats trop âgés, c'est une chose... »

(Le docteur Goldbaum faisait allusion au fait que nous n'abattions plus notre bétail comme autrefois. Nous avions des chiens et chats familiers, et quand ils étaient trop vieux et malades, les enfants les faisaient s'endormir paisiblement – et ils ne se réveillaient jamais. Alors les enfants nous avaient demandé la permission de faire de même avec le bétail destiné à la nourriture.)

« ... mais les gens, c'est autre chose, continua le docteur Goldbaum. Ils sont incapables de blesser ou de tuer des hommes. Nous sommes capables de faire des choses que nous savons mauvaises, mais c'est un pouvoir que nous avons et que les enfants n'ont pas. Ils ne peuvent tuer, ils ne peuvent blesser. Ai-je raison, Michael ?

— Oui, vous avez raison, approuva Michael. Nous devons agir lentement, patiemment – et il faut que le monde ignore ce que nous sommes en train de faire jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures. Nous pensons que nous avons besoin de trois ans. Pouvez-vous nous gagner trois ans, Joan ?

— Je les obtiendrai, dis-je.

— Et nous avons besoin de vous tous pour nous aider. Naturellement nous ne garderons personne qui souhaiterait partir. Mais nous avons besoin de vous, comme nous avons toujours eu besoin de vous. Nous vous aimons, nous vous estimons, et nous vous supplions de rester avec nous... »

Tu ne t'étonneras pas que nous soyons tous restés, Harry – que nous ayons tous été incapables d'abandonner nos enfants – et que nous soyons décidés à ne jamais les quitter, sauf quand la mort nous prendra. Je n'ai plus grand-chose à dire maintenant. Nous avons eu les trois ans dont nous avons besoin. Quant à la barrière qui nous entoure, les enfants me disent que c'est un truc très simple. Pour autant que je puisse comprendre, ils ont modifié la ligne de temps de toute la réserve. Pas de beaucoup, moins d'un dix-millième de seconde. Mais il en résulte que votre monde extérieur se trouve dans notre passé, de cette minuscule fraction de seconde. Le même soleil brille au-dessus de nous, les mêmes vents y soufflent. De l'intérieur de la barrière, nous pouvons voir le monde, inchangé. Mais vous ne pouvez pas nous voir. Quand vous regardez de notre côté, notre présent n'existe pas encore – à la place il n'y a rien, ni espace, ni

chaleur, ni lumière, rien que le mur infrangible du néant.

De l'intérieur, nous pouvons sortir du passé dans le futur. Je l'ai fait tandis que nous faisons les essais de la barrière. On ressent un frisson, un instant de froid – rien de plus.

Il y a aussi une méthode qui nous permet de rentrer, mais tu comprendras que je ne puisse l'exposer.

Telle est la situation, Harry. Nous ne nous reverrons jamais, mais je t'assure que Mark et moi sommes plus heureux que jamais. L'homme va changer, il va devenir ce qu'était son destin de devenir, et il va atteindre, avec amour et savoir, tous les univers de la voûte céleste. N'est-ce pas de cela que l'homme a toujours rêvé ? De cela, et non de la guerre, de la haine, de la faim, de la maladie et de la mort ? Nous avons le bonheur de vivre tandis que ceci est en train d'arriver. Harry, nous n'avons pas le droit de demander plus.

Avec toute ma tendresse,
Joan.

*
* * *

Felton acheva sa lecture, puis il y eut un interminable silence, tandis que les deux hommes se regardaient.

Enfin, le ministre parla :

« Vous savez que nous devons continuer à frapper à la porte – à essayer d'enfoncer cette barrière ?

— Je le sais.

— Ce sera plus facile, maintenant que votre sœur en a expliqué la nature.

— Je ne pense pas que ce sera plus facile, dit Felton d'un ton las. Je ne pense pas non plus qu'elle nous l'ait expliquée.

— Pas à vous ni à moi, peut-être. Mais nous y ferons travailler les *grosses têtes*. Ils trouveront. Ils trouvent toujours.

— Peut-être pas cette fois-ci.

— Oh ! si, dit alors le ministre. Voyez-vous, il faut que nous arrêtons cela. Nous ne pouvons permettre ce genre de chose immorale, athée, qui représente une menace pour toute l'espèce humaine. Les gosses avaient raison. Il faudra que nous les tuions. C'est comme une maladie. La seule façon d'arrêter une épidémie, c'est de tuer les bestioles qui la causent. C'est la seule façon. Je voudrais qu'il y en ait une autre, mais il n'y en a pas. »

Traduit par ANNE MERLIN.
The first men.

© Mercury Press, 1959.
© Éditions Opta, pour la traduction.

L'ÎLE DES CONQUÉRANTS

Par Nelson S. Bond

L'antagonisme entre l'homme et le surhomme apparaît comme inévitable sous la plume de divers auteurs. Sous quelle forme se manifestera-t-il ? Quelle sera l'attitude du surhomme devant l'inquiétude, la crainte et le désarroi de son inférieur qui le découvre ? Le mépris, la tolérance, la décision d'exterminer, ou la simple utilisation du temps, qui travaille pour lui ?

« VOUS devez me croire », disait Brady. Il parlait avec une intensité extrême, les jointures blanches à force de crispation, les yeux rivés sur ceux de l'homme âgé. « Je sais que cela paraît totalement impossible – et même complètement fou. C'est bien pourquoi je suis ici. Mais c'est vrai et vous devez me croire ! Il le faut... monsieur », ajouta-t-il un peu tard, reconnaissant la position hiérarchique de son interlocuteur.

Le Capitaine de corvette Gorham répondit d'une voix calme : « Repos, lieutenant. C'est en tant que praticien que je dois m'entretenir avec vous et non en tant qu'officier supérieur responsable de votre traitement. Si on oubliait les galons pendant que vous me racontez votre histoire ? » Joe Brady sourit. C'était son premier sourire depuis des semaines et son visage ne se plia qu'imparfaitement à ses intentions. Ses lèvres se crispèrent mécaniquement, mais ses yeux demeurèrent des puits sombres et tourmentés.

« Merci, docteur, dit-il. Par où voulez-vous que je commence ? »

Gorham feuilleta le dossier où s'inscrivait l'histoire du lieutenant. Quelques passages lui sautèrent aux yeux, résumant trois ans de service sans tache, sinon éclatants : *Brady, Joseph, Travers... Âge : 24... Diplômé de l'U.S.N.A., 1941... Formation de pilote, Sarasota 1941-2... Affectation : U.S.S. Stinger... Lieutenant (j.g.) 1942... Citation collective... Recommandé pour...*

« C'est votre histoire, reprit le médecin d'une voix prudente. C'est vous qui savez ce que vous devez raconter. Les ennuis ont commencé,

si j'ai bien compris, au cours de votre dernière mission ?

— C'est exact. C'est là que mes ennuis ont commencé. Mais les choses durent depuis plus longtemps – bien plus longtemps. Depuis des années sans doute et même des dizaines d'années. » Les doigts de Brady se crispèrent comme des griffes sur le bureau. « Il faut faire quelque chose, docteur ! Le temps passe et chaque jour les rend plus forts. Il faut que les gens comprennent.

— Par le commencement ? suggéra Gorham. Si vous reveniez à votre dernier vol. »

Son ton calme et posé eut un effet apaisant sur le jeune homme : la voix perdit la note aiguë de l'hystérie.

« Oui, monsieur, dit-il. Très bien, monsieur. Eh bien alors, ça s'est passé comme ça. Nous avons accompli notre mission et rentrions chez nous... »

Nous avons accompli notre mission, raconta le lieutenant Brady, et rentrions chez nous. « Chez-nous », c'était naturellement le *Stinger*. Je peux vous dire, maintenant que la guerre est terminée, où nous allions et ce que nous faisons. Nous croisons dans la mer de Chine, au large de Palauan, entre les Philippines et l'Indochine. Nous étions chargés de harceler la marine de l'ennemi, brisant le pont maritime entre les Détroits et les îles japonaises proprement dites. Notre corps expéditionnaire était en position de supporter une douzaine d'invasions par voie de terre depuis Labuan jusqu'à Hainan, et notre aviation opérait périodiquement de fausses concentrations pour déconcerter les Japs.

Notre dernière cible avait été Songeau et c'était de ce port que nous revenions lorsque c'est arrivé.

Nous avons aperçu un cargo qui remontait péniblement la côte et j'ai demandé au chef d'escadrille la permission de lui larguer une dragée que je ramenaïs inutilisée. Il a donné son accord et nous avons craché nos pruneaux. Le cargo a répliqué avec tout ce qu'il avait lorsqu'il nous a vus arriver, mais c'était comme s'il nous avait lancé des boulettes de papier. Nous avons pondus nos œufs dans sa cheminée arrière et le cargo a volé en éclats comme ces modèles réduits pour gosses. Vous voyez le genre : on appuie sur un bouton, et boum !

Ce fut aussi simple que ça et nous étions en train de discuter et tout, très excités, lorsque nous nous sommes aperçus que nous perdions rapidement de l'altitude. Le cargo avait crevé comme un rat acculé, nous entraînant dans son agonie. Un morceau de sa carcasse avait transpercé un de nos réservoirs latéraux pendant l'explosion et notre essence arrosait la mer de Chine.

Nous n'étions pourtant pas inquiets. La Marine veille sur les siens et nous savions qu'à peine une heure après la mise à flot des canots, des secours viendraient nous ramasser. Nous avons rapporté la

mauvaise nouvelle au chef d'escadrille et accepté ses condoléances avec philosophie, et c'est sans grande inquiétude que nous avons vu l'escadrille se transformer en points noirs de plus en plus petits sur l'horizon, pendant que nous essayions de soutirer le plus possible de kilomètres à notre oiseau blessé.

Ce serait un mauvais moment à passer, pensions-nous, et même un sale moment. Mais il n'y avait pas de danger. Qu'on croyait.

On le croyait, étant des gars logiques. Mais dans le Pacifique Sud, on peut jeter la logique et la raison par la fenêtre.

Environ dix minutes après le départ de l'escadrille et avec encore une goutte de carburant avant le plongeon, l'horizon bleu, plat et parfaitement vide vomit des montagnes de cumulus tonnants sortis du néant, des torrents de pluie ruisselante, et un ouragan de vent glapissant lancé à plus de cent kilomètres à l'heure se saisit de nous et nous emporta dans ses tourbillons comme une toupie de gosse.

Combien de temps avons-nous chevauché cette chose, je n'en ai pas la moindre idée. Je n'avais pas le loisir de regarder ma montre : tout ce que je pouvais faire, c'était maintenir le nez de *l'Ardente Alice* (tel était le nom de notre appareil) et piquer droit dans ces vagues de vent. Nous avons été agrippés, secoués, jetés en l'air et reprécipités en bas sans cesser de tourner, comme si nous pesions des grammes et non des tonnes. Nous étions bien sûr incapables de grimper au-dessus de la tempête : nous ne pouvions que rester sur place et supporter. J'ai cru cent fois que nous allions nous fracasser sur l'eau mais à chaque fois, le vent nous relançait pour jouer un peu plus longtemps avec nous.

Nous étions tous trois à bout de nerfs, pleins de bleus et malades comme des chiens à force d'être malaxés, et nous aurions tous joyeusement abandonné un an de permission pour être loin de cet enfer. Et brusquement, aussi soudainement qu'il avait jailli du néant, le typhon disparut. Nous étions culbutés dans un maelstrom de vent et de pluie et la minute suivante, le ciel était limpide comme du cristal, un soleil bienveillant réchauffait une mer d'un bleu tranquille, et, sous l'ombre de nos ailes, s'étendait le sanctuaire vert et rose d'une île tropicale !

Gorham toussa poliment, interrompant son patient.

« Excusez-moi, lieutenant. J'aimerais préciser ce point. C'est peut-être important. Une île ? Quelle île ? »

Brady répondit par un haussement d'épaules impuissant.

« Je ne sais pas, monsieur. Nous avons été tellement secoués, malmenés, entraînés et déportés et pendant si longtemps qu'aucun de nous n'avait la moindre idée de l'endroit où nous étions. Peut-être à un ou à cinquante – ou à cinq cents kilomètres ! – du point où le typhon nous a frappés. »

La volonté raffermir sa voix. « Mais où que soit cette île, nous devons la retrouver. Il le *faut* ! Parce que c'est *Leur* île. Si nous ne la trouvons pas pour *Les* détruire... »

— Et si vous continuiez plutôt votre histoire ? dit le docteur d'une voix calme. Vous avez donc atteint cette île inconnue. Et vous avez abordé sans dommages, si j'ai bien compris ?

— C'est exact, monsieur. Nous avons abordé sains et saufs sur une petite bande de sable... »

Nous avons abordé sains et saufs, continua le lieutenant Brady, sur une petite bande de sable. Nous étions aux anges d'avoir trouvé un havre de sécurité mais nous n'étions pas assurés de l'étendue de cette sécurité. Nous ne savions pas, vous comprenez, si nous étions en territoire ami ou ennemi. Dans ce coin oublié du monde, il était possible que les habitants de l'île soient techniquement des neutres mais néanmoins dangereux. En d'autres termes, des aborigènes chasseurs de têtes !

Imaginez alors notre plaisir et notre surprise lorsque nous fûmes gaiement hélés quelques minutes à peine après notre arrivée et que nous relevâmes la tête pour voir des hommes blancs qui émergeaient du mur de feuillage qui bordait la plage.

Ils étaient souriants et apparemment sans armes et nous souhaitèrent la bienvenue en anglais, avec un enthousiasme courtois. Ils nous avaient vus atterrir, nous dit celui qui semblait les commander, un type plutôt jeune qui se présenta sous le nom de docteur Grove, et ils s'étaient dépêchés de venir à notre rencontre au cas où nous aurions besoin d'assistance médicale.

Je l'assurai que nous allions bien et que nous avions seulement besoin de nourriture et de repos ainsi que d'un moyen de communiquer notre position à nos camarades qui devaient en ce moment même sillonner la moitié du Pacifique Sud pour nous.

Il eut un signe de tête. « Nourriture et repos ne présentent pas de difficultés, dit-il avec chaleur. Pour le reste – ces choses prennent du temps dans ce pays primitif. Mais nous verrons, nous verrons.

Nous avons une radio dans l'avion, commençai-je, mais Jack Kavanaugh, notre radio, hocha négativement la tête.

— *Avions* une radio, chef ! Elle a rendu l'âme juste en arrivant dans l'île. La tempête, sans doute.

— Mais vous pouvez la réparer ?

— Je pense que oui, s'il n'y a rien de sérieux. Je vous dirai ça lorsque j'aurai eu le temps de l'examiner.

— Naturellement, acquiesça Grove. Mais en attendant, j'espère que vous nous ferez le plaisir d'accepter notre humble hospitalité ? Nous n'avons pas souvent la joie de recevoir de nouveaux hôtes.

— Nous serons heureux de bavarder avec vous. Si vous voulez bien me suivre... »

C'est Tom Goeller, notre artilleur, qui eut le premier l'intuition qu'il y avait peut-être quelque chose de curieux dans cette histoire. Mais sans rien soupçonner vraiment : il était seulement intrigué. Il s'étonna à voix haute lorsque nous nous engageâmes dans la jungle. « Mais d'où ? Je ne comprends pas !

— Comprends pas quoi ? lui demandai-je. Qu'est-ce que tu veux dire – d'où ? Qu'est-ce qui te tracasse, Tom ?

— Ce Grove, marmonna Tom. Il dit qu'il nous a vus atterrir. Mais d'où ? Où diable est-ce qu'ils vivent ? Dans les arbres ? J'ai eu un bon aperçu de l'île juste avant que nous nous posions. Une image nette et assez longue – d'en haut. Et je n'ai rien vu qui rappelle un bâtiment.

— Mais oui ! Tu as raison : moi non plus, je n'ai rien vu. Je me demande si... »

— Mais ma question obtint une réponse avant même que je ne la formule. Nous étions arrêtés, inexplicablement, devant une sorte d'abri de béton installé sous le couvert des racines d'un banyan ; une affaire de forme irrégulière, tachetée de vert et de brun, un camouflage se confondant si parfaitement avec l'environnement qu'on ne le distinguait pas à dix pas, et encore moins d'avion.

Le Dr Grove sourit et dit : « Nous y voilà, messieurs. » Il toucha un bouton et la porte de l'abri s'ouvrit. « Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... »

Kavanaugh l'interrompt brusquement : « Entrer où ? Dans quoi ? »

Grove eut un petit rire agréable. « Ne vous inquiétez pas. C'est simplement un ascenseur. L'entrée est au niveau du sol. »

Je m'exclamai : « Un ascenseur ! Dans cette jungle ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous voulez dire que vous vivez en sous-sol ?

— Mon cher lieutenant, répondit le soi-disant docteur d'un ton placide, je vous expliquerai tout cela avec plaisir – mais plus tard. C'est très simple. Mais pour l'instant, j'insiste pour que vous...

— Ah ! Maintenant, vous *insistez*, hein ? Et si nous choissions de ne pas entrer dans votre mystérieux petit boudoir ? Qu'est-ce qu'il se passerait ?

— Alors, soupira le Dr Grove, je serais obligé, à mon grand regret, d'appuyer ma demande par la force.

— Ah ! c'est comme ça ? grognai-je. Refais tes calculs, mon pote. Vous êtes peut-être plus nombreux que nous, mais nous sommes armés. » Je sortis mon automatique et le braquai sur lui. « C'est le petit détail qui semble vous avoir échappé et maintenant...

— Aucun détail ne m'a échappé, lieutenant, répondit Grove, toujours aussi calme. Voudriez-vous avoir l'amabilité de tirer un coup de feu ? Si cela vous répugne de tirer de sang-froid sur un homme –

ses lèvres eurent un petit rictus ironique – vous pouvez tirer en l’air. »

Je le regardai, perplexe. Il ne bluffait pas : ce sont des choses qui se sentent. Il était amusé, supérieur, méprisant. Goeller s’écria : « Faites attention, patron ! C’est une ruse ! Il *veut* vous faire tirer. Le bruit en alertera peut-être d’autres. »

Grove sourit. « Erreur, mon ami. Personne ne viendra. » Il mit la main dans sa poche. « Très bien, puisque vous ne voulez pas accepter mon invitation... »

Tirer était risqué, mais je n’avais pas le choix. « O.K., aboyai-je. Vous l’aurez voulu ! » et j’appuyai sur la gâchette, fermement, attendant le coup de feu et la vision du corps qui allait se décroqueviller à mes pieds.

Mais il ne se passa rien !

Gorham, qui écoutait attentivement, cligna des yeux. « Vous voulez dire, suggéra-t-il, que vous n’avez pas fait mouche ou que l’arme s’est enrayée ?

— Je veux dire, dit sombrement Brady, que le coup n’est pas parti, c’est tout. Je n’ai pas manqué ma cible, et l’automatique ne s’est pas enrayé. Il n’y avait rien de cassé dedans, mécaniquement parlant. Plus tard, je l’ai entièrement démonté pour l’examiner, il était parfait. Mais il ne fonctionnait pas sur cette île. »

Gorham dit lentement : « Il ne fonctionnait pas – sur cette île ? » Les yeux qu’il posa sur le jeune homme étaient prudents et ses mains griffonnaient sur un calepin. « Mais c’est incroyable ! Pourquoi ?

— J’ai vite compris pourquoi, dit Brady d’un ton sinistre. Et d’autres choses encore... »

J’en restai bouche bée, continua Brady. Et je ne comprenais pas. J’ai d’abord cru, comme vous, que mon arme s’était enrayée. Puis je m’aperçus que les autres aussi avaient sorti leurs armes et qu’ils avaient les yeux pareillement écarquillés d’incrédulité devant leur futilité.

« Vous voyez ? dit Grove. Maintenant, vous serez peut-être assez aimables pour pénétrer dans cet ascenseur ?

— Pas question ! criai-je. Je ne comprends pas ce qui se passe ici mais je ne veux pas être dans le coup. Venez les gars ! Fichons le camp d’ici ! »

Il sortit alors de sa poche un tube mince de la forme et de la taille d’un stylo. Il le pointa vers moi, ou plutôt vers nous, et un cône de lumière argentée en jaillit brusquement.

Je voulus me jeter sur lui, hurlant quelque chose. Mais le cri et le mouvement furent stoppés net lorsque cette curieuse luminosité argentée m’atteignit.

Ce n'était pas un gaz. Ça n'avait ni goût ni odeur ; ça ne brûlait pas, ne piquait pas et ne causait aucune douleur. C'était comme si je m'étais élancé dans un océan de toiles d'araignée enchantées, comme si je m'étais pris dans les mailles d'un suaire de rayons de lune. Je ne pouvais ni parler ni bouger ; seuls mes sens fonctionnaient.

Comme dans un rêve, j'entendis le Dr Grove s'adresser à ses acolytes. « Portez-les dans l'ascenseur. Doucement, s'il vous plaît ! » Puis je sentis des mains me soulever et me transporter ; j'avais l'impression – comment exprimer cela ? – que les mains étaient loin de mon corps, comme si d'épaisses couches de caoutchouc spongieux s'étaient glissées entre mon corps et ces mains.

Je pouvais voir, mais seulement droit devant moi, dans la direction où s'étaient figées mes pupilles. J'étais incapable de remuer les yeux. Je vis donc seulement que l'intérieur de l'ascenseur était fait d'un métal lisse et poli, invraisemblable dans un tel lieu. J'entendis le ronron d'un moteur électrique et en déduisis, sans proprement le ressentir, que nous nous déplaçons rapidement vers le bas.

Le Dr Grove se pencha sur moi, se plaçant dans mon champ de vision.

« Je suis désolé, lieutenant, dit-il. Je regrette sincèrement d'avoir dû vous infliger cet inconfort. Mais, voyez-vous, les armes à feu ne fonctionnent pas sur cette île. Aucune explosion de quelque nature que ce soit n'est permise – à moins d'une dérogation spéciale. Nous avons les moyens d'immobiliser vos primitifs engins mécaniques. C'est pour cela que votre automatique n'a pas fonctionné et que votre radio s'est dérégulée. »

Des milliers de questions se pressaient en moi, mais je ne pouvais pas les poser, même avec les yeux. *Quels sont ces moyens*, voulais-je lui demander. *Et qui êtes-vous pour parler d'une radio comme d'un engin primitif ? Où allons-nous et qu'avez-vous l'intention de faire de nous ?* Toutes ces questions tambourinaient dans mon crâne mais ma langue restait silencieuse.

La sensation de mouvement prit fin, j'entendis la porte de l'ascenseur glisser sur ses gonds et nos geôliers se saisirent à nouveau de nous. Je vis les plafonds de métal de longs couloirs vivement éclairés et entendis une variété de voix qui indiquait la présence de nombreuses personnes dans ce caveau, et fus le témoin silencieux d'une conversation entre Grove et quelqu'un qui semblait être son supérieur.

« Eh bien, Frater ?

— Je regrette, Frater Dorden. Ce fut nécessaire. Ils ont refusé de venir de leur plein gré.

— Je vois. » Un soupir. « Rares sont ceux qui acceptent. Enfin... faites-les porter dans les chambres de repos jusqu'à ce qu'ils

reprennent conscience... Avec douceur, ils meurent de peur, les malheureux. »

Et notre voyage dans le labyrinthe de couloirs de métal poli reprit jusqu'à ce qu'enfin on me fasse franchir une porte et qu'on me dépose précautionneusement sur une couchette. Une couverture légère me borda ; sa douce chaleur me fit prendre conscience de ma fatigue. Je ne pouvais pas fermer les yeux mais les lumières s'obscurcirent graduellement et, dans le noir total, j'oubliai mes ennuis avec le sommeil...

Je ne sais pas si je fus réveillé par les lumières ou si elles se déclenchèrent automatiquement lorsque je revins à moi. En tout cas, je me réveillai dans une chambre brillamment éclairée.

Fait plus important : j'avais retrouvé ma liberté de mouvement. Je sautai de la couchette et bondis vers la porte à l'autre extrémité de la pièce, mais, comme je m'y attendais, elle était verrouillée. J'abandonnai donc pour le moment toute idée d'évasion et me mis à étudier les lieux.

Première chose, j'étais seul. Nos geôliers nous avaient apparemment assigné à chacun une chambre, ou plutôt une cellule, individuelle. Celle-ci était d'une simplicité Spartiate. Quatre murs d'une substance métallique d'un gris terne que je fus incapable d'identifier, un plancher de caoutchouc résistant ou d'un matériau similaire, un plafond bas identique aux murs. Une couchette, une chaise et un bureau constituaient tout l'ameublement. Il n'y avait aucune décoration sur les murs, pas de tapis et, bien sûr, puisque nous étions en sous-sol, pas de fenêtre.

Ce qui me surprit le plus fut l'absence de tout éclairage. Je regardais partout sans voir la source de cette agréable lumière qui inondait la pièce. Je ne trouvais rien. Il ne s'agissait pas non plus d'un quelconque trucage à base de lumière indirecte. Le flux de lumière ne vacillait pas et, plus étrange que tout, il n'y avait pas d'ombre !

Je crois que c'est là que je commençai à avoir peur. Je ne veux pas dire que je flageolais, genoux entrechoqués et dents claquantes, mais je ressentis un grand froid. J'étais glacé de terreur et d'angoisse, sans doute comme le lapin pris au collet qui voit le chasseur approcher.

Ces gens, ces hommes qui parlaient avec un mépris indifférent des plus belles réalisations de l'homme, qui employaient à regret mais comme si de rien n'était des armes et des outils inconnus de la science, qui étaient-ils ? Et pourquoi avions-nous été séparés ? Où étaient mes camarades, Kavanaugh et Goeller ? Tout à coup, j'eus désespérément besoin du réconfort de leur présence.

J'élevai la voix et me mis à crier. Pas de réponse. Les murs impassibles auraient dû me renvoyer l'écho de ma voix, étant faits de métal. Mais, comme tout dans cet endroit étrange, ils ne se

comportèrent pas naturellement. Ils absorbèrent le son, le buvant presque comme une éponge qui se gorge d'eau.

Je hurlais encore et encore. En vain, pensai-je. Mais j'avais tort. Car j'entendis soudainement un son imperceptible derrière moi et fis volte-face. Le Dr Grove passait à travers le mur.

Le lieutenant Brady se tut alors, comme s'il anticipait la réaction de son auditeur. Qui ne se fit pas attendre. Gorham, en dépit de sa formation de psychiatre, cessa de griffonner sur ses papiers et jeta un bref coup d'œil inquiet au jeune homme.

Avec un effort visible, il refréna un pincement de lèvres et dit d'une voix posée : « À travers le mur, lieutenant ? Vous voulez parler de la porte, bien sûr ?

— À travers le mur, soutint Brady d'un ton morne. À travers le mur, monsieur. La porte était droit devant moi. Mais le Dr Grove est rentré dans cette cellule en franchissant le mur de métal.

— Vous vous rendez compte que ce que vous dites est impossible ?

— Pour nous – les yeux de Brady étaient hagards – c'est impossible. Pour *Eux*, rien n'est impossible. Rien ! ou si peu. C'est pourquoi nous devons agir et agir *au plus vite* ! Avant qu'il ne soit trop tard ! Vous devez me croire, monsieur ! C'est la dernière chance de l'homme...

— Je ferai de mon mieux, promit Gorham. Peut-être devriez-vous continuer ? Ce Dr Grove venait donc de passer à travers le mur... »

Je vais résumer, dit tristement Brady. Vous terminez l'histoire aussi vite que possible. Je perds votre temps et le mien. Je vois bien à vos yeux que vous ne me croyez pas. Mais quelqu'un *doit* me croire. Où, quand, comment... je ne sais pas, mais quelqu'un doit me croire... Enfin, comme je vous le disais, le Dr Grove passa à travers le mur. Et si bizarre que cela puisse paraître, ma terreur prit fin à ce moment-là. J'étais toujours plein de crainte, certes, comme on révère et craint un dieu ou un démon, ou une force élémentaire totalement au-delà de sa propre compréhension. Je ne le considérai pas avec la terreur qu'inspire un ennemi bien humain qui vous menace d'une arme fumante ou d'une épée ensanglantée, non, c'est avec révérence que je le regardai, sachant qu'il m'était aussi supérieur que moi d'un chien ou d'une bête de somme.

Nous avons donc parlé, pas d'homme à homme, mais comme un homme et une créature inférieure. Et c'était moi, la créature inférieure. Il était le maître et moi le serf. Et il m'a raconté beaucoup de choses...

N'avez-vous jamais songé, docteur, que nous les humains sommes une race égocentrique ? Nos Darwin et nos Huxley nous ont dit que

nous sommes le produit d'une évolution constante, progressive, une évolution commencée dans la boue marine des premiers âges et qui a graduellement donné ce que nous avons fièrement proclamé être *l'homo sapiens*.

L'homo sapiens, l'homme intelligent ! Mais nous ne sommes peut-être pas si intelligents que ça. Car, dans notre aveugle folie, nous nous sommes élus résultat final et glorieux de l'éternel effort de perfection de la Nature !

N'aurions-nous pu deviner que la même force qui a transformé en homme de Neandertal son ancêtre bestial et velu, ayant conduit du liquide primordial à la terre ferme le premier amphibien, la force qui a fait de l'homme des cavernes armé de cailloux une race capable d'œuvrer à sa propre destruction par la fission atomique, n'aurions-nous pu deviner que cette force atteindrait inévitablement un palier encore plus haut ?

Et c'est ce qui est arrivé. Il y a aujourd'hui sur terre une race qui représente le prochain palier de l'évolution de l'humanité. Des gens pour qui nos pensées sont aussi élémentaires et simplettes que pour nous le babillage des bébés.

Ils commencent là où nous terminons. Nos plus hautes physiques et mathématiques sont leur alphabet ; le savoir si péniblement conquis de nos meilleurs cerveaux est le leur par intuition. Ils connaissent par avance ce que nous devons étudier, et ce qu'ils doivent étudier, nous ne pouvons même pas en avoir la perception. Ce sont les nouveaux maîtres de la création : *homo superior* !

Mais comment ils sont apparus, c'est une chose que même eux n'ont pas réussi à éclaircir. Il y a une force baptisée « mutation » que vous, en tant que docteur, devez comprendre mieux que moi. Par mutation, une rose blanche éclot parmi des roses rouges et sa lignée blanche se reproduit régulièrement à partir de là. Ces hommes nouveaux sont des mutants. Ils sont nés (ou le premier d'entre eux est né) de parents normaux. Mais dès le berceau, ils sentirent qu'ils étaient différents. Ayant un instinct télépathique, ils étaient capables de discerner leurs frères dans la masse, même à grandes distances, et ils se regroupèrent.

Il y a déjà longtemps de cela, combien de temps exactement, le Dr Grove ne me l'a pas dit, les hommes nouveaux décidèrent de s'isoler de nous. C'était une décision logique. Ils n'avaient pas plus de choses en commun avec nous que nous avec nos animaux familiers. Peu d'hommes choisissent volontairement de souper avec des chiens ou de dormir dans une étable.

Ils s'installèrent donc dans cette île isolée du Pacifique, loin de la civilisation des hommes inférieurs. Là, ils vivent, étudient, s'instruisent et attendent avec une infinie patience le moment où ils

apparaîtront au grand jour et s'empareront du monde qui est légitimement le leur, comme *l'homo sapiens* lui-même l'a arraché à son ancêtre aux arcades sourcilières proéminentes, l'homme-singe.

« Notre nombre est petit, me dit Grove, mais chaque année qui passe le renforce. Certains naissent ici ; d'autres viennent à nous des quatre coins du monde, sous l'impulsion d'une attraction mentale. Nous serons bientôt assez nombreux et assez forts pour accepter la responsabilité du gouvernement de toute la terre.

— Vous voulez dire, accusai-je, pour détruire l'humanité et vous emparer du monde ? »

Grove répondit presque tristement : « Comme vous nous comprenez peu, vous les humains. Anéantissez-vous les animaux des champs simplement parce qu'ils ne sont pas vos égaux sur le plan de l'intelligence ? Notre devoir est de vous garder et de prendre soin de vous ; d'être des gardiens bienveillants dans un monde qui vous deviendra de plus en plus étranger et terrifiant.

» Oui, terrifiant, continua-t-il, alors que j'esquissais une protestation. J'ai vu la crainte et l'horreur dans vos yeux lorsque je suis entré dans la pièce. Vous n'avez pas compris comment je pouvais passer à travers un mur qui vous paraît solide. Ne comprenant pas, vous avez eu peur.

» Il n'y a pourtant rien de surnaturel ou d'effrayant dans ce que j'ai fait et que nous sommes tous capables de faire. Il n'existe rien de réellement solide dans un univers au sein duquel toutes choses, tailles, dimensions ou substances sont relatives. Nous savons qu'il y a assez d'espace entre les molécules pour que celles qui composent notre personne passent sans altération entre celles qui composent ce mur. Nous faisons simplement l'ajustement mental nécessaire et marchons où il nous plaît. C'est une capacité qui est aussi primaire, aussi fondamentale pour nous que la respiration pour vous.

— Quel est alors, lui demandai-je, votre plan pour l'homme ?

— Votre question devrait être, me corrigea-t-il doucement, quel est le plan de la Nature pour l'homme ? Et je pense que la question contient sa propre réponse. Dans l'histoire. Que sont devenues les premières expériences de la Nature : les reptiles géants, les anthropoïdes, les hommes des cavernes ou des arbres ?

— Ils se sont éteints, la civilisation les a laissés de côté. Ils ont été vaincus par l'assaut des formes de vie supérieures.

— Tristement vrai, dit Grove d'un ton désolé. Tristement vrai, mais vous avez notre parole que nous vous traiterons bien. Avec gentillesse. »

Et, voyez-vous, c'était là l'essence du problème. Ces hommes nouveaux sont intelligents, des milliers de fois plus intelligents que vous et moi. Et ayant accompli un tel chemin sur la voie de l'évolution

vers la perfection, ils naissent avec une bonté instinctive. C'est pour cela que leurs armes sont anesthésiantes et non meurtrières. Ils ne veulent, ne *peuvent* pas tuer.

J'en aurais pour des heures à vous raconter ce que j'ai vu ou entendu au cours des trois semaines que j'ai passées dans le refuge souterrain des hommes nouveaux. Je ne vous parlerai que de peu de choses car je vois que vous, comme tous les autres, pensez que je suis fou. Mais il y a certains faits que vous devez connaître.

Ces cellules de métal retiennent plus de deux cents humains ordinaires, des hommes et des femmes qui ont échoué par accident dans l'île-abri et qui sont enfermés là de peur qu'ils n'aillent avertir le reste du monde de l'invasion qui se prépare.

Ils sont bien traités, naturellement. Ils sont logés et nourris correctement, ont à leur disposition les distractions nécessaires et sont aussi heureux que possible, compte tenu des circonstances. Les hommes ne détruisent pas inconsidérément leurs animaux familiers. Et, sur cette île, les hommes sont le troupeau des surhommes.

Je pourrais vous citer des noms qui vous étonneraient. Un auteur réputé, grand voyageur, dont le bateau a disparu quelques années auparavant dans le Pacifique ; un chasseur de gros gibier porté disparu ; une aviatrice recherchée en vain par des dizaines d'appareils. Ils sont tous là.

Je pourrais vous raconter d'autres choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête – si vous vous laissiez aller à y croire. *Ils* sont déjà parmi nous, ces hommes nouveaux. Comme heure de leur suprématie approche, ils aplanissent la voie de leur conquête pacifique. Certains d'entre eux ont quitté l'île et pris leur place dans notre monde. Vous comprenez l'habileté de leur plan : une poignée de surhommes aux situations clefs, ici un politicien, là un magnat de l'industrie, ou un écrivain dont chaque mot est parole d'Évangile pour ses lecteurs, comment une race de sous-hommes pourrait-elle se défendre lorsqu'ils frapperont ?

Car ils frapperont, n'en doutez pas, et sans tarder. Lorsqu'ils le feront, ce sera notre fin en tant que maîtres du monde. Car ils ne sauraient échouer dans aucune de leurs entreprises. Nous, lorsque nous sommes unis, nous sommes forts. Mais *Eux*, ils sont omnipotents !

« C'est pour cela, conclut Brady, que vous devez vous forcer à me croire, quelque insensée que paraisse mon histoire. Il le *faut*, docteur. D'un point de vue plus général, il serait peut-être mieux qu'ils dominant la terre. Mais je suis un être humain, et en tant que membre de l'humanité, je ne veux pas laisser la place à une espèce plus évoluée, quelle que soit sa supériorité.

» Je veux vivre ! Et si *nous* voulons vivre, *Eux*, ils doivent mourir.

Leur île doit être détruite, radicalement anéantie. Une bombe atomique peut-être...

— Vous avez dit, interrompit Gorham, qu'ils sont omnipotents. Vous leur avez attribué la sagesse de demi-dieux. Et cependant, vous vous êtes échappé de leur île sans assistance extérieure. Est-ce une preuve de leur intelligence supernaturelle ? »

Brady secoua la tête.

« C'est une preuve de leur bonté et de ma ruse animale.

» Il y a une faille dans leur armure. J'en ai tiré avantage. Ils sont incapables de causer volontairement de la souffrance à une créature vivante. Sachant cela, j'ai supplié Grove de me ramener à la surface pour que je puisse prendre certaines choses laissées à bord de *l'Ardente Alice*. Des affaires personnelles, lui racontai-je. Des photos de famille que j'avais dissimulées dans un compartiment secret de l'avion.

» Il n'y vit pas d'inconvénient. Nous avions eu des rapports amicaux pendant ces trois semaines et il ne soupçonnait aucune trahison. Ça, c'est un trait humain. Eux ne conçoivent ni artifice ni duplicité.

» Il était sans méfiance et j'étais désespéré. Il tourna la tête lorsque je lui désignai quelque chose derrière lui. Il n'a jamais su ce qui le frappait. Je ne sais pas si ma pierre l'a tué ou non. J'espère que non.

» L'avion était visiblement inutilisable. Mais il y avait des canots gonflables automatiquement et l'eau n'était qu'à quelques mètres. Je ramais avec la force d'un fou furieux pour m'éloigner de cette plage du diable. Vous connaissez la suite : comment mes provisions d'eau et de nourriture se sont épuisées ; comment on m'a recueilli quelques jours ou quelques semaines après, délirant, barbu, brûlé par le soleil et plus qu'à moitié mort. »

Le Dr Gorham eut un petit signe de tête et referma le calepin sur lequel il n'avait fait que griffonner de petits dessins sans signification.

« Oui, dit-il d'une voix calme, vous avez vécu une terrible expérience. »

Il se leva.

« Eh bien, lieutenant », commença-t-il d'un ton gêné.

Le lieutenant Brady le regarda sans espoir.

« Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?

— Ce fut un plaisir d'entendre votre histoire, dit le médecin d'une voix professionnelle. Je ferai un rapport à mes supérieurs. Soyez patient et ne vous inquiétez pas. Au revoir, lieutenant.

— Allez au diable, répondit le lieutenant Brady d'un ton morne. Allez au diable..., et il ajouta mécaniquement, monsieur. »

Le docteur se raidit puis jeta un regard compatissant sur le jeune homme, eut un bref haussement d'épaules et quitta la pièce.

À l'extérieur, un autre officier de médecine le salua.

« Bonjour, Gorham ! Vous avez discuté avec lui ? Quel est le verdict ? »

Gorham se toucha le front. « Un beau cas de manie de la persécution, sous une forme étonnante : je n'ai jamais entendu une histoire si complète et si logique, mais... » Il haussa les épaules. « Faites ce que vous pouvez pour lui. Je crains qu'il ne reste longtemps ici, peut-être toute sa vie. Libéré, il pourrait être dangereux. »

L'autre médecin hocha la tête.

« Triste ! Un gentil garçon avec ça. Mais dériver pendant des semaines sur un canot peut faire des choses terribles à un homme. C'est le seul survivant de l'équipage. Enfin... docteur, voulez-vous venir manger avec moi ?

— Non merci. Il faut que je me dépêche, j'ai le rapport et le traitement de ce cas à rédiger.

Bien sûr, alors à bientôt. »

L'autre médecin disparut dans le couloir immaculé de l'hôpital psychiatrique. Gorham réfléchit un instant pour s'orienter. Il était dans l'aile ouest de l'hôpital, face à la rue. Sa voiture était après le premier tournant. Il était très occupé. Il y avait beaucoup de travail à faire : trop de travail. Et s'il passait par le hall d'entrée, il était certain qu'un imbécile allait le retarder, l'entraîner dans une conversation insipide à n'en plus finir. Il n'avait absolument pas envie de bavarder. Il voulait sortir d'ici et envoyer son rapport ; son rapport sur le cas Brady et son issue heureuse : il n'y aurait plus d'ennuis de ce côté-là.

Il jeta un bref coup d'œil dans le couloir. Personne en vue. Ses sens lui dirent que la rue était déserte. Il ne risquait pas d'être vu. Alors...

Alors le Dr Gorham fit demi-tour et passa tranquillement à travers le mur.

Traduit par Françoise Serph.
Conquerors'Isle.

© Nelson Bond, 1946. Publié avec l'autorisation de l'Agence Ackerman
(Hollywood) et de l'Agence Renault-Lenclud (Paris).

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

LÉGITIME DÉFENSE

Par Walter M. Miller Jr.

L'être supérieur perçoit l'isolement que sa supériorité lui impose. Lui faut-il l'ignorer, la dissimuler, ou chercher à s'en libérer ? Chacun des choix possibles entraîne des avantages et des risques.

DÉTRESSE dans une pièce obscure. La voix froide et métallique d'une pendule laissa tomber neuf coups. Oppressée par le silence de la maison vide, Lisa restait immobile, adossée à la tenture qui masquait en partie la fenêtre. Son regard fatigué errait au hasard de la nuit sombre.

« Allons ! se dit-elle, je ne vais tout de même pas en mourir ! »

À trente-quatre ans, n'était-elle pas encore séduisante avec sa peau lisse et blanche, sa silhouette élancée et ses magnifiques cheveux d'un roux cuivré et chaud ? Elle menait une vie stable et confortable, entourée d'un mari, exemplaire et de trois superbes enfants. Elle ne manquait ni d'amis ni d'activités mondaines. La peinture l'amusait, bien qu'elle eût peu de talent ; elle jouait agréablement du piano et composait de gentils poèmes publiés dans la revue trimestrielle de l'Université. On recherchait sa compagnie pour sa culture, son aisance et sa conversation brillante. Elle aimait et était aimée.

Alors pourquoi cette sourde détresse ?

Elle éprouvait une impression de frustration, sans pouvoir définir ce qui lui manquait. Dehors, la nuit était énervante de tranquillité. Par-dessus le mur de pierre qui clôturait le jardin, la lumière d'un réverbère jouait dans les feuilles d'un orme et projetait son ombre ajourée sur une aile de la maison. Elle suivit un moment des yeux le mouvement des arabesques lumineuses. Le bruit d'une voiture attardée s'amplifia puis décrut le long de la rue voisine. Au loin, le son rauque d'un klaxon rompit brusquement le silence.

Qu'avait-elle donc ? Mille fois, depuis son enfance, elle avait

ressenti cette crise intérieure, cet appel tragique de l'âme qu'elle ne pouvait satisfaire. Depuis quelques semaines, cette angoisse était devenue particulièrement éprouvante.

Elle fit un effort pour l'analyser. Qu'y avait-il eu de spécial ces derniers temps ? Les affaires de Frank l'avaient contraint à prendre la route pour un mois ; les enfants étaient en vacances chez sa mère ; le conseil municipal avait lancé un emprunt ; elle avait donné ses huit jours à sa bonne ; un ivrogne avait étranglé sa femme ; l'Université avait inauguré un nouveau laboratoire de psychophysique ; ses cours de peinture s'étaient arrêtés pour l'été.

Rien d'extraordinaire, en somme. Aucun indice susceptible d'expliquer cette impulsion irraisonnée, indéfinissable, à sortir de sa nature, cette voix qui, du plus profond de son âme, lui criait :

« Viens, partage, profite, exprime dans toute sa plénitude ! »

Exprime quoi ? Profite de quoi ? Comment ?

« Si au moins je pouvais rattacher cet état d'âme à quelque chose de précis ! À quelque chose qui relève de mon expérience personnelle ou en tout cas d'une expérience humaine ! »

Elle avait tout essayé pour apaiser cette faim dévorante, et lui avait offert en pâture à tour de rôle l'amour, la boisson, la bonne chère, l'art, l'amitié. Mais rien ne l'avait satisfaite.

« *En quoi suis-je différente des autres ?* » se demanda-t-elle. Y avait-il autre chose que ces petites différences banales qui distinguent chaque être de son semblable ? Elle était douée d'une intelligence brillante, supérieure à la moyenne, mais sans rien de génial. Dans une certaine limite, elle avait l'esprit créateur. Les seules particularités qu'elle se connaissait étaient ridiculement anodines : une tache de naissance brune sur la cuisse, une fontanelle au sommet du crâne, molle comme celle d'un nouveau-né. Détails insignifiants, vraiment !

Une seule différence capitale : la sourde détresse née de cette faim irréductible.

De larges gouttes de pluie crépitèrent soudain sur le feuillage de l'orme. Quelques-unes, explosant sur le grillage de la fenêtre, éclaboussèrent de fraîcheur ses bras et son visage. Au terme d'une journée lourde et chaude, un souffle frais naissait maintenant dans la nuit.

Elle ferma la fenêtre à contrecœur. La maison vide se fit plus oppressante encore, et elle décida de descendre dans le jardin.

Elle s'était déjà apprêtée pour la nuit et ne portait qu'un simple déshabillé sur son corps nu. Paresseusement, presque machinalement, ses doigts en dénouèrent la ceinture, et le vêtement s'ouvrit. Elle sentit avec délices le contact de l'air sur sa peau.

Le jardin était obscur, l'ombre profonde, le plus proche voisin à

bonne distance. Le mur de pierre la protégeait des yeux indiscrets. Elle était encore dans l'encadrement de la porte et, d'un geste, elle laissa glisser sa robe à l'intérieur. Comme un animal sauvage brusquement rendu à la liberté, elle bondit sur les dalles encore chaudes de l'allée.

La pluie bruissait doucement autour d'elle et l'eau jaillissant sous ses pas aspergeait de fraîcheur ses chevilles élancées. Le ruissellement dru et glacé de l'averse la cinglait merveilleusement.

Les yeux fermés, trempée et alanguie, elle se mit à rire silencieusement à l'évocation de jeux inédits sous l'averse.

Du fond de la nuit, les gouttes fondaient sur elle comme autant de dards, mais dans son exaltation, leurs piqûres se transformaient en caresses rafraîchissantes et douces.

Comme si elle eût ainsi apaisé ses instincts sauvages, elle se recoucha sur le gazon en riant.

« Si Frank me voyait, pensa-t-elle, il me mettrait au lit avec un somnifère et convoquerait ce petit snob de Dr Mensley pour m'examiner. Je le vois d'ici, s'acharnant sur mes ambivalences, mes inhibitions et mes tendances au narcissisme, au masochisme et à l'exhibitionnisme. Il me ramènerait à la réalité en me replaçant dans la confortable ornière de la banalité et chasserait de moi la bête sauvage pour me ramener à mon rôle de poupée parlante. »

Il l'avait déjà fait plusieurs fois d'ailleurs. À l'évocation du Dr Mensley, Lisa laissa échapper le mot le plus imagé de son vocabulaire.

La pluie se calmait peu à peu. Au loin vagissait la sirène d'une voiture de police. Elle s'esclaffa en imaginant le journal du lendemain étalant en première page : UNE FEMME DE LA HAUTE SOCIÉTÉ ARRÊTÉE POUR ATTENTAT À LA PUDEUR, et au-dessous : « La police, alertée par ses voisins, a arrêté hier soir M^{me} Lisa Waverley, qui s'ébattait dans son jardin dans le plus simple appareil. M^{me} Heinehoffer, qui prévint le commissariat, nous a confié : « C'était vraiment effrayant ! Elle a dû avoir une crise ! » Quant à M. Heinehoffer, lorsque nous lui avons demandé ses impressions, il s'est contenté de fermer les yeux et de sourire d'un air extasié. »

Lisa soupira avec lassitude. La sirène s'était tue, la pluie avait cessé et l'on n'entendait plus que les gouttes tombant lourdement des branches de l'orme. Elle était fatiguée, à bout d'émotions, et pourtant étrangement mélancolique. Elle se redressa lentement et s'assit, le menton sur les genoux, les bras étroitement serrés autour des jambes.

Peu à peu, une impression étrange l'envahit : « *Quelqu'un est en train de m'épier !* »

Immobile et crispée, elle fouilla des yeux l'ombre tout autour d'elle. Si seulement le bruit des gouttes pouvait la laisser écouter ! Elle examina chaque branche de la haie, plongea longuement son regard

dans l'obscurité où se devinait le mur de clôture, interrogea l'une après l'autre les sombres fenêtres de la maison, puis le brouillard léger qui par endroits auréolait l'emplacement des réverbères. Elle ne vit rien, n'entendit rien. La nuit était d'une tranquillité absolue. L'impression demeurerait pourtant, toute absurde qu'elle fût.

« On va bien voir, se dit-elle. Je vais appeler gentiment, et si quelqu'un se montre, je crierai si fort que M^{me} Heinehoffer m'entendra.

— Hé là ! » fit-elle doucement, assez fort cependant pour que sa voix porte dans l'ombre environnante.

Silence. Elle croisa les bras derrière la nuque et chuchota langoureusement :

« Viens m'attraper. »

Vaine invitation. Pas de monstre dévorant caché dans la haie mystérieuse, pas de panthère à l'affût dans les branches de l'orme, pas de succube jaillissant de l'ombre humide. Elle se mit à rire nerveusement.

« Tiens, mords donc. »

Mais l'appât de sa chair blanche ne suffit pas à susciter de gorille affamé.

Ces yeux dont elle avait cru sentir le regard n'étaient qu'une création de son imagination. Elle s'étira paresseusement et se redressa lentement, enlevant avec soin les brins d'herbe collés çà et là sur sa peau nue. L'étrange extase qu'elle avait éprouvée sous la pluie s'était évanouie, le charme rompu avait fait place à la fatigue. Elle se dirigea à pas lents vers la maison.

Elle perçut soudain un bruit bizarre, une sorte de frémissement à peine perceptible, intermittent et lointain. Cachée dans l'ombre épaisse projetée par la maison, elle s'immobilisa, l'oreille attentive, tendue à l'extrême : un froissement de papier... puis un craquement sec... suivi l'instant d'après par la chute sur le pavé de petits fragments épars. Le phénomène se répétait à courts intervalles.

Haletante, nerveuse, elle s'approcha de l'enceinte sur la pointe des pieds. Le mur de maçonnerie avait un peu moins de deux mètres de haut et, contre lui, sous la tonnelle, se trouvait un banc de pierre. Le bruit venait de derrière le mur. Elle s'accroupit un instant sur le banc, puis, prenant soin de cacher son visage derrière la vigne vierge, elle se hissa pour regarder dans la rue.

La lueur diffuse d'un lointain réverbère éclairait vaguement la route. De l'autre côté de la rue, un homme se tenait debout dans l'ombre comme s'il attendait un autobus tardif. Il grignotait des cacahuètes qu'il puisait dans un sac en papier et jetait au hasard les coques brisées. C'était bien ce qu'elle avait entendu.

« Bonjour ! » dit l'homme.

Lisa s'immobilisa. L'étranger ne pouvait la voir. Elle se trouvait dans l'ombre contre un fond obscur. Avait-il pu entendre les enfantillages absurdes auxquels elle s'était livrée un moment avant ?

Elle avait dû se tromper. C'était un simple raclement de gorge, sans doute.

« Bonjour ! » répéta-t-il.

La tête enfouie dans les feuilles encore ruisselantes de pluie, elle ne pouvait bouger sans attirer l'attention. Toujours immobile, les yeux fixés sur lui, elle commençait à sentir le froid. Elle le distinguait mal : imperméable foncé, chapeau sombre, silhouette élancée. Regardait-il de son côté ? Elle avait désespérément peur.

Soudain, l'homme froissa le sac de papier et le jeta dans la rigole, puis traversa paresseusement la rue en direction du mur. Il enleva son chapeau, découvrant une chevelure blonde et bouclée, et s'arrêta à trois mètres d'elle environ, tourné vers le feuillage avec un sourire irrésolu.

Lisa, tremblante et glacée, le contemplait avec horreur. Des sensations étranges, complètement étrangères à sa nature, la submergeaient en vagues irrésistibles ; elle ne pouvait trouver de mots pour les décrire, pas plus qu'elle ne pouvait les comprendre.

« Je... je vous ai découverte, bégaya-t-il bêtement. Savez-vous ce que c'est ?

Toi, je te connais, pensa-t-elle. Tu as une petite cicatrice au bas de la nuque et une marque de naissance entre les doigts de pieds. Tu as les yeux bleus et une dent de sagesse mal plantée, et tu as mal aux pieds pour avoir marché jusqu'ici depuis l'Université, et je suis presque d'âge à être ta mère. Et pourtant, il est impossible que je te connaisse, car je ne t'ai encore jamais vu !

— Étrange, n'est-ce pas », dit-il en hésitant. Il tenait son chapeau à la main et levait la tête vers elle poliment.

« Quoi ? » murmura-t-elle.

Il traîna les pieds et regarda ses souliers.

« Ce doit être quelque forme d'énergie biophysique palpable, analytiquement définissable – si nous avons les données suffisantes. »

Une curiosité mêlée d'épouvante l'incita à se hisser davantage et à s'appuyer des deux bras sur le faite du mur pour l'observer plus aisément. Il leva timidement les yeux vers elle et ses pupilles se dilatèrent légèrement.

« Oh !

— Quoi, oh ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Vous êtes belle !

— Que me voulez-vous ? fit-elle d'un ton glacial. Allez-vous-en !

— Je... » Sa bouche se ferma lentement, et ses yeux, fixés sur elle,

se rétrécirent.

Pendant un moment, elle sentit sa personnalité se dédoubler complètement. Elle voyait son propre visage comme si elle s'était trouvée en bas, dans la rue ; elle se regardait à travers les yeux d'un étranger qui lui était pourtant étrangement familier. Ses chevilles fatiguées la faisaient souffrir, un léger rhume lui alourdissait la tête, une tristesse bizarre – trop semblable à la sienne – lui inondait le cœur.

Une sorte de vertige la saisit. Elle était en deux endroits à la fois, comme incarnée en deux corps différents.

L'impression s'effaça.

« C'est une illusion, se dit-elle.

Inutile de nier l'évidence, dit l'autre tranquillement. J'ai essayé, moi aussi, de chasser cette impression, mais nous avons apparemment quelque chose en commun. Ce serait intéressant à étudier. Pensez-vous qu'il y ait un lien entre nous ?

— Qui êtes-vous ? dit-elle, suffoquée, sans entendre sa question.

— Pour connaître mon nom, dit-il, vous n'avez qu'à y penser. Vous vous appelez Lisa – Lisa O'Brien ou Lisa Waverley – je ne peux jamais parvenir à déterminer lequel des deux. Ils me viennent à tour de rôle à l'esprit. »

Elle avala sa salive avec difficulté. Son nom de jeune fille était en effet O'Brien.

« Je ne vous connais pas », fit-elle avec brusquerie.

Le nom de l'homme se formait dans son esprit, mais elle refusait d'en prendre conscience. L'inconnu poussa un soupir.

« Je m'appelle Kenneth Grearly, puisque vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher. » Il recula d'un pas et s'apprêta à remettre son chapeau.

Il lui tourna le dos et commença à s'éloigner.

« Attendez ! » cria-t-elle malgré elle.

Il s'arrêta.

« Qu'y a-t-il ?

Est-ce que, est-ce que vous m'observiez, pendant qu'il pleuvait ? »

Il ouvrit la bouche et regarda pensivement l'enfilade de la rue.

« Vous voulez dire avec mes yeux ? Vous vous obstinez à ne pas vouloir admettre la nature du phénomène qui nous lie. J'espérais que vous comprendriez. » Il lui jeta un regard pénétrant, presque désespéré. « On dit que le manque de contact direct est à la base de toutes les tragédies humaines. Pensez-vous que dans notre cas ?...

— Bonsoir », murmura-t-elle un moment après son départ.

L'atmosphère était étouffante dans sa chambre à coucher et la

solitude pesante. L'agitation de Lisa croissait. Si seulement Frank était là ! Mais il ne serait pas de retour avant quinze jours. Les enfants allaient rentrer lundi, dans trois longs jours. Elle était folle, tout cela était de la folie pure !

Au fait, l'homme existait-il réellement ? Comment s'appelait-il donc ? Ah ! oui ! Kenneth Grearly ? Ou était-ce une hallucination de son esprit surmené ? Et cette danse, nue sous la pluie ! Ces appels aux ombres mouvantes de la nuit ! Cette conversation avec un spectre dans la rue ! Syndrome schizophrénique... rêve éveillé !... Car, à moins d'avoir inventé Kenneth Grearly, comment aurait-elle pu savoir qu'il avait mal aux pieds, qu'il souffrait d'un rhume de cerveau et était affligé d'une dent de sagesse mal plantée ? D'ailleurs, elle n'avait pas eu seulement connaissance de ces détails physiologiques, elle les avait physiquement éprouvés !

La tête enfouie dans son oreiller, elle éclata en sanglots. Dès demain, elle prendrait rendez-vous avec le Dr Mensley.

Mais le spectre n'allait-il pas revenir ? Elle se précipita pour verrouiller toutes les portes de la maison. De retour sur son lit, elle tenta de prier, mais elle se crut épiée. Quelqu'un l'écoutait, à travers portes et murs. Kenneth Grearly la poursuivait dans ses rêves, apparition à demi voilée par de lents tourbillons de brume. Il la regarda fixement en inclinant la tête, un vague sourire aux lèvres, son chapeau respectueusement tenu à la main.

« Ne comprenez-vous pas, madame Waverley, que nous sommes peut-être des mutants ?

— Non ! hurla-t-elle. Je suis mariée et heureuse, j'ai trois enfants, une position sociale enviée ! N'approchez pas ! »

Il se fondit peu à peu dans la brume, mais d'invisibles falaises se renvoyaient en échos monotones : mutant, mutant, mutant, mutant...

Mon Dieu ! Si ce pouvait n'être qu'un mauvais rêve !

Dans la lumière froide du petit jour, les événements de la nuit paraissaient irréels, entièrement détachés de sa personnalité. Elle entreprit d'en faire une analyse objective.

Cette communion de l'esprit, de la conscience, avec cet inconnu sorti de l'ombre... quels termes étranges avait-il employés pour la désigner... *« quelque forme d'énergie biophysique palpable, analytiquement définissable »*.

« Si j'ai imaginé le personnage, pensa-t-elle, il faut aussi que j'aie inventé ses paroles. »

Mais d'où lui venait ce vocabulaire bizarre ?

Lisa s'approcha du téléphone et feuilleta l'annuaire. Le nom de Grearly n'y figurait pas. S'il existait, il logeait sans doute dans un meublé. L'Université !... N'avait-il pas dit la nuit dernière quelque chose à propos de l'Université ?

« Ici l'Université. Quel poste voulez-vous ? demanda la standardiste.

— Je... je ne connais pas le numéro du poste. Pouvez-vous me dire si vous avez un Kenneth Grearly à l'Université ?

— Étudiant ou professeur, madame ?

— Je l'ignore.

— Voulez-vous me donner votre numéro, s'il vous plaît ? Je vous rappellerai. »

Elle raccrocha et s'assit, mais presque aussitôt la sonnerie retentit.

« Allô ?

— Madame Waverley ? Est-ce vous qui m'appeliez ? dit une voix d'homme qu'elle reconnut aussitôt. En fait, c'est moi qui vous ai incitée à le faire.

— C'est vous qui m'avez incitée ? Réellement, monsieur Grearly, je...

— Vous cherchiez à expliquer nos rapports, et je suivais vos efforts. Mais pourquoi faire appel à la folie quand la télépathie résout si bien le problème ? Je voulais vous empêcher de faire fausse route et vous ai poussée à me téléphoner. »

Médusée, Lisa resta un instant silencieuse.

« De quels rapports parlez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— Toujours réfractaire ? Écoutez-moi bien : je peux pénétrer votre esprit à volonté depuis que je sais où et qui vous êtes. Vous feriez mieux de regarder les choses en face. D'ailleurs le phénomène joue dans les deux sens si vous n'y faites pas obstruction. Mais jusqu'à présent, vous avez refusé... comment dirais-je... de laisser s'ouvrir les yeux de votre esprit. »

Lisa frémit, prise soudain d'un intense dégoût pour toutes ces absurdités.

« Je ne sais où vous voulez en venir, monsieur Grearly, mais je vous prie de cesser. J'admets qu'il se passe quelque chose d'étrange, mais vos explications sont ridicules, je dirais même offensantes. »

La réponse se fit attendre un moment.

« Pensez-vous que le premier homme-singe ait trouvé ridicule son pouce préhensile... ou offensant de l'utiliser pour saisir les objets ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que je crois que nous sommes des mutants. Nous ne sommes pas les premiers. J'ai eu la même expérience à Boston, une fois déjà. Quelqu'un de notre espèce devait se trouver là-bas aussi, mais j'ai eu soudain l'impression qu'il s'était suicidé. Je ne l'ai jamais vu. Nous sommes sans doute les premiers à nous être mutuellement découverts.

— À Boston ? Si vous êtes dans le vrai, que vient faire la distance là-dedans ?

— Si la télépathie existe, elle implique certainement un transfert

d'énergie d'un point à un autre. Quel *genre* d'énergie, je ne sais. Peut-être de nature électromagnétique. Mais il semble probable qu'elle obéisse à la loi de l'inverse du carré de la distance, comme les formes d'énergie rayonnante. Je suis arrivé dans cette ville il y a environ trois semaines et je ne vous ai détectée qu'en passant à proximité de vous.

Il y a incontestablement un rapport », pensa-t-elle. C'était l'origine de l'anxiété croissante qu'elle avait éprouvée depuis trois semaines.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez, éluda-t-elle pourtant d'un ton glacial. Je ne suis pas une mutante. Je ne crois pas à la télépathie. Je ne suis pas folle. Et maintenant, laissez-moi tranquille. »

Elle raccrocha brusquement et s'éloigna du téléphone.

Mais l'autre tint à manifester son mécontentement, car elle se trouva soudain de nouveau en communication mentale avec lui.

Prise de vertige, elle chancela et parvint heureusement à se retenir au mur ; elle se trouvait simultanément en deux endroits et les deux perceptions se fondaient dans son esprit au point de perdre toute précision, comme dans une surimpression photographique. Elle était dans le vestibule de sa propre maison et se trouvait en même temps dans un bureau, les yeux fixés sur le clavier d'une calculatrice ; une odeur d'aldéhyde formique la prenait à la gorge, tandis qu'un bruit de verre lui parvenait d'une pièce voisine. Derrière la table, le mur s'ornait d'une planche représentant un dessin complexe – le schéma de quelque réseau nerveux.

Elle sentit la colère la gagner – c'était la colère de l'autre qu'elle éprouvait.

« Nous devons accepter les faits. Si nous incarnons une nouvelle orientation de l'évolution humaine, nous devons l'étudier et examiner ce que nous pouvons en tirer. Je savais que j'étais différent des autres et c'est pourquoi je me suis spécialisé dans la psychophysique. Je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de pousser mes recherches, mais maintenant, avec l'aide de Lisa... »

Elle fit un effort surhumain pour se débarrasser de lui. Elle ouvrit les yeux et concentra son regard sur l'embrasure de la porte ; mais le schéma affiché sur le mur restait imprimé sur sa rétine. L'autre maintenait son emprise malgré la lutte acharnée qu'elle lui opposait et l'esprit de l'intrus continuait à se superposer au sien.

« ... peut-être pourrions-nous aller jusqu'au bout. Je sais que mon encéphalogramme est anormal, mais je pourrai maintenant le comparer au sien. Ces rapprochements nous aideront. L'existence de sa fontanelle molle me rassure. Je me demandais ce que signifiait la mienne. J'en arrive à croire que, sous cette fontanelle, se cache un réseau nerveux spécialisé... »

Elle s'affaissa sur le plancher du vestibule et se mit à répéter tout

haut une ritournelle enfantine sans queue ni tête, indéfiniment.

Lentement, la superposition disparut. La vision du laboratoire s'effaça et sa conscience se libéra. Elle resta étendue sur le sol, haletante, pendant un moment.

Enfin, la bataille était gagnée !

Non, il n'y avait pas lieu de chanter victoire. Elle ne l'avait pas chassé ; c'était lui qui s'était retiré de son plein gré, lassé de ses enfantillages.

Elle se releva lentement, en regardant autour d'elle. Était-elle bien chez elle ? Elle dut palper les murs et le cadre de la porte pour s'en assurer. Elle gagna le salon en trébuchant et se laissa tomber sur le sofa.

Ainsi tout s'expliquait ! Cette course folle sous la pluie, la nuit précédente, c'était lui qui en était responsable !

Il avait la possibilité de la rejoindre chaque fois qu'il le désirait ! Comment ne l'aurait-il pas fait alors qu'elle folâtrait sur le gazon mouillé !

À qui confier cet incroyable secret ? Auprès de qui chercher de l'aide ? Du Dr Mensley ? Il n'y verrait qu'une hallucination et l'inviterait à s'abandonner aux mains des psychiatres.

Appeler la police ? « Monsieur l'agent, je suis victime d'une effraction télépathique. On est en train de me cambrioler l'esprit ! »

Un prêtre ? Son histoire le ferait frémir, et il l'adresserait à un psychiatre.

En fin de compte, toutes les voies la menaient à l'asile. Frank ne la croirait pas. Personne ne la croirait jamais.

Lisa passa la journée comme un animal traqué. Vêtue de sa robe la plus gaie, coiffée d'un chapeau de paille affriolant, elle décida de faire un tour en ville.

« Eh ! là-bas ! Réveillez-vous, madame. Attendez donc pour traverser. »

Comment expliquer à tous ces gens ce qui lui était arrivé, ce qu'elle ressentait ? Sa solitude était irrémédiable.

Elle appela sa mère au téléphone, parla à ses enfants et leur demanda s'ils étaient prêts à rentrer. Mais ils insistèrent pour prolonger leur séjour d'une semaine.

Elle essaya d'appeler Frank à Saint-Louis, mais la réceptionniste répondit qu'il venait de régler sa note et de quitter l'hôtel.

« *Peut-être ferais-je mieux d'aller retrouver les enfants chez maman ?* » se dit-elle. Mais Frank avait insisté pour qu'elle reste à la maison, car il attendait de Chicago une lettre recommandée importante dont il lui avait demandé de s'occuper.

« *Je vais inviter quelqu'un ici* », pensa-t-elle ensuite. Mais toutes ses amies étaient mariées, et l'usage interdisait d'inviter un ménage en

l'absence de son mari ; ce genre de réunion se terminait toujours par un échange de doléances domestiques entre les deux femmes.

De nouveau, ses pensées dérivèrent du côté de Kenneth Grearly et elle eut l'impression de régler un récepteur de radio. Il expédiait un rapide dîner dans la cafétéria de l'Université en compagnie d'une petite brune à lunettes, d'allure négligée, employée au laboratoire. Lisa ferma les yeux et, délibérément, se laissa glisser dans son esprit. La conversation retenait toute l'attention du jeune homme et l'interception télépathique lui échappa. Lisa s'en aperçut et en tira un certain réconfort.

Il mangeait un steak haché garni de pommes de terre sautées, dont elle percevait mentalement le goût. Le tintement des fourchettes, le murmure des voix, l'odeur de la cuisine, rien ne lui échappait. L'impression était extraordinaire.

« Nous avons été trop empiriques, disait-il. Nous avons étudié des phénomènes, rassemblé des observations, recherché des rapports. Mais une telle méthode a des limites. Nous devrions essayer d'aborder la psychologie en l'attaquant à la base. »

La jeune fille secoua la tête :

« Le système nerveux est trop complexe pour se traduire en équations. Nous sommes obligés de nous contenter de formules empiriques.

— Elles ne suffisent pas, Sarah. Sans doute conduisent-elles à des résultats valables, dans la mesure où elles se rapprochent de la vérité. Mais elles ne permettent aucune extrapolation sûre et ne peuvent se relier les unes aux autres pour former un édifice scientifique cohérent.

— Il me semble que le possible englobe un nombre infini de combinaisons.

— Non, Sarah. Leur nombre est limité par la nature des éléments constitutifs : neurones, connexions synaptiques, etc.

— Pourquoi ?

— Parce que... » Il fit une pause. Lisa sentit son besoin d'expliquer ce qu'il pensait avec tant d'intensité. Mais il le réprima avec résignation et se replia sur lui-même, envahi par le sentiment de sa solitude au milieu d'une humanité si différente de lui.

« Avez-vous donc entrepris de nouveaux travaux ? reprit la jeune fille. Pourquoi vous préoccupez-vous tant de l'absence d'un point de départ théorique ? »

Il hésita et fixa son assiette en fronçant les sourcils.

« Ce qui m'intéresse, c'est... c'est l'aspect quantitatif de l'influx nerveux. Je... je soupçonne l'existence d'un phénomène que l'on pourrait appeler la résonance nerveuse.

— En ce qui me concerne, je m'en tiendrai à mes observations

empiriques, merci ! »

Il ne répondit pas immédiatement et Lisa suivit le cours de ses réflexions : « Elle parviendrait à comprendre si je pouvais lui fournir les éléments nécessaires. Mais je ne dispose que d'éléments subjectifs, expérimentaux, personnels. Je les partage, il est vrai, avec cette M^{me} Waverley, mais elle n'est qu'une femme du monde dont l'esprit superficiel refuse même d'accepter les faits. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur elle ? Elle est instable, émotive, passionnée de culture. Elle se croit folle dès qu'elle quitte l'ornière des conventions sociales. Elle est néanmoins femme et, si nous sommes réellement les agents d'un phénomène de mutation, il va falloir que nous nous préoccupions d'assurer sa continuité par notre descendance... »

La révélation brutale de cette aspiration la laissa abasourdie. Le choc qu'elle en éprouva découvrit sa présence à Kenneth Grearly. Il lâcha sa fourchette qui tomba avec bruit. « Lisa ! »

Elle s'arracha à lui brusquement. Comme une furie, elle se lança dans une course effrénée dans toute la maison, faisant claquer les portes rageusement. Quel invraisemblable toupet !

Nous préoccuper d'assurer notre descendance ! Vraiment ! Impensable !

Comme un serpent qui se détend pour mordre, elle entra de nouveau en contact avec lui :

« Je suis une femme honnête et respectable, monsieur Grearly. J'ai un mari et trois enfants que j'adore, et vous pouvez aller au diable ! Je ne veux plus jamais vous voir, ni vous sentir rôder à l'affût de mes pensées. Disparaissez une fois pour toutes. Et si jamais vous recommencez à m'importuner... je vous... tuerais. »

Le jeune homme avait quitté la cafétéria et errait seul sur la pelouse.

Il évoqua la naissance d'une nouvelle race humaine douée de facultés télépathiques capables d'assurer de libres communications mentales entre individus. La plupart des tragédies de ce monde n'ont-elles pas leur origine dans des erreurs d'interprétation ou des malentendus ?

Il eut une brève pensée pour Sarah, et Lisa se rendit compte qu'il en était amoureux. Mais elle lui inspirait de la tristesse et du ressentiment. Sarah n'était plus rien pour lui, à moins qu'il ne renonce à perpétuer la race des mutants. Lisa Waverley devait bien encore être d'âge à avoir trois ou quatre enfants !

Muette de saisissement, Lisa n'eut pas le temps de réagir. L'instant d'après, Kenneth Grearly l'interpella directement.

« Je suis désolé. Vous êtes une femme intelligente et belle, mais je ne suis pas amoureux de vous. Nous ne sommes pas de la même espèce. Mais je suis enchaîné à vous et vous à moi parce que j'en ai

décidé ainsi. Je n'ai pas l'espoir de vous convaincre, car vous êtes trop l'esclave de vos habitudes mentales, et je n'ai pas l'intention d'essayer. Je suis navré de me trouver dans l'obligation d'agir contre votre volonté, mais je n'y peux absolument rien. Et maintenant que je vous connais bien, je n'ose pas prendre le risque d'attendre, de peur que vous ne gâchiez tout.

— Non ! » hurla-t-elle, absorbée par la scène qui se déroulait par-delà son champ visuel.

Il avait quitté l'enceinte de l'Université et se dirigeait vers le quartier où elle habitait. Il marchait d'un pas décidé, avec l'intention manifeste de venir chez elle.

« *Je vais appeler la police !* » se dit-elle en faisant un effort désespéré pour lui échapper.

Mais cette fois il s'était incrusté et tenait à rester dans la place.

Elle se dirigea en trébuchant vers le vestibule, la vision brouillée par l'image en surimpression de la rue. Une automobile fantôme surgit du mur de la pièce, lui traversa le corps et s'évanouit. Kenneth Grearly continuait implacablement sa route. Il regarda un réverbère et elle en fut éblouie. Elle réussit enfin à saisir le téléphone, mais elle pouvait voir son air moqueur et sûr de lui.

« *Huit sept six cinq vingt et un Marie avait un petit agneau sept sept soixante-sept c'est le mois de Mai Avril Mars...* »

Il jetait délibérément le trouble dans son esprit. Elle saisit l'annuaire à grand-peine, commença à chercher le numéro de la police, mais il concentra sa pensée sur une suite confuse de chiffres et de lettres qui vinrent s'imprimer sur la page, rendant toute lecture impossible.

Avec un gémissement, elle atteignit le disque du téléphone et s'évertua désespérément à appeler le standard. Mais il se mit à jouer avec le bout de ses doigts et l'empêcha de sentir le contact du disque.

Au troisième essai, elle y parvint cependant.

« Renseignements, j'écoute », prononça une voix agréable et impersonnelle.

Il lui fallait avoir la police à tout prix. Elle devait donc demander... quoi...

« Potée, pomme de terre, porridge, popeline, potelé, persil, perdition, persiflage, purée, perroquet, parlant, peu, pourtant... »

Il lui soufflait des mots sans suite, jetant un indicible désarroi dans ses pensées. Elle déversait dans le microphone des paroles inintelligibles.

« Parlez plus distinctement, madame, je ne vous comprends pas.

— Potin, policier...

— La police ? Un instant, ne coupez pas. »

Une série de bruits et de visions confuses lui traversèrent la tête.

Puis une voix masculine se fit entendre :

« Ici, l'agent de service. » Dans un éclair de lucidité, elle cria : « Trois-zéro-zéro-trois, chemin des Peupliers... C'est urgent... Venez vite... Un homme est en train de... »

— Trois – zéro – zéro – trois, trois mille trois, chemin des Peupliers. Nous envoyons une voiture immédiatement. »

Elle raccrocha rapidement... ou du moins fit le geste..., mais ne put trouver le support. Au même instant, sa vision s'éclaircit, et elle poussa un hurlement...

Elle n'était même pas dans son vestibule. De téléphone, il n'y en avait pas, et dans sa main, elle tenait, en guise d'écouteur, un fouet à battre les œufs...

La voix de l'autre résonna de nouveau, une voix empreinte de tristesse :

« Vous feriez mieux d'abandonner. J'ai le moyen de jeter la confusion la plus complète dans votre esprit et vous ne savez pas encore comment contre-attaquer.

— Non, jamais !

— Parfait, mais cela ne m'empêchera pas de venir. J'avais l'espoir que les choses ne tourneraient pas ainsi. Je voulais vous convaincre peu à peu. Mais je me rends compte maintenant que c'est impossible. »

Il était encore à dix minutes de la maison. Elle avait le temps de s'échapper et s'élança vers la porte. Une silhouette noire, surgie de la pénombre, ouvrit des bras immenses en poussant un rugissement sauvage.

Avec un cri de terreur, elle fit un bond en arrière et s'enfuit en courant. Un boa constrictor, enroulé près de la porte du hall, lui barra la retraite. En hurlant, elle se précipita vers l'escalier.

Elle réussit à grimper jusqu'au premier et regarda derrière elle. Le salon se remplissait lentement d'une eau noire et visqueuse. Au bord de l'hystérie, elle fonça dans sa chambre et verrouilla la porte.

Une fumée âcre la prit à la gorge. Sa robe était en feu. Les flammes lui léchaient le corps.

Elle déchira sa jupe avec furie et parvint à s'en débarrasser, mais son slip avait pris feu à son tour. Elle l'arracha d'un geste, ouvrit la fenêtre et lança tous ses vêtements dans le vide. Elle s'enroula dans les couvertures de son lit pour étouffer les flammes.

Un rire silencieux punctua ses efforts :

« Nouveau syndrome, disait l'autre ironiquement. Le malade s'identifie avec les fantaisies imaginées par un tiers ! Schizophrénie ? Non ! Duophrénie, peut-être ? »

Étendue sur son lit, elle sanglotait désespérément. Il atteignait l'extrémité de la rue maintenant et se rapprochait à pas rapides. Une

automobile le dépassa lentement. Il eut soudain pitié d'elle, ému par sa terreur et son impuissance.

Immobile, haletante, Lisa rassembla lentement ses esprits. Elle voyait le jeune homme se rapprocher de l'intersection.

Brusquement, elle ferma les yeux de toutes ses forces et grinça des dents. Il quittait le trottoir et commençait à traverser la rue...

Elle fit un effort surhumain de concentration mentale et imagina une voiture de pompiers se précipitant sur elle avec le grondement d'un char infernal. Une autre voiture se jetait dans l'intersection et elle se vit coincée entre les deux bolides. Une femme cria : « Attention, monsieur ! »

Prise à son propre jeu, elle sentit l'épouvante la gagner et son rêve éveillé se poursuivit de lui-même. L'autre bondissait vers le trottoir opposé. Elle conjura une troisième voiture d'une nouvelle direction, la fit dévier vers lui pour éviter le tamponnage imminent. Il esquiva en trébuchant les voitures fantômes et poussa un cri...

Une véritable automobile arrivait sur la scène...

Elle fit écho à son cri. Une douleur déchirante la saisit, puis la vision s'évanouit. Le grincement aigu des freins vibrait encore à ses oreilles. Quelqu'un courut sur le trottoir. Le bruit sourd du choc retentit au fond de son cerveau.

Une brusque impression de complète solitude l'avertit que Gearly était mort. Une sirène hurlait dans le lointain.

Des voix entrecoupées montaient du trottoir jusqu'à elle : « ... a eu une crise juste au milieu de la rue... courait comme un fou en hurlant... une voiture de livraison... le crâne défoncé... non, personne d'autre n'a été blessé... »

Peu à peu, le calme revint dans la rue. Elle se leva pour boire un verre d'eau et se regarda longuement dans son miroir ; son visage était pâle comme la mort, des pattes-d'oie plissaient le coin de ses paupières, sa peau s'était flétrie comme si elle avait soudain vieilli.

Étrange remarque, dans de telles circonstances ! Elle venait de tuer un homme, en légitime défense. Mais personne ne voudrait la croire si elle racontait la vérité.

Frank reviendrait bientôt et tout rentrerait dans l'ordre : elle retrouverait la paix, la sécurité, ses enfants et son mari qu'elle aimait. Rien n'aurait changé...

Rien n'aurait changé, et pourtant, déjà, quelque chose était différent. Un vide. Une solitude mentale qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant.

Avec précaution, elle tâta sa fontanelle et la sensation d'isolement atteignit son paroxysme. Elle ferma les yeux, et de toute la ferveur de son esprit, adressa à l'Univers une supplique désespérée : « Suis-je

devenue seule de mon espèce ? Ne reste-t-il personne au monde qui puisse m'entendre ? »

Silence complet, le silence du néant !

Pour la première fois de sa vie, elle sentit le poids de la solitude totale et son implacable réalité.

Traduction Opta

Anybody else likes me.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, pour la traduction.

ET ELLE L'A TROUVÉ...

Par Algis Budrys

Voici le surhomme – le mutant ? – qui se sent isolé, non pas à cause de la crainte qu'il inspire à ceux qui ne possèdent pas ses pouvoirs, mais simplement par une conséquence particulière de ces pouvoirs eux-mêmes. Le monde, pour de tels êtres, devient un désert, un lieu d'exil artificiel mais inévitable. Dans ce désert, les « normaux », c'est-à-dire l'immense majorité des gens, agissent comme si le surhomme n'existait pas. Pour eux, il n'y a pas de surhomme, alors que celui-ci se sent réel, et souffre de ne pas faire partager cette réalité.

LA réunion extraordinaire de l'Association de Protection des Commerçants se tenait au deuxième étage du Caspar Building, à côté du grand magasin Teller sur Broad Street. Vers sept heures du soir, alors qu'ils n'avaient pas eu le temps d'avaler la moitié de leur dîner, les membres commencèrent à monter l'escalier étroit qui jouxtait la vitrine de Teller. Moroses, ils s'asseyaient sur des chaises pliantes qui perdaient leur ordonnance rectiligne au fur et à mesure que de petits groupes se formaient afin de discuter à voix basses et inquiètes. Au bout de très peu de temps l'air était rempli d'une épaisse fumée de cigare, et le vieux parquet noir jonché de cendres écrasées. Il y avait plus qu'un soupçon de panique dans l'atmosphère.

Todd Deerbush était assis seul, ignoré de tous, au dernier rang, ses chevilles osseuses appuyées sur la barre de la chaise devant lui. Sous son chapeau kaki, il semblait exténué et, de temps en temps, il pinçait son nez étroit. Lui et Stannard avaient roulé 400 miles le jour même, et plus de 1 400 les trois jours précédents afin d'arriver à temps à cette réunion. Deerbush avait conduit tout le long pendant que Stannard analysait et re-analysait la mince liasse de coupures de presse qui les avait amenés ici. Stannard dormait dans une chambre

d'hôtel. Demain, ils avaient rendez-vous, Deerbush lui remettrait son rapport sur la réunion, et les dirigeants du groupe commenceraient à travailler.

Deerbush était exténué. En raison de sa seconde nature, son esprit était alerte, mais son visage s'abîmait dans des lignes lourdes et indécises. Il avait près de quarante ans, et des traits qui pouvaient sembler soit plus jeunes soit plus vieux. Plus importants étaient ses yeux, entourés de rides creusées dans sa peau grise. Soulignés de minces sourcils, ils lui donnaient l'apparence de quelqu'un d'habitué à une profonde solitude : une solitude déchirante mais soigneusement, méthodiquement cachée.

Sur le devant de l'assistance, le président appelait au début de la réunion. L'ordre du jour fut approuvé au fur et à mesure de sa lecture et les affaires anciennes furent ajournées sous les acclamations. Il y avait une rigueur très digne dans la façon dont le président parcourait fidèlement les différentes étapes de la procédure de séance. L'impatience se sentait dans les craquements nerveux des chaises pliantes. Les hommes se penchaient en avant, frottaient leurs pieds, se ré-installaient tranquillement puis se recourbaient à nouveau. Seul Deerbush était assis immobile, isolé dans le fond de la salle. »

« Les nouvelles affaires ? » interrogea le président, et immédiatement il donna la parole à un petit homme chauve et fluët, qui avait levé la main le premier. Celui-ci se dressa promptement.

« Je pense, commença-t-il, je suppose, remplaça-t-il sérieux, que nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Il n'est donc d'aucune utilité d'en parler. Nous sommes réunis ce soir pour essayer de faire quelque chose.

— Si nous le pouvons », l'interrompit un autre homme.

Le premier agita la main en signe d'impatience. « Si nous le pouvons, d'accord. Nous nous connaissons tous. Nous nous sommes consultés les uns et les autres. Il semble que mon magasin ait été le plus touché. Il manque une centaine de dollars dans mes caisses chaque semaine depuis deux mois. »

D'autres voulurent l'interrompre. Le petit homme les arrêta : « D'accord, ma situation n'est peut-être pas la pire, mais, bon dieu, quelle est la différence ? Quelqu'un sort de nos magasins avec de la marchandise depuis des mois, nous en devenons fous, et nous ne sommes même pas capables de dire comment il manœuvre. Je suppose que pas un seul commerçant ne peut supporter ce genre de truc très longtemps. La seule chose que ce type n'ait pas encore faite, c'est de voler une banque – et peut-être a-t-il l'intention de le faire. La police n'a rien trouvé, les agents des compagnies d'assurances n'ont pas fait mieux, ni mon détective. Si nous n'agissons pas immédiatement – oui, messieurs – la ville entière court à la faillite ! Alors, que pouvons-nous

faire ? »

Deerbush maugréa. Il glissa trois doigts dans le paquet placé dans la poche ouverte de sa chemise, prit une pincée de tabac sec et commença à mâcher pensivement.

« D'ailleurs, ajouta un autre, nous aurions peut-être déjà trouvé une solution si nous ne nous étions pas tus pendant six semaines. À quoi sert cette association si nous devons nous informer par les journaux ?

— C'est toi qui as pris la parole, Sam Frazer ? demanda le maigrelet irrité. Je n'ai rien dit aux autres parce que je ne voulais pas passer pour un dingue. Mais il fallait faire quelque chose. Voilà pourquoi j'ai appelé mes collègues à cette réunion. Assieds-toi, Sam, et laisse-nous travailler. Avant que cette histoire ne nous rende complètement cinglés.

— Nous sommes déjà tous cinglés. » Celui qui venait de prendre la parole n'avait encore rien dit. Deerbush l'avait remarqué auparavant, penché en avant au premier rang, un mégot tenu négligemment à l'extrémité de ses doigts. Il continua obstinément, malgré son embarras visible. « Il ne s'agit pas d'un vol habituel. J'ai pu le constater avec les hommes de ma compagnie d'assurances, et j'en ai parlé au chef Christensen. J'ai – je suis presque enclin à croire qu'il est humainement impossible d'être volé de cette façon. »

Deerbush se frotta le nez une fois de plus, et se redressa. Personne ne prêta attention à cette dernière remarque et l'homme qui l'avait formulée n'avait rien à ajouter.

La réunion se termina par la décision de l'Association d'offrir une récompense. Cela ne servait pas à grand-chose, mais c'était au moins une résolution. La fin de la réunion traîna en longueur ; les membres, incapables de prendre une décision concrète, se querellaient inutilement.

Deerbush avait maintenant une vue exacte de la situation. Il se rendait compte qu'il avait vraiment eu raison d'attirer l'attention de Stannard sur les histoires des journaux.

Le dernier à sortir de la salle éteignit les lumières et ferma la porte derrière lui. Deerbush se leva et secoua son imperméable. Il le roula en forme d'oreiller, retira son chapeau, s'étendit sur le sol et s'endormit.

Il était presque midi lorsqu'il se réveilla. Il se leva, passa la main dans ses cheveux châtons, clairsemés sur son crâne brillant, et brossa sa veste avec la paume. Il regarda par la fenêtre.

Dehors il vit Broad Street dans la lumière éclatante d'une journée ensoleillée ; des voitures circulaient dans les deux sens et des passants entraient dans les magasins. Mais il y avait des policiers en service postés à chaque coin de rue, et ils négligeaient la circulation pour surveiller attentivement les piétons. Avec bon sens, les clients

éventuels ne s'étaient pas encore laissé prendre aux racontars des journaux. Mais Deerbush put voir un ou deux piétons regarder la police avec stupéfaction. C'était une petite ville. Il se passerait peu d'heures ou de jours avant que la panique qu'il avait sentie dans cette salle la nuit dernière atteigne tous les magasins, s'étende et envahisse la ville tout entière.

Il mit son chapeau au sommet de son crâne étroit, plia son imperméable sur le bras et quitta la salle. Il pensa que Stannard ferait bien de remédier à cette situation aujourd'hui s'il le pouvait.

Stannard l'attendait au coin de Broad et de Fauquier Street. Ils marchèrent lentement, suivant le bord du trottoir pendant que Deerbush présentait son rapport. Des gens les bousculaient puis continuaient leur chemin sans s'excuser. Lorsque cela se produisait, Stannard grimaçait ; Deerbush, lui, n'y prêtait aucune attention.

Stannard hocha doucement la tête lorsque Deerbush eut terminé. « Je pense que ceci confirme cela, dit-il de sa voix tranquille. Tu es d'accord, n'est-ce pas, Todd ?

— Jamais l'un d'entre nous ne s'est transformé en criminel jusqu'à présent », répondit Deerbush sur le ton de la simple constatation.

Stannard se tourna vers lui. « Je suis surpris que cela ne se soit jamais produit avant, Todd. Tu dois te rappeler les pressions et les tendances qui naissent en nous parce que nous sommes comme ça. Garde bien toujours à l'esprit qu'il est incroyable que nous ayons pu atteindre ce stade de maturité.

— Bien sûr, Frank, je suis d'accord avec toi. Je constate simplement que ce genre de chose ne s'est jamais produit auparavant.

Naturellement, Todd. Je me rends compte que tu as besoin de mon aide et que tu ne peux pas supporter ça tout seul. »

Deerbush haussa les épaules, mal à l'aise. Il savait très bien que tous les gens de son espèce à Chicago étaient beaucoup plus cérébraux que lui. Les hommes à la tête de l'organisation, comme Stannard, étaient pratiquement aussi différents de lui qu'il l'était des autres gens. Peut-être plus. Ils semblaient vivre une vie différente, introspective, infatigable, tendue ; comme quelqu'un tentant de sortir d'une cage. Deerbush y pensait depuis longtemps et avait décidé que c'était parce qu'ils n'utilisaient qu'une infime partie de leur cerveau pour être présents au monde extérieur.

Lui et Stannard continuèrent de marcher, et vers une heure, ils s'arrêtèrent dans un restaurant à côté de l'hôtel de ville. Ils purent finalement avoir deux places au comptoir bondé, après s'être fait dépasser deux fois ; ils attendirent ensuite un long moment avant que la serveuse prît leur commande. Stannard jouait avec sa fourchette. Deerbush était habitué à ce genre de situation, puisqu'il côtoyait les autres beaucoup plus souvent : ils crièrent leur commande comme la

serveuse passait, confiants dans son habitude à se l'ancrer dans l'esprit. Elle revint le long du comptoir, portant deux assiettes en interrogeant du regard la rangée de clients.

« Un rosbif chaud et un jambon mayonnaise ?

— Ici, mademoiselle », dit Deerbush d'un ton délibérément élevé et autoritaire. Elle posa les plats en face d'eux, sans les regarder, machinalement. C'était une femme attirante, à peu près du même âge que Deerbush, avec des fossettes aux coins de la bouche. Deerbush la regarda avec un espoir non déguisé dans les yeux. Mais il n'eut aucune déception lorsqu'elle s'éloigna sans même un regard pour un visage derrière un autre parmi une rangée de visages.

Stannard la regarda, secouant la tête. « Est-ce que ta propre espèce ne te suffit plus ? » dit-il avec une pointe d'ironie.

Deerbush haussa les épaules, gêné. Il mangea vite, laissa un pourboire anormalement important, sortit et attendit Stannard sur le trottoir.

Ils se fixèrent rendez-vous, se divisèrent la ville, puis se séparèrent. Deerbush commença à arpenter les rues au sud de Fauquier Street, observant négligemment chaque magasin pendant une minute ou deux. Chaque fois il pouvait sentir l'odeur d'une panique muette, épaisse comme la senteur d'un miel aigre emplissant l'air. La même atmosphère de panique régnait dans chaque magasin ; des vendeurs au visage blême se forçaient à sourire aux clients, et tendaient la tête vers l'entrée chaque fois que la porte s'ouvrait. Mais personne ne le remarquait, personne ne l'arrêtait pour lui demander ce qu'il faisait. Il avançait, s'écartant du chemin de chacun, s'assurant du sérieux de la situation d'après l'attitude des gens qu'il rencontrait.

À deux heures il marchait rapidement. Il connaissait maintenant les magasins qui avaient été les plus durement touchés, et il commençait à comprendre la méthode employée par le voleur. Il se demanda si Stannard n'avait pas déjà mis la main dessus...

Il rentra à la « Compagnie du Maryland » – « Le, magasin où l'on trouve tout » – et commença à errer parmi les rayons.

C'était pire ici que dans tout le reste de cette partie de la ville. Les caissiers avaient cédé au désespoir le plus accablant : ils cassaient nerveusement leurs pointes de crayons sur leurs carnets de recettes et vérifiaient sans cesse leur caisse jusqu'à ce que les clients fussent eux aussi gagnés par l'angoisse. Les voix des gens sonnaient étrangement faux.

Quand il vit le nombre de personnes immobiles qui surveillaient les clients, il comprit à quel point les compagnies d'assurances étaient effrayées. Une équipe de surveillance allait de comptoir en comptoir, effectuant des contrôles ponctuels – qui ne devaient rien au hasard.

Eux aussi avaient compris la méthode du voleur. Deerbush souligna

d'un geste de la tête l'efficacité du système, même si celui-ci ne pouvait permettre de coincer ce voleur hors du commun.

Il se dirigea vers le rayon des vêtements pour femmes. Il y avait plus de clients sur le qui-vive concentrés dans ce rayon que partout ailleurs dans le magasin. Deerbush s'arrêta, s'appuya à un pilier, et attendit ; personne ne s'occupait de lui. Enfin, presque à l'heure de la fermeture, il la vit.

Elle s'avança dans le rayon, les bras déjà chargés de nombreux paquets ; une grande femme pâle et mince. Ses yeux marron étaient larges, son nez court et retroussé. Ses lèvres dessinaient une courbe sensuelle. Ses cheveux étaient noirs, courts et bien peignés, avec une douce nuance d'argent aux extrémités. Elle se déplaçait légèrement – pas gracieusement au sens où la grâce a pu nous être apprise mais avec des mouvements vifs enchaînés les uns aux autres qui rappelèrent à Deerbush ceux d'un petit oiseau. Sa robe d'été était rose pâle avec les épaules tombantes et une large bordure de dentelle à l'ourlet. À l'exception des plis de son front et du dessin de ses lèvres, il aurait été facile de se tromper sur son âge.

Elle jeta un coup d'œil rapide sur les robes et les autres vêtements. Elle regarda les sacs à main, la lèvre inférieure coincée entre les dents, puis hocha la tête et pivota sur un talon. Les détectives, soucieux, regardaient partout mais ils ne la voyaient pas.

Deerbush savait que c'était elle.

Il la regarda alors qu'elle s'approchait des cintres et commençait à décrocher des robes. Au bout d'un moment elle se dirigea vers la vendeuse qui tentait nerveusement de saisir un fil de coton accroché à sa jupe.

« Bonjour », dit-elle doucement.

La vendeuse s'éveilla à la vie. Son visage s'illumina d'un sourire chaleureux qui contrastait avec le vide étrange de son regard. Deerbush grogna.

« Bonjour, mademoiselle, s'exclama-t-elle avec affabilité. C'est une très jolie robe. » Mais quelque chose de vague subsistait dans son expression.

La fille sourit. « Merci ! » répondit-elle. Les détectives continuaient de l'ignorer, tout comme ils ignoraient Deerbush.

La fille se croisa les doigts derrière le dos et baissa la tête, rougissante. « Mais vous en avez tant d'autres ici qui sont bien plus jolies, murmura-t-elle timidement.

— Oh ! vous aimeriez en avoir quelques-unes ? » La vendeuse semblait contrite de ne pas y avoir pensé plus tôt. Mais Deerbush pouvait sentir quelque chose de traqué dans ses yeux. Quelque chose d'inexprimable, qui montrait que la situation était tout à fait anormale.

« Oh ! je peux ? s'exclama la fille en robe d'été, se frappant dans les mains. Elles sont si belles. »

Deerbush regardait, anxieux. La fille prenait les robes l'une après l'autre et les tenait chacune devant elle en se tournant face aux grands miroirs muraux. Elle ne regardait jamais son visage – uniquement les robes. Deerbush eut le sentiment qu'elle était trop sûre d'elle pour être surprise en train de s'admirer.

Finalement, elle et la vendeuse choisirent plusieurs robes.

« Merci *beaucoup* ! souffla la fille.

— Je suis heureuse que vous les aimiez, dit la vendeuse, souriant chaleureusement. Revenez me voir, je vous en prie. » Et il y avait encore quelque chose de piégé et de perdu dans son expression, mais c'était imperceptible.

Les détectives restaient sur leurs gardes, mais tous semblaient fixer leur attention sur quelque chose d'autre, le bord d'un tapis replié ou un ventilateur au plafond.

« Je reviendrai, dit la fille. Je vous le promets. » Elle se tourna pour, partir, tenant les robes. « Au revoir !

— Au revoir », dit la vendeuse. Son sourire était vague mais affectueux. Elle se glissa derrière le comptoir, regarda sa jupe, et se mit à en gratter nerveusement le tissu.

La fille en robe d'été se dirigea doucement vers les portes en flânant et s'arrêta à un comptoir pour regarder les articles. Elle attendit qu'un inspecteur de rayon s'écartât, l'air absent, de son chemin.

Deerbush la suivit. Il entendit un bruit derrière lui et sentit que les muscles de sa nuque se contractaient. Il tourna la tête. L'équipe de surveillance se regroupait au rayon des robes et la vendeuse, effondrée sur son comptoir, sanglotait hystériquement. « Non, non, disait-elle, je n'ai vu personne. »

Un homme ouvrit la porte devant la fille en robe d'été. Deerbush était derrière elle, à quelques mètres, frôlant le détective du magasin qui avait accidentellement bloqué la sortie. Il la suivit alors qu'elle quittait la rue principale s'éloignant du centre commercial. Il n'arrivait pas à comprendre ce qu'il venait de voir.

Mais cela n'avait aucune importance – il l'avait trouvée.

C'est sans doute la première fois que cette femme est suivie, pensa-t-il. Elle ne se retournait jamais. Lorsqu'elle tourna dans une rue bordée d'arbres, Deerbush s'y engagea.

Il la suivit ainsi pendant une vingtaine de mètres avant qu'elle ne tourne la tête et le regarde en fronçant les sourcils. Elle l'observa à la dérobée, intriguée. « Vous êtes différent, dit-elle.

— C'est vrai, dit Deerbush, essayant de ne pas l'effrayer. Mon nom est Todd Deerbush et je ne vous veux aucun mal. J'aimerais marcher

avec vous un moment. »

Elle s'arrêta à nouveau. « Vous êtes différent, répéta-t-elle. Vous êtes comme moi. »

Peut-être, pensa Deerbush. « Je ne sais pas », dit-il.

Elle se remit à marcher, les robes oubliées sous son bras, cherchant à comprendre. « Vous m'avez remarquée, dit-elle après un instant, l'esprit éclairci. Vous êtes le seul. Vous devez être réel, vous aussi.

— Je ne sais pas, répondit doucement Deerbush. Mais on ne me remarque pas non plus. »

Elle acquiesça fermement. « À moins que vous ne le vouliez. Vous êtes réel. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un d'autre que moi puisse être réel.

— Je crois que nous ne sommes pas nombreux, répondit Deerbush, pensant qu'en fait personne ne pouvait être comme elle. Mais c'est difficile à évaluer. Il doit y en avoir dans chaque ville. Tout ce que je sais, c'est que je fais partie du seul groupe qui ait pu se constituer.

— Êtes-vous nombreux ?

— Eh bien, dit-il, nous sommes plus de cinquante. »

Ils allèrent un peu plus loin. Ils se trouvaient maintenant dans un quartier chic, avec des maisons spacieuses et de larges pelouses. Elle se tourna vers lui à nouveau, et en la regardant il comprit qu'elle était toujours aussi étonnée. « Pourquoi sommes-nous réels, Todd ? »

Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle voulait dire. Il essaya de lui répondre du mieux qu'il pouvait. « Stannard – c'est l'un des plus forts d'entre nous ; vous feriez mieux de l'interroger, lui, si vous voulez une réponse – Stannard dit que nous émettons – comme une station T.V. – quelque chose comme ça ; cela dépasse mon entendement – voilà pourquoi personne ne nous remarque. Ça se passe dans la tête des gens. » Il se rendit compte que ce qu'il venait de dire était confus et stupide. Mais il ne pouvait rien y faire, et il en avait l'habitude.

« Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, Todd. Ça, c'est ce qui se produit au départ. Mais après un moment les gens peuvent vous remarquer et être agréables avec vous. Mais ils ne peuvent faire la même chose avec vous. Ce qui prouve que vous êtes réel, et qu'ils sont différents. Mais pourquoi ?

— C'est toujours à cause de ça, je crois », répondit-il maladroitement. Il essayait de tirer d'elle plus que ce qu'elle pouvait apprendre de lui, et il ne savait pas quoi faire. Stannard, lui, aurait su comment agir – mais, pour une raison inconnue, Deerbush ne voulait pas penser à Stannard en ce moment. « Stannard dit qu'il s'agit de protection. Il dit que dame Nature a élaboré avec nous un nouveau type de créature, et qu'elle ne veut pas que les autres nous fassent du mal. Mais en quelque sorte elle a dépassé son but. »

Sa voix était calme. Il pensa à l'adolescence de cette fille avec

« l'émission intérieure » devenant de plus en plus forte ; elle avait dû se demander pourquoi les garçons ne s'intéressaient pas à elle et pourquoi les autres avaient une conduite si étrange. Il pouvait voir l'enfant avec des larmes sur le visage, et l'adolescente blessée devant se séparer de sa famille si elle voulait vivre... puis la femme s'épanouissant malgré tout, et commençant à disparaître... Seulement elle avait trouvé quelque chose.

Deerbush éprouva une sensation de chaleur excitante. Il sentait qu'il allait vraiment parvenir à la comprendre. Il n'avait guère été différent, avant de se fixer dans ce genre de travail. Vingt ans d'une vie posée lui avaient permis de s'équilibrer et de s'accorder avec lui-même. Mais lorsqu'il regardait la fille, maigre, pâle, fatiguée et terriblement seule, il pouvait comprendre les souffrances qu'elle avait dû endurer.

Mais elle est différente, se rappela-t-il. Elle possède quelque chose en plus.

En la regardant, il ne pouvait s'en rendre compte. Il voyait seulement sous ses yeux les cernes que le maquillage ne dissimulait pas.

« D'où êtes-vous, Todd ?

— De Chicago.

— J'ai toujours voulu voir des villes comme Chicago, je pense que je pourrais. » Ses dents du haut pincèrent sa lèvre inférieure. « Mais je sais que je serai réelle aussi longtemps que je resterai ici. »

Ils atteignirent une haie coupée en son milieu par une porte en piquets de bois peints en blanc, ouvrant sur une allée qui menait à une maison blanche avec de nombreuses fenêtres et des rideaux en dentelle à chacune d'elles.

« Je m'appelle Viola Andrews, dit-elle. Je vis ici. Voulez-vous entrer et visiter ? »

Elle lui montra l'intérieur de la maison. La salle de séjour était remplie de meubles en noyer ornés et lourds, avec des divans confortables et des chaises accueillantes. Il y avait des lampes aux abat-jour magnifiquement décorés et des tables basses raffinées sur lesquelles étaient posées des statuettes chinoises. La cuisine était équipée d'un mixer, d'un grille-pain, d'un four électrique, d'un lave-vaisselle, d'un grand réfrigérateur et d'un congélateur.

Alors qu'elle le conduisait de pièce en pièce, elle tenait son bras. Son étreinte devint plus serrée, et sa voix plus excitée. « Je ne peux pas y croire, Todd. Vous êtes comme moi ! Ces chaises ne sont-elles pas ravissantes ? J'en ai eu d'autres, mais lorsque j'ai vu celles-ci, je me les suis fait envoyer immédiatement. C'est comme ça que j'ai eu tous mes meubles – il y a *tant* de belles choses dans les magasins. Mais parlez-moi un peu de vous, Todd. Je meurs de tout savoir sur vous.

Comment était-ce lorsque vous étiez petit garçon ? Était-ce aussi terrible pour vous que pour moi ?

— Je ne sais pas, Vi. » Il se sentait de plus en plus touché, comme elle s'accrochait à son bras pour le conduire de pièce en pièce. Sa chambre à coucher était garnie d'antiquités et de précieuses poupées françaises disposées sur des coussins de satin répartis sur le dessus-de-lit rose. Dans la salle à manger les placards étaient remplis de porcelaine de Chine et d'argenterie sculptée.

« N'est-ce pas merveilleux ? Oh ! Todd, je suis folle de joie ! Je n'arrive pas à y croire ! »

Soudain elle s'arrêta. Ses doigts s'enfoncèrent dans son bras. « C'était effrayant, Todd, dit-elle déterminée. Après avoir quitté mes parents, j'ai tout fait pour être comme les autres filles. Je ne voulais pas... payer pour me nourrir, mais j'ai essayé pour toutes les autres choses. Et puis, un jour, il n'y a pas longtemps, j'avais vingt-cinq ans. » Elle s'essuya le coin des yeux avec un mouchoir brodé. « J'ai compris brusquement que j'allais être seule toute ma vie. Les autres se mariaient, auraient une famille, toutes les choses dont une fille a besoin – et jamais, jamais, je ne les aurais. C'était comme une cellule noire, moi couchée dans un coin, et aucune issue possible.

» Je... je ne savais pas quoi faire. Il fallait que quelqu'un me remarque. J'étais prête à mourir si je n'y parvenais pas. Et (sa voix s'éleva brusquement) et un jour j'y suis arrivée, je ne sais pas comment mais j'ai réussi ! Je n'étais plus une voleuse. Je n'avais plus à me rendre aussi petite que je le pouvais. Les gens faisaient attention à moi et ils m'offraient des cadeaux. »

Brusquement, elle baissa la tête. « Mais ils faisaient semblant, je le sais, murmura-t-elle. Ils ne sont pas réels. Ils ne me voient ni ne m'aiment vraiment. Ils m'oublient dès que je m'éloigne. »

Elle se redressa et enleva sa main du bras de Deerbush. Elle s'essuya le coin des yeux avec le mouchoir brodé. « Je suis si contente que vous soyez venu pour m'aider que je ne parviens pas à trouver les mots pour vous le dire ; mais je suis heureuse, Todd. »

Deerbush secoua la tête. Il avait été plutôt ennuyé lorsqu'il avait lu les articles dans les journaux. À présent, il se rendait compte qu'il n'était plus effrayé par le fait qu'un de ses semblables eût mal tourné. Il devait aider cette fille paniquée, essayant de remplir le vide de tous ses manques. Il passa son bras autour de ses épaules.

« Écoute, Vi, dit-il, la meilleure chose à faire, c'est de te sortir de là le plus vite possible ; il faut que tu vives avec les gens de ton espèce.

— Merci, Todd, dit-elle d'une voix haletante. Tu es très gentil avec moi. » Impulsivement son étreinte se resserra.

« Écoute, continua-t-il, cherchant la meilleure manière d'exprimer ce qu'il voulait dire.

— Tu sais, Vi, je suis agent matrimonial.

— Agent matrimonial ?

— Euh – oui, dans le Chicago Classified je suis classé comme investigateur privé. On ne me voit jamais. Ils se contentent de téléphoner à l'Agence AA, et je poste des rapports sur les gens au sujet desquels ils enquêtent. C'est comme ça que je gagne ma vie. Mais ce que je fais vraiment, pour notre groupe, c'est de circuler dans le pays en cherchant nos semblables. Et lorsque j'en trouve un, j'essaie de lui faire connaître quelqu'un d'autre qui ne soit pas encore marié. Comme ça, je peux me rendre utile. »

C'était la partie la plus facile. Il se taisait. Il aurait souhaité être plus cinglant, ainsi aurait-il su ce qui n'allait pas avec Vi. Quelque chose ne collait pas, quelque chose sur quoi Stannard aurait pu mettre le doigt en un instant. Mais il savait également que cela importait peu. Elle n'était ni mauvaise ni vicieuse. Elle ne volait pas parce qu'elle était faible. Elle était simplement innocente, blessée et perdue. Si un homme avait le temps, il pourrait lui faire prendre conscience de tout ce qu'il y avait de bon en elle. Un homme qui la comprendrait et serait patient avec elle pourrait la sauver.

« Vi – ce que je veux dire, c'est que j'ai trouvé plein de femmes pour d'autres hommes. J'en ai aimé de nombreuses – je n'essaie pas de t'attendrir – mais jamais... Ce que je veux dire, c'est que toutes ces femmes souffraient. Et les autres hommes dans le groupe étaient beaucoup plus méritants. Ils s'appartenaient en quelque sorte les uns aux autres, et je le savais. » Il s'arrêta d'écouter ce qu'il disait et rougit. « Je ne veux pas dire, souffla-t-il, que tu n'es pas de leur bord, ce n'est pas du tout ça, Vi. Tu es plus fine que moi, et je le sais. Je suis plutôt fruste. J'ai toujours ramené ces femmes à Chicago pour les marier à des hommes de notre groupe. Mais – il s'arracha de son étreinte. Cette fois, je ne le ferai pas. » Il ne reconnaissait plus le son de sa propre voix.

« Vi, je ne suis pas grand-chose et je possède peu. Je dois travailler et cela m'oblige à voyager la plupart du temps, et pour des gens comme nous cela risque d'être très dur, mais...

— Oh ! Todd, dit-elle en rougissant, je suis la fille la plus heureuse du monde. »

Il ne pouvait y croire. Il était debout en face d'elle, lui tenant les mains et, pendant un long moment, il ne put mettre de l'ordre dans ses idées. Puis il sentit la chaleur monter dans tout son corps, et il dut fermer les yeux pendant une minute car il souriait autant qu'elle.

« Nous ferions mieux d'y aller le plus vite possible, dit-il, essayer de partir pendant qu'il fait encore jour. Nous avons à prendre Stannard, et ma voiture. Aussi dépêche-toi de faire tes bagages. Il vaudrait mieux ne prendre qu'une valise. »

Elle s'écarta vivement de lui. « Une valise ? Tu veux dire laisser toutes mes belles choses ? »

Il savait que ça ne pouvait durer. « Oui, Vi. Elles ne sont pas à toi. »

Elle frappa du pied, en colère. « Laisser tous mes *cadeaux* ? Je ne veux pas ! Jamais de la vie ! Non !

— Écoute, Vi, agir de cette façon n'a aucun sens. Tu as pris ces trucs. Les commerçants perdent de l'argent à cause de toi. Tu as semé la panique dans toute la ville ; tu as tellement affolé les gens qu'ils vont s'enfuir et s'entretuer. Ils y sont prêts – cela ne fait aucun doute. Tu veux avoir ça sur la conscience ?

» Si tu laisses tout ici, ce sera en sûreté. Ils le trouveront dans quelque temps, et ils penseront qu'il s'agissait d'un escroc raffiné. Ça les intriguera mais ils n'iront pas plus loin. Ils auront récupéré leur camelote et ils oublieront tout – si toutefois cela ne se reproduit pas.

» Même si tu penses qu'ils ne sont pas réels, la camelote ne t'appartient pas. Tu ne l'as pas gagnée.

— Tu es ignoble, lui cria-t-elle. Faible et ignoble. Je ne t'aime pas du tout. Tu me hais. Fous le camp.

— Vi.

— Je te hais ! Je te hais ! » Elle leva les mains et le frappa avec les poings. « Je ne te donnerai rien ! Je ne veux pas ! J'aime avoir des cadeaux – je veux avoir beaucoup de belles choses ! J'en veux toujours plus ! Et je ne t'aime pas ! Je ne veux plus te voir ! Va-t'en ! »

Deerbush soupira. « D'accord, Vi.

— Je vais descendre en ville et prendre d'autres belles choses – beaucoup plus. Et n'essaie pas de m'en empêcher !

— Je m'excuse, Vi, dit-il d'une voix éteinte, mais je crois que je ne vais pas tarder à revenir. »

En se dirigeant rapidement vers son rendez-vous avec Stannard, il croisa au hasard des rues des voitures de police. Les hommes conduisaient doucement, leurs visages tournés vers chaque piéton, mais ils ne voyaient pas Deerbush. Il remarqua que leur attention était surtout attirée par les femmes, et il n'en fut pas surpris. Mais ils ne la trouveraient jamais. Ils viendraient, frapperait à sa porte, et peut-être même lui parleraient-ils, mais ils ne la trouveraient jamais. La situation ne ferait qu'empirer.

Il se demandait jusqu'où cela irait. Lorsque les premiers magasins seraient obligés de fermer – ou si Vi s'attaquait aux particuliers – que feraient les habitants de cette ville ? Porteraient-ils des armes, épiant tout le monde et s'enfermant chez eux ? De toute façon, ils se feraient encore voler. Et si on en arrivait à la constitution de milices et à la loi martiale, à la police d'État, ou au F.B.I. et s'ils continuaient à être détroussés – que se passerait-il ?

Une voiture en haut de la rue s'arrêta dans un crissement de freins. Les portières s'ouvrirent, et des détectives surgirent sur le trottoir. Ils se précipitèrent vers une femme bien en chair affolée et entourèrent. L'un d'entre eux montra un badge pendant quelques secondes. Les autres s'étaient déjà emparés des paquets qu'elle avait sous les bras et les éventraient. La femme, les regardait les uns après les autres, blême, la bouche tordue par l'émotion.

Deerbush ne pouvait rien faire pour l'aider. Il se tenait là, jurant d'une voix qu'il ne pouvait entendre. Il ne put s'empêcher d'être soulagé en pensant que cela ne pourrait jamais arriver à Viola.

« J'espère la trouver, soupira Stannard alors qu'ils se dirigeaient en voiture vers la maison de Viola.

Je n'aurais pas dû lui dire que je voulais qu'elle vienne à Chicago », dit Deerbush. Ce qui n'avait pas marché entre lui et Vi était quelque chose de personnel, une blessure intime, mais à présent cela créait des ennuis à tout le monde.

« Tu ne pouvais pas le savoir, Todd, lui disait Stannard. Tu ne pouvais pas le deviner. Elle représentait quelque chose de nouveau pour toi – comme pour chacun d'entre nous. Tu as tout à fait raison – ils ne la trouveront jamais. Avec cette nouvelle habileté qui semble directement surgir de l'arrêt de son développement émotionnel, c'est – eh bien, c'est une chance que je sois venu ici avec toi. » Il regarda la rue sombre pendant un moment. « Quelle honte pour nous qu'elle soit si dénuée de sens moral ! Mais quelle finesse ! Intelligemment utilisée avec de la maturité – tu te rends compte Todd, que ce pourrait être la réponse au problème du champ de résistance ? J'ai peur que ce ne soit trop espérer, mais si nous pouvions apprendre d'elle... De toute façon, cela n'a pas d'importance. Nous pourrions toujours élever ses enfants loin d'elle, ainsi ils auront son hérité mais pas son hystérie.

— J'espère que nous pourrions, dit Deerbush.

— Elle ne t'a pas dit comment elle agissait ? »

Deerbush secoua la tête. « Il semble qu'elle ne le sache pas elle-même. Elle se contente d'agir, c'est tout. Les gens – les gens lui offrent des cadeaux.

— Elle souhaite simplement que les gens lui obéissent, et c'est tout. Elle s'est dirigée vers cette vendeuse, tu dis, et elle s'est arrangée pour qu'elle lui donne les robes.

— Je sais. Mais la vendeuse le *voulait*.

— Après elle est devenue complètement hystérique, clamant qu'elle ne savait rien. C'est cela le champ de résistance : dès que Viola est partie, la vendeuse ne s'est plus souvenue de rien. Pourrais-tu à nouveau me décrire cette expression que tu as vue sur le visage du chef de rayon ? Il me semble que nous pouvons en tirer quelque

chose... »

Ils étaient en face de la maison de Viola.

« Pas de lumière, dit Deerbush, presque rassuré. Elle est partie, nous devons la chercher ailleurs. »

Maintenant Stannard se tiendrait sans doute tranquille et le laisserait seul.

Stannard scrutait la maison sombre. « Penses-tu qu'elle reviendra ici ? Nous devons la trouver très vite. Il faut que nous l'amenions à Chicago le plus vite possible. Je veux l'isoler des êtres humains avant que la moitié du monde lui donne ce qu'elle veut et que l'autre hurle à sa mort.

— Nous la trouverons. Nous n'avons qu'à descendre la rue commerçante. » *J'aimerais être l'homme le plus riche du monde*, pensa-t-il.

Ils retournèrent vers la rue principale, tous les deux calmes. Ils dépassèrent un car de police, dont la lampe tournante éclairait les trottoirs.

« Les boutiques sont fermées à cette heure, dit Stannard.

— Ce n'est pas ça qui va l'empêcher de voler. » Ils tournèrent dans la rue principale. Elle s'étendait devant eux, déserte mais gardée ; la plupart des vitrines étaient éclairées et les parkings vides à l'exception de quelques places occupées par des voitures dans lesquelles des gens – des agents d'assurances, pensa Deerbush – lisaient des journaux. Des hommes en patrouille allaient de porte en porte, vérifiant les serrures de chaque bloc d'immeubles. Une voiture radio monta la rue jusqu'à l'intersection qui marquait la fin de la double rangée de magasins. Après avoir fait demi-tour, elle descendit jusqu'à l'intersection de Broad Street et de Riverside Avenue, tourna encore une fois et remonta la rue.

Au coin de Broad et de Fauquier Street, où se tenait The Milady Shop, Viola attendait pendant qu'un homme d'âge moyen ouvrait la porte de la boutique.

« C'est elle ? » demanda Stannard.

Deerbush acquiesça. Il arrêta doucement la voiture au tournant.

« Je vais lui parler », murmura Stannard.

Viola regardait avec une attention soutenue l'homme qui ouvrait la porte, mais elle tourna la tête lorsque Deerbush et Stannard traversèrent la rue en courant vers elle.

Le gardien ne leur prêtait aucune attention. Il avait maintenant ouvert la porte et parlait à Viola. « Ça y est, mon enfant. Je vous avais bien dit que cela ne prendrait pas plus d'une minute. »

Viola fit un pas indécis vers la porte. Son visage était empreint de colère, et lorsque Deerbush et Stannard s'approchèrent, elle dit d'une voix basse et hargneuse, « Foutez le camp ! »

Stannard murmura à Deerbush : « Bon dieu, elle agit comme une enfant de cinq ans ! »

Deerbush pensa combien elle était délicate et sensible. Il aurait aimé la secourir, si elle n'avait eu un tel pouvoir.

« Quelque chose ne va pas, mon enfant ? demanda le gardien à Viola, plein d'attention.

— Faites-les partir ! cria Viola, frappant du pied.

— Faire partir qui, mon enfant ?

— Vous ne les voyez donc pas ? Regardez-les et faites-les partir !

— M^{lle} Andrews », commença Stannard.

Deerbush regardait le magasin. Il n'avait jamais vu quelqu'un faire un tel effort pour une chose aussi simple. Lui et Stannard n'étaient pas invisibles. Mais le gardien avançait incertain, tendant les bras devant lui comme un homme s'engageant dans un couloir rempli de toiles d'araignée. Puis ses doigts touchèrent Stannard. Pendant une seconde, il fit pratiquement l'impossible, parce que Viola le lui avait demandé. Ses yeux rencontrèrent le visage de Stannard et Deerbush les vit s'écrouler. Alors la tête du gardien tomba contre sa poitrine et il s'écroula contre la vitrine, les lèvres molles, le regard perdu dans le vide. Sa respiration devint imperceptible et monotone.

« Je vous hais ! éructa Viola. Vous ne m'aimez pas.

— M^{lle} Andrews », répéta Stannard. Le visage blême, il regardait le gardien à terre.

Viola fixa Deerbush. « Vous allez m'aider, dit-elle à Stannard. Débarrassez-moi de lui ! »

Un homme en patrouille passa près d'eux, se dirigea vers la porte de la boutique voisine, vérifia la serrure et s'éloigna.

Stannard était immobile et fixait Viola.

« Ne vous inquiétez pas, tout va bien. Je vais prendre soin de vous. Vous n'avez rien à craindre », dit-il d'une voix apaisante, et seul quelqu'un qui connaissait Stannard aussi bien que Deerbush aurait pu déceler l'étrangeté de sa voix, comme si quelque part, au plus profond de sa gorge, une force inconnue étouffait les mots qu'il prononçait.

Il pivota brusquement et essaya de frapper Deerbush.

« Oh ! merci ! s'exclama Viola. Vous êtes gentil. Vous allez me débarrasser de cet idiot. »

Deerbush sentit le coup à l'épaule. Il essaya d'attraper Viola par le bras avant qu'elle tente de s'enfuir, mais Stannard l'en empêcha. Il l'écarta d'un coup de coude mais il dut se découvrir. Stannard en profita pour le frapper, et cette fois-ci il l'atteignit en pleine figure.

Deerbush secoua la tête, hébété.

« Fous le camp, cria Stannard. Laisse-la tranquille. » Viola s'avança de deux pas et poussa Deerbush à la poitrine.

« Tu ne toucheras pas à mes cadeaux, articula-t-elle avec colère.

— Je m'excuse, Frank », dit Deerbush. Il se recula, tenant maintenant un des poignets de Vi et, de sa main libre, il frappa violemment Stannard à la mâchoire. Alors que celui-ci s'écroulait, Vi se mit à hurler.

Deerbush la maintint par les poignets pendant un long moment alors qu'elle lui donnait des coups de pied dans les jambes. Il regarda Stannard, allongé sur le trottoir, et vit les yeux de son ami s'ouvrir lentement.

Il lâcha les poignets de Vi et lui serra la gorge avec ses mains, s'écartant d'elle avec des mouvements d'épaules et baissant la tête pour éviter ses ongles. « Je suis désolé, Vi. »

Une fois le car de police passé, Deerbush dégagea sa voiture du tournant et se dirigea vers les limites de la ville ; il conduisait avec les deux mains sur le volant, vaguement conscient des blessures de son visage.

À côté de lui, Stannard, recroquevillé sur son siège, se frottait la mâchoire. « C'est incroyable, balbutia-t-il, je n'aurais jamais cru qu'elle puisse utiliser son pouvoir contre l'un de nous.

— Laisse tomber, dit Deerbush.

— Je ne l'oublierai jamais. Je savais pourtant ce qu'elle était. Il a suffi qu'elle me parle pour qu'elle devienne soudain la personne la plus merveilleuse du monde. Je pensais qu'elle méritait tout ce que les gens lui offraient. Il fallait que je la rende heureuse. Je ne pouvais concevoir que quelqu'un se permette d'aller à l'encontre de ses moindres désirs. J'aurais donné ma vie pour elle.

— Laisse tomber, Stannard », dit Deerbush. Il plissait les yeux, cherchant les bords de la route. Il voulait que Stannard se calme.

« Non, non. » Stannard secoua la tête. « Tu te rends compte de ce qui aurait pu arriver ? Elle m'a forcé à lui obéir ; elle aurait pu faire la même chose avec chacun d'entre nous. Bon dieu ! Imagine que nous ayons réussi à l'amener à Chicago. On serait tous devenus ses esclaves ! Tu n'aurais jamais pu l'arrêter. Nous aurions tous été contre toi. » Stannard se retourna pour contempler, fasciné, la banquette arrière sur laquelle Deerbush avait allongé Vi.

« Tu as bien fait, Todd. C'est ce que tu as fait de mieux dans ta vie ! »

Jamais Deerbush n'avait été aussi fatigué. Il se sentait hanté par Vi ; jamais il ne l'oublierait.

Il aperçut l'église à côté de la route ; sa flèche et ses murs dessinaient une forme fluide dans l'obscurité, forme qui ne se solidifiait que lorsque les faisceaux des phares touchaient les pierres vieilles par le temps. Il arrêta la voiture et sortit. Il ouvrit le coffre, puis fit quelques pas en direction de la grille rouillée qui entourait le

cimetière. Après être resté immobile un court instant, il regagna la voiture. Il revint vers Stannard, portant un enjoliveur qu'il avait retiré à l'aide d'un gros tournevis pris dans la boîte à outils et le couvercle de la boîte elle-même.

« Ici, dit-il, nous pouvons utiliser ça pour creuser. »

Stannard chancelant sortit de la voiture. « Elle était comme une enfant susceptible, dit-il. Elle avait besoin d'amour. D'un amour complet et absolu. »

Deerbush lui mit l'enjoliveur entre les mains. « Ici, dit-il. Mettons-nous au travail et cessons de rabâcher.

— Oui, dit vaguement Stannard. Qui aurait pu lui résister ? Mais *pourquoi* n'est-elle pas restée avec toi ? »

Deerbush se pencha sur la banquette arrière, prit Vi dans ses bras et la sortit de la voiture avec toute la délicatesse dont il pouvait être capable. Il la berça tendrement.

« Toute sa vie elle a cherché, dit-il, le seul homme qui aurait pu *vraiment* l'aimer... et elle l'a trouvé... »

Traduit par ZENO BIANN.

And then she found him...

© Fantasy House, 1957.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

LE BLUES DE LA CITÉ LIBRE

Par Gordon Eklund

Dans la majorité des récits où il apparaît, le surhomme est présenté sur le fond d'une société contemporaine de celle du lecteur, où ce dernier peut habituellement distinguer la place qui serait la sienne. Mais voici un monde futur, en décomposition passablement avancée, et dans lequel s'intègrent – si l'on peut dire – des êtres aux pouvoirs insolites. Ce sont ces pouvoirs qui assurent une sorte de continuité de l'Histoire, dans la mesure, paradoxalement, où ils continuent à se jouer de bien des lois de l'espace-temps.

LORSQUE l'horloge de la coupole sonna les douze coups de midi, dont le bruit vint se répercuter clairement sur les carrés de verdure du parc qui s'étendait au pied du bâtiment, les deux dames – toutes deux d'âge mûr et très distinguées – se tournèrent l'une vers l'autre en souriant doucement et se saluèrent en inclinant le buste. L'une d'elles était très mince et plutôt grande, sans toutefois mesurer beaucoup plus de deux mètres, tandis que l'autre était aussi replète que la première était maigre. Elles restèrent ainsi toutes les deux, sur la marche la plus élevée de l'escalier menant du parc verdoyant jusqu'à la plate-forme d'observation grisâtre qui le surplombait. La plate-forme elle-même était déjà occupée en grande partie par l'énorme statue mouvante d'un mineur de la fameuse ruée de 1849 cherchant la fortune en passant son tamis dans la petite rivière bleue qui traversait majestueusement la terrasse et dont les deux extrémités disparaissaient dans le béton.

Après la sonnerie de l'horloge, les dames se retournèrent pour observer de nouveau le grouillement de la foule qui remplissait le parc. Le regard de la femme mince était très attentif, et ses yeux glissaient rapidement comme ceux d'un faucon tournoyant au-dessus d'une bande de poulets sans méfiance. La grosse dame, elle, semblait incapable de rester tranquille. Elle n'arrêtait pas de se balancer sur ses

pieds nus et plats en produisant un petit bruit de frottement inélegant et rythmé.

Puis la mince aperçut quelque chose. Son bras jaillit comme une flèche tirée par une arbalète et elle s'écria :

« Oh ! mon Dieu ! Regarde ! Ne rate pas ça ! As-tu déjà vu une chose pareille ? »

Son doigt était tendu vers une personne seule qui passait dans la foule.

« Oh ! là ! là ! s'exclama la grassouillette en fronçant les sourcils. Non... non. Ce qu'elle porte ! C'est un véritable sac !

— C'en est un. (La femme maigre agita furieusement son doigt.) Et ses *cheveux*. Mon Dieu, je sens que je vais lâcher un juron. On pourrait élever des poules dans cette... cette tignasse.

— Non, répliqua l'autre avec un sourire mou et méprisant. Tu as tort. Pas des poules – non – mais des aigles. On pourrait vraiment y élever des aigles. »

La femme mince redevint sérieuse en entendant cela.

« Je suppose que les éléments inférieurs ne vont pas tarder à la remarquer. C'est dommage, franchement. Cette pauvre fille. Tu te rends compte... ?

— Enfin, j'espère... Ils se jettent littéralement sur les filles de ce genre.

— Ils n'ont pas vraiment le choix, répondit la grosse femme d'un ton tranchant. (Et en toute franchise.) Ces filles viennent là pour ça. Elles cherchent à être humiliées. Ouvertement. J'ai déjà vu cela assez souvent. En travaillant parmi eux, en bas. En essayant d'aider. Je m'en suis aperçue, évidemment.

— C'est quand même une bande d'imbéciles, admit la femme mince.

— Mais... bien sûr !

— Et il y a aussi... oh ! mon Dieu ! Regarde ! Je parie qu'elle vient par ici. Tu crois qu'elle aurait pu nous entendre ?

— Non. Chut ! Oui, peut-être. Ne faisons pas attention à elle. »

Et elle ajouta dans un murmure :

« Elle devrait savoir à quoi s'en tenir. »

Elles se turent lorsqu'une silhouette solitaire émergea de la foule mouvante pour monter l'escalier. La fille s'arrêta sur l'avant-dernière marche, juste en-dessous des deux femmes. Sa robe n'était qu'un sac trop large pour elle, ses pieds nus étaient tout noirs, et sa chevelure aurait fait un nid agréable pour des poules. La fille dévisagea les deux femmes d'un air méprisant.

Et soudain, elle s'enfonça dans la foule aussi vite qu'elle en était sortie.

« Ça alors ! s'exclama la grosse dame. Est-ce que tu as... ? (Et elle

eut un rire strident.) Mon Dieu, le culot de cette... cette...

— La police entendra parler de ça. Je peux t'assurer que je vais... »

Et cette dame – la femme mince – cessa brusquement de parler. Au lieu de cela, elle se mit à piailler et à caqueter. Ses mains glissèrent vivement sous ses aisselles, comme si c'était là leur place habituelle, et elle agita les coudes. Se soulevant délicatement sur la pointe des pieds, elle descendit les marches d'un air prétentieux, sautant de l'une à l'autre tout en caquetant et piaillant avec véhémence, remuant ses bras comme les ailes d'un oiseau cloué au sol. Son nez plongeait vers le sol avec élégance, et elle tira la langue pour picorer les déchets et les miettes de nourriture répandues sur le béton. Elle picota les marches avec vigueur, gloussant chaque fois qu'elle savourait un délicieux morceau d'ordure, et ses cris devenaient plus forts au fur et à mesure qu'elle approchait de la pelouse s'étendant un peu plus bas.

Pendant ce temps la grosse femme, qui avait d'abord regardé sa compagne en silence, s'était mise à beugler. Elle extirpa de son corsage un de ses seins – une masse pesante et allongée ressemblant à un boulet de canon aplati – et le tendit tristement vers la foule, l'air suppliant. « Meuh ! cria-t-elle avec désespoir. Oh ! meuh !

— *Meuh ?*

— *Cot cot ?*

— *Codet ? »*

Deux dames si distinguées – si fières et si imprégnées de leur premier degré ?

Eh oui.

À une dizaine de mètres de la plate-forme, les bras et les jambes fermement serrés autour d'un lampadaire, les cheveux flottants dans la brise qui venait de se lever, la fille au sac observait la scène et riait à gorge déployée. Son rire laissait voir ses dents luisant d'un blanc vif, et sa gaieté paraissait si franche et si merveilleuse qu'Andrew ne put s'empêcher d'aller vers elle.

Il l'écarta doucement du poteau et la saisit vigoureusement entre ses bras en caressant son sac comme s'il s'était agi de sa peau nue.

« Dis-moi ton nom, s'il te plaît, demanda-t-il dans un murmure.

— Canard, répondit-elle.

— Hein ? Quoi ? »

Andrew était un neveu de la grosse dame. Il l'avait accompagnée ici ce jour-là. Mais c'était cette fille en sac – celle qui prétendait s'appeler Canard – pour laquelle il ressentait à ce moment un amour infini.

« J'ai dit que je m'appelais Canard, répéta Canard.

— Quoi ? redemanda Andrew.

— Oh ! Rodelphia », dit-elle, à bout de patience.

Puis elle ajouta vivement, avant même qu'il ne puisse dire à

nouveau « quoi ? » :

« Et c'est vous le canard.

— Quoi ? » demanda le canard.

Rodelphia s'éloigna, le laissant pousser des coin-coin impétueux sur l'herbe tendre et éternellement verte du parc. Quand elle fut suffisamment loin, sa conscience se mit à la démanger et elle eut pitié de lui ; elle le relâcha et lui permit de rejoindre sa tante et son amie en haut des marches. De cette manière, ils seraient tous les trois ensemble, et c'était suffisant pour satisfaire le sens de la justice que possédait Rodelphia.

Ce jour-là, sur les marches qui menaient à la plate-forme d'observation, pendant tout le quart d'heure qui précéda l'arrivée de la police, le parc d'Union Square fut embelli par ceci : 1. une vache meuglante et suppliante exposant ses mamelles ; 2. une poule piaillante et caquetante qui picorait des saletés ; 3. un jeune canard poussant des coin-coin affolés. Ce fut le canard qui causa le plus de difficultés quand il voulut à tout prix flotter sur la rivière artificielle qui passait au pied de la statue du vieux prospecteur. Malheureusement, quand le canard fit sa tentative, il coula à la vitesse d'un homme de cent kilos, créature à laquelle il ressemblait d'ailleurs beaucoup.

Toute cette affaire – décida-t-on – était un scandale.

Lorsque Kendrick Colvert, le chef de la police de la Cité Libre, put finalement interroger le trio de pseudo-animaux qui avait momentanément cessé caquetages, gloussements et meuglements, il fut incapable de dégager un seul fait vraiment clair.

« Je ne me souviens de rien – et si je le pouvais, je ne voudrais certainement pas en discuter. J'ai l'esprit complètement vide, à part... non, vraiment, je ne me souviens de rien. » Quand il apprit que le chef de la police s'appelait Colvert, le nommé Andrew se mit aussitôt en colère et il fallut employer la force physique pour le calmer. On permit aux deux dames de rentrer dans leurs maisons du bord de mer, tandis que le jeune homme était conduit en cellule pour la nuit. On lui fit passer un alcotest, qui se révéla négatif.

Rodelphia, qui était déjà bien loin du parc lorsque la police arriva, fut choquée par le contraste entre les conditions de vie qui existaient ici, dans la Cité Libre. Les grandes tours imposantes qui s'élevaient près de la station de flotteurs cédaient brusquement la place à des maisons de deux ou trois étages dont le bois pourri et le plâtre craquelé semblaient exsuder un fort relent de décrépitude. Puis elle se rendit compte qu'il y avait çà et là des excréments humains dans les caniveaux et elle s'arrêta pour examiner ce phénomène mais fut incapable d'en tirer la moindre conclusion. Des bandes d'enfants couraient et passaient près d'elle en petits groupes arrogants. Son

esprit fut troublé par des phrases intraduisibles : *Jvatrapuncorbe*, et *Ltinsras-siplegro*, et *Mkestadankinkor*, quelques pensées des enfants qui couraient ; et Rodelphia comprit bien vite qu'elle devait fermer complètement son esprit avant qu'ils ne parvinssent à la rendre dingue. Elle le fit en se souvenant des avertissements que Grand-père lui avait prodigués, sans prononcer un seul mot : « Dans la Cité Libre, il n'y a que trois sortes de gens, chacune différente des deux autres. La première est la classe des premier degré, qui sont riches et distingués. La classe des second degré n'est rien. Ce sont eux qui accomplissent tous les travaux et sont célèbres pour leur ironie, comme cette viande artificielle que j'ai ramenée il y a deux semaines, tu t'en souviens ? Quant aux troisième degré : eh bien, ils parlent une langue complètement différente. On peut à peine les considérer comme des gens. »

Et ils n'en étaient pas.

Le grand-père de Rodelphia avait habité ici autrefois, dans la Cité Libre, bien avant de venir l'enlever du Foyer, mais il ne disait jamais quel avait été son degré, s'il en avait seulement eu un. « Je ne pouvais plus supporter ce bruit incessant », avait-il expliqué, mais elle trouvait ce bruit épatant – bien qu'elle regrettât de ne pas comprendre ce qu'il signifiait. Les yeux de ces enfants paraissaient éteints, leurs bouches étaient rendues molles par l'affaiblissement et leur peau était soit d'une pâleur incroyable, soit aussi noire qu'une nuit sans lune. Sans ce bruit qui émanait de leurs cerveaux, elle les aurait facilement pris pour un groupe de jeunes cadavres miraculeusement animés. Ouvrant de nouveau son esprit durant un court instant, elle saisit une pensée fugace, *Ditveubin* ? et elle le referma aussitôt, heureuse et réconfortée en sachant que se poursuivait autour d'elle le babillage de la vie quotidienne. Mon dieu, elle commençait à devenir amoureuse de cette ville. Ce bruit, ce babillage immémorial. Au-dessus d'elle, en lettres rouge vif et brillantes aussi grandes que les bâtiments les plus élevés du centre-ville, la coupole se mit à hurler : À DEUX HEURES JUSTE TCL AUJOURD'HUI DÉSORDRE DANS UNION SQUARE EN RAISON DES ACTES BIZARRES DE TROIS CITOYENS DE 1-D DEVANT UNE FOULE ATTROUPÉE ACTUELLEMENT ENQUÊTE POLICIÈRE SUR LES POSSIBILITÉS D'INFLUENCES SUBVERSIVES EXTÉRIEURES RAPPORT COMPLET DIFFUSÉ ULTÉRIEUREMENT K COLVERT CH DE LA POL. Rodelphia se figea, la tête rejetée en arrière, les yeux fixés sur le ciel peint artificiellement. Elle se mit alors à rire en lisant ce qui était écrit, grand-père lui avait également bien recommandé de ne jamais révéler ses pouvoirs en public. « C'est pour cette raison-là que j'ai dû quitter la maison de ma famille, et plus tard la Cité Libre. Cette nuit-là, ils m'ont poursuivi en hurlant et m'ont arraché ma meilleure redingote à la Porte d'Or, pendant que je fuyais vers les séquoias. S'ils m'avaient attrapé, moi, ils n'auraient pas hésité

une seconde à me brûler, et je ne parle pas de mon pauvre vieux corps de chair, mais de mon esprit, qui est toujours aussi rapide et aiguisé que la lame affûtée d'un lanceur de couteaux. » Elle savait qu'il avait raison, l'avait toujours admis et l'admettait encore, mais ces deux vieilles femmes en train de jacasser... elles étaient si prétentieuses et si vulnérables que cela formait une combinaison irrésistible. Le jeune homme également.

Même lorsqu'elle était encore enfant, Rodelphia ne pouvait pas résister à une tentation trop forte. En septième, une fois, elle avait obligé par la pensée la maîtresse – une jeune enseignante n'ayant même pas trente ans – à s'exhiber en sous-vêtements devant toute la classe, de face et de dos, puis à les retirer brusquement avec des gestes bizarres (il y avait des roses imprimées sur la soie bleu clair), à les agiter à bout de bras comme une sorte d'oiseau, et enfin à entretenir la classe de la nature divine de ces objets tout en les frottant passionnément contre la peau nue de ses joues.

Rodelphia avait été une redoutable sophiste à l'école durant cette période, pouvant lire à livre ouvert dans les esprits de tous ceux qui l'entouraient, et elle se tordait de rire devant l'humiliation de son adversaire mais cette même nuit elle avait dû partir avec son grand-père, pour escalader les pentes blanches des froides Sierras, plonger toujours plus loin dans le mystère et la solitude des forêts profondes. Depuis l'âge de douze ans, elle n'avait plus vu d'être humain en chair et en os à part son grand-père ; jusqu'à la veille, lorsqu'elle avait pris le flotteur. À quatorze ans, en comprenant les pensées du vieil homme, elle lui avait permis de la séduire par une nuit chaude et rouge, alors que le ciel tout entier était éclairé de la lueur d'un gigantesque incendie. Plus tard, la tête posée contre ses seins nus, il lui avait crié de lui pardonner, reconnaissant qu'il n'était pas son véritable grand-père et qu'il était compréhensible qu'il ait agi de la sorte.

« Alors, dis-moi la vérité », avait-elle demandé, sachant que cela devait arriver.

Il se déchargea de son histoire :

« Bon sang, je n'avais que trente-trois ans quand je suis parti, et je n'aurais pas pu être ton grand-père, même si je l'avais voulu. Notre sang n'a rien de commun, ma chérie. J'aurais aimé être plus proche de toi, mais quand j'ai quitté la Cité Libre avec tous ces gens à mes trousses qui criaient « Mutant ! Mutant ! Mutant ! », je me suis enfui par de petites routes sinistres et je suis passé devant une énorme bâtisse blanche tout illuminée, avec des pignons, des tourelles, une pelouse verte et haute plantée d'arbres comme une forêt miniature. J'ai pensé que c'était peut-être un véritable château et je me suis arrêté ; j'ai même cru voir une vache qui broutait l'herbe, s'immobilisant de temps en temps, assez affamée pour manger dans

ma main, et j'ai écouté afin de savoir si je pouvais y recevoir un bon accueil. Au lieu de cela, j'ai bien failli perdre complètement ma pauvre vieille tête, car il n'y avait que des enfants – des milliers de gosses – qui m'assourdissaient avec une horrible cacophonie, et j'allais fermer mon esprit tant j'étais effrayé quand je me suis soudain rendu compte qu'il y avait autre chose que ce simple brouhaha. J'ai écouté de nouveau, avec autant de force que je le pouvais ; et j'ai failli être pris de panique en comprenant que ce n'était pas seulement moi qui écoutais, mais qu'il y avait quelqu'un dans la maison qui m'écoutait, moi. Je tremblais, je t'assure, et pas seulement à cause de la fraîcheur nocturne. Et c'était toi, ma mignonne petite-fille. Toi, qui avais huit ans à l'époque, et jolie comme un papillon qui volette ; tu étais enfermée dans cette affreuse prison, orpheline et pupille de l'État. Tu avais ce pouvoir, et il était si puissant que j'avais du mal à le croire en continuant de rôder autour de la maison, cette nuit-là, marchant sur la pointe des pieds en regardant s'il n'y avait pas de chiens de garde trop braillards ; et comme je n'en ai pas vu, je suis venu te chercher jusque dans ton lit et je me suis enfui avec toi en courant. Je crois que nous avons eu de la chance de pouvoir nous échapper. Et cette nuit-là, en dormant dans un fossé, pendant que tu reposais sur moi pour ne pas être trempée, j'ai décidé de te dire que j'étais ton grand-père et que nous possédions tous deux ce pouvoir parce que nous étions du même sang. Mais c'était faux, ma chérie, j'ignore pourquoi tu as ce don, et j'ignore même pourquoi je l'ai. Mais c'est ainsi. »

Il continua de sangloter et elle le serra fortement contre elle ; leurs relations étaient maintenant sur un même pied d'égalité et de maturité, et elle étouffa un petit rire. Non parce qu'elle était cruelle : elle avait envie de rire parce que tout ce qu'il venait de lui déclarer, en un jet de paroles semblable au jet de flamme d'un dragon, elle l'avait déjà recueilli dans son esprit depuis des années, bribe par bribe, et avait pu reconstituer toute l'histoire bien avant d'avoir dix ans. Les pouvoirs de Grand-père avaient toujours été inférieurs aux siens, et il n'avait jamais pu entendre que les pensées qu'elle voulait bien lui faire écouter. Mais elle l'aimait. Plus tard, cette même nuit, il reconnut qu'il ne s'était rendu dans la Cité Libre que pour y trouver refuge, et qu'il y était resté un peu moins de quatre ans avant d'être découvert. En réalité, il était originaire d'un endroit appelé Nebraska. Mais elle savait cela aussi, sans toutefois comprendre pourquoi il en était honteux.

Cette fois-là avait été la seule, et par la suite il ne la toucha plus jamais ; mais lorsque le vieillard mourut, Rodelphia déchiqueta doucement son corps, molécule par molécule, puis son esprit saisit avec tendresse les divers éléments et les fit s'élever en tourbillonnant, haut, très haut, pour les lancer droit vers le disque brûlant du soleil de

midi. Ce furent des funérailles grandioses. Mais elle l'aimait vraiment beaucoup. Après avoir passé une dernière nuit dans la cabane, elle la détruisit le matin suivant et descendit en sautant de la montagne pour se rendre jusqu'à la plus proche station de floteurs. De là, la Cité Libre n'était plus qu'à deux heures.

Maintenant, elle avait mal aux fesses à force de rester assise. Elle se mit en quête d'action. Elle était lasse de marcher, et affamée. Cet endroit la rendait folle ; cette façon qu'ils avaient de changer le temps toutes les cinq minutes ! En cet instant précis, un vent rapide soufflait avec violence. Les enfants, groupés autour d'elle en un cercle imparfait, hurlaient ce qu'elle croyait être des obscénités bien qu'elle fût incapable de comprendre un seul mot.

Mais à ce moment une main se glissa brusquement devant sa bouche tandis qu'une autre lui bloquait la mâchoire. Elle fut soulevée du caniveau et entraînée en arrière, sur le trottoir, ses talons frottant contre le béton. Derrière elle, l'esprit pensait : Tiens-la bien, tiens-la bien, et elle se laissa maintenir. Les enfants la regardaient et un petit garçon à l'air dégourdi se mit à rire, mais la fillette qui se tenait près de lui se retourna et le gifla si fort qu'elle lui fendit la lèvre inférieure, qui commença de saigner. Un couloir sombre s'ouvrit derrière elle et Rodelphia y fut tirée, engloutie par une obscurité presque totale.

Le garçon la déposa dans la poussière, puis s'approcha vivement de son visage, un doigt posé sur ses lèvres fines.

« Je ne te ferai pas de mal, murmura-t-il.

— Je sais », dit-elle.

Elle était assise par terre, dans la cave d'une de ces maisons délabrées. Un rat se mit à courir dans la pièce – comme un fantôme gris – et vint lui renifler les pieds, puis se recula d'un bond car elle venait de lui chatouiller le cerveau. Le garçon revint lentement vers elle après avoir fermé la porte. L'obscurité se fit encore plus profonde mais derrière elle, tout au fond de la cave, elle put entendre d'autres voix qui discutaient.

« Il m'a dit de te mener à lui, déclara le garçon. Et c'était la seule manière que je connaissais. Je m'excuse, mais si j'avais échoué, si tu étais partie... »

Il passa rapidement un index devant sa gorge et déglutit fortement comme s'il tentait d'avalier son propre sang imaginaire.

« Qui est-il ? demanda Rodelphia.

— Mais... c'est Abraham.

— Oh ! bien sûr, dit-elle. C'est lui.

— Tu n'as jamais entendu parler d'Abraham ? »

Elle fit mine de réfléchir un instant.

« Si, dans la Bible. Et il y a aussi Lincoln. »

Mais cela ne l'intéressait pas. Elle demanda, bien qu'elle le sache

déjà :

« Dis-moi comment tu t'appelles...

— Je suis Affamé, répondit-il.

— Oh ! vraiment ? fit Rodelphia. Moi aussi », ajouta-t-elle en riant.

Mais de toute évidence, c'était une plaisanterie qu'on lui avait déjà faite.

« Je n'arrive pas à croire que tu n'aies jamais entendu parler d'Abraham. Vraiment, tu ne mens pas ? Et si tu ne le connais pas, comment se fait-il que tu sois ici ? Tu n'es pas une troisième, et tu n'es pas d'un autre degré non plus, tu dois être une épave.

— Il y a à peine trois heures que je suis descendue du flotteur.

— D'où venais-tu ? »

D'un geste, elle désigna l'est. Du moins la direction qui, d'après elle, devait être l'est.

« Et ils t'ont laissée entrer ? » Il montra le sac qui lui tenait lieu de robe et ses yeux coururent sur la chevelure de Rodelphia. « Toi ?

— Je me suis faufilée, confessa-t-elle.

— Je m'en doutais, mais... »

Un beuglement furieux l'interrompit. La voix roula comme le tonnerre dans les couloirs vides et sinueux du sous-sol, déferla comme les vagues d'un fleuve impétueux qui s'élance dans le lit desséché d'une rivière de l'ouest.

« Où es-tu, Affamé ? » demanda le beuglement.

Le garçon bondit sur ses pieds et cria d'une voix aiguë et sifflante :

« Je suis là, Abraham !

— Tu as la fille ? demanda le grondement.

— Oui, monsieur !

— Alors, amène-la ici ! Bon dieu ! Et dépêche-toi !

— Vite », dit Affamé en relevant Rodelphia.

Elle le repoussa.

« Ne me touche pas ! » cria-t-elle d'une voix très forte.

Affamé pâlit au son de cette voix et se recula craintivement, protégeant son visage de ses deux bras.

« Oh ! allez. Je ne vais pas te frapper », dit Rodelphia en l'entraînant dans le dédale des couloirs.

À chaque fois qu'ils tournaient pour suivre un nouveau couloir, une minuscule lampe électrique s'allumait devant eux. Ils se dirigeaient vers la salle centrale – la récompense qui se trouve au milieu du labyrinthe – une pièce minuscule, ramassée, encombrée de détritits et de saletés rejetés par les centaines de personnes qui vivaient au-dessus. Un enfant était assis sur les restes cassés d'un lit, une autre, accroupie sur le sol, inscrivait soigneusement son nom dans la poussière tandis qu'un troisième – un garçon aux cheveux d'or – se balançait comme une toile d'araignée aux chevrons du plafond. En

tout, peut-être deux douzaines d'enfants à la taille plus ou moins mince selon le sexe. La moyenne d'âge devait avoisiner seize ans. Les filles paraissaient plus vieilles que les garçons.

« Affamé ! » tonna Abraham en les voyant approcher.

Il était assis au milieu des enfants, géant gras et ballottant, puissant comme une baleine, pourvu d'une épaisse barbe noire mal taillée qui se balançait librement jusque sur sa poitrine ; les extrémités de ses lèvres peintes en rouge s'abaissaient en une moue délibérée, et ses yeux bleus parvenaient à cligner tout en restant fixés d'un air maussade sur les nouveaux arrivants. Il était entièrement vêtu de loques sombres, lambeaux de tissu déchiré, combinant audacieusement les styles et les modes qui s'étaient succédé depuis une génération. Un haut-de-forme était précairement posé sur son crâne, comme une couronne sur la tête d'un prince médiéval.

Sans se donner la peine de bouger, il déclara : « Je suis Abraham » avec une politesse feinte tandis que Rodelphia s'avancait d'un pas vif et assuré dans sa direction. Puis il tendit sa main vers la sienne avec un petit rire et lui posa un baiser délicat au creux de la paume.

« Tu es ravissante, murmura-t-il, et il ajouta : sortez, les gosses ! » provoquant un remue-ménage teinté d'une précipitation si exagérée que Rodelphia se sentit de nouveau obligée de fermer son esprit.

Et elle se retrouva seule avec Abraham, sans compter Affamé qui les épiait discrètement depuis l'encadrement de la porte. Peut-être restait-il pour surveiller. Mais surveiller qui ? se demanda-t-elle, considérant que les pensées du garçon n'étaient pas claires sur ce point. Il se pencha soudain en avant pour ne pas manquer un mot de ce qui allait être dit.

« Tu nous connais ? dit Abraham. Nous sommes des voleurs. »

Elle reconnut son ignorance en s'asseyant auprès de lui. Elle venait d'arriver de la Cité Libre. Elle lui expliqua tout. Elle avait dû quitter l'est. Elle était innocente. Et seule.

« Pauvre enfant. Mais j'aurais déjà pu te dire tout cela, déclara Abraham. Nous sommes des gens simples, rien que des voleurs. J'espère que tu ne m'as pas pris pour... (Il s'humecta les lèvres, se préparant de toute évidence pour un long discours. Sa langue fut toute barbouillée de rouge à lèvres.) Nous avons un but. (Il abattit son poing sur le sol, soulevant un nuage de poussière pour appuyer ses dires.) Plus que cela. Nous avons un principe. Nous volons, oui, mais c'est tout. Alors tu me diras – et en toute franchise – tu me diras : « Abraham, il est mal de voler. » Tu diras : « Voler est un péché et vous êtes un très mauvais homme. » Mais quelle, réponse attends-tu donc ? Un spasme de culpabilité ? Des convulsions angoissées ? Devrais-je répondre : « Eh oui, mon enfant, tu as tout à fait raison » ? Et t'embrasser carrément sur les lèvres en me repentant, et en

abandonnant ainsi ma profession, mon gagne-pain. Ma vie, en fait. Hé-ho ! Ce n'est pas si mal de voler ! Je t'assure que cela demande un but et un principe. Dans cette société, il y a trois groupes. Le premier, qui est riche et oisif, le second, qui travaille pour nourrir les autres, et le troisième, qui n'est rien. Très bien, mais... et les autres ? Les quelques humbles ? Je veux dire : nous. (Il se frappa la poitrine.) Ou simplement moi, ma chérie. Nous que l'on appelle des épaves, rejetés par tous, et qui rejetons à notre tour. Mon histoire ? Voilà. Quand je suis né, j'étais un premier, comme la plupart des enfants qui m'entourent étaient des seconds à leur naissance. J'avais une vie très agréable. Ma mère était une petite femme charmante, on disait qu'elle avait près de cent ans, c'était une véritable rescapée de la première colonie lunaire, et c'était une dame connue pour garder toujours une voix douce comme un murmure. Mon père était un pervers et zézayait, il aimait beaucoup les jeunes garçons – un vivant archétype, dans son genre, ou peut-être un simple cliché, un stéréotype – avec un poignet courbé à quatre-vingt-dix degrés ; il m'a fait entièrement par erreur, il a dû se tromper de lit, une nuit, et prendre la jolie croupe de ma mère pour celle d'un adolescent, y plantant la graine qui n'a pu devenir moi qu'en raison d'un quelconque dérapage. Voilà l'histoire de ma famille, telle que la racontent les serviteurs, les tantes et les oncles – c'est celle que j'ai entendue toute ma vie. Mon père, honteux, était parti pour l'Amérique – à New York, je crois – et ma mère est morte d'un cancer. Et devant sa tombe encore tiède, ces yeux, (il montra ses deux yeux simultanément clignotants/maussades, déjà presque en pleurs) ont versé des larmes amères, de vraies larmes d'angoisse et de désespoir, brûlés par le sel furieux et cruel du véritable chagrin, et depuis je n'ai plus jamais pleuré – pas une seconde. Je suis venu ici, vivre d'abord dans les égouts, voué aux fanges de l'enfer le plus répugnant, puis j'ai péniblement remonté la pente pour atteindre ce sous-sol froid et humide. C'est vrai, nous volons – moi et mes enfants. Nous prenons à ceux qui possèdent pour offrir aux moins fortunés – c'est-à-dire à nous-mêmes. Ou à moi. (Nous pleurions ouvertement, maintenant, et nos yeux versaient sans honte des torrents de larmes.) Cependant, nous n'avons pas l'intention d'attenter aux structures de cette société. Nous prenons soin d'éviter qu'elle ne s'écroule sur nos propres têtes. L'anarchisme est une monstrueuse aberration. Nous crachons sur ceux qui le professent. (Il cracha dans la poussière.) Nous aimons, nous adorons cette Cité Libre. Et nous faisons notre travail ; oui, nous volons. Alors, tu te joins à nous ? »

Et il se mit à tousser ; le bruit devint si fort qu'il obscurcit son cerveau et empêcha Rodelphia d'y regarder. Elle attendit qu'il soit calmé.

« Cancer des poumons, expliqua-t-il. C'est aussi de ça que ma mère est morte.

— Et vous ne pouvez rien faire contre ? demanda-t-elle avec un réel intérêt.

— Je pourrais prendre des pilules. (Il se lança une pilule dans la bouche.) Mais je refuse.

— Vous refusez ?

— Je préfère une mort naturelle à une vie artificielle. (Un petit toussotement, une pilule jaillit.) Alors, tu acceptes de te joindre à nous ?

— D'accord, dit-elle.

— Et tu voleras ?

— Je volerai.

— Alors, enlève tes vêtements. Cet affreux sac. Pouah !

— Mes vêtements.

— Oui. Oh ! je crains que ce ne soit nécessaire. Absolument nécessaire. Ne fais pas attention à moi. Je vois que ton éducation a fait valoir les véritables vertus. Tout comme la mienne. À cause de ma mère, je suis resté vierge jusqu'à ce jour. Dis-lui, Affamé.

— Abraham est vierge, déclara Affamé depuis la porte.

— Dis-lui donc pourquoi.

— Abraham attend de trouver une femme qu'il puisse aimer.

— Et il ne l'a pas encore trouvée, ajouta Abraham en reniflant. Tu vois ? Je préfère une abstinence anormale à une luxure naturelle.

— Et vous ne prenez pas de pilules non plus ? demanda-t-elle.

— Déshabille-toi ou tu es morte », ordonna-t-il d'une voix glaciale.

Rodelphia se dit qu'il était sérieux en affirmant cela. Et son esprit était un horrible fouillis. Passer sa robe par-dessus la tête fut l'affaire d'un instant. En dessous, elle était nue. Affamé disparut pendant le déshabillage, mais revint aussitôt en poussant un grand miroir fendillé en plusieurs endroits ; des craquelures rayonnaient des divers épicycles comme les fils fragiles d'une toile d'araignée. Affamé tint le miroir de façon à ce qu'Abraham puisse y voir le reflet de la jeune fille. Le gros homme marmonna, le regard fixé sur la glace. Rodelphia, baissant les yeux sur son propre corps, ne vit rien d'exceptionnel. Elle regretta simplement de ne pas s'être lavée plus souvent ces derniers jours.

Elle tourna sur la pointe des pieds en agitant les bras et se mit soudain à balancer vigoureusement les hanches. Elle se sentit stupide en faisant cela, mais c'était ce qu'Abraham désirait.

« Splendide », dit-il enfin.

Détournant son regard, il releva la barbe pour en frotter ses lèvres, puis la laissa retomber sur sa poitrine. Il n'observait plus Rodelphia.

Elle se rhabilla.

« Garde ce sac, dit-il. Il cache tes charmes et cela excitera leur curiosité.

— La curiosité de qui ? »

Il lui expliqua ce qu'elle aurait à faire : elle serait prostituée et accomplirait les actes appropriés, pour un prix approprié.

« Mais n'oublie pas de prendre leur argent avant de les laisser partir. Je veux dire, ne leur laisse pas un seul penny. S'ils n'ont rien, appelle Affamé, qui leur donnera une raclée. Mais cela ne se produit que très rarement. Affamé t'expliquera tout ce qu'il faut faire. Je suis sûr que tu te débrouilleras très bien – même si tu ne le sais pas encore. »

Un cri jaillit du couloir, la porte s'ouvrit brusquement et une petite fille mince entra en courant, sa chevelure blanche flottant derrière elle.

« Père... je me suis coupée », dit-elle en pleurant, et elle bondit dans le large giron d'Abraham.

« Ma pauvre petite », dit-il en baissant les yeux.

Il écarta les gouttes de sang qui maculaient le genou de la fillette et découvrit une petite entaille aux bords déchiquetés.

« Sur un clou », ajouta-t-elle.

Il lui caressa les cheveux et serra tendrement la fillette contre sa poitrine. Puis il se balança doucement d'avant en arrière en oscillant sur les hanches.

« Est-ce que ça ira ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, répondit-elle, maintenant souriante.

— Je m'occuperai de toi. Je t'assure.

— Je sais », dit-elle.

Rodelphia fit demi-tour et sortit discrètement de la pièce, suivie par Affamé qui referma la porte derrière eux. À travers le bois, ils entendirent la fillette pousser un cri affreux.

« Je crois qu'il l'a frappée », dit Rodelphia.

L'air embarrassé, Affamé haussa les épaules. Il fit signe à Rodelphia de le suivre.

« C'est sa fille ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, répondit-il.

— Et la mère ? »

Il haussa de nouveau les épaules.

Plus tard, une fois dans la rue, il lui expliqua :

« Abraham nous aime, tous autant que nous sommes, et toi aussi. Mais évite de te mesurer à lui. Il pourrait te tuer si tu essayais. Il ne veut recevoir de nous que de l'argent, pas de l'amour. Il offre lui-même tout l'amour dont nous avons besoin ici. »

Puis il s'en alla et la laissa debout dans le caniveau. Elle prit soin d'éviter les excréments qui jonchaient le sol, mais suivit à la lettre

toutes les autres instructions du garçon. Elle mit les mains à la taille, remontant ses épaules comme celles d'un bossu, et laissa sa langue se balancer librement au coin gauche de sa bouche. Malgré cette gêne, elle murmura des paroles confuses d'une voix légère et chantante. Elle se dit qu'Affamé devait savoir la raison de cette attitude.

Et soudain, la nuit tomba. Le soleil descendit du ciel et fut presque aussitôt remplacé par une pleine lune bien jaune et par un manteau d'étoiles scintillantes. Autour d'elle, les lampadaires lancèrent tous ensemble leur cône de lumière vive, et des sons étranges se répandirent le long des maisons – elle aurait juré qu'il s'agissait de chants de grillons. Puis un homme sortit de l'ombre, traversa la rue et s'avança droit vers elle, d'un pas décidé. Il portait une paire de bottes de cuir qui lui remontaient jusqu'aux cuisses, et une ceinture en suédé vert tellement serrée autour de sa taille que son ventre retombait par-dessus, bien que l'homme ne fût pas vraiment gros.

« Je... euh... tu sais », commença-t-il en tirant son porte-monnaie de sous son aisselle.

Il ouvrit la fermeture Éclair du petit sac et fit cliqueter quelques pièces.

« Pauvre petite », dit-il en prenant la main de Rodelphia dans la sienne.

Elle continua de chanter, mais l'homme semblait prêt à commencer. Elle lui fit un bref signe d'invite, puis effectua un demi-tour en sursautant comme si elle venait d'être piquée par un frelon et se précipita dans le sous-sol dont la porte s'ouvrait derrière elle. Elle entendit l'homme la suivre.

On avait allumé, dans la pièce, une lampe à son intention. Elle éclairait nettement le lit cassé, à même le sol dans le coin du fond.

« Nous n'en aurons pas besoin », dit l'homme.

Simplement pour s'amuser, Rodelphia déclara : *Jvaplérraminomm* dans la langue des troisième degré. On lui avait dit de ne pas essayer. « Personne ne peut réussir à parler comme eux. Cela fait deux cents ans qu'ils s'entraînent. Alors, n'essaie pas. » Mais elle n'avait jamais été le genre de fille à suivre aveuglément les instructions.

L'homme ne protesta pas. En fait, le son de cette voix, ce grognement qui émanait du fouillis des mots, l'avait nettement fait tressaillir. Il s'assit sur le lit et la pria de venir s'asseoir près de lui. Avant d'obéir, elle glissa discrètement un regard dans son esprit et faillit pouffer de rire en voyant ce que l'homme désirait d'elle. Elle s'assit à côté de lui et il lui ébouriffa les cheveux tout en lui chatouillant la jambe.

« Certains sont nés plus chanceux que d'autres, déclara l'homme. Le monde est ainsi. Mais ne crois-tu pas, comme moi, qu'il est du devoir des plus fortunés d'aider ceux qui le sont moins ? »

Elle acquiesça de la tête en écarquillant les yeux.

« Tu comprends ? (Il frappa dans ses mains.) C'est très bien. (Il était content de la vivacité d'esprit de la jeune fille.) Et c'est pourquoi je suis venu ici ce soir. Chez moi, je suis comblé par mes enfants. Le garçon est si brillant que je pleure rien qu'en l'écoutant. Je suis convaincu, qu'il aura une situation superbe. Ma fille est encore trop jeune pour discuter, mais j'ai remarqué un don pour la création dans sa manière de marcher. Ma femme a un poste social et il ne serait pas étonnant que tu l'aies déjà rencontrée. Et tu te demandes ce que je fais. J'ai un poste très important, essentiel. As-tu déjà été dans Broadway ? Non, bien sûr. Pauvre enfant, tu ne peux pas. Mais c'est moi qui invente les plaisanteries, les devinettes et les mots d'esprit qui sont inscrits chaque nuit sur la voûte, là-haut, pour la joie des fêtards. Chaque soir, je rôde dans Broadway pour écouter les éclats de rire spontanés qui accueillent mes œuvres. Par exemple : *Quelle différence y a-t-il entre un androïde et un Américain ?* Eh bien, c'est de moi. C'est mon œuvre. Et bien d'autres. On commence ? »

— Rodelphia se releva pour ôter sa robe. L'homme la détailla du regard, sourit, et jeta un coup d'œil vers le coin de la pièce où attendaient les seaux de boue. Puis il retira ses bottes et sa ceinture. Rodelphia soupira ; elle en avait assez. Elle envoya de fausses images dans l'esprit de l'homme et s'écarta de lui. Elle aurait accompli presque n'importe quoi, pour l'expérience, mais elle ne voulait pas rouler dans la boue. De plus, elle mourait de faim et manquait d'énergie. Pourquoi ne lui donnait-on pas à manger, ici ? Sur le lit, l'homme gémissait en haletant, poussant des soupirs aussi puissants que le vent du large.

Avant qu'il eût terminé, elle s'approcha de lui et lui prit son porte-monnaie. Elle cacha les pièces dans un coin, derrière les seaux de boue. Puis elle laissa les images/illusions qu'elle avait implantées dans l'esprit de l'homme fusionner avec sa présence physique.

L'homme la regarda en fronçant les sourcils, étonné de la propreté de Rodelphia, et de la sienne. Elle haussa les épaules en le laissant troublé, puis elle se rhabilla. D'une voix rapide, il lui déclara : « Ce n'est bien que de cette manière. Je sais que tu ne peux pas comprendre pourquoi. Et tu t'en moques sans doute. Mais depuis deux cents ans, nous n'avons pas cessé de vous couvrir de boue. Nous vous avons maintenus dans cette épouvantable condition, sans jamais vous laisser la moindre chance. Mais je ne me sens pas coupable. Comment pourrais-je l'être ? Je sais ce qu'il faut faire pour garder la société sur des bases solides. Je ne suis pas un anarchiste. Je crois aux lois et à la raison. »

Il ouvrit son porte-monnaie, mais se contenta de hausser les épaules en le trouvant vide.

« Très bien », murmura-t-il.

Elle le suivit jusqu'à la porte. Sans même la regarder, il lui tapota les fesses.

« J'espère que nous nous reverrons. J'essaierai de faire traduire quelques-unes de mes histoires drôles, et nous pourrons rire ensemble. C'est bien plus amusant de cette manière. Je crains que les devinettes ne te paraissent trop érotiques. Dommage. Ce sont justement les devinettes que je réussis le mieux. J'en ai trouvé une bonne pour cette nuit : Que dit le cerf quand le trait de l'archer vient de le rater d'un poil ? Mais tu ne trouverais pas. Au revoir. »

La nuit l'engloutit.

Rodelphia finit de s'habiller et revint sur le trottoir. Affamé, qui s'était dissimulé de l'autre côté de la rue, se précipita vers elle.

« Comment ça a marché ? »

Avant même de répondre, elle lui demanda de la nourriture. Il lui expliqua que c'était impossible.

« Pense à quelqu'un d'autre, pour changer. Abraham me tuerait si je te laissais partir maintenant. »

Il voulait savoir comment cela s'était passé.

« Formidable, répondit-elle.

— C'était un premier degré. Il a choisi la boue ?

— Oui.

— Parfait. Nous avons des second degré, de temps en temps. Les premiers ont de la pitié pour les troisièmes, mais les seconds les haïssent. Ça peut même devenir très désagréable.

— Comment ça » demanda-t-elle ?

Elle obtint une réponse quelques instants plus tard, quand une bande de voyous second degré sortit brusquement d'un portail sombre ; ils tabassèrent Affamé et entraînèrent Rodelphia au sous-sol. Elle passa plus d'une heure avec eux.

Les garçons ressortirent enfin, l'un après l'autre, et le dernier essuya son poignard bien affûté contre les pans de sa chemise. Affamé se précipita aussitôt dans la chambre pour voir si elle était encore vivante.

Bien vivante. Un gros tas de pièces de monnaie posé près d'elle.

« Alors, je peux manger, maintenant ? » demanda-t-elle.

Il dut lui répondre que non.

De nouveau sur le trottoir. De là jusqu'au sous-sol. Le soir passé, le milieu de la nuit approchait ; Rodelphia s'occupa de six autres clients. Mais une fois le dernier sorti, sa patience fut à bout. Elle fonça de l'autre côté de la rue à la vitesse d'un chien de course et entraîna Affamé sous la lumière des réverbères.

« Je laisse tomber, dit-elle.

— Combien d'argent as-tu ramassé ? »

Elle lui répondit qu'elle en avait ramassé beaucoup, l'emmena au sous-sol et lui montra les tas de pièces bien rangés. Il poussa un sifflement admiratif.

« Viens... allons voir Abraham. »

Abraham était seul dans la salle centrale, profondément endormi. Ses ronflements troublaient l'air tranquille comme le grondement d'un gros animal furieux. Depuis la porte, Affamé lança sur son patron des petites pierres plates ramassées dans la rue, afin de le réveiller.

Rodelphia et Affamé entrèrent dans la pièce dès qu'Abraham eut ouvert les yeux.

« Comment ça marche », demanda le gros homme en se frottant les yeux.

Rodelphia déposa l'argent devant lui. Les pièces tombèrent sur le sol en cliquetant.

Abraham poussa un cri de joie.

« C'est merveilleux. J'étais certain que tu pouvais le faire, ma chérie. Maintenant, je sais que je t'aime.

— Mais elle ne l'a pas fait », dit Affamé.

Rodelphia soupira fortement. Elle examina l'esprit d'Affamé et comprit à quel jeu il jouait. Mais il était trop tard pour tenter de l'arrêter.

« Pourrais-je manger quelque chose ? » demanda-t-elle en espérant éviter la crise qui s'annonçait.

Mais ce fut inutile. Abraham se leva d'un bond et traversa vivement la pièce. Il saisit Affamé par le col et l'interrogea :

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est une mutante, répondit Affamé.

— Et alors ? (Il lâcha le garçon.) Qu'est-ce que ça peut me faire ? »

Elle aurait aussi bien pu se trouver ailleurs, car ils ne s'occupaient pas d'elle. Elle fit le tour de la salle, cherchant de quoi manger, et trouva un pruneau tout sec près au mur du fond. Mais il ne lui laissa qu'une boule gênante au creux de l'estomac.

« Elle a dû leur faire du cinéma, dit Affamé. J'ai tout observé comme vous me l'aviez demandé, et elle a reçu sept ou huit premier degré, mais sans utiliser une seule goutte de boue. Comment expliquez-vous ça ? Et une bande de seconds l'a emmenée. Ils étaient au moins une douzaine et ils l'ont gardée pendant une heure. Mais elle est toujours vivante. Faites-la déshabiller. Je vous parie qu'elle n'a même pas un bleu. »

Abraham se tourna vers elle, considérant de toute évidence la suggestion d'Affamé.

« Je n'ai rien contre les mutants, dit-il.

— Très bien, répliqua Rodelphia, mais de toute façon je refuse de retirer de nouveau ma robe. »

Un couteau apparut brusquement dans la grosse main d'Abraham. Elle aurait juré qu'il l'avait tiré de sa barbe. Il s'élança vers elle en agitant l'arme, mais Rodelphia fit bondir ses molécules et atterrit de l'autre côté de la pièce.

« Eh ! attention, s'exclama Affamé en reculant vers la porte. Je ne tiens pas à ce que tu me retombes dessus. »

Il sortit en courant.

Abraham revint vers Rodelphia. Elle sauta de nouveau. Grand-père lui avait bien dit de ne jamais faire ce tour en public. C'était sans doute aussi bien qu'il fût mort et ne puisse pas la voir.

Dès qu'elle se fut recomposée, elle demanda à Abraham d'arrêter.

« Vous n'arriverez pas à m'attraper », ajouta-t-elle.

Mais il était inutile de le lui dire, car il était déjà tout essoufflé de son effort. Il s'assit sur le sol et se mit à pleurer.

« Je suis désolé, mais je ne peux pas permettre que l'on trompe mes clients. J'ai une réputation à soutenir. Et ma fierté. En fait, il se trouve que j'aime beaucoup les mutants, et je les admire. Ce sont des rebelles, comme moi. Mais je crains bien que tu ne sois obligée de t'en aller, ma petite chérie. »

Il lança brusquement le couteau mais il visait mal et son geste n'était pas assez puissant ; la lame se prit dans le bord de la robe de Rodelphia. À peine eut-elle le temps de retirer le couteau qu'Abraham se ruait de nouveau sur elle.

Cette fois, elle ferma les yeux en remémorisant avec précision le trottoir, au-dehors. Elle sauta...

Et se recomposa.

Mais Affamé était à peine à quelques centimètres d'elle.

« Tu n'es pas tombée loin, fit-il remarquer.

— Pourquoi lui as-tu dit ? (Elle s'assit sur le bord du trottoir.) Tu sais, tu es plutôt bizarre. »

Il le reconnut et s'assit près d'elle.

« Je t'aime, dit-il.

— Je sais. Et c'est ce qui m'étonne le plus. On n'agit pas de cette façon quand on aime quelqu'un.

— Pourquoi pas ? Je savais qu'il ne pourrait pas te faire de mal. Mais je ne pouvais pas supporter de te voir gâcher ta vie à travailler pour lui. Du moins pas ce soir. Je voulais t'emmener faire une promenade. Et c'est le meilleur moyen que j'aie trouvé pour t'éloigner de lui. Il déteste les mutants. Mais moi, je les aime bien. Du moins (il posa tendrement sa main sur celle de la jeune fille) je n'ai rien contre toi.

— On peut manger, maintenant ? » demanda-t-elle.

Il ouvrit fièrement le poing pour lui montrer un petit tas de pièces luisantes.

« Nous allons manger comme un Maire Dempsey. »

Elle se mit à rire malgré elle.

« Et c'est bien ?

— Il n'y a pas mieux. Mais il faut d'abord venir avec moi.

— Où ça ? demanda-t-elle en se levant.

— Par ici. »

Ils descendirent jusqu'au coin de l'avenue, où se trouvait une petite cabine rectangulaire de verre et d'acier, brillamment éclairée de l'intérieur. Sur le toit clignotait une enseigne au néon qui proclamait : TRANSPORT – CABINE PUBLIQUE.

« À Broadway, dit Affamé. North Beach. C'est le plus bel endroit de la Cité Libre, et l'on y trouve les meilleurs restaurants. Demain matin, nous reviendrons ici, je pense. Je ne dirai rien sur toi, demain ; nous dépenserons peut-être tout, et tu pourras recommencer à travailler pour lui si tu le désires.

— Je ne pense pas qu'il veuille encore de moi. Tu as tout fait pour ça, d'ailleurs.

— Oh ! non. (Il se mit à parler tout bas, d'une voix mystérieuse qui chatouilla l'oreille de la jeune fille.) Tu n'as pas besoin de t'en faire pour ça. Abraham prend diverses drogues. Il les avale comme un gros poisson gobe des vairons. Celle qu'il préfère s'appelle *Gommage* – quand on prend de cette drogue, elle vous efface la mémoire comme une grosse bosse. Entre autres choses. Chaque nuit, Abraham avale une bonne dose de *Gommage*. Le matin, quand il se réveille, il est à peine capable de se rappeler son nom. Et encore, c'est parce qu'il a un tatouage sur le poignet. C'est moi qui dois lui expliquer tout le reste. Ce qu'il est, pourquoi il est là, et tout ce qu'il fait.

— Mais ce n'est pas possible », répondit-elle.

Affamé ouvrit la porte en verre de la cabine et pénétra à l'intérieur. Rodelphia le suivit et le regarda jouer avec les cadrans et les boutons placés sur le mur du fond. Elle vit une carte lumineuse de la Cité Libre sur laquelle une petite tache rouge glissa vivement en faisant bip-bip, suivant les manipulations d'Affamé.

« Il m'a dit beaucoup de choses sur sa vie déclara Rodelphia. Et même sur son enfance. Et je t'assure qu'il ne mentait pas.

— Évidemment, répondit Affamé. Il croit que c'est vrai. Pourquoi pas ? Mais c'est moi qui ai forgé toute l'histoire. Ce qu'il t'a raconté – sur sa mère – c'est la trame principale. Mais j'en ai bien d'autres. Avant, je laissais libre cours à mon imagination, mais j'ai dû me contenir ces derniers temps. Il y a quelques semaines, j'ai raconté à Abraham qu'il était le fils aîné légitime du vieux Chef de la Police. Tu l'aurais vu ! Il a foncé tout droit jusqu'à l'hôtel de ville pour y réclamer son poste et son uniforme. Plutôt gênant. Ils l'ont pris pour un dingue et l'ont enfermé ; il a fallu plusieurs jours pour le faire

sortir.

— Mais il n'est pas dingue ? »

Affamé sortit pour expliquer à Rodelphia comment fonctionnait la cabine. C'était un appareil public que l'on utilisait pour se rendre d'un endroit à un autre. Gratuitement. Dans les limites de la ville et du comté, c'est-à-dire du dôme. Il avait déjà programmé l'endroit où ils voulaient aller. Quand il aurait disparu, Rodelphia devrait entrer à son tour dans la cabine et refermer soigneusement la porte derrière elle.

« Et assure-toi que la porte est bien fermée, ou ça ne marchera pas. Ensuite, tu presseras le gros bouton rouge, et tu me rejoindras.

— Très bien », dit-elle.

Sauter en utilisant la cabine de transport n'était pas différent de sauter en employant ses propres pouvoirs, sauf qu'elle ne connaissait pas sa destination. Mais elle y arriva quand même. Au bout de la ligne se trouvait une autre cabine identique à celle qu'elle venait de quitter. En sortant, elle n'aurait pu dire si elle s'était réellement déplacée. Mais dès qu'elle regarda autour d'elle, Rodelphia fut éblouie par des couleurs magnifiques. Il lui fallut un petit moment avant de se rendre compte qu'elle regardait le ciel. Elle savait que ce devait être la voûte, teintée de traînées mouvantes rouges, orange, violettes, vertes, et de toutes les nuances possibles de couleurs – cela glissait constamment, se mélangeait en coulant comme de l'eau, formait des fusions fantastiques, puis se séparait en éclats innombrables. Elle remarqua qu'il y avait aussi des images – des visages – ici un œil clignait entre des nuages bleu et or ; là, plus loin, se trouvait un gros nez rouge ; un chef indien apparut brusquement et traversa une partie du ciel, monté sur le dos d'un énorme étalon palomino. Le chef rejeta le bras en arrière, plia le coude, et lança vers le milieu du ciel un javelot garni de plumes chatoyantes. Le javelot flamboya durant quelques secondes, puis s'enfonça au centre d'une masse de couleurs tourbillonnantes avant de disparaître. Lorsque les yeux de Rodelphia revinrent vers le chef, celui-ci avait également disparu.

« Ce n'est pas terrible, dit Affamé en lui prenant le bras. Tiens, regarde ça », ajouta-t-il.

La voûte s'assombrit mystérieusement. Rodelphia retint son souffle et attendit. Une série de lettres majuscules d'un jaune vif apparurent l'une après l'autre. Rodelphia lut à voix basse, pour elle-même :

*QUE FAIT LE CERF QUAND
LE TRAIT DE L'ARCHER
VIENT DE LE RATER D'UN POIL ?*

Pas même amusé, Affamé répondit : « Hé, je ne suis pas une bête de trait !

» Tu sais, ajouta-t-il, j'aimerais bien que le gars qui écrit ces devinettes essaie d'innover un peu, pour changer. »

Pour la première fois – elle avait été si absorbée par les mouvements de la voûte – Rodelphia regarda la rue. Elle était littéralement couverte de monde. Il était impossible de dire où finissait la chaussée et où commençait le trottoir. Serrant fortement la main d'Affamé, elle laissa le garçon l'entraîner au cœur de la foule. Tant de pensées différentes frappaient son esprit qu'elle dut le fermer complètement. Avancant dans cette multitude, elle s'aperçut que l'ensemble n'était constitué que de la somme de différents constituants. Une douzaine d'hommes et de femmes les croisèrent, se tenant les mains et accomplissant une sorte de danse de serpent. Quelques instants plus tard apparut le serpent lui-même : un énorme python chevauché par une fille blonde et nue, à peine plus grande que le python était large. Certaines personnes se contentèrent de s'écarter pour observer le défilé. Parmi les participants se trouvait un bateleur chauve qui, tout en maintenant un bâton en équilibre sur son nez, jonglait avec six bouteilles, un gobelet métallique et un chiot vivant. Un petit homme édenté, la peau desséchée, s'approcha de Rodelphia et lui demanda si elle voulait obtenir les services d'un mutant.

« Il est très bien. Il a quatre jambes. Et quelques autres déformations. Et il peut lire dans votre esprit comme dans un livre ouvert. »

Affamé lui lança un regard d'avertissement et elle déclina l'offre d'un ton poli.

Ils continuèrent leur chemin, suivant apparemment le flot de la foule. Ils ne pouvaient jamais voir plus d'une fois la même personne. Au-dessus d'eux, la coupole avait repris ses couleurs ; Rodelphia releva la tête pour observer avec intérêt les mouvements chatoyants, se laissant entraîner par Affamé sur la chaussée. Il la prévint tout d'abord de bien faire attention, faisant vraisemblablement allusion à l'homme édenté, car les gens qui venaient ici étaient des premiers et détestaient les mutants.

« J'en ai vu brûler un, il y a un mois – presque un bébé. Et ce n'était rien. Il y a eu bien pire, je t'assure. »

Elle lui promit de bien se conduire. Mais elle entendit à peine le reste de ses paroles ; les couleurs étaient si belles.

« Cette rue est le véritable cœur de la Cité Libre, dit-il. Personne n'y habite, mais chaque nuit, quand le soleil est couché, toute la rue se met à vivre. Il y en a certains, j'ignore vraiment d'où ils viennent, mais j'ai entendu dire que beaucoup dorment dans les égouts et ne sortent qu'à la nuit tombée. On pourrait appeler ça une grande fête, organisée par la Cité Libre elle-même. Les divertissements durent du crépuscule jusqu'à l'aube, et il peut arriver n'importe quoi. En fait, il arrive

n'importe quoi. Dès l'aurore, chacun rentre chez lui, ou dans les égouts, ou je ne sais où. Je pensais que cela te plairait. »

Et cela lui plaisait beaucoup. Comprendre toutes ces choses dépassait les capacités de ses pouvoirs – surtout qu'elle avait fermé son esprit et ne pouvait réellement saisir le pourquoi de tout cela. Mais elle avait toujours été attirée par ce qu'elle ne comprenait pas. Et c'était plutôt rare.

« Entrons là », dit Affamé.

Il pénétra dans l'encadrement d'une porte et la jeune fille le suivit. Après le tumulte de la rue, le silence qui régnait ici était effrayant. Rodelphia ouvrit brièvement son esprit et fut rassurée par les pensées d'Affamé. Des odeurs de cuisine chatouillèrent ses narines et elle poussa une exclamation joyeuse. Ils allaient enfin manger. Elle se tourna vers Affamé et lui lança un petit sourire de gratitude.

À cet instant, quelqu'un lui tira la main. Elle fit demi-tour et vit qu'il s'agissait d'un homme d'environ trente-cinq ans, souriant et l'air content. Elle sursauta en se rendant compte qu'il était incroyablement beau : même en le dévisageant soigneusement, elle ne parvint pas à distinguer le moindre défaut ; ses traits parfaits semblaient ciselés dans du marbre. Il était entièrement nu, à part une ceinture mince à laquelle était attachée une bourse de cuir.

« Je m'appelle Epson, dit-il. Je voudrais savoir si vous accepteriez de m'accompagner jusque chez moi. »

Affamé tenta d'éloigner Rodelphia, mais elle tint bon et resta sur place. Elle jeta un regard dans l'esprit d'Epson et s'aperçut qu'il était riche, célèbre et puissant. Cela la fit réfléchir un instant. Grand-père lui avait conseillé de chercher les gens riches, célèbres et puissants, car eux seuls étaient en mesure de la protéger. Elle avait ignoré, au cours de cette journée, un bon nombre de ses avertissements ; n'était-ce pas le moment d'en suivre au moins un ?

Mais elle devait d'abord s'assurer d'une chose.

« Est-ce qu'il y a à manger, chez vous ? demanda-t-elle. Je meurs de faim.

— Chez moi, répondit Epson, la nourriture est naturelle, et toujours prête.

— Alors, allons-y », dit-elle en lui prenant la main.

Affamé, qui maintenant pleurait fortement et alléguait l'amour qu'il ressentait pour elle, essaya de la retenir. Elle passa devant lui, mais il tomba à genoux en s'accrochant à sa robe. Un autre homme, qui venait également ici pour manger, prit le temps de donner un coup de pied dans les fesses du garçon, qui s'écroula et se cogna le visage contre le sol. Mais il se releva aussitôt et Rodelphia vit que son nez était rouge et luisant comme une betterave. Elle fut contente de savoir qu'il ne s'était pas fait plus de mal.

Epson l'emmena au-dehors et l'entraîna rapidement vers un coin de rue. Comme par magie, ils se retrouvèrent seuls ; la foule avait disparu. Epson lui dit de s'arrêter, et lui passa les deux bras autour de la taille.

« Il est de mon devoir de vous annoncer que vous êtes en état d'arrestation. »

Cependant, Rodelphia avait l'esprit vif. Elle remémorisa la rue qui passait devant la cave d'Abraham et se prépara à sauter.

Mais elle n'y parvint pas. Il ne se produisit rien et lorsqu'elle ouvrit de nouveau les yeux, Epson était encore là.

L'esprit toujours vif, elle tenta de s'enfuir en courant.

Mais il la maintint fermement et elle fut incapable de bouger.

Puis quelque chose de dur et de froid se referma autour de son poignet.

Elle voulut scruter l'esprit d'Epson, mais se heurta à un mur impénétrable.

« Je crains bien que vous ne soyez obligée de me suivre, Rodelphia », déclara-t-il.

La discussion eut lieu dans le bureau d'Epson. La pièce paraissait grande car le mobilier n'était constitué que d'une chaise minuscule et d'un petit bureau en bois. Epson s'assit sur le bord du bureau et Rodelphia prit possession de la chaise. Les murs et le plafond étaient d'un affreux gris mat ; la moquette, tout effilochée, était déchirée par endroits.

C'était un bureau de location, au premier étage du Quartier Général des Forces de Police de la Cité Libre. Rodelphia demanda à Epson s'il était policier.

« Non, pas exactement, répondit-il. Il n'y a que deux policiers dans toute la ville. Et je ne suis pas du nombre.

— Alors qui êtes-vous ? »

Il la gratifia d'un grand sourire débordant de sympathie.

« Je suis comme vous, répondit-il. Une mutation. Un télépathe. Je lis dans les esprits, je bondis à travers l'espace sans tenir compte des vieilles lois rigides de la physique. Nous – vous et moi – sommes frère et sœur. »

Il croisa l'index et le médium pour bien lui montrer à quel point ils étaient proches l'un de l'autre.

« Dans ce cas, pourquoi m'avoir arrêtée ?

— Si j'avais des dons pour le théâtre – ce que je n'ai pas – je dirais : Rodelphia, j'ai fait cela pour vous sauver la vie. Car c'est la vérité.

— Personne ne peut me tuer, fit-elle d'une voix presque insolente.

— *Moi*, je le pourrais. Maintenant, écoutez bien ce que je vais vous

dire. D'accord ?

— D'accord. »

Elle se félicita plus tard de ne pas avoir manqué une seule de ses paroles.

Il commença par lui dire qu'elle était dans la Cité Libre depuis suffisamment longtemps pour savoir que la stabilité de la ville était fondée sur un système strict qui divisait la population en trois castes.

« Cependant, ajouta-t-il, la nature a les moyens de déjouer les plans les mieux établis. Ainsi – *presto* – vous et moi. Petites plaisanteries de dame Nature. Et nous sommes loin d'être les seuls, je peux vous l'assurer. Certaines estimations (il sortit quelques papiers d'un tiroir de son bureau et les éparpilla sur le sol) nous montrent que dans cette seule ville, un bébé sur cinquante est plus ou moins mutant. La plupart – ceux qui ont huit têtes et quatorze bras – meurent dès leur naissance, mais quelques-uns survivent un moment avant d'être tués. (Il se passa vivement l'index devant la pomme d'Adam.) Un nombre encore plus restreint – peut-être un sur cent – parvient à échapper totalement à la détection. Ce sont presque toujours des mutants mentaux comme vous et moi. Il y a trois cents ans, une bombe atomique de forte puissance a explosé près d'ici, et ses radiations ont dévasté la ville comme une véritable tornade. La ville elle-même a subsisté, mais les gens ne sont plus les mêmes depuis cette époque. C'est encore pire en Amérique, mais ce n'est pas notre problème. Et c'est ainsi que sont nés les mutants, physiques et mentaux, dont les plus développés sont les télépathes. »

Elle s'apprêtait à l'interroger sur Grand-père, mais elle remarqua à cet instant que la langue du jeune homme – violette comme au raisin – pendait au coin de sa bouche. Cette attitude la surprit et elle oublia aussitôt ce qu'elle voulait lui demander. La langue disparut vivement et il reprit son discours.

« En ce qui vous concerne, je crains que la nature ne vous ait attribué un certain pouvoir. Un don. Mais – et c'est là la question – comment allez-vous l'utiliser ? Je parie que vous n'en savez rien. Aujourd'hui, je dois vous le dire, vous avez utilisé vos capacités d'une façon bien imprudente. En fait, vous vous êtes montrée plutôt dangereuse. Vous avez été frivole – ce qui est le plus affreux des péchés. La plupart des habitants de la ville détestent les mutants. C'est toujours cette vieille histoire de la crainte qui se transforme en haine. Ceux qui sont découverts sont invariablement massacrés. Ils sont par définition inhumains, et les tuer n'est pas un crime. Quelques paumés comme ceux que vous avez pu voir aujourd'hui sont tolérés. Nous avons une grande compassion pour ces gens-là. Mais pas pour les mutants. Un mutant est à la fois une déviation et un danger. Alors... »

Il passa de nouveau l'index devant sa gorge, mais cette fois l'ongle

plissa légèrement la peau et y laissa une minuscule entaille. Rodelphia regarda la petite goutte de sang qui perlait.

« Laissez-moi vous raconter une histoire, dit Epton. Je vous promets qu'il y aura une morale. Je vous le garantis. (Il sourit.) Il y avait autrefois un homme – appelons-le Edgar Tuttle – qui était mutant de naissance. Nous dirons qu'il est né peu de temps après l'explosion de la bombe, alors que la Cité Libre était en pleine réorganisation. Tuttle était intelligent, mais hélas ! très imprudent. Il utilisait ses pouvoirs à tort et à travers. Il glissait des suggestions dans l'esprit des gens qui l'entouraient. De jolies femmes – souvent les épouses d'hommes riches et influents – tombaient constamment amoureuses de lui. Si on l'insultait, Tuttle répondait à sa manière. Ses ennemis acharnés défilaient dans les rues de la ville en caquetant comme des canards ou en meuglant comme des vaches. Il adorait dire aux gens quels étaient leurs désirs et leurs pensées les plus intimes lorsque cela les mettait dans une situation particulièrement embarrassante. Au moindre signe de danger possible, Tuttle sautait à travers l'espace-temps. Cela ne vous rappelle rien ?

— Si, reconnut Rodelphia.

— Ce n'est pas étonnant. Bref, Tuttle mourut, assassiné durant son sommeil. Les gens de la ville se saisirent de lui et le clouèrent contre un arbre, ou le fusillèrent, ou lui coupèrent la tête. Non, ce n'est pas une histoire très amusante. (Une larme apparut à sa paupière ; il toussa légèrement pour chasser l'émotion qui lui serrait la gorge.) Mais je vous ai promis une morale, et la voici : Quelle que soit la force d'un homme, il ne sera jamais aussi fort que tous les autres réunis. Maintenant, je vais vous raconter une seconde histoire, qui est la suite thématique de la première. Cette fois, notre protagoniste s'appelle Norman Daniels. Oublions pour la forme quelques générations et disons qu'il s'agit de mon grand-père maternel. Il naquit peu de temps après la mort de Tuttle, mais l'étendue de ses pouvoirs ne lui apparut que relativement tard dans sa vie. Quand il comprit, la peur lui serra la poitrine comme un gilet d'acier. Il se précipita jusqu'à l'hôtel de ville et tomba à genoux en suppliant les autorités de lui donner la permission d'être opéré sur-le-champ. Il voulait que les médecins pratiquent une ablation de la partie mutante de son cerveau. En fait, Norman Daniels désirait surtout redevenir normal. Mais sa requête fut sagement repoussée et on lui offrit au contraire la possibilité de mettre ses talents au service du bien. On l'autorisa à faire des inspections dans tous les hôpitaux de la ville, particulièrement dans les services des maternités. Rien de tel qu'un mutant pour reconnaître un autre mutant. Le premier jour seulement, Norman détecta dix cas de mutation qui n'avaient pas encore été remarqués. On lui décerna une médaille, le Maire Dempsey lui-même l'embrassa sur la joue, et il

garda ce travail toute sa vie, accomplissant avec fierté, plaisir et dignité la tâche qui lui avait été attribuée. Le pire déviant possible, pour l'ordre social, assurant donc ainsi la survie de cet ordre. Et il réussit parfaitement. Lorsqu'il mourut – c'était alors un homme satisfait et très estimé – il fut remplacé par un des enfants qu'il avait lui-même découverts. La boucle était bouclée. Comprenez-vous mon point de vue, Rodelphia ? Cette ville est une île complètement entourée par des forces hostiles et imprévisibles. Notre survie est fondée sur l'ordre, les convenances, la continuité et le bon sens. Nous autres mutants devons maîtriser les caprices que nous permettent nos pouvoirs, pour le bien de la communauté. Si cette ville s'écroule, la civilisation disparaît avec elle. *Plaf*. Ce n'est pas un son agréable ; oh non. Mais nous disparaîtrons avec lui, ma chère Rodelphia. Vous et moi. »

Il cessa brusquement de parler et éclata de rire. Il bascula du bord de son bureau et tomba sur le sol en faisant *plaf*. Il continua de rire par terre en se tenant le ventre. Puis il s'arrêta, se redressa d'un bond et se précipita sur elle. Rodelphia s'enfuit pour se réfugier dans un coin de la pièce.

« Qu'espérez-vous donc de moi ? demanda-t-elle. Vous ne pensez quand même pas que je vais aller inspecter les hôpitaux ? »

Il fit non de la tête en faisant apparaître mystérieusement un mouchoir dentelé qu'il agita devant son nez.

« Non, non, bien sûr que non. En fait, les tâches que vous pourriez accomplir sont très nombreuses. Mon propre travail consiste principalement à prévenir et à détecter le crime. Je parcours la ville comme un chien errant, nuit et jour, pour déceler les pensées des criminels et éviter qu'ils n'accomplissent leurs forfaits. D'autres s'occupent du fonctionnement du dôme – ceux d'entre nous qui ont des dons artistiques. Vous avez vu le spectacle de North Beach, cette nuit. Je vous assure qu'il n'y a pas deux personnes qui ont vu exactement la même chose. Est-ce que cela vous dirait de participer à ce travail ? Si vous voulez, vous pouvez vous inscrire dans les groupes de volontaires. Accomplir un travail social dans les quartiers des troisième degré. Introduire des idées convenables dans les esprits malléables des jeunes. Vous avez le choix, ajouta-t-il avec un grand mouvement de bras, tout en se balançant sur la pointe des pieds.

— Je vais y réfléchir, assura-t-elle.

— Parfait ! s'exclama-t-il en applaudissant très fort. Maintenant, je vais vous emmener chez moi. (Un affreux sourire lui déforma le visage et il s'avança vers la jeune fille à petits pas.) Venez, dit-il.

— Vous me donnerez à manger ? demanda-t-elle en l'esquivant.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il en lui saisissant le bras et la retenant fermement.

— Alors, allons-y, dit-elle. Mais lâchez-moi. »

Il la lâcha mais la suivit de près jusqu'à la porte du bureau. Dehors, il neigeait. Rodelphia s'arrêta sous le porche en béton, en haut de l'escalier, pour observer les flocons qui tourbillonnaient gracieusement en descendant de la voûte. Autour du bâtiment, le sol était recouvert d'un tapis de neige épais de cinq centimètres.

Epson dépassa Rodelphia d'un pas rapide et brusquement elle put lire dans son esprit. Une jungle touffue de pensées agitées la fit se redresser sur ses talons, mais elle eut suffisamment de réflexe pour lancer un hameçon mental avant d'être repoussée.

Elle ferra l'esprit du jeune homme. Maintenant, elle le tenait.

Daniels se figea en pleine course et se retourna pour la regarder. Puis il glissa sa lèvre inférieure sous ses incisives et fit demi-tour. Il fléchit les genoux et bondit avec souplesse au bas des marches du porche. Un deuxième saut le fit atterrir dans la neige. Il continua de sauter. *Hop, hop, hop.* Les mains sur les hanches, Rodelphia regarda le pauvre Epson s'éloigner à petits bonds, curieux lapin qui disparut dans la nuit, laissant derrière lui d'infimes traces de pas sur la blancheur fragile et unie de la neige répandue.

« Vous l'avez bien cherché », déclara-t-elle à haute voix, sans être tout à fait certaine que ce soit vrai.

Elle avait le sentiment profond qu'Epson, comme tout le monde dans cette ville, ne pouvait pas vraiment s'empêcher d'agir d'une manière fantasque.

Rodelphia porta soudain les mains à son ventre en entendant son estomac crier famine, et cette faim lui rappela ce pauvre vieil Affamé qu'elle avait abandonné. De tous les gens qu'elle avait rencontrés dans cette ville, il était bien le seul à ne pas être complètement timbré. Elle tenta de remémorer la rue dans laquelle Epson l'avait arrêtée, espérant y retourner pour pouvoir chercher Affamé dans Broadway. Elle se promit, si elle le retrouvait, d'effacer les sentiments amoureux qu'elle avait implantés dans son esprit. Elle était curieuse de voir quelle serait l'attitude du garçon envers elle quand il serait libre de juger. De toute façon, elle devait d'abord trouver quelque chose à manger. Elle n'oubliait pas cela non plus.

Elle était encore en haut du porche, remettant de l'ordre dans ses idées, lorsqu'un homme s'approcha d'elle d'un pas rapide. Au moment où il allait la croiser, elle remarqua dans son esprit une pensée méprisante envers sa robe sac.

Elle en avait vraiment assez de cette attitude dédaigneuse.

Voilà que ça recommence, se dit-elle, et avant même qu'elle ne puisse penser à autre chose, l'homme s'était mis sur le ventre et rampait au bas des marches, se déplaçant avec aisance sur son estomac. En passant près d'elle, il tendit la langue et remua les fesses,

mais Rodelphia resta complètement immobile et le serpent ne la mordit pas.

La jeune fille haussa les épaules, poussa un petit rire, et sauta à travers l'espace-temps. Un jour, elle apprendrait à se contrôler.

Mais plus tard.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

Free City blues.

© Terry Carr, 1973.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

LE MIROIR HUMAIN

Par Daniel Keyes

Dans son cycle de la Fondation, Isaac Asimov mit en scène le Mulet, un mutant dont le pouvoir consiste à contrôler et commander les sentiments qu'il inspire à autrui. Dans le contexte d'un futur moins éloigné, ce miroir humain révèle au narrateur une faculté d'un genre analogue. Ce qui importe surtout ici, cependant, c'est la découverte, ainsi que l'acceptation, des différences entre l'homme et le surhomme : une découverte et une acceptation qui ne vont pas sans heurts, mais qui permettent d'aboutir tragiquement à la confiance réciproque.

DE même que certains font la chasse aux antiquités ou aux vieux bouquins, explorant les magasins d'occasions, fouillant chez les brocanteurs ou hantant les salles de ventes poussiéreuses dans l'espoir d'y dénicher l'objet rare dédaigné par ignorance, moi je cherche des enfants qui ne sont pas comme les autres. En ma qualité d'avocat, j'ai accès aux bons terrains de chasse : l'Assistance publique, Warwick, l'Institution Paige pour les adolescents souffrant de troubles émotionnels, et – naturellement – le Tribunal pour enfants.

J'ai fait quelques découvertes, et plusieurs spécimens rares m'ont rapporté de coquettes sommes. Cinquante mille dollars pour une délinquante blonde de quinze ans qui avait passé six mois dans une maison de redressement de Georgie, sans compter que j'aurais pu en obtenir le double si j'avais voulu leur tenir la dragée haute. C'était le premier véritable sujet télépathe qu'ils eussent jamais trouvé.

Il y eut aussi le cas du petit mongolien de quatre mois à la mâchoire et au nez aplatis. J'ai mis à temps la main sur la fille-mère pour l'empêcher de l'étouffer. Les tests auxquels mes clients firent procéder apportèrent la preuve irréfutable que l'enfant était en réalité un quasi-génie – le genre de sujet qui les intéressait vraiment. J'ai

empoché vingt mille dollars après en avoir versé cinq mille à la mère pour obtenir sa signature sur les papiers d'adoption.

Mais le plus étrange que j'aie jamais chassé, un grand garçon noir de dix-huit ans, dont les yeux roulaient des regards farouches, a bouleversé ma vie. On l'appelait Maro le Cinglé et mes clients m'avaient offert un demi-million de dollars net si je pouvais parvenir à lui faire signer un acte de renonciation à ses droits et à lui faire accepter d'être transporté dans l'avenir.

La première fois que je vis Maro, trois garçons le poursuivaient. Il était trop lesté pour eux et, alors que l'un d'eux croyait le tenir, il pivota sur les talons et se mit hors d'atteinte avec une grâce d'antilope.

« Maro le Cinglé ! cria l'un des garçons d'un ton méprisant.

— Ma-ro-le-Cin-glé ! Ma-ro-le-Cin-glé !... » se mirent à scander les autres en chœur.

Il s'immobilisa au coin de la rue, à cinquante mètres d'eux à peine, les mains sur les hanches, baigné de sueur et haletant. Il les défiait de l'attraper, mais ils avaient abandonné la poursuite.

Il vit que je l'observais, ou – ainsi que j'en avais été informé – il me flaira, ou m'entendit, ou me perçut par le toucher, ou tout cela à la fois. Tous ses sens l'avertissaient de ma présence. On m'avait dit qu'il pouvait *sentir les couleurs* au-delà du spectre visible aussi facilement qu'il pouvait sentir celles de la robe d'été rose et bleu d'une jeune fille ; qu'il pouvait *voir le son* des ondes ultra-courtes aussi clairement qu'il voyait l'abolement d'un chien ; qu'il pouvait *entendre l'odeur* du carbone radioactif avec autant de netteté qu'il entendait le whisky dans l'haleine d'un pochard.

Les archives du Tribunal pour Enfants indiquaient qu'il avait comparu trois fois depuis l'âge de neuf ans pour petits vols et voies de fait, mais on n'en avait pas moins besoin de lui en l'an 2752 pour un emploi qu'aucun être humain né avant ou depuis n'était capable d'occuper. Telle était la raison pour laquelle ils m'avaient chargé de m'assurer de lui. Depuis plus d'un mois, j'errais dans le quartier situé entre l'avenue Saint-Nicolas et la Huitième Avenue, couramment surnommé « l'Enfer » par ses habitants, avec bien peu d'indications pour mener ma tâche à bien, mais maintenant j'étais sûr d'être tombé sur le garçon qu'ils désiraient.

Libéré de ceux qui le tourmentaient, il traversa la rue sans se presser en venant à ma rencontre, les mains profondément enfoncées dans les poches de son pantalon de coutil rapiécé et délavé. Il me toisa de haut en bas et pencha la tête sur le côté comme un oiseau ou comme un chien qui entend des vibrations aiguës.

« F'oid, missié ?

— Non, dis-je. Je me sens parfaitement bien. »

Il fit claquer ses doigts.

« Vous foutez pas de moi, missié. Vous'épondez à côté. Vous m'avez bien comp'is. Vous êtes f'oid et malin et méchant. Du'et lisse comme du papier de ve''e usé. » Il ferma un œil pour m'examiner attentivement de l'autre comme à travers une loupe de bijoutier. « Donnez-moi un dolla'.

— Pourquoi ?

— Pa'ce que je suis mauvais. Vous vous en ti'e'ez entier si vous casquez. Sans ça... » Il haussa les épaules pour indiquer combien mon cas était désespéré si je ne m'exécutais pas.

« Pourquoi t'appelle-ton le Cinglé ? »

Il regarda fixement le trottoir et cligna des paupières.

« Pa'ce que c'est v'ai. Pou'quoi aut'ement ? Dites, vous sentez le vert et le papier... comme des billets de banque. Maintenant ça va vous coûter deux dolla'.

— Pourquoi veux-tu que je te donne de l'argent que tu n'as pas gagné ? »

Il releva la tête et je ne vis dans son visage que le blanc de ses yeux entre ses paupières sombres. Il se mit à se balancer d'avant en arrière tout en claquant des doigts et en frappant dans ses mains sur un rythme qu'il semblait entendre battre en lui. Il cessa enfin et fronça les sourcils.

« Vous êtes flic ?

— Non, dis-je. Je suis un homme de loi. » Je tirai une carte de la poche de mon gilet et la lui tendis. « Comme tu le vois, il y est indiqué qu'Eugène...

— Je sais lire », coupa-t-il. Il étudia la carte et la lut lentement. « Eugène H. Denis... avocat... » Il me dévisagea et mit la carte dans sa poche. « Elle dit que vous êtes un homme de loi. Alo'que me voulez-vous ?

— Eh bien, euh... si tu veux bien venir jusqu'à mon bureau, nous pourrions parler tranquillement.

— On peut pa'ler ici. »

Il était susceptible et je devais agir avec prudence.

« Après tout, si tu préfères. Mes clients ont entendu parler de toi. Ils sont informés de tes... euh... talents spéciaux et ils m'ont autorisé à te consulter au sujet d'une situation importante. La seule particularité de ma mission est que je n'ai le droit d'en divulguer – enfin de t'en dire – les détails que si tu acceptes de partir. Tu quitterais pour toujours ce quartier et... »

Il m'observait avec curiosité et, sans que j'aie eu le temps de faire un mouvement, il m'empoigna le bras. Je tentai de me dégager.

« Que fais-tu ? Qu'est-ce qui te prend ? »

Il éclata de rire et, du plat de sa main, se donna une grande claque

sur la cuisse.

« Je vous fiche une peu'de tous les diables. Vous avez peu'que je vous fasse mal. » Une lueur mauvaise s'était soudain allumée dans ses prunelles. « Eh bien vous avez'aison. Je vais vous casser la gueule. »

J'eus l'impression qu'il allait mettre sa menace à exécution.

« Pourquoi ? fis-je en essayant de nouveau d'échapper à son étreinte. Je ne cherche pas à te tromper. C'est ta grande chance. Tu peux me faire confiance... »

Son long bras gauche se détendit avant que j'aie pu esquiver et son poing m'atteignit à la bouche. Un genou se leva et me frappa au bas-ventre. Je m'affaissai en avant et roulai sur le trottoir.

« Qu'est-ce qui te prend ? dis-je en cherchant à retrouver mon souffle. Tu es fou ? Je suis venu pour t'aider. »

Il se tenait au-dessus de moi et m'observait. Soudain, il fit une grimace comme s'il avait à la bouche le goût du sang qui me coulait du coin des lèvres.

« Salé ! Pouah ! fit-il en crachotant. Cessez de me scier les dents !

— Ne me frappe pas, implorai-je. Je suis ton ami. » J'avais peur de la fureur qui étincelait dans ses yeux et cependant je craignais de le perdre.

« Mon ami ! Allez vous fai'fout.'! » Il me donna un coup de pied dans les côtes. « Je sens la peu'que vous avez de moi. Vous avez pas confiance en moi et vous m'aimez pas et ça pue comme une lime passée su'mes dents.

— Je n'ai pas peur de toi, Maro. » J'essayai de maîtriser mon angoisse. « Tu m'es sympathique. Je suis venu ici pour te chercher. Mes clients ont besoin de toi et tu as besoin d'eux. »

Un autre coup de pied.

« Pas de mensonges. Vous avez peu'de moi. Attendez que je vous... »

Du coin de l'œil, il avait dû apercevoir l'uniforme bleu marine, à moins qu'il ne l'eût flairé, ou entendu, ou senti du bout de ses doigts effilés.

« Oh ! Me'de... fit-il dans un souffle. Enco'les flics ! »

Il se cabra comme un daim effrayé pris dans la lumière vive des phares d'une voiture.

« Attends, Maro ! lui criai-je. Ne pars pas. Je ne porterai pas plainte. »

Il prit ses jambes à son cou.

« L'adresse sur la carte ! lançai-je. Passe me voir ! C'est important pour toi ! »

Il regarda derrière lui un instant avant de s'élancer pour traverser la rue. Un large sourire moqueur découvrit ses dents dont le blanc éclatant contrastait avec sa peau sombre. Ma seule crainte maintenant

était qu'il ne voulût pas me rendre visite. Il pouvait penser que je lui tendais un piège. Il m'avait fallu près de deux mois pour le trouver et en moins d'une demi-heure ma maladresse l'avait fait fuir. J'avais commis la faute d'avoir peur de lui.

*
* *

Pendant trois jours, je restai à proximité de mon appartement de Park Avenue. Je ne pouvais m'empêcher de penser à son visage sombre et luisant, à ses dents blanches et à son sourire moqueur. Viendrait-il ? Et s'il venait, accepterait-il d'être transporté dans l'avenir ?

Jusqu'ici, ceux que j'y avais envoyés ne m'avaient pas causé de difficultés. Ils n'avaient pas posé de questions embarrassantes et je n'avais pas eu à leur expliquer que je ne pouvais leur indiquer l'époque et le lieu où ils iraient, ni l'emploi qui les attendait. Mais, pour sauvage qu'il fût, Maro était un adolescent intelligent. Accepterait-il de troquer une société où il vivait en indésirable et ne se ferait jamais une place pour une autre qui lui conviendrait et qui avait terriblement besoin de lui ? Comment diable allais-je m'y prendre pour l'amener à me confier sa vie ?

La troisième nuit, je fus réveillé par des coups frappés au carreau. Ma radio-pendulette indiquait quatre heures moins le quart. Je me disposais à prendre mon pistolet automatique dans le tiroir de la table de chevet, mais je me retins. Maro percevrait le danger à l'odeur comme il avait perçu ma peur et il deviendrait violent. Je ne pouvais espérer feindre avec lui. Je devais lui montrer que j'avais confiance en lui, sinon il s'estimerait offensé. Je sortis du lit et ouvris la fenêtre avant d'allumer.

Il eut un mouvement de recul et sa silhouette se fonda un moment dans la nuit. Je l'entendis flairer comme un chien.

« Entre, Maro. Je suis seul ici. Je t'attendais. »

Il s'approcha de la fenêtre avec circonspection, prêt à parer à toute surprise venant de la chambre derrière moi. Je m'éloignai de la fenêtre à reculons. Il franchit le rebord d'un bond et retomba sans bruit sur le parquet.

Pour la première fois, je pouvais l'observer de près et posément. Il était grand et musclé, avec des cheveux coupés ras. Ses ongles étaient rongés jusqu'au sang et ses bras portaient de longues cicatrices brillantes. Il attendait avec un tremblement d'impatience ce que j'allais lui dire. Je commençai avec détermination :

« Je te comprends maintenant, Maro. Ou du moins je te connais et je t'accepte pour ce que tu es. Pour beaucoup de gens qui n'apprécient pas tes dons spéciaux, tu es un objet de frayeur. Les gens détestent ce

qu'ils ne comprennent pas et c'est pourquoi tu dois te cacher et feindre... »

Il se mit à rire et se laissa tomber dans mon fauteuil.

« Est-ce que je me trompe ? demandai-je.

— Vous vous trompez tellement que ça en pue. Peut-être que si vous étiez à ma place vous vous cacheriez. Je le sens en vous. Vous avez une sainte frousse de votre ombre même. En ce moment, vous cherchez les mots qui conviennent comme un homme qui chercherait à remonter d'un bol glissant. Bon sang ! vous ne comprenez donc pas que je peux le *sentir* du bout des doigts ? Vous me regardez, Mr. Denis, mais vous ne me voyez pas. Vous jouez la comédie. Et s'il y a une chose qui me rend malade et qui me met dans une fureur meurtrière, c'est quand les gens n'ont pas confiance en moi. »

Sa voix, intense et gonflée de colère, avait fait sur moi une telle impression que c'est seulement lorsqu'il s'arrêta pour me regarder avec des yeux fulgurants que je m'aperçus du changement complet intervenu dans son attitude et sa façon de s'exprimer. Il n'y avait plus trace du dialecte traînant et coulé, plus trace de la violence de langage qu'il avait montrée lors de notre première rencontre. Ses yeux recommençaient à rouler dans leurs orbites et je le vis serrer les poings. Je pensai à mon revolver dans le tiroir. Il frissonna et se pencha en avant, raidissant le corps sous l'effet du danger ambiant. À cet instant, je compris que je faisais fausse route. Je décidai de tenter ma dernière chance : lui dire la vérité.

« Attends, dis-je vivement. C'est d'accord. Tu as raison. J'ai peur de toi et tu le sais. Inutile que je cherche à t'induire en erreur. Il y a un revolver dans ce tiroir et, l'espace d'une seconde, j'ai pensé que j'en avais besoin pour me protéger. »

À ces mots, il se décontracta. Il renversa la tête en arrière et la fit rouler sur le dossier du fauteuil pour masser les muscles de sa nuque.

« Merci, dit-il avec un soupir. Je ne savais pas ce que c'était, ni où c'était, mais je savais qu'il y avait quelque chose. Quand quelqu'un me ment ou veut m'esbroufer, ça me tortille là à l'intérieur. C'est une des choses que le Dr Landmeer croit pouvoir guérir. Il dit qu'il faut que je me fasse à l'idée que les gens mentent et feignent continuellement et que lorsque j'aurai appris à vivre sans que cela me révolte, je serai normal. »

Les archives du tribunal mentionnaient que Maro devait être soumis à un examen psychiatrique, mais je ne l'imaginais pas se soumettant à un traitement.

« Ce Dr Landmeer... y a-t-il longtemps que tu le vois ?

— Huit mois. Le juge m'a envoyé à la clinique psychiatrique et de là on m'a dirigé sur le Dr Landmeer. C'est un charlatan comme tous les autres. J'ai beau savoir qu'il croit que son traitement me fait du bien,

il y a des moments où je voudrais l'empoigner à la gorge pour le faire taire. Il ment et fait semblant d'avoir confiance en moi et il croit que je ne vois pas en lui. La visite me coûte un demi-dollar. Dites donc, savez-vous que certains le paient jusqu'à quinze et vingt dollars l'heure ?

— Certains de ses confrères sont encore plus chers, dis-je, songeur. Cinquante ou soixante dollars l'heure. »

Il me lança un regard de biais.

« Vous vous êtes déjà fait psychanalyser ?

— Non. Quand j'étais gosse, mon père m'a emmené chez cinq psychanalystes différents. Il a fini par y renoncer. »

Il s'esclaffa et me donna une tape dans le dos comme s'il trouvait l'idée extrêmement plaisante.

« Mon père, c'est tout le contraire. Il est pasteur et il pense que le salut de mon âme est plus important. Quoi qu'il en soit, j'en ai assez du traitement du Dr Landmeer. Son divan garde la puanteur des propos de tant de clients. À son contact, je perçois un martèlement vert qui fait que je m'entends à peine penser. Mais lui n'entend rien du tout, alors comment peut-il me rendre normal ? Vous croyez que je suis maboul, Mr. Denis ?

— Pas du tout. »

Il ricana.

« Si. Vous le croyez. Vous me mentez.

— Écoute, dis-je, sans faire aucun effort pour dissimuler ma gêne. On a besoin de toi dans l'avenir comme tu es. Si ce docteur te change, tu ne seras d'aucune utilité.

— Dans l'avenir ? fit-il en ouvrant de grands yeux.

— C'est le marché à conclure. Je ne peux pas te dire grand-chose, sinon qu'une organisation fonctionnant dans l'avenir choisit des enfants exceptionnels nés à une époque où leurs talents sont méconnus. Des enfants comme toi sont isolés, ou méprisés, ou même mentalement annihilés à leur propre époque. De cette façon, l'occasion leur est donnée de mener une vie heureuse dans une époque qui a besoin d'eux. »

Il émit un long sifflement et se laissa retomber en arrière dans son fauteuil.

« Fichtre ! fit-il. Le Dr Landmeer veut me rendre normal. Mon père veut le salut de mon âme. Délia veut faire de moi un type viril. Et maintenant vous venez me dire que je suis parfait comme ça, mais que je ne vis pas à la bonne époque.

— C'est à peu près cela », dis-je en approuvant de la tête.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce en reniflant l'air et en le palpant entre ses doigts.

« Et vous ? demanda-t-il. Je n'arrive pas à percer vos intentions. »

J'hésitai un instant, puis décidai de continuer à dire la vérité.

« Si je parviens à te faire accepter de partir et signer un papier comme quoi tu renonces à rentrer, je gagne un demi-million de dollars. »

Il renifla derechef et secoua la tête.

« Vous recherchez autre chose. Ce n'est pas seulement l'argent. Vous voulez que ça rapporte autre chose que de l'argent.

— Je ne recherche rien d'autre », dis-je avec force. Ses narines frémissaient de colère et tous ses muscles se raidirent. « Rien d'autre que je sache, Maro. Je jure que s'il y a autre chose, j'ignore ce que c'est. »

Il se détendit et sourit en m'étudiant à travers ses paupières battantes.

« Comment vous êtes-vous laissé embarquer dans cette combine, Mr. Denis ? Je croyais que vous étiez avocat. »

Mon désir d'obtenir ses bonnes grâces et sa confiance était tel que je me mis à parler en toute franchise. Je lui dis comment, à ma sortie de la faculté de droit de Harvard, j'avais choisi de plaider devant les tribunaux criminels plutôt que de m'associer à mon père et à mon frère aîné sous la raison sociale de *Denis & Denis*, avocats-conseils. Je lui expliquai comment, aux yeux de l'élite des gens de robe, cette décision avait fait de moi un proscrit ; comment, pour ce motif, mon père m'avait déshérité, et comment je m'étais senti libre pour la première fois de ma vie, n'ayant plus à dépendre de lui pour quoi que ce fût.

« On rencontre toutes sortes de gens quand on fréquente les tribunaux, dis-je. Tu es probablement trop jeune pour te rappeler une affaire qui défraya la chronique il y a environ six ans... Il s'agissait de cet enfant paralysé des pieds jusqu'au cou et qui ne pouvait quitter son fauteuil roulant. Il était accusé d'une douzaine de vols dans des bijouteries.

— Quoi ? C'est complètement idiot, fit Maro en se penchant en avant.

— On n'a jamais trouvé comment ces vols s'opéraient, mais il avait été sur les lieux chaque fois et la police découvrit dans sa chambre les bijoux manquants. J'ai assumé sa défense et j'ai obtenu son acquittement. J'ignorais alors qu'il était réellement coupable.

— Mais comment...

— C'est ce que personne d'autre n'a pu expliquer non plus. Mais l'affaire a occupé la première page des journaux pendant une semaine. Quelques mois plus tard, quand on eut commencé à l'oublier, ils sont entrés en rapport avec moi depuis l'avenir. Ils avaient découvert comment il procédait et ils avaient grand besoin de lui. Quand je mis l'enfant en face des faits, il avoua tout. Effectivement, il était paralysé de naissance, des pieds jusqu'au cou. Effectivement, ses muscles

étaient atrophiés. Mais il avait une consolation. Il possédait des pouvoirs télékinétiques. Je fus stupéfait de voir comment ce gosse pouvait déplacer et « manipuler » des objets en se servant uniquement de son esprit.

— Est-ce qu'il a accepté de partir ?

— Eh bien, pour commencer, il a eu peur. Je ne l'en blâmais pas. J'avais mes soupçons moi aussi. Je craignais qu'il ne s'agisse de mabouls ou de criminels voulant lui nuire. Mais ils me dépêchèrent un émissaire. C'était un homme de loi comme moi et il me prouva péremptoirement que l'affaire était honnête. Quand l'enfant comprit qu'il pouvait être vraiment utile pour le monde, il brûla du désir de partir. J'eus peine à modérer son zèle.

» Depuis ce premier contact, mes clients se remettent en rapport avec moi à intervalles irréguliers, quand leurs chercheurs trouvent des indices concernant quelqu'un d'exceptionnel dont ils désirent le transfert. Je leur trouve ce qu'ils demandent, j'obtiens l'accord de la personne à transporter, et ils se chargent du reste. L'argent est régulièrement versé à mon compte. J'ai fait neuf fois affaire avec eux au cours des cinq dernières années. Voilà, je ne pourrais guère t'en dire plus parce que c'est tout ce que je sais. »

Maro était resté le buste penché en avant et n'avait pas détaché ses yeux de mon visage.

« Et est-ce que tous sont partis sans savoir où on les envoyait ni à quoi on les emploierait ?

— Oui, fis-je avec un signe de tête. Cela fait partie du marché. C'est la seule chose sur laquelle mes clients insistent. Sinon cela ne peut se faire légalement. Il faut s'en remettre entièrement à eux.

— Et vous... Il faut que je m'en remette entièrement à vous. Je ne sais d'eux que ce que vous m'en avez dit. Je dois donc placer ma vie entre vos mains. » Il regarda le tapis et traça des raies dans le poil avec le côté de sa semelle. « Dites-moi, Mr. Denis, me feriez-vous confiance à ce point ? Placeriez-vous votre vie entre mes mains ? »

La question me surprit. Ma première réaction fut de le rassurer, mais je me dis qu'il s'apercevrait que je mentais.

« Non, dis-je. Il est inutile que je mente. Tu me fais l'effet d'un animal sauvage. Comment pourrais-je avoir confiance en toi dans ces conditions ?

— Alors pourquoi faites-vous tout cela, Mr. Denis ?

— Je te l'ai dit, pour l'argent.

— Bobard.

— Vraiment ? m'écriai-je. Eh bien, crois-le ou non, je m'en moque éperdument. » J'étais en colère et puisqu'il était inutile de chercher à le dissimuler, je me laissai aller. « Tu peux ficher le camp d'ici tout de suite si tu veux et nous ne parlerons plus de toute cette affaire.

— Que cherchez-vous, Mr. Denis ?

— L'argent, Maro ! L'argent ! L'argent ! » lui hurlai-je sous le nez. J'étais monté contre lui parce qu'il me faisait perdre mon sang-froid. Il restait là à frissonner et trembler tandis que je prenais un ton de plus en plus menaçant sous l'empire d'une colère qui me nouait l'estomac. Les paumes de mes mains et mes aisselles étaient poisseuses de sueur.

J'éprouvais un bouillonnement intérieur comme je n'en avais jamais connu ; la colère et le ressentiment s'enflaient en moi et je voulais le traiter de tous les noms. Je voulais le frapper, l'écharper. Il claquait des dents et leva des mains tremblantes dans un geste de protection. Je le haïssais. Je souffrais de contenir depuis trop longtemps l'envie de lui écraser la figure de toute ma force déchaînée.

Et soudain je le frappai.

— Il ne fit aucun effort pour se défendre. Je le frappai au visage à coups redoublés et il encaissa avec le sourire. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, montrant deux globes blancs contrastant avec sa peau sombre. Je le pris à la gorge et lui criai : « Regarde-moi ! Regarde-moi quand je te frappe, espèce de saligaud ! »

Et alors, aussi brusquement qu'elle était venue, la vague de colère me quitta. Je me sentais lourd, flasque et moite, et je me laissai retomber dans le fauteuil. Mes bras et mes jambes étaient trempés de sueur et je tremblais. Nous restâmes assis sans rien dire pendant un moment. Puis, d'une voix douce, comme pour ne pas troubler le silence, il dit :

« Je pourrais avoir un peu confiance en vous maintenant, Mr. Denis.

— Pourquoi ? Je n'ai pas changé.

— Si. Un peu. Assez pour me permettre de me fier à vous dans une certaine mesure.

— Cela ne sert à rien, dis-je. Il faut te livrer à moi sans réserve. »

Il secoua la tête.

« Je vous fais confiance dans la mesure où vous avez changé. Pas encore complètement. Mais une fois que vous mettez le courant, vous êtes parti. Avez-vous déjà vu un homme accroché à un fil électrique en charge ? Il ne peut pas le lâcher. C'est ce qui vient de vous arriver pendant quelques minutes. Peut-être avez-vous mis le courant simplement pour m'intimider, mais une fois qu'il y est, tout marche. J'en sais quelque chose, croyez-moi. Je vis constamment sous tension.

— Ça me paraît plutôt infernal.

— Infernal et merveilleux à la fois. C'est un court-circuit pour moi parce que je suis entre deux fils. Mais pour ce qui est de me remettre entre vos mains et de signer ces papiers, ça demandera du temps.

— Combien de temps ?

— Vous ne comprenez pas, Mr. Denis. Cela dépend de vous. Quand

vous serez prêt à *me* faire confiance. »

Je réfléchis longuement à ces paroles. Il avait raison. C'était aussi simple, aussi logique, aussi terrible que cela. Il était prêt maintenant. C'était à moi de changer. Il me ferait confiance quand je serais capable de lui faire confiance. De son point de vue, ce n'était que justice.

« Je ne sais pas si je puis faire ce que tu demandes, Maro. Je le voudrais bien, mais je ne crois pas le pouvoir. Je n'ai jamais été homme à avoir confiance en mes semblables. Sais-tu pourquoi j'ai cessé de me confesser quand j'ai atteint l'âge de treize ans ? Les gens essayaient de me convaincre que les prêtres ne révélaient jamais ce qui leur était confié. Mais mon père avait coutume de faire des dons généreux à la paroisse et, crois-moi, je suis encore persuadé aujourd'hui qu'il s'entretenait toutes les semaines avec l'abbé Moran des péchés dont je me confessais. J'ai beau me dire qu'il avait pu trouver mon journal intime sous mon matelas et n'avoir pas eu besoin de l'abbé Moran, je n'arrive pas à me convaincre que ma confiance en ce prêtre aurait pu être justifiée.

« Je ne peux pas me délivrer de ma méfiance, Maro. Ce n'est pas seulement avec toi, mais avec tout le monde. Je suis le type qui s'assure que son portefeuille est toujours là, quelle que soit la personne qui vient de se heurter à lui. La semaine dernière, je parlais avec un juge que je connais. Il m'a frôlé comme nous passions la porte de front et, avant d'avoir pu m'en rendre compte, j'avais porté ma main à ma poche. Il ne le remarqua pas, mais je me sentis néanmoins gêné. Alors comment peux-tu me demander de te faire entière confiance ? »

Il sourit et haussa les épaules.

« L'un de nous deux devra céder le premier, et c'est vous qui tenez à conclure le marché. Vous avez besoin de moi plus que moi de vous – et je suis sûr que ce n'est pas seulement pour l'argent – alors il faudra que vous fassiez d'abord vos preuves à mon égard. Je ne vois pas d'autre solution. »

Je restai assis immobile à le regarder tandis qu'il examinait mon appartement.

« C'est bougrement chic chez vous. Il y en a pour une fortune. » Il huma l'air et inclina la tête pour écouter. « Pas de femmes ici, hein ? Vous n'êtes pas marié non plus. »

Je soupirai.

« J'ai failli l'être – il y a environ vingt ans – j'en avais vingt-trois. Nous avons rompu une semaine avant la cérémonie.

— Vous pensiez qu'elle avait des vues sur les biens de votre famille ?

— Non. Elle avait une fortune personnelle ; elle appartenait à une riche et vieille famille du Connecticut. Mais je ne croyais pas qu'elle

m'aimait vraiment. Je ne pouvais me défaire de l'idée qu'elle voyait d'autres hommes. Elle a rompu quand elle a découvert que je l'espionnais. C'est aussi bien ainsi, parce que ça n'aurait jamais marché. J'imagine que j'étais fait pour rester célibataire. »

Il se plaça devant moi et m'étudia longuement.

« Ma foi, Mr. Denis, je suis navré de tout cela. Mais en ce qui me concerne, ce que j'ai dit tient toujours. Je pense qu'il est temps que, dans votre vie, vous ayez réellement confiance en quelqu'un. Et ce quelqu'un peut aussi bien être moi. »

Quand il partit, le jour se levait et je restai longtemps assis à contempler les murs. Plus je réfléchissais, plus je me reprochais ma stupidité. Comment admettre l'idée de me fier à un tel garçon... moi ? C'était si ridicule que je dus me verser trois rasades de bourbon avant de pouvoir me dire devant la glace :

« Il faut lui *montrer* que tu as confiance en lui. Le seul moyen est de *mettre ta vie entre ses mains*. »

Je dus boire encore une fois, deux fois, et le miroir commença à me répondre...

*
* *
*

Les rêves que je fis furent stupides, naturellement. Ils revenaient à peu près tous à mettre ma vie entre les mains de Maro et à me dérober avant que l'épreuve véritable commence. Finalement, quand ils décidèrent de mettre le feu au demi-million de dollars, je trouvai le courage nécessaire. Je lui tendis un coutelas et posai ma tête sur le billot. Et ce monstre-là me trancha le cou. Seul le visage changea à la fin de mon rêve. Ce n'était pas Maro, c'était mon père.

Je continuai à m'agiter dans mon sommeil et me réveillai à midi. J'avais mal aux cheveux, la tête me tournait, et je restai longtemps assis sur le bord de mon lit, à m'apitoyer sur moi-même et à maudire mon incapacité d'avoir confiance dans les gens. Mais cela ne me menait à rien. Je devais faire confiance à Maro et si je voulais être encore assez jeune pour pouvoir profiter de l'argent, je n'avais pas une minute à perdre.

La condition préalable, pour parvenir à lui faire confiance, me dis-je, était de le connaître le mieux possible. Les noms des trois personnes qui le connaissaient le mieux me revinrent clairement à l'esprit : le Dr Landmeer, le révérend Tyler et une fille prénommée Délia.

Par une de mes relations à la Clinique municipale d'Hygiène mentale, j'appris que le Dr Landmeer se réservait six heures par semaine sur le temps consacré à sa clientèle particulière pour traiter trois cas recommandés à lui par la clinique. J'appris aussi qu'il

s'intéressait spécialement aux recherches sur la psychothérapie des adolescents.

Afin de l'amener à me parler librement, je demandai à mon ami de la clinique de m'introduire d'abord auprès des directeurs comme le conseiller juridique d'une des grandes fondations philanthropiques cliente de *Denis & Denis*, avocats-conseils. Cette institution, insinuai-je, envisageait de faire don de sommes importantes pour des recherches destinées à soulager la misère humaine.

Un rendez-vous avec le Dr Landmeer me fut fixé pour le lendemain.

Le Dr Landmeer me rappela beaucoup un des psychanalystes que mon père m'avait envoyé consulter dans ma jeunesse. Il était court sur jambes et portait des verres épais à travers lesquels ses yeux bruns prenaient l'aspect de tortillons comme des nœuds dans une planche de sapin. Il me fit entrer dans son cabinet de consultation avec un visible enthousiasme.

« Mr. Williams, notre directeur, me dit que vous vous intéressez à la psychothérapie des adolescents, Mr. Denis.

— J'ai entendu dire, répondis-je, que c'est là un champ important pour la recherche psychiatrique. Je voudrais avoir un aperçu des travaux auxquels s'adonnent des hommes tels que vous.

— J'ai toujours eu le sentiment, dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil de cuir et en allumant son énorme pipe en écume de mer, que les techniques de travail sur les adolescents ont été trop négligées. C'est dans cette période entre l'enfance et l'âge adulte qu'une étude est nécessaire. Je sais combien cela est important parce que j'ai souffert de bien des troubles dont ces jeunes souffrent aujourd'hui et que, sans l'aide d'un homme qui me prit en affection, je... Mais inutile de vous raconter ma vie. Tout ce que je puis dire, c'est que je me sens vraiment proche de ces enfants qui ont peur et qui se rendent compte qu'ils sont indésirables. Rien ne justifie le nombre incroyable de jeunes mentalement estropiés ou détruits chaque année. C'est un crime.

— C'est précisément pourquoi je suis ici, dis-je. Maintenant, si vous voulez bien me dire quelque chose sur les cas qui vous ont été confiés par la clinique. Sans mentionner aucun nom, bien entendu. Simplement ce qu'ils présentent d'anormal et comment ils réagissent au traitement. »

Il me décrivit ses trois cas en détail. Je feignis de m'intéresser au jeune violoniste qui était devenu paralysé des deux mains peu après que son père eut quitté sa mère, et je posai des questions pressantes sur la brillante jeune fille qui, à l'âge de seize ans, avait éprouvé soudain un besoin irrésistible de se dévêtir en public. Enfin, il me parla du jeune nègre qui se croyait persécuté.

« Un garçon très intelligent, dit-il, mais inquiet. Il a l'impression que les gens lui mentent toujours. Quand il est venu me consulter pour la première fois, il a feint toutes les façons de parler et de se conduire que les Blancs aux idées préconçues attribuent aux Noirs : la voix profonde et l'accent traînant, la démarche indolente, l'air hébété... »

Je fis oui de la tête au souvenir de ma première rencontre avec Maro.

« Maintenant, bien entendu, poursuivait le Dr Landmeer, il ne se donne plus cette peine quand il est avec moi. Se composer l'attitude stéréotypée de l'homme de race noire est sa manière de se protéger dans ses rapports avec les non-Noirs. Comme vous le voyez, il est assez intelligent et sensible pour savoir que, la majorité des gens s'attendant à ce qu'il se comporte ainsi, il a toutes chances de les duper facilement. »

Tandis que Landmeer continuait de me le décrire, je compris que, depuis près de huit mois qu'il venait ici, Maro n'avait jamais révélé son don de perception multi-sensorielle. Je savais que, dans son désir de m'impressionner avec l'importance de ses travaux, Landmeer n'aurait pas manqué de mentionner cette étrange faculté s'il l'avait connue. Il était clair que, bien que Maro eût suffisamment confiance dans le médecin pour s'abstenir d'affecter certains traits attribués à sa race, il se défiait encore trop. Je lui pour se montrer tel qu'il était.

Cela devait me servir d'avertissement. Maintenant, une course était en quelque sorte engagée entre le docteur et moi-même. Si jamais Maro s'en remettait entièrement à Landmeer, il était perdu pour moi et pour l'avenir qui avait besoin de lui.

« Dites-moi, Dr Landmeer, est-il vrai, comme je l'ai entendu dire, que dans de tels cas, le sujet qui croit qu'on lui veut du mal est capable de violence ? »

Landmeer tira sur sa pipe.

« Vous devez comprendre que mon malade est émotionnellement instable. Il nourrit des hostilités profondément ancrées en lui. À l'âge de neuf ans, son père adoptif, un pasteur, lui révéla qu'il avait été abandonné par ses parents alors qu'il venait de naître. Le pasteur avait entendu un bébé pleurer et l'avait trouvé dans une boîte en carton posée sur un tas de détrit. En ouvrant la boîte, il avait découvert que celle-ci renfermait aussi un rat. Une transfusion sanguine opérée d'urgence avait sauvé le bébé, mais des cicatrices lui restent encore à ce jour sur les bras et le corps.

— Mon Dieu ! Pourquoi le lui a-t-on dit ? Pourquoi révéler un tel secret à un enfant de neuf ans ?

— Selon l'enfant, son père adoptif le lui aurait dit dans un moment de colère. Il voulait lui prouver que la Providence l'avait guidé vers l'endroit où se trouvait la boîte. Je crois que nous pouvons

comprendre certaines des raisons de l'amertume du malade envers le monde.

— Qui ne serait amer en apprenant une chose pareille ?

— Oui, qui ne le serait ? Avec une peur et une hostilité si profondément enracinées, un malade comme lui n'aurait sans doute pas de scrupules à commettre des actes de violence. Cependant, permettez-moi de vous faire remarquer que, dans ce cas, je suis très optimiste. Le garçon s'améliore. Je suis sûr qu'il finira par s'adapter à la société.

— Je vois que vos travaux sur les jeunes sont extrêmement importants, dis-je. Ils ne doivent pas se ralentir pour des questions d'argent. »

Son visage exprima une gratitude si chaleureuse que je décidai sur-le-champ, si mon projet avec Maro devait réussir, de faire don d'une part de mes honoraires pour les recherches du Dr Landmeer.

Néanmoins, je quittai le cabinet du Dr Landmeer plus perplexe et troublé que lorsque j'y étais entré. Pendant toute la conversation, j'avais eu l'impression qu'il manquait quelque chose. Le portrait qu'il m'avait fait de Maro ne cadrerait pas avec les éléments de la personnalité du garçon que j'avais déjà assemblés. Quelque chose n'allait pas.

*
* *
*

Chez le révérend Tyler, je devais découvrir une autre face du caractère de Maro. Mr. Tyler se montra tout disposé à me prêter son concours quand je lui eus appris que je faisais, pour le Service d'Assistance à l'Enfance, une enquête sur les enfants adoptés qui semblaient dans la délinquance.

« J'ai eu du mal avec ce garçon, monsieur, me dit le révérend en soulignant les mots du poing frappé sur la table. J'ai dû lutter pour le remettre dans le droit chemin. Il était perdu, mais avec l'aide du Seigneur, je l'ai arraché aux griffes du Malin. Il porte la marque de Caïn, certainement. Mais nous sauverons son âme.

— Ce qui nous intéresse, au Service d'Assistance, c'est de savoir comment il est exactement, mon révérend. Il peut y avoir un indice qui nous sera utile pour les autres enfants dont nous avons à nous occuper. »

Il secoua la tête.

« Il a toujours été très susceptible. Quoi que vous désiriez obtenir de lui, il faisait exactement le contraire. Je suis d'une nature calme, Mr. Denis, mais il y a eu des moments... Alors qu'il n'avait que neuf ans, il s'est querellé avec un camarade. Il avait saisi ce garçon à la gorge et brandissait un couteau de l'autre main. Je les ai surpris à

l'improvisiste. Si le Tout-Puissant ne m'avait envoyé pour intervenir, il aurait tué cet enfant.

— Comment savez-vous qu'il l'aurait tué ? Peut-être voulait-il simplement l'effrayer. Peut-être savait-il que vous n'étiez pas loin et que vous l'en empêcheriez.

— Vous croyez cela ! s'exclama le pasteur avec des yeux farouches. Vous ne connaissez pas Maro. Il a toujours été violent. Il y a encore quelques années, malgré tous mes efforts, il m'était impossible de lui inculquer la crainte du Tout-Puissant. Entre ce couteau et le cœur de l'autre garçon, il n'y a eu pour empêcher cet acte que ma main dirigée par la Providence. Après tout, Mr. Denis, qu'est-ce qui empêche les hommes de se détruire mutuellement, sinon la crainte de la Colère Divine ?

— La foi dans l'humanité... murmurai-je d'un air absent, en pensant à ce que Maro eût dit en entendant cela.

— Vous dites ?

— Rien, fis-je. Je pensais tout haut, c'est tout.

— En tout cas, je puis vous dire qu'il m'a fallu personnellement beaucoup d'efforts et l'appui du Très-Haut pour faire entrer dans l'esprit de ce garçon la peur de l'Enfer. Mais grâce au Ciel, j'y parviens. Maro a montré ces temps-ci un penchant pour la religion qui me donne de grands espoirs. Ne serait-ce pas merveilleux s'il était appelé à devenir un ministre de Dieu ? »

Je convins que ce serait merveilleux et pris congé du révérend Tyler. La vocation religieuse ne cadrerait pas avec ce que je savais du caractère de Maro. Pas plus que l'incident du couteau. Si Maro avait eu vraiment l'intention de poignarder son camarade, il était certainement trop prompt et trop habile pour que le révérend eût été capable de l'en empêcher. Il l'aurait vu, ou entendu, ou senti venir. La question était en fait : pourquoi *n'a-t-il pas* tué l'enfant ? Je n'avais pas encore la réponse. Au lieu de comprendre Maro, je découvrais une nature plus complexe et plus changeante qu'aucune que j'eusse jamais connue.

*
* *
*

Il ne me restait plus qu'une personne à voir : celle qui, probablement, le connaissait plus intimement que toute autre. Pourrait-elle me fournir la clef de la nature de Maro ?

Délia Brown habitait un appartement au coin de la 127^e Rue et de Lenox Avenue. Elle ne voulut pas me laisser entrer pour commencer.

« Je ne suis pas de la police, Délia, lui dis-je. Je ne vous demande pas de me dire où se trouve Maro. Je l'ai déjà vu et j'ai parlé au Dr Landmeer et au révérend Tyler. C'est avec vous que je veux

m'entretenir maintenant... »

Elle entrebâilla la porte un peu plus, mais j'aperçus dans sa main un pic à glace.

« À quel sujet ? »

Je décidai de me risquer à dire la vérité.

« Sur la façon de faire confiance à Maro. Il veut que j'aie confiance en lui et je dois d'abord le connaître. Je me plais à croire, Délia, que si vous êtes vraiment une fille dans son genre, vous n'avez pas besoin de cet instrument. »

Ces paroles la vexèrent. Elle me lança un regard pénétrant, puis baissa les yeux sur son pic à glace. Elle posa celui-ci sur la table et s'éloigna de la porte. Comme je poussais le battant pour entrer, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

« Alors vous le connaissez, dit-elle. Je ne peux pas lui ressembler. C'est un naïf. Vous pouvez le lui dire si vous voulez.

— Ainsi Maro fait confiance aux gens. Il n'a pas peur d'eux. »

Elle haussa les épaules.

« Il n'a peur de rien ni de personne. Il est trop simple et confiant pour craindre quelqu'un. Il est tellement enfant.

— Alors pourquoi fait-il celui qui a peur ? Pourquoi est-il si sauvage et si violent ?

— Sauvage et violent ? Maro ? » Elle ouvrit de grands yeux et se mit à rire. « Oh ! Est-ce possible ? Je croyais à vous entendre que vous saviez vraiment comment il était. Mais c'est l'être le plus paisible, le plus doux qui soit au monde. Il ne ferait pas de mal à une mouche. »

Cette description ne se rapprochait pas davantage du Maro que je connaissais. Elle ne concordait pas avec le portrait du garçon qui m'avait planté son poing dans la figure et m'avait bourré les côtes à coups de pied la première fois que nous nous étions rencontrés. Je commençais à me sentir de plus en plus stupide. Chaque fois que je tendais la main pour saisir son image, elle me glissait entre les doigts comme une savonnette mouillée. Cette fille ne le connaissait pas non plus.

En fait, aucun de ceux qui le touchaient ne le connaissait vraiment. Il n'avait fait part à personne de son don de perception multi-sensorielle et je commençais à soupçonner qu'il avait soigneusement dissimulé les traits de son caractère qui ne concordaient pas avec les différentes idées qu'ils se faisaient de lui.

« ... C'est un enfant faible, disait-elle. Il faut que je le protège contre lui-même. Si je ne le reprenais pas tout le temps, il laisserait les gens lui marcher sur les pieds et abuser de son bon cœur. La semaine dernière, il a donné à un étranger le dernier dollar qu'il possédait. Vous imaginez-vous cela ? À un parfait étranger. Maro a besoin que je prenne soin de lui et que je veille sur lui. Mais il va mieux. Je l'ai

convaincu de se tenir à l'écart des mauvaises fréquentations. D'autres garçons le poussent à faire des choses répréhensibles. Il est si sottement confiant. »

Elle me prit par la manche. « Non pas que cela m'importe vraiment. Avec la femme qui convient, capable de lui donner l'amour qu'il lui faut, il pourrait devenir quelqu'un d'exceptionnel. Et il est en train de changer. Il acquiert du bon sens. Et s'il est une chose qui fait défaut à l'homme en ce monde, c'est le bon sens. J'ignore quelle sorte de travail vous avez pour lui, mais vous pouvez lui confier ce que vous voudrez. » Elle eut un rire las. « Mr. Denis, ce garçon ne connaît pas assez la vie pour être malhonnête. Personne ne lui a jamais dit la vérité sur le Père Noël. »

J'écoutais parler Délia et, en regardant notre image dans la glace trouble de sa table de toilette, je compris soudain le secret de Maro. Chaque détail se mettait en place. Avec son don exceptionnel de perception, Maro était capable de déceler les sentiments d'une personne et de savoir instantanément ce qu'elle pensait de lui. Et il reflétait simplement le caractère que cette personne lui attribuait, se protégeant à la manière d'un caméléon. Maro se comportait comme un miroir. Pour le Dr Landmeer, c'était un névropathe, à qui l'on ne pouvait se fier. Et il était cela parce que le docteur ne le croyait pas digne de confiance. D'autre part, comme le docteur croyait le guérir, Maro allait mieux. Pour le révérend Tyler, Maro avait été une âme perdue ; et comme le révérend croyait être en train de le sauver, Maro devenait dévot. Pour Délia, qui voyait en Maro un jeune garçon faible d'esprit ayant besoin de ses soins et de sa protection, Maro était enfantin ; et comme elle se voyait elle-même lui donnant la force de se protéger du monde, Maro devenait adulte.

Maro était toutes ces choses, et aucune d'elles. Il offrait à chaque personne la part de lui-même dont elle avait besoin. Pour moi qui avais vu en lui une créature sauvage, étrange et violente, il s'était montré sauvage, étrange et violent. Je n'avais pas eu confiance en lui et il avait reflété ce manque de confiance. Et maintenant je craignais qu'il ne fût capable de me tuer. Alors...

*
* *
*

En rentrant chez moi, je songeai tout le long du chemin à ce que j'avais appris. Que les étranges talents de Maro eussent été créés ou non dans le bouleversement d'une mutation génétique, il ne faisait guère de doute pour moi que les événements inhabituels de son enfance avaient contribué au développement de ses métamorphoses. C'était précisément pour cela qu'ils tenaient à lui : il était un accident d'hérédité à l'effet multiplié par un environnement hostile

exceptionnel, une combinaison qui pouvait ne jamais plus se reproduire. Ils avaient besoin de lui et c'est pourquoi il devait partir. À moi de faire le nécessaire pour ce départ.

Je me trouvais aux prises avec un étrange cycle. Maro était digne de confiance... Je pouvais me reposer entièrement sur lui... *à condition de croire honnêtement pouvoir le faire*. Et je ne pouvais pas feindre de croire. Il s'en apercevrait et ce serait fatal. Je devais mettre ma vie dans ses mains... ou sinon renoncer à tout.

Maro était le miroir. C'était à moi de changer.

Il m'attendait dans mon appartement comme je m'en étais douté. Il fumait mes cigarettes et buvait mon whisky, les pieds sur la table à thé, image parfaite du jeune voyou que j'avais vu en lui.

Je restai là, à le regarder tranquillement, sans penser à rien, détendu et en état de réceptivité. Sachant ce qu'il était réellement, je n'avais plus peur de lui et il le sentait intuitivement.

Il se mit à rire. Puis, remarquant l'expression de mon visage, il posa sa cigarette et se leva, les sourcils froncés.

« Eh ! fit-il. Qu'est-ce qu'il se passe ? » Il huma l'air et le frotta entre ses doigts. Il roula les yeux, les ferma et se balança d'avant en arrière comme il avait fait la première fois que je l'avais vu.

« Vous avez changé », murmura-t-il. Il y avait de la crainte dans sa voix. « Votre souffle... il est comme l'eau froide d'un ruisseau dont on voit le fond, et vous sentez lisse et clair comme du cristal. » Il était décontenancé. « Je n'ai jamais vu quelqu'un changer comme cela. » Son expression passa successivement de l'amertume au dédain, à la peur, à la colère, à l'amusement, à la supplication, à une simplicité puérile, pour finir par ne plus refléter aucun sentiment. On eût dit qu'il essayait tous les masques de son répertoire, tâtonnant pour trouver ce que j'attendais de lui, ce que je croyais qu'il était ; lequel, parmi les divers Maro, je voulais qu'il fût. Mais comme il l'avait dit, j'étais devenu lisse, comme de l'eau froide ou du cristal limpide.

Il se remit dans son fauteuil et attendit. Il sentait que je le connaissais et il attendait de voir ce que j'allais faire. L'eau froide, le cristal limpide qu'il voyait en moi devaient devenir un miroir. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un allait être ce que voulait Maro. Quelqu'un allait refléter ce dont il avait besoin, lui, Maro. Et ce dont il avait besoin plus que toute autre chose en ces années d'adolescence était qu'on eût confiance en lui.

Je surpris son regard qui se portait sur le tiroir de la table de chevet. Il savait que j'y avais mon revolver. On eût dit qu'il sentait que j'étais disposé à lui faire confiance et qu'il me montrait comment le prouver. Ce que j'avais à faire était clair. Je devais essayer de me tuer, avec la certitude qu'il interviendrait pour m'en empêcher.

Tout mon être se rebellait. Si je me trompais ? Si Maro n'était

nullement ce que je croyais ? S'il n'arrêtait pas mon geste ? C'était stupide, complètement ridicule de se fier à quelqu'un de la sorte. Aucun homme ne placerait une telle confiance même en son propre...

Une image jaillit dans mon esprit, un souvenir de mon enfance. Mon père debout au pied de l'escalier. Moi-même cinq ou six marches plus haut. Il tend les bras et me crie de sauter. Il m'attrapera. J'ai peur. Il me flatte... Il m'assure que papa ne me laissera pas tomber. Je saute. Il se recule et je pousse un hurlement en m'abattant sur le sol. J'ai mal et je suis en colère. Pourquoi m'as-tu menti ? Pourquoi ?... Et l'éclat de rire et les paroles et la voix de mon père, que je n'oublierai jamais : « C'est pour t'apprendre à ne te fier à personne... pas même à ton père. »

Était-ce pour cela que je ne m'étais jamais marié, que je n'avais jamais aimé, ni cru en personne ? Était-ce la peur qui m'avait emprisonné toutes ces années derrière l'épaisse et sûre carapace de la suspicion ? Je compris clairement à ce moment que ma décision était aussi importante pour moi que pour Maro. Si je reculais maintenant, jamais plus, de ma vie, je ne pourrais avoir confiance en personne.

Il m'observait. Il voulait que j'aie foi en lui.

Sans un mot, j'allai au tiroir, je l'ouvris et y pris mon revolver. Je m'assurai qu'il était chargé, puis je vins me placer face à Maro. Il ne montra aucune émotion, ne fit pas un geste.

« J'ai confiance en toi, Maro, dis-je. Tu as besoin d'une preuve de ma foi en toi. Eh bien, moi aussi. Voyons si je suis capable de te la donner... si je puis presser sur cette détente... »

Je portai le canon du revolver à ma tempe droite.

« Je vais compter jusqu'à trois. Je veux croire que tu m'arrêteras avant que je me tue. »

Il sourit.

« Le ferez-vous vraiment ? Peut-être que je ne vous arrêterai pas. Peut-être que je serai trop lent. Peut-être...

— Une.

— Vous êtes stupide, Mr. Denis. Un demi-million de dollars ne vaut pas de courir un risque pareil. Ou ne serait-ce pas l'argent, tout compte fait ? Qu'espérez-vous prouver ?

— Deux. » Mon doigt réagirait-il au commandement ? Étais-je capable de le faire ? Alors, comme si nos esprits étaient pour ainsi dire venus en contact un instant, j'eus conscience que je le ferais... aussi clairement que j'eus conscience qu'il me sauverait. Rien d'autre ne valait la peine d'être compris. Cela me semblait bon.

Le sourire s'effaça de ses lèvres. Il respira profondément et serra les poings. Ses yeux étaient dilatés.

« Trois. »

Je pressai la détente sans fermer les yeux.

En cet instant entre moi et l'éternité, Maro bondit. Sa main jaillit et écarta le revolver. La balle m'effleura le front et s'écrasa dans le mur près de nous. La flamme blanche de l'explosion me brûla le visage et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je le sentis au-dessus de moi. Il m'avait mis une serviette humide sur le visage.

« Ce ne sera rien, dit-il. Des brûlures de poudre. J'ai appelé un médecin.

— Il s'en est fallu de peu, dis-je.

— Vous êtes fou ! » Il se mit à arpenter nerveusement la pièce en se cognant les poings l'un contre l'autre. « Un bougre de fou. Vous n'auriez pas dû faire ça.

— Tu as voulu que je le fasse. Je suis heureux de l'avoir fait. C'était autant pour moi que pour toi. »

Il était surexcité maintenant. Je l'entendais aller et venir. Il repoussa d'un coup de pied une moquette qui se trouvait sur son chemin.

« Je n'aurais pas dû attendre si longtemps. Je ne pensais pas que vous alliez vraiment le faire. Je ne savais pas. Personne n'a jamais cru en moi de cette façon. Je crois que, toute ma vie, j'ai attendu quelqu'un qui aurait réellement confiance en moi. Je ne pensais pas que ce serait vous. »

J'acquiesçai de la tête.

« Je ne le pensais pas non plus. Je n'ai jamais eu confiance en personne comme cela depuis que j'étais un tout jeune enfant. J'ai trouvé en moi quelque chose de profondément enfoui et que je croyais détruit. L'expérience en valait la peine.

— Mr. Denis... » Il se recula et huma l'air.

« Qu'y a-t-il ?

— Il y a quelque chose là. Loin d'ici et cependant proche. De la musique, mais non pas de la vraie musique. Des rubans de sons violet pâle et ambrés qui s'enroulent autour de moi et se dissolvent. C'est ici, maintenant, et pourtant c'est loin, dans l'avenir.

— C'est le lieu et le moment pour toi, Maro. Ils ont besoin de toi là-bas, pour ce que tu es, comme tu es. Et tu as besoin d'eux. Tu dois leur faire confiance.

— Je me fie à vous, Mr. Denis. Si vous dites que c'est honnête, j'irai.

— C'est honnête. Je ne dis pas cela pour de l'argent, tu le sais. Je fais don de mes honoraires à la clinique. J'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut. Je prends ma retraite. Ce sera le dernier travail que j'aurai fait pour eux.

— Vous imaginerez quelque chose à dire au Dr Landmeer, à mon père et à Délia pour moi.

— Oui. »

— Je lui dis comment appeler le service des messages téléphonés pour leur faire savoir qu'il était prêt à partir. Ils lui diraient où attendre et enverraient quelqu'un le chercher. Il me prit la main et l'étreignit longuement.

« Mr. Denis, je pense que vous aimeriez savoir. Cette musique que je voyais et ressentais... vous aviez raison. Elle venait d'eux. Elle me suggérait la raison pour laquelle ils ont besoin de moi.

— Peux-tu me l'expliquer ?

— Ce n'est pas net, Mr. Denis. Mais j'ai vu une image d'une grande réunion de personnes. Elles ne peuvent pas se comprendre entre elles et aucune ne sait ce que veulent les autres. Les mots semblent avoir perdu tout sens. Comme... comme ce qui s'est produit dans l'Ancien Testament quand a été construite la Tour de Babel. Il y a une confusion terrible. Je crois qu'ils ont besoin de moi pour les aider à se parler les uns aux autres et avoir confiance les uns dans les autres... et vivre en paix.

— Je suis heureux de savoir cela, Maro. Je me sens mieux.

— Adieu, Mr. Denis.

— Adieu. »

J'attendis d'avoir entendu claquer la porte et alors j'enlevai la serviette de sur mon visage et me tournai pour m'asseoir sur le bord du lit. Je fouillai dans mes poches pour y chercher mon briquet. Je l'allumai et le tins devant mon visage. Une sensation de chaleur intense, un grésillement et une âcre odeur de poils roussis à l'instant où la flamme lécha mes sourcils... mais pas de lumière.

Alors je compris ce que c'était que d'être totalement aveugle.

Je me recouchai et, de quelque part, entrèrent par ma fenêtre des flots de musique. L'espace d'un instant, je crus entendre cette musique comme Maro l'avait entendue : comme des rubans sonores violet pâle et ambrés s'enroulant autour de moi et se dissolvant. Mais bientôt l'image multiple avait disparu, et j'entendis les accents étouffés de la mélodie comme j'ai entendu tous les sons et la musique depuis lors. Dans la nuit...

Traduit par ROGER DURAND.

Crazy Maro.

© Mercury Press, Inc., 1960. Publié avec l'autorisation de l'auteur et de l'agent de l'auteur, Robert P. Mills, Ltd.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE LABYRINTHE DE LYSENKO

Par David Grinnell

Le biologiste soviétique Trofim Denissovitch Lyssenko se fit le défenseur d'une forme outrancière de lamarckisme. Il professait que les caractéristiques acquises par un être vivant pouvaient être transmises de façon héréditaire, et il attaqua avec virulence les idées de Mendel et de ses continuateurs. De telles conceptions ne pouvaient qu'enchanter Staline, et Lyssenko, comblé d'honneurs par le dictateur, fut pendant quelques années le biologiste le plus influent de son pays. Après la mort de Staline, Lyssenko perdit progressivement son audience et ses positions officielles. Il fut destitué en 1965 de la direction de l'Institut de génétique d'Odessa, poste qu'il avait occupé depuis 1940. Par une de ces ironies dont l'Histoire a le secret, cette destitution coïncida avec le centenaire de la publication du premier article de Mendel sur ses travaux de génétique. Mais si Lyssenko avait eu raison ? On eût pu contrôler, à travers le choix du milieu, les caractères héréditaires de l'homme, pour en faire un surhomme. Au préalable, il eût fallu expérimenter sur des animaux : des souris, par exemple.

En devenant le maître de ces moyens, l'homme peut créer des formes qui ne sont pas apparues et n'auraient pas pu apparaître dans la nature, même en des millions d'années.

TROFIM DENISSOVITCH LYSENKO

LE professeur Borisov avait réussi à choquer ses auditeurs. Il avait joui longtemps de leur sympathie, en fait pendant plusieurs mois. Des mois au cours desquels il avait réussi à se glisser à travers la frontière, en Finlande, au cœur de l'hiver. Des mois au cours desquels il s'était caché à bord d'un bateau de pêche finlandais et avait pu gagner la Suède. Des mois au cours desquels il avait vécu au jour le jour, réfugié

sans ressources, évadé d'un régime politique qu'il avait rejeté, jusqu'à ce que les savants américains qui l'estimaient fussent en mesure de lui obtenir les papiers nécessaires et le poste, tellement apprécié, dans les laboratoires d'expérimentation de cette université de Corn Belt.

Et à présent, ceci !

Le professeur agita violemment les mains, un peu bouleversé de troubler ses amis de fraîche date. « Mais bien sûr, je ne suis pas communiste... me faut-il vous le répéter continuellement ? Voulez-vous que je vous raconte ce que j'ai pu subir ? Ne suis-je plus le même homme que celui que j'étais il y a une heure... hier... le mois dernier ? Un bon biologiste, un bon croyant en la démocratie, en la liberté de la parole et de la conscience ? *Da !* Je suis tout cela... et cependant je répète que Lyssenko a raison. »

Melvin Raine secoua la tête. C'est grâce à lui que ce réfugié russe avait été invité. C'est sur son dos que cela retomberait s'il était prouvé maintenant qu'ils avaient donné asile à un hypocrite. Cependant... ce que Borisov avait déclaré pouvait le faire croire. L'intégrité de cet homme ne faisait aucun doute. Il possédait cette qualité innée de refuser de transiger sur quoi que ce fût qu'il croyait être faux. Alors, qu'allaient-ils faire maintenant de cette affaire Lyssenko ? Comment un savant, ayant le moindre respect de soi-même, pouvait-il avoir foi en ce charlatan... en ce pseudo-savant qui avait été soutenu par les ordonnances d'un Politburo composé de bureaucrates d'un État policier ?

Raine exprima ses pensées à haute voix : « Et cependant, vous continuez à persister dans votre étrange attitude. Vous trahissez notre intelligence en croyant à ces idées démodées de Lyssenko. C'est du pur lamarckisme... cette théorie de l'hérédité des caractères acquis qui, depuis un siècle, a été réfutée par un millier de laboratoires.

— Oh ! non ! non ! » Le petit Russe était extrêmement bouleversé, mais très affirmatif. « C'est vous qui ne comprenez pas. Je ne suis pas d'accord avec la *politique* de Lyssenko. C'est un communiste, un fanatique. Moi, je suis un homme libre, un démocrate. Et, cependant, je vous déclare qu'il peut avoir raison pour cette seule chose, tout en ayant tort pour un millier d'autres. Et je vous dis que cette seule chose-là, j'en ai vu la preuve en Russie... elle m'a été démontrée, à mon entière satisfaction. »

Les hommes réunis dans le bureau de Raine gardaient le silence. C'étaient des membres de la faculté, des biologistes, des professeurs de l'art vétérinaire, des botanistes, des hommes intègres, des savants. Il était évident que Borisov ne jouissait désormais de la sympathie d'aucun d'entre eux.

« J'aimerais vous poser une question, dit finalement l'un d'eux. Croyez-vous que ce fût juste, disons pour la science, qu'un homme tel

que Galilée ait été persécuté pour ses opinions par un tribunal inquisitorial ?

— Ah ! oui, hurla Borisov, le tribunal était dans son tort... car pour cette seule chose Galilée avait raison. Je suis très heureux que vous en ayez parlé. Très heureux. Car permettez-moi de vous demander ceci : Galilée avait raison en croyant en ses découvertes astronomiques et en déclarant que la Terre tournait ; mais combien d'autres choses en lesquelles Galilée croyait personnellement étaient-elles erronées ? Ne partageait-il pas l'ignorance et le parti pris de son époque envers tout le reste ? Ne croyait-il pas au droit divin des rois, en l'esclavage, en la servilité permanente des serfs et des femmes, en des centaines et des milliers de fausses conceptions ? D'après nos étalons actuels, ne serait-il pas un bigot indécrottable, un réactionnaire ?

» Donc... mais pour cette seule chose, Galilée avait raison. De même... pour cette seule chose Lyssenko a raison. Il partage la folie du pays où il vit mais, contrairement à ce qui s'était passé pour Galilée, ce pays inconstant choisit de soutenir sa seule découverte et de supprimer ses adversaires. Il se peut qu'un jour Trofim Denissovitch perde son habileté politique et alors ce seront ses adversaires qui édicteront la « Vérité » marxiste en ce qui concerne la génétique. Tout ceci n'est qu'un simple accident de la politique. Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec la question de savoir si sa découverte est juste ou fausse ? »

Raine se pencha en avant. Il regarda l'homme, l'étudia. Le regard des yeux bleus de Borisov exprimait son désarroi, son visage était ridé et agité de tics. Ses cheveux, gris avant l'âge, étaient en désordre. Oui, se dit l'Américain, cet homme-là était de bonne foi. Borisov croyait en ce qu'il disait et il l'avait dit parce qu'il était implicitement honnête.

« Si, dit Raine en pesant soigneusement ses paroles, si vous avez la preuve que les théories de Lyssenko sur l'évolution et l'hérédité des caractères acquis peuvent être démontrées, seriez-vous disposé à en faire l'expérience ici – dans les conditions que nous vous fixerons – pour en apporter une nouvelle fois la preuve ? »

Borisov fronça les sourcils et passa la main dans ses cheveux avant de répondre : « Oui.

— Alors, voulez-vous que nous nous revoyions demain pour mettre au point les détails de cette expérience à notre satisfaction mutuelle ?

— Pourquoi attendre à demain ? Prenons la décision immédiatement. Après tout, si nous voulons travailler sur des générations, il nous faudra peut-être des années... Avez-vous des suggestions à faire ? »

L'un des biologistes, un sourire rusé aux lèvres, déclara : « Que diriez-vous de répéter l'expérience de Weismann sur les souris ? Nous pourrions peut-être essayer d'élever des souris sans queue ? »

Borisov se tourna vers lui, secouant un doigt. « Et voilà exactement où je voulais en venir en vous disant que vous ignorez ce que fait Lyssenko. Weismann a essayé de réfuter la thèse de Lamarck en coupant les queues de vingt-deux générations de souris. La dernière génération naquit avec des queues exactement aussi longues que la première. Ha... ha... vous exclamerez-vous, tout ceci ne fait que prouver que l'on ne peut hériter des modifications acquises ! Et puis vous vous affairerez tous pour déclarer que les femmes chinoises ont bandé leurs pieds pendant des millénaires, mais qu'elles continuent à naître avec des pieds normaux ! Ha... ha... ajouterez-vous alors, voici une double preuve ! Alors qu'au fond tout ceci ne prouve rien du tout ! Rien, sauf que la nature se moque des imbéciles ! »

Il s'interrompt pour reprendre son souffle, puis poursuit : « Permettez-moi de vous donner des explications et faites-moi la faveur de m'écouter. Les souris n'ont pas perdu leur queue parce qu'il n'y avait aucune raison *pratique* pour elles de les perdre. Il n'existait aucune nécessité pour elles d'être sans queue. Il n'existait pas de besoin ambiant pour cela. Cela ne rimait à rien, n'avait, aucun sens et était inutile. Les souris se reproduisaient tout simplement en ignorant le scalpel de Weismann. Les pieds bandés rendaient les femmes chinoises maladroites de leurs pieds, aussi leur organisme rejetait cette stupidité. Même si une société artificielle l'exigeait, le corps était trop avisé pour s'y plier.

» Maintenant, essayez de bien comprendre ceci. Un corps, une plante, un animal ne transmettra une caractéristique acquise que si celle-ci a été acquise en réponse à un *besoin urgent* de son système, en vue de survivre. Une semence qui tombe sous un climat étranger s'adapte à celui-ci ou meurt. Si elle s'adapte, elle transmet son adaptation à ses descendants ou bien ceux-ci meurent. Burbank savait cela. Les horticulteurs le savent. Seuls l'ignorent les biologistes imbéciles dans les universités.

— Et les mutations ? demanda Raine. Vous n'ignorez pas que l'on a prouvé que l'un des moyens pour la création d'espèces nouvelles est la mutation de la cellule germinative, par l'altération des chromosomes. Au cours de la survie, seuls les individus mutants possédant une qualité bénéficiaire, à la suite de cet accident génétique, survivront.

— Il n'en est pas ainsi. Considérez les poissons des cavernes, dit Borisov. Il s'agit là d'une découverte faite par vous, les Américains. Mais dans vos belles théories vous l'ignorez. Ces poissons découverts dans des cavernes sans lumière n'ont pas d'yeux. Mais sortez-les de leurs cavernes et faites-en un élevage dans des eaux exposées à la lumière et, très rapidement, en quelques générations, leurs yeux reviennent. Pourquoi ? Manifestement, à l'origine, ces poissons avaient été pris au piège dans ces cavernes. Dans l'obscurité leurs yeux

étaient inutiles... pire que ça, étant sensitifs, ils étaient un désavantage, une menace pour leur vie. Par conséquent, génération après génération, ils se rétractèrent, s'atrophiaient, jusqu'au moment où ces poissons naquirent dans ce nouvel état atrophié, adapté à la vie souterraine. Cependant, de retour à la lumière, le besoin d'yeux se réaffirma et, au bout de quelques générations, ceux-ci revinrent. Il n'est pas question de mutation dans ce cas, n'est-ce pas ? » Il s'interrompit, leva la main et continua : « Aussi, dans cette expérience, il nous faudra oublier ces souris sans queues. Si vous voulez employer des souris, il faudra créer pour elles des conditions qui les *obligeront* à se modifier pour survivre. Qui les obligeront à acquérir une qualité que leurs descendantes devront également posséder pour survivre. Vous verrez bien. Aussi, voici ce que je propose : pourquoi ne développerions-nous pas leur intelligence ? Nous obligerons les souris à se servir de leur cerveau. Nous élèverons des souris qui pensent, parce que ce sera peut-être l'expérience la plus aisée pour nous. »

Raine hocha la tête. « Je ne crois pas que ça marchera, cependant ce serait une base acceptable. »

*
* * *

Raine et Borisov, ainsi que plusieurs autres, élaborèrent les détails de l'expérience et en un mois l'installation fut prête.

Les savants qui avaient été présents à la première soirée se réunirent dans une vieille ferme, à quelques kilomètres de la ville. Cette ferme, avec sa maison d'habitation délabrée, avait été achetée quelques années auparavant par l'université, qui, jusqu'alors, ne lui avait trouvé aucune utilisation. Raine et Borisov firent entrer leurs collègues. L'intérieur de la maison avait été rasé au point que le bâtiment ressemblait à une énorme grange. Ce n'était plus qu'une coque vide. Il était difficile de décrire ce qu'elle contenait à présent, sauf en disant qu'elle ressemblait étrangement à un abdomen géant, bourré d'intestins se croisant et s'entrelaçant, faits de tubes de sept à vingt-cinq centimètres de diamètre, certains transparents, d'autres translucides, d'autres encore en matière plastique noire. L'intérieur de la maison, sauf quelques coins et quelques postes d'observation disposés de-ci delà sur des plates-formes, n'était plus qu'un système fermé et extrêmement complexe de tubes. Les savants surpris les regardèrent les yeux ronds.

Borisov donna des explications : « Nous avons l'intention de faire l'élevage de souris astucieuses et ayant un esprit très vif. Il s'agit là aussi de caractéristiques héréditaires. Partant de là, nous créerons une race de souris capables de faire des déductions, de tirer des conclusions, de faire des prévisions pour le lendemain.

» Ce sera l'application de la loi de Lyssenko, telle qu'elle a été condensée par lui-même. » Il sortit de sa poche une petite brochure à couverture grise, trouva le passage qu'il cherchait et traduisit : *« L'altération des besoins, c'est-à-dire de l'hérédité d'un corps vivant, réfléchit toujours les effets spécifiques des conditions de l'ambiance extérieure, sous réserve que celui-ci les assimile. »*

» Aussi avons-nous créé ici une ambiance extérieure pour les souris. C'est ce labyrinthe fermé, complètement coupé du monde externe. Les souris vivront et se reproduiront à l'intérieur de ce système. Nous y avons créé, en accord avec la théorie de Lyssenko, des conditions qui *forceront* l'espèce des souris à se modifier pour acquérir l'intelligence. Voici ce que c'est. Ce labyrinthe de tubes, qui sera leur domicile, ne présente fondamentalement pas beaucoup de différences avec les trous et les fentes sombres que les souris habitent dans les maisons. Mais il est rempli d'astuces. Il est mobile. Ses tubes se déplaceront, ses connexions se modifieront d'après un rythme mathématique. Systématiquement, au cours de cycles de plus en plus complexes, les différents points d'entrée pour la nourriture se déplaceront. Jour après jour ils changeront, mais se répéteront par des cycles que les souris devraient être en mesure de déterminer sans trop de retard, au début.

» Naturellement, au commencement, les souris seront troublées, car pour obtenir de l'eau il leur faudra venir en un endroit, pour obtenir du sel dans un autre, de la viande dans un troisième, des fruits dans un quatrième et ainsi de suite. De son vivant chaque souris assistera au changement régulier de ces endroits. Il faudra qu'elle apprenne à déterminer à l'avance le changement du lendemain, car il n'y aura jamais suffisamment de nourriture pour toutes. Tandis que cette expérience suivra son cours, tandis que de futures générations naîtront, des problèmes nouveaux seront ajoutés, des dangers seront disposés dans les tubes. Ces souris se verront obligées d'acquérir une habileté de plus en plus grande pour résoudre les problèmes, ou bien elles s'éteindront. »

Il s'interrompit pour reprendre haleine. Les savants considérèrent la masse déconcertante de tubes, représentant probablement des kilomètres de longueur, entassés dans cet espace entre les murs en bois du bâtiment de la ferme.

« Dans les tubes il y aura des cycles de lumière. Il y aura des vagues de chaleur et de froid. Généralement il n'y aura pas assez de chaleur, du moins à partir de la troisième ou de la quatrième génération. Mais les souris disposeront des moyens bruts pour produire de la chaleur, si elles réussissent à apprendre à s'en servir. Il y aura des phases spéciales au cours desquelles leur développement devra obligatoirement s'opérer. Lumière, chaleur. Nous allons leur donner plus d'oxygène qu'il n'y en a dans l'atmosphère normale ; cela

les aidera à penser et à se mouvoir plus rapidement. Le professeur Raine m'a donné son accord à ce sujet. Nous allons même, au début, les ravitailler avec un lait de composition spéciale, chimiquement similaire au lait humain. Lyssenko prétend que la sève d'une plante nourricière peut exercer une influence sur l'hérédité d'une branche greffée d'une autre espèce. Tout ceci est admissible dans notre expérience. »

Ils inspectèrent le labyrinthe. Raine en déroula les plans, en expliqua les différentes subtilités, leur montra les machines qui en assureraient le fonctionnement, les programmes de ravitaillement et les alternances de chaleur destinées à créer des « saisons » dans ce monde de souris scellé sur lui-même.

« Le professeur Borisov et moi-même avons des opinions très divergentes quant à la façon dont ceci se terminera. Je prétends que la vingtième génération de souris sera tout aussi ignorante que la première, que celle-ci ne transmettra aucune intelligence de base à ses descendants. Je prétends, en outre, que si quelque chose d'étrange devait se manifester, je prouverais qu'il s'agit d'une mutation et j'affirme que nous en trouverions la preuve sur le propre corps de l'éventuel phénomène. »

Borisov haussa les épaules. « Vous verrez. À propos, messieurs, nous ne nous servons pas de souris blanches de laboratoire pour notre expérience. Nous sommes d'accord sur le fait que leur albinisme et leur procréation artificielle ne correspondent pas aux normes de la nature. Nous commencerons cette expérience avec la souris grise, domestique, sauvage, prise dans la ville elle-même. Et... nous allons la commencer sur-le-champ. »

Il ouvrit une soupape dans un gros tube, en sortit une boîte d'où provenaient des *couic* excités, souleva un volet sur le côté de la boîte qu'il avait pressée contre l'ouverture du tube. Il y eut un bruit de petites pattes précipitées quand les souris passèrent dans le tube. Il prit une autre boîte. « Au tour des femelles. » De nouveau, un bruit de petites pattes précipitées.

« Et maintenant, nous verrons. »

*
* * *

Six mois plus tard, Borisov et Raine se tenaient sur le poste d'observation supérieur, près du toit de la vieille maison, observant les mouvements des petites souris grises à travers les côtés d'un large tube transparent. À cette heure, le point d'entrée des fruits se trouvait en cet endroit et ils venaient d'y placer la ration prévue. Au moment où ils le firent, il n'y avait pas la moindre souris en vue, mais, au bout de trois minutes, il y eut un éclair gris et une souris se trouva près de la

nourriture, la retournant, la grignotant. Puis, quelques secondes plus tard, il y eut plusieurs souris et, peu après, toute une foule.

D'un mouvement sec, Raine referma sa montre. « Presque dans le même temps qu'hier, dit-il. Pas mal. Mais ce peut être un coup de chance. »

Borisov se tâta le menton. « Ou ce peut être une vieille souris, très expérimentée, qui était en chasse. Cependant, je crois bien que la première avait réussi à calculer où se trouverait l'entrée. »

Raine se pencha en avant, observant le flot de souris qui allaient et venaient à présent. « L'ennui, c'est que plusieurs générations sont en vie en même temps. Mais il semblerait tout de même exact que les souris plus jeunes paraissent écarter les plus vieilles.

— Simplement pour discuter votre point de vue, dit Borisov, ce pourrait également n'être que de l'agilité. »

Il nota le temps dans un grand calepin. L'un des nombreux qu'ils avaient déjà utilisés depuis le début encore proche de l'expérience. Il y avait eu une période, au cours des toutes premières semaines, où les souris avaient éprouvé de très grandes difficultés pour découvrir la nourriture. De nombreux spécimens du groupe d'origine avaient certainement dû mourir de faim pendant cette époque ou avaient été la proie de leurs congénères affamés. En tout cas elles avaient surmonté ce désavantage initial. Cela ne faisait pas le moindre doute. Mais était-ce là une preuve du développement de leur intelligence ou avaient-elles simplement adopté un système de disposition de guetteurs près de tous les points d'entrée possibles ? Jusqu'alors la question n'avait pu être élucidée sous cet angle.

Cependant les étapes suivantes étaient déjà prévues. Il s'agissait d'un système d'obstacles nouveaux. Quand, selon le programme complexe, les nouveaux points de ravitaillement entreraient en opération, il y aurait des problèmes supplémentaires à résoudre. Cependant il s'agissait toujours de savoir si c'était simplement un système de guetteurs de nourriture disposés par les générations plus vieilles et pris comme exemple par les nouvelles. C'était difficile à dire...

*
* *

Au cours de l'année suivante, Borisov et Raine devinrent de plus en plus décontenancés. Les souris semblaient avoir établi une norme de temps assez précise pour la découverte des points de nourriture changeant selon un rythme donné. Il leur fallait généralement une minute et demie environ pour les découvrir et ce délai variait rarement. Le nombre total de souris ne semblait pas augmenter ; apparemment il était stationnaire. Il n'y avait plus aucun moyen

pratique de déterminer combien de souris se trouvaient dans le labyrinthe, mais ils savaient que leur nombre ne pouvait dépasser une certaine limite.

Cependant, les souris qu'ils voyaient ne présentaient aucun changement physique digne d'attention. Ils n'enlevèrent aucun des petits animaux de leur prison, car l'expérience exigeait que le laboratoire à souris restât scellé.

Ce fut environ deux ans et demi plus tard, à peu près vers l'époque où une vingtième génération aurait dû se trouver dans les tubes, que Raine, le premier, repéra la souris bleue. Elle était apparue, à l'origine, à l'une des entrées de nourriture, parmi les cinq premières à découvrir celle-ci. Entre temps, le déplacement mathématique des points de ravitaillement avait adopté une complexité telle qu'il aurait embrouillé même des êtres humains et aurait exigé des statistiques portant sur tout un mois pour pouvoir déterminer les prochains déplacements. Cependant, les souris continuaient à repérer ces déplacements en temps voulu.

Raine attira l'attention du Russe sur la souris bleue. Ils se trouvaient sur la plate-forme d'observation supérieure. Cette souris était en effet un peu plus grande, peut-être un peu plus longue, et sa fourrure était certainement plus bleuâtre que grise. La queue semblait être plus courte et en quelque sorte la petite bête paraissait être plus rapide.

« Regardez-moi ça, murmura Raine. Regardez-moi ça ! Ce pourrait être un résultat ? »

Borisov plissa les lèvres. Il commençait à se sentir un peu mal à l'aise au sujet de cette expérience. Bien qu'ils essayassent de créer de l'intelligence et non pas des changements physiques, il s'était attendu à ce que certaines modifications physiques se produisent en tant que corollaire d'une aptitude cérébrale accrue. L'homme connaissait trop peu de chose dans la nature pour prévoir tous les facteurs qui pouvaient accompagner un changement de direction dans la vie d'un être. Cependant, il n'avait vu jusqu'ici que des petites souris grises qui, à l'œil, ne semblaient jamais présenter aucune différence. Mais cette chose... eh bien...

Raine poursuivit : « Cette souris a toutes les apparences d'un mutant. Un changement de couleur hors de propos, une variation extraordinaire de la taille et de la longueur. Si elle est également intelligente, cela ne prouverait-il pas que c'est mon point de vue qui est exact et non pas le vôtre ? » Borisov était plus bouleversé qu'il n'aurait aimé l'admettre. « Néanmoins, dit-il, il pourrait y avoir un facteur à l'intérieur de ces tubes, que nous ne comprenons pas, et qui aurait pu provoquer ces modifications. Nous devrions éviter de tirer des conclusions avant que cette expérience soit terminée. Nous ferions

peut-être bien de vérifier les organes de commande, la chaleur, l'atmosphère intérieure du labyrinthe.

— Je n'en vois pas la nécessité, répondit Raine. Tout cela est vérifié automatiquement. Les conditions sont celles prévues et elles n'ont pas changé. De toute façon, l'expérience touche presque à sa fin. Bientôt nous allons être renseignés. »

Jour après jour, ils guettèrent la souris bleue et réussirent bientôt à la découvrir instantanément, parce qu'elle était toujours parmi les premières à atteindre le nouveau point de ravitaillement. Ils se rendirent compte que, sans aucun doute, c'était là la première preuve qu'il ne s'agissait pas d'une simple opération de reconnaissance en masse, car ils avaient là un spécimen qui savait toujours à l'avance. Cette unique souris bleue devait être capable de calculer la nouvelle formule complexe de rotation, un système qui, tel qu'il était à présent, aurait donné bien du fil à retordre à la plupart des êtres humains. Cependant, Borisov fit ressortir la possibilité de l'existence éventuelle de nombreuses souris bleues, de toute une génération de souris bleues, comme produit final de l'expérience. Cependant, le cas échéant, pourquoi ne voyaient-ils jamais plus d'une seule de ces bêtes à la fois ?

Apparemment, la souris les vit. Car, contrairement à ses congénères gris, elle ne s'affairait pas autour de la nourriture pour l'emporter dans des recoins obscurs des tubes. Au lieu de cela, elle avait pris l'habitude de regarder à l'extérieur, dans leur direction, à travers la paroi de verre. C'était, sans aucun doute, un signe d'intelligence.

Maintenant les deux expérimentateurs devenaient impatients. Ils faisaient des conjectures au sujet de cette souris bleue, de ce qu'elle faisait. Car, tous les deux, ils en étaient arrivés à la considérer comme la clef de voûte de toute cette expérience.

De plus en plus, la souris bleue paraissait obsédée par le besoin de les observer. Et, un jour, ils remarquèrent qu'elle traînait quelque chose vers la lucarne transparente à travers laquelle, ce jour-là, la nourriture avait été introduite. Quelque chose formé de paille et de brindilles. Ils n'arrivèrent pas à deviner ce que c'était. Une autre fois cette souris arriva avec un bout de matière brillante entre les dents. Et une fois, Borisov avait vu la souris le surveiller, depuis une partie du labyrinthe où aucune nourriture n'était attendue. Elle était simplement en train de le surveiller de là, parce que depuis cet endroit elle pouvait voir Borisov installé à sa table de travail, dans un coin de la maison de bois où il rangeait ses notes.

Quand les ennuis se produisirent, Raine et Borisov se tenaient debout auprès de cette table, contrôlant les observations relevées au cours de cette journée. Dehors il faisait nuit, mais les lumières à l'intérieur des tubes suivaient leurs propres périodes et en cet instant, dans le monde clos du Labyrinthe Lyssenko, il était théoriquement

« midi, fin du printemps ». Dès son entrée dans le bâtiment, Borisov avait remarqué la souris bleue qui surveillait sa table de travail depuis la partie des tubes la plus proche de celle-ci, mais il en était arrivé à s'y attendre. Les deux hommes étaient occupés à vérifier les chiffres de la journée lorsque la lumière se mit soudain à vaciller.

Ils levèrent les yeux. « Que se passe-t-il ? » « Est-ce la dynamo ? » L'énergie pour l'expérience était fournie par le réseau de l'Université, mais il y avait une dynamo de secours pour suppléer à une panne éventuelle de courant. Or, cette dynamo ne s'était pas mise en route, il n'y avait pas de panne de courant, et cependant, les lumières avaient vacillé.

Il y eut un bruit de petits pas hâtifs dans les tubes. Un bruit comme si toute la myriade des souris à l'intérieur se rassemblait en un seul endroit, le plus rapproché des deux hommes. Ils virent à travers cette partie transparente que c'était bien le cas, car des centaines d'yeux en perles les regardaient, et la souris bleue était là, au milieu des autres.

Puis les lumières vacillèrent de nouveau. Il y eut un craquement, des étincelles jaillirent et le tube tout entier se désagrégea au point où se trouvaient les souris. Les deux hommes se levèrent d'un bond, alors qu'une horde de petites bêtes se déversait par l'ouverture. Il y eut une odeur de fumée et, tandis que les deux savants se précipitaient dehors, dans la nuit, ils virent que tout le bâtiment de la ferme était en feu.

Ils s'arrêtèrent sur un tertre surplombant le bâtiment et virent celui-ci, le labyrinthe si compliqué et toutes leurs observations, se réduire en cendres. Raine saisit le bras de Borisov : « Vous n'avez pas réussi. L'expérience Lyssenko a été un échec. C'est la faute à cette souris bleue. Et savez-vous ce que celle-ci était ? »

Le Russe avait le regard fixé sur l'incendie : « Elle était certainement intelligente. Elle a certainement conçu et provoqué un court-circuit. Elle a réussi à battre le rappel de toutes les autres souris pour qu'elles s'évadent. Donc elle était intelligente et son intelligence était le résultat de l'expérience.

— Cette souris, s'écria Raine, triomphant, cette souris n'était pas comme les autres. C'était le produit d'une *mutation*, une « supersouris », un phénomène mutant, *sans aucun rapport* avec ses ancêtres ou toute cette expérience idiote.

— *Da ! Da !* dit le Russe en hochant la tête. Je vois votre point de vue. Il est pertinent. Les autres souris, je les ai vues trop souvent. Elles n'avaient pas changé, c'étaient simplement des souris grises ordinaires qui s'étaient éparpillées partout dans les tubes, en créant de la confusion dans tout notre système de cycles. » Il poussa un grand soupir.

« L'hérédité, dit Raine en regardant brûler la ferme, dans

l'obscurité, ne peut être modifiée par des caractères acquis. La seule souris qui ait changé, qui, de toute façon, était au-dessus de la norme, était tout simplement un phénomène de la nature, un accident des chromosomes, un mutant, et grâce au Ciel, probablement stérile, car nous n'avons jamais vu apparaître d'autres souris bleues. »

Borisov approuva tristement de la tête. Et, assises sur les branches d'un buisson tout proche, un peu en arrière de lui, trois souris grises hochèrent aussi leurs têtes en signe d'acquiescement. Leurs doigts préhensiles étaient crispés autour de petits bouts d'écales de noix aiguisés. Elles notaient soigneusement sur des rouleaux de peau séchée ce que leurs cerveaux sensibles aux ondes de la pensée venaient de capter. Il était bon de savoir que leur opinion au sujet de leur frère bleu excentrique, au complexe de dictateur, se trouvait confirmée par les Penseurs de l'Extérieur. À présent, elles pouvaient se débarrasser en paix de son corps gênant et se mettre au travail dans le vaste monde réel.

Traduction Opta
The Lyssenko maze.

© Fantasy House, 1953.

Publié avec l'autorisation de Forrest J. Ackerman Agency (Hollywood, Calif.).

© Éditions Opta, pour la traduction.

DES FLEURS POUR ALGERNON

Par Daniel Keyes

Le surhomme qui avait oublié ses pouvoirs et qui les redécouvre dans le cours du récit est un personnage bien connu en science-fiction. Avec le protagoniste et narrateur de la nouvelle qui suit, on a affaire à un surhomme différent, scientifiquement préparé. Son évolution est reflétée dans la manière dont il se raconte dans le journal qu'on l'a invité à tenir. Que ce soit par naïveté, par gentillesse confiante, par clairvoyance dans le désir d'encourager, il s'arrête à ce qu'il y a de meilleur (ou, le cas échéant, de moins mauvais) chez ceux qui l'entourent. Sans excès pathétiques, il fait partager au lecteur sa singulière destinée, en sous-entendant certaines questions dont un surhomme lui-même ne possède pas les réponses.

conte randu 1. – 5 mars 1965.

LE Dr Strauss dit que je devrai écrire ce que je panse et tout ce qui marive a partir de mintenan. Je sai pas pourquoi mais il dit que c'est inpor tan pour qu'on voye si on peu manployé. J'espère qu'on pourra. Miss Kinnian dit que peutètre qu'on pourra me randre intélilian. Je veu être intelijan. Je mapèle Charlie Gordon. J'ai 37 ans et y a 2 semaines c'était mon aniversère. J'ai plu rien a écrire mintenan alor je termine pour aujourdui.

conte randu 2. – 6 mars.

Aujourdui on ma fait passé un test. Je croi pas que j'ai réussi et je panse que peutètre qu'on manployera pas. Ya un jeune homme qu'est venu dans la chambre et il avait des cartes blanches avec plin d'ancre dessus. Il a dit Charlie quesque tu voi sur cette carte. J'avai très peur malgré que j'avai ma patte de lappin dans ma poche parsque quan

j'étais gosse je ratai toujours mes test a l'école et puis je raversais de l'ancre aussi.

Je lui ai dit que je voyais une tache d'ancre. Il a dit oui et ça m'a fait plaisir. Je pensais que c'était tout mais quand je me suis levé il m'a arrêté. Il a dit assis toi Charlie on a pas encore fini. Après je me rappelle pas si bien mais il voulait me faire dire ce qui y avait dans l'ancre. Je voyais rien dans l'ancre mais il a dit qu'il y avait des images et que les autres voyaient des images. Moi je voyais pas d'images. J'ai vraiment essayé de voir. J'ai regardé la carte de près et puis de loin. J'ai dit que si j'avais mes lunettes je pourrais mieux voir je les porte juste au cinéma ou pour voir la télé mais j'ai dit elle sonne dans le placard dans le couloir. On me les a données. Alors j'ai dit faites-moi voir cette carte je parie que je vais trouver maintenant.

J'ai bien essayé mais je pouvais toujours pas trouver les images je voyais que l'ancre. Je lui ai dit que peut-être que j'ai besoin de changer de lunettes. Il a écrit quelque chose sur un papier et j'ai eu peur de rater le test. Je lui ai dit que c'était une belle tache d'ancre avec des petits points tout autour. Il a eu l'air triste et j'ai vu que c'était pas ça. Je lui ai dit laissez-moi essayer encore. Je vais savoir dans quelques minutes parce que je comprends pas toujours vite.

Je ne lis pas vite non plus dans la classe d'adultes de miss Kinnian mais j'essaie tant que je peux.

Il m'a fait encore essayer avec une autre carte qui avait 2 sortes d'ancre dessus rouge et bleu.

Il était très aimable et il parlait lentement comme miss Kinnian et il m'a expliqué que c'était un test *ror chaque*. Il a dit que les jans voyaient des choses dans l'ancre. J'ai dit montré-moi ou ça. Il m'a dit de réfléchir. Je lui ai dit je pense une tache mais c'était pas ça. Il a dit ça te rappelle quoi. Imagine quelque chose. J'ai fermé les yeux longtemps pour imaginer. Je lui ai dit j' imagine un stylo avec de l'ancre qui coule partout sur un tapis. Alors il s'est levé et il est parti.

Je ne crois pas que j'aie réussi le test *ror chaque*.

conte randu 3. – 7 mars.

Le Dr Strauss et le Dr Nemur disent que pour les taches ça fait rien. Je leur ai dit que j'ai pas raversé d'ancre sur les cartes et que je pouvais rien voir dans l'ancre. Ils ont dit que peut-être ils manipuleront quand même. J'ai dit que miss Kinnian m'a jamais donné des tests comme ça elle me fait seulement lire et écrire. Ils ont dit que miss Kinnian a dit que j'étais son meilleur élève au cours du soir pour les adultes parce que j'ai tout ce que je peux et je veux vraiment apprendre. Ils ont dit comme ça se fait que tu aies été tout seul au cours du soir Charlie. Comme ça que tu l'aies trouvé. J'ai dit que j'ai demandé à des jans et quelqu'un m'a dit ou je

devrai allé pour apprendre a lire et écrire comme y faut. Ils ont dit pourquoi que tu voulais apprendre. J'ai di parsque toute ma vie j'ai voulu être intelijan au lieu d'être bête. Mais c'est très difficile d'être intelijan. Ils on dit tu sais que ce sera probableman tant porère. J'ai di oui. Miss Kinnian me l'a dit. Sa me fait rien si sa fait mal.

J'ai eu encore d'autres tests idiots aujourd'hui. La dame qui me les a fait passés était gentille et elle ma dit coman sa sapèle et je lui ai demandé coman sa sécrit pour que je le mète dans mon conte randu. TEST D'APERCEPTION THEMATIQUE. Je conai pas ces 2 mots mais je sai ce que sa veut dire *test*. Il faut le réussir ou on a des mauvais points. Ce test avait lair facile parce que je pouvai voir les images. Seulman cette fois elle me demandait pas de lui dire les images. Sa ma embrouyé. J'ai di que l'homme d'hier voulait que je dise ce que je voyai dans l'ancre mais elle a dit sa fait rien. Elle a dit faite des istoires sur les jans dans les images.

Je lui ai di coman qu'on peut dire des istoires sur des jans qu'on a jamais vu. J'ai di pourquoi je devrai dire des mansonjes. Je di plus jamais de mansonjes parsque je sui toujours atrapé.

Elle m'a dit que ce test et l'autre le *ror chaque* c'était pour connaître la personnalité. Ce que j'ai ri. J'ai di coman on peut conaitre sa d'après des taches et des fotos. Elle s'est mise en colère et elle a ranjé ses images. Sa met égal. C'était idiot. Je croi que j'ai pas réussi ce test la nonplu.

Après des hommes en blouse blanche mon anmené dans un autre androit de lopital et ils mon donné un jeu. C'était comme une course avec une souri blanche. Ils apelait la souri Algernon. Algernon était dans une boite avec des tas de tournans qui faisait comme des murs et on ma donné un crayon et un papier avec des lignes et des tas de cases. D'un coté y avait DÉPART et de l'autre coté ARRIVÉE. Ils on dit que c'était un *abirinte* et qu'Algernon et moi on avait le même *abirinte* a faire. Je pouvais pas conprendre coman on pouvait avoir le même *abirinte* si Algernon avait une boite et moi un papier mais j'ai rien di. Et pui j'avai pas le tant parce que la course allait comancé.

Un des hommes avait une montre qu'il essayait de caché pour que je la voye pas alor j'essayai de pas regardé et ça me rendai nerveu.

En toucas ce test ma anbéte pluss que les autres parsqu'ils l'on fait plu de 10 fois avec des *abirintes* diférant et Algernon a gagné toutes les fois. Je savai pas qu'une souri c'était si intelijan. Algernon est une souri blanche. Peutêtre que les souris blanche son plus intelijante que les autres.

conte randu 4. – 8 mars.

Ils von manployé. Je suis si excité que je peu a peine écrire. Le Dr

Nemur et le Dr Strauss on comancé par discuté. Le Dr Nemur était au bureau quan le Dr Strauss ma amené. Sa anbétait le Dr Nemur de manployé mais le Dr Strauss lui a dit que miss Kinnian me recomandait comme le meyeur de tous les élèves qu'elle avait. J'aime bien miss Kinnian parsque c'est un très bon professeur. Et elle a dit Charlie on va te donné ta chance. Si tu axepte cette expériance tu pourra devenir intéljian. On sait pas si sa durera mais ya une chance. C'est pour sa que j'ai di oui quanmême j'avai peur parsqu'elle a dit que c'était une opération. Elle ma dit faut pas avoir peur Charlie tu a tant de bonne volonté que je croi que tu le mérite pluss que tous les autres.

Alor j'ai eu peur quand le Dr Nemur et le Dr Strauss en on discuté. Le Dr Strauss a dit que j'avai quelque chose qui était très bon. Il a dit que j'avai une bonne *motivation*. Je savai même pas que j'avai sa. J'ai été fièr quand il a dit que c'était pas tout le monde avec un Q.I. de 68 qui avait cette chose. Je sai pas ce que c'est ni ou je l'ai eu mais il a dit qu'Algernon l'avait aussi. La *motivation* d'Algernon c'est le fromage qu'on met dans sa boîte. Mais pour moi sa peu pas être sa parsque j'ai pas manjé de fromage cette semaine.

Et alor il a dit au Dr Nemur quelque chose que je comprenai pas alor pendant qu'ils parlait j'ai écri quelques mots que j'entendai.

Il a dit au Dr Nemur je sai que Charlie est pas ce que vous atandié comme premier sujet de votre nouvelle espèce de supère intélék**. (J'ai pas pu saisir le mot.) Mais la plupar des jans de son niveau mantal sont host** et ne veul pas coopé** ils son souvan apat** et difficiles à atindre. Lui il a un caractère agréable il sintéresse et il veut bien faire.

Le Dr Nemur a dit noublé pas qu'il sera le premier humin a avoir son intéljiance triplé par la chiruijie.

Le Dr Strauss a dit c'est juste. Regardé comme il a bien apri à lire et a écrire pour son âge mantal c'est un exploi aussi grand que si vous et moi on aprenai la tnéorie de la **vité dennstène sans aide. Sa démontre une intanse motivation. C'est un exploi comparati** sensa** je propose qu'on se serve de Charlie.

Je comprenai pas tous les mots et ils parlait trop vite mais on aurait dit que le Dr Strauss était pour moi et l'autre non.

Alor le Dr Nemur a dit oui vous avé peutèrè raison. On va se servir de Charlie. Quan il a dit sa j'ai été si exité que j'ai sauté et je lui ai séré la main parsquil était si bon pour moi. Je lui ai di merci docteur vous regréteré pas de mavoir donné ma chance. Et je le panse comme je le disai. Après l'opération je vai essayé d'être intéljian. Je vai essayé vrainman.

J'ai peur. Des jans qui travaille ici et les infirmières et les autres qui mon fait passé des tests son venu maporté des bonbons et me souaité bonne chance. J'espère que j'aurai de la chance. J'ai ma patte de lappin et ma pièce porte boneur et mon fer à cheval. Seulman y a un chat noir qui a passé sur mon chemin quand je sui venu à lopital. Le Dr Strauss dit faut pas être supèresticieu Charlie c'est la siance. En toucas je garde ma patte de lappin sur moi.

J'ai demandé au Dr Strauss si je battraï Algernon dans la course après l'opération et il a dit peutêtre. Si l'opération réussi je montreré a cette souri que je peu être aussi intélíjan qu'elle. Peutêtre pluss. Et pui je pourai lire mieu et écrire les mots comme y faut et savoir des tas de choses et être comme les autres jans. Je veu être intélíjan comme les autres. Si sa réussi et si sa dure on poura rendre tout le monde intélíjan.

On m'a rien donné a manjé ce matin. Je voi pas pourquoi de manjé sa anpécherait de devenir inté líjan. J'ai bien fin et le Dr Nemur ma prit ma boîte de bonbons. Ce Dr Nemur arête pas de raller. Le Dr Strauss dit que je pourrai la ravoir après l'opération. On peu pas manjé avant une opération.

Compte rendu 6. – 15 mars.

L'opération ma pas fait mal. Il l'a faite pendant que ie dormai. On ma anlevé les bandages que j'avai sur les yeux et sur la tête pour que j'écrive un COMPTE RENDU. Le Dr Nemur qui a regardé les premiers que j'ai fait dit que j'écri mal COMPTE et il ma dit coman sa s'écrit et RENDU aussi. Il faut que j'essaye de m'en rapelé.

J'ai une mauvaise mémoire pour l'ortographe. Le Dr Strauss dit que c'est bien d'écrire toutes les choses qui marive mais que je devrai écrire plus sur ce que je ressan et ce que je panse. Quand je lui ai dit que je savai pas coman faire pour pansé il ma dit d'essayé. Pendant que j'avai mes bandages sur les yeux, j'ai essayé de pansé. Rien n'est arivé. Je sai pas a quoi pansé. Peutêtre que si je le lui demande il me dira que je peu pansé maintenant que je doi devenir intélíjan. A quoi panse les jans intélíjans. A des choses intéressantes. Je voudrais déjà conaitre des choses intéressantes.

Compte rendu 7. – 19 mars.

Il se passe rien. J'ai fait des tas de tests et plusieurs courses avec Algernon. Je peu pas souffrir cette souri. Elle me bat toujours. Le Dr Strauss dit qu'il faut que je jou a ces jeux. Et il dit qun jour il faudra que je reface ces tests. Ces taches d'encre sont stupides. Et ces images

sont stupides aussi. J'aime bien dessiner une image d'un homme et d'une femme mais je ne veux pas dire de mensonges sur les gens.

J'ai eu mal à la tête à essayer de penser si fort. Je croyais que le Dr Strauss était mon ami mais il m'aide pas. Il me dit pas quoi penser ou quand je deviendrai intelligent. Miss Kinnian est pas venu me voir. Je crois que c'est stupide aussi d'écrire ces comptes rendus.

Compte rendu 8. – 23 mars.

Je retourne travailler à l'usine. Ils ont dit qu'il valait mieux que je retourne au travail mais que je devais dire à une personne pourquoi j'avais été opéré et que je devais revenir à l'hôpital une heure tous les soirs après le travail. Ils vont me payer tous les mois pour apprendre à être intelligent.

Je suis content de retourner travailler parce que je m'ennuie de mon travail et de tous mes amis et qu'on s'amuse bien.

Le Dr Strauss dit que je devrais continuer à écrire des choses mais pas tous les jours seulement quand je pense à quelque chose ou quand quelque chose de spécial arrive. Il dit de pas me décourager parce qu'il faut du temps. Il dit qu'il a fait l'opération avec Algernon avant qu'elle devienne 3 fois plus intelligente qu'elle était avant. C'est pour ça qu'Algernon me bat à chaque fois parce qu'elle a eu l'opération elle aussi. Ça me console. Je pourrai probablement faire l'*abirinte* plus vite qu'une souris ordinaire. Peut-être qu'un jour je battrai Algernon. C'est ça qui serait chic. Jusqu'à maintenant on dirait qu'Algernon pourrait être intelligent pour toujours.

25 mars. – J'ai plus besoin d'écrire *compte rendu* dans le haut mais simplement quand je le donne une fois par semaine au Dr Nemur. J'ai juste à mettre la date. Ça va de soi.

On s'est bien amusé à l'usine aujourd'hui. Joe Carp a dit regardé ou Charlie a été opéré qu'ils ont fait à Charlie ils lui ont mis un peu de cervelle. J'étais pour leur dire mais je me suis rappelé que le Dr Strauss a dit non. Alors Frank Reilly a dit qu'il a fait Charlie t'a oublié ta clé et t'a ouvert la porte avec ton crâne. Ça m'a fait rire. C'est des vrais amis et ils m'aime.

Des fois quelqu'un dit regardé donc Joe ou Frank ou George qui fait son Charlie Gordon. Je sais pas pourquoi ils disent ça mais ils rient toujours. Ce matin Amos Borg qui est contremaître chez Donnegan a crié après Ernie le gosse qui fait les courses et l'a appelé par son nom. Ernie avait perdu un paquet. Il a dit Ernie pourquoi diable t'en as-tu fait un Charlie Gordon. Je ne comprends pas pourquoi il a dit ça. J'ai jamais perdu de paquet.

28 mars. – Le Dr Strauss est venu dans ma chambre cette nuit pour voir pourquoi je suis pas venu ces deux jours comme je devais. Je lui ai dit que je ne voulais plus faire la course avec Algernon. Il a dit que c'est pas la pêne pour le moment mais que je devrais venir. Il avait un cadau pour moi mais pas a me donner seulement a me prêter. Je croyais que c'était une petite télévision mais non. Il a dit que je devais le mètre en marche quand je m'endormais. J'ai dit vous rigolé pourquoi que je le ferai marcher quand je vais m'endormir. On a jamais vu une chose comme sa. Mais il a dit que si je voulais devenir intelligent il fallait faire ce qu'il dit. Je lui ai répondu que je pense pas que je devien intelligent mais il a mi sa main sur mon épaule et a dit Charlie tu le voi pas encore mais tu devien de plus en plus intelligent. Tu le remarquera pas avant un moment. Je pense qu'il était simplement aimable avec moi pour que je sois content parce que je suis pas plus intelligent qu'avant.

Ah j'allais presque oublier. Je lui ai demandé quand je pourai retourner a l'école chez miss Kinnian. Il a dit que j'irai plus. Il dit que miss Kinnian viendra a l'hôpital pour essayer de me donner des cours particulies. Je lui en voulais de pas être venu me voir quand j'ai été opéré mais je l'aime bien alors peut être qu'on sera encore amis.

29 mars. – Cette sacré télé m'a enpêché de dormir toute la nuit. Comment est ce que j'aurais pu avec quelque chose qui me braillait des idiocies dans les oreilles. Et ces images idiotes. Bondieu. Je sais pas ce que sa raconte quand je suis debout alors comment est ce que je peu le savoir quand je dor.

Le Dr Strauss dit que sa va. Il dit que mon cerveau apprend quand je dor et que sa m'aidera quand miss Kinnian me donnera des leçons à l'hôpital (mais jai trouvé que c'est pas un hôpital mais un laboratoire). Je croi que tout sa c'est idiot. Si on peut devenir intelligent en dormant pourquoi les gens vont à l'école. Je croi pas que sa marchera. Je regarde le programme du soir et le dernier programme a la télé tout le tant et sa me rend pas intelligent. Peutêtre qu'il faut dormir en le regardant.

COMPTE RENDU 9

3 avril. – Le Dr Strauss m'a montré comment mettre la télé pas fort et maintenant je peux dormir. J'entends rien. Et je comprends toujours pas ce qu'elle dit. Quelque fois je la refais marcher le matin pour voir ce que j'ai appris sans m'en apercevoir pendant que je dormais. Miss Kinnian dit que c'est peut être une autre langue ou autre chose. Mais presque toujours sa a l'air d'être de l'américain. Sa parle si vite plus vite que miss Gold qui était mon professeur en sizième je me rapèle

qu'elle parlait si vite que je pouvais pas la comprendre.

J'ai dit au Dr Strauss à quoi sa sert de devenir intelligent en dormant. Je veux être intelligent quand je suis réveillé. Il dit que c'est pas la même chose et que j'ai deux esprits. Il y a le *subconscient* et le *conscient* (c'est comme sa qu'il faut l'écrire). Et l'un dit pas à l'autre ce qu'il fait. Ils se parlent même pas. C'est pour sa que je rêve. Et ce que j'ai pu avoir des rêves idiots. Bondieu. Depuis cette télé du soir. Le dernier dernier dernier dernier programme.

J'ai oublié de lui demander si c'était moi seulement ou tout le monde qui avait deux esprits.

(Je viens de regarder le mot dans le dictionnaire que le Dr Strauss m'a donné. Le mot est *subconscient*, *adj.* *Qui se rapporte aux opérations mentales non situées au niveau de la conscience ; ex. : conflit subconscient de désirs.*) Il y en a encore mais je ne sais pas ce que sa veut dire. C'est pas un très bon dictionnaire pour des gens stupides comme moi.

En tout cas mon mal de tête dure depuis notre sortie. Mes copins de l'usine Joe Carp et Frank Reilly m'ont invité a aller boire un cou avec eux chez Muggsy. J'aime pas boire mais ils ont dit qu'on s'embêterait pas. Je me suis bien amusé.

Joe Carp a dit que je devrai montrer aux filles comment je netoyé les vécés à l'usine et il a été me chercher un balai. Je leur ai montré et tout le monde a ri quand j'ai dit que Mr Donnegan dit que je suis le meyeur gardien qu'il a eu parce que j'aime mon boulot et que je le fais bien et que je suis jamais en retard et que je manque jamais sauf comme le jour de mon opération.

J'ai dit que miss Kinnian dit toujours Charlie faut être fier de ton travail parce que tu le fais bien.

Tout le monde a ri et on s'est bien amusé et ils m'ont donné a boire et Joe a dit Charlie est marant quand il est paf. Je sais pas ce que sa veut dire mais tout le monde m'aime bien et on s'amuse. Je suis impaciant d'être intelligent comme mes meilleurs amis Joe Carp et Frank Reilly.

Je me rapèle pas comment notre journée a fini mais je crois que j'ai été acheter un journal et du café pour Joe et Frank et que quand je suis revenu il y avait plus personne. Je les ai atendus tous pendant lontant. Après je me rapèle pas si bien mais je crois que j'ai eu sommeil ou que j'ai été malade. Un flic m'a ramené gentiment à la maison. C'est ma propriétaire Mrs. Flynn qui me l'a dit.

Mais j'ai mal à la tête et j'ai une grosse bosse au front et je suis plein de noirs et de bleus. Je pense que j'ai du tomber mais Joe Carp dit que c'est le flic ils battent les ivrognes quelques fois. Moi je crois pas. Miss Kinnian dit que les flics sont la pour aider les gens. En tout cas j'ai bien mal à la tête et partout et je suis mal fichu. Je crois que je ne boirai plus jamais.

6 avril. – J'ai battu Algernon. Je ne savais même pas que je l'avais battu avant que Burt me l'ai dit Burt c'est celui qui me fait passer les tests.

La deuxième fois j'ai perdu parce que j'étais si énervé que je suis tombé de la chaise avant d'avoir fini. Mais après sa je l'ai battu encore 8 fois. Je dois commencer à devenir intelligent pour battre une souri aussi forte qu'Algernon. Mais je me *sens* pas plus intelligent.

Je voulais encore faire la course avec Algernon mais Burt a dit c'est assez pour un jour. Ils me l'ont laissé prendre dans la main une minute. Elle n'est pas méchante. Elle est douce comme une boule de coton. Elle cligne les yeux et quand elle les ouvre ils sont noirs et roses sur les bords.

J'ai demandé si je peux lui donner à manger parce que sa m'enbêtait de la battre à la course et je voulais être chic avec elle et qu'on soye amis. Burt a dit non parce qu'Algernon est une souri très spéciale qui a eu une opération comme moi et elle a été le premier animal à rester intelligent si longtemps. Il m'a dit qu'Algernon est si intelligente que chaque jour on lui donne un test à faire pour avoir sa nourriture. C'est une chose comme une serrure sur une porte qui change chaque fois qu'Algernon entre pour manger et sa fait qu'il faut qu'elle apprenne toujours quelque chose de nouveau pour avoir sa nourriture. Sa m'ennuye parce que si un jour elle ne pouvait pas apprendre elle aurait fin.

Je ne crois pas que c'est juste de vous faire faire un test pour manger. Qu'est ce qu'il dirait le Dr Nemur si il fallait qu'il en passe un chaque fois qu'il veut manger. Je crois que je vais être ami avec Algernon.

9 avril. – Ce soir après le travail miss Kinnian est venue au laboratoire. Elle avait l'air contente de me voir mais pas rassurée. Je lui ai dit ne vous tourmentez pas miss Kinnian je ne suis pas encore intelligent et elle a ri. Elle a dit j'ai confiance en toi Charlie de la manière que tu a travaillé si dur pour lire et écrire mieux que tous les autres. En mettant les choses au pire tu en a pour quelques tantes seulement et tu fais quelque chose pour la siance.

Nous lisons un livre très difficile. J'ai encore jamais lu un livre si difficile. Il s'appelle *Robinson Crusoe* c'est un homme qui est perdu sur une île déserte. Il est intelligent et il invente des tas de choses pour avoir une maison et à manger et il est bon nageur. Seulement sa me rend triste parce qu'il est tout seul et qu'il n'a pas d'amis. Mais je pense qu'il doit y avoir quelqu'un d'autre sur l'île parce qu'il y a une image ou il est avec son drôle de parapluie en train de regarder des empreintes de pas. J'espère qu'il aura un ami et qu'il ne sera plus seul.

10 avril. – Miss Kinnian m'apprend à faire moins de fautes en écrivant. Elle dit regarde un mot et ferme les yeux et répète le sans arrêt jusqu'à ce que tu t'en souviens. J'ai bien du mal avec ceux qui finissent par *ent*, comme *intelligent*, qui se dit *intélijan* et *aiment* et *mangent* qu'on prononce *aime* et *mange* au lieu de *aiman* et *manjan*. Sa m'enbroue mais miss Kinnian dit qu'il ne faut pas chercher à comprendre l'orthographe.

14 avril. – Fini Robinson Crusoe. Je veux savoir ce qui lui est arrivé encore après mais miss Kinnian dit que c'est tout ce qu'il y a. *Pourquoi*.

15 avril. – Miss Kinnian dit que j'apprends vite. Elle a lu quelques Comptes Rendus et elle m'a regardé drôlement. Elle dit que je suis quelqu'un de bien et que je les étonnerai tous. Je lui ai demandé pourquoi. Elle a dit peu importe mais que je ne devrai pas être découragé si je trouve que tout le monde n'est pas chic comme je crois. Elle dit que *pour* quelqu'un que la nature a si peu gâté je fais mieux que des tas de gens qui ne se servent pas de leur cerveau. J'ai dit que tous mes amis sont intelligents mais gentils. Ils m'aiment bien et ils ne m'ont jamais fait de méchanceté. A ce moment elle a eu quelque chose dans l'œil et il a fallu qu'elle court au lavabo.

16 avril. – Aujourd'hui, j'ai appris, la virgule, voilà une virgule (,) c'est un point, avec une queue, miss Kinnian, dit que c'est important, parce que, ça fait mieux, quand on écrit, elle dit, que quelqu'un, peut perdre, des tas d'argent, si une virgule, n'est pas, à la, bonne place, je n'ai pas, d'argent, et je ne vois pas, comment une virgule, vous empêche, de le perdre.

Mais elle dit, que tout le monde, se sert de virgules, alors moi aussi, je m'en sers.

17 avril. – Je me suis mal servi des virgules. C'est la ponctuation. Miss Kinnian m'a dit de chercher les mots longs dans le dictionnaire pour apprendre à les écrire. J'ai dit qu'est ce que ça fait du moment qu'on peut lire ce que j'écris. Elle a dit que ça fait partie de l'éducation alors maintenant je regarderai tous les mots que je ne sais pas comment écrire. Ça prend longtemps pour écrire comme ça mais je crois que je me rappelle une fois que j'ai regardé une seule fois suffit. C'est comme ça que j'ai pu écrire le mot *ponctuation* comme il faut. (C'est comme ça dans le dictionnaire.) Miss Kinnian dit que le point est aussi de la ponctuation, et qu'il y a des tas d'autres signes à apprendre. Je lui ai dit que je croyais que tous les points devaient avoir des queues mais elle a dit non.

Il faut les mélanger, elle m'a montré ? comment « les mélanger ! et (maintenant,. je sais ; mélanger ! toutes » les sortes de ponctuation, dans ! ce que j'écris ? Il y a, des tas ! de règles ? a apprendre ; mais je me les enfon'ce dans la tête.

Une chose que ? j'aime, Chère miss Kinnian : (c'est comme *sa* qu'on écrit dans une lettre commerciale si je dois un jour faire du commerce) c'est que, toujours elle me donne'une raison « quand – je lui demande. Miss Kinnian est un gén'ie ! Je voudrais ! être aussi intelligent qu', elle ;

(La ponctuation, c'est ; amusant !)

18 avril. – Que je suis bête ! Je n'avais même pas compris de quoi elle parlait. J'ai lu la grammaire hier soir et tout y est expliqué. Alors j'ai vu que c'était comme ce que miss Kinnian essayait de me dire, mais je n'avais rien compris. Je me suis levé au milieu de la nuit et tout s'est mis en ordre dans mon esprit.

Miss Kinnian a dit qu'en marchant pendant que je dors la télé a été très utile. Elle dit que j'ai atteint un plateau. C'est comme le sommet plat d'une montagne.

Quand j'ai eu compris comment on met la ponctuation, j'ai relu tous mes anciens Comptes Rendus depuis te début. Sapristi ! quelle orthographe et quelle ponctuation ! J'ai dit à miss Kinnian que je devrais tout relire et corriger toutes les fautes, mais elle a dit, « Non, Charlie, le Dr Nemur les veut comme ils sont. C'est pourquoi il a permis que tu les garde après les avoir fait photocopier, pour que tu voies tes progrès. Tu avances à grands pas, Charlie. »

Ça m'a réconforté. Après la leçon je suis descendu jouer avec Algernon. Nous ne faisons plus la course.

20 avril. – Je me sens tout malade à l'intérieur. Pas malade à appeler le docteur, mais dans ma poitrine ça sonne creux comme un tambour et ça me brûle en même temps.

Je ne voulais pas en parler, mais je crois qu'il le faut, parce que c'est important. Aujourd'hui c'est la première fois que je n'ai pas été travailler.

Hier soir Joe Carp et Frank Reilly m'ont invité à sortir. Il y avait beaucoup de filles et quelques hommes de l'usine. Je me rappelais comme j'avais été malade la dernière fois que j'avais trop bu, alors j'ai dit à Joe que je ne voulais rien prendre. Il m'a donné simplement un Coca-Cola. J'y ai trouvé un drôle de goût, mais j'ai pensé que c'était parce que j'avais mauvaise bouche.

On s'est bien amusé pendant un moment. Joe a dit que je devrais danser avec Ellen, qu'elle m'apprendrait les pas. Je suis tombé plusieurs fois et je ne comprenais pas pourquoi parce que personne ne

dansait à part Ellen et moi. Et tout le temps je trébuchais parce que le pied de quelqu'un dépassait toujours.

Une fois, quand je me suis relevé, j'ai vu l'expression sur le visage de Joe et ça m'a fait une étrange sensation au creux de l'estoma.

« Ce qu'il est tordant ! » a crié une des filles. Tout le monde riait.

Frank a dit, « J'ai jamais tant ri depuis le soir où on l'a envoyé chercher le journal chez Muggsy et où on l'a plaqué.

— Regardez-le. Il est rouge comme une pivoine.

— Il rougit. Charlie rougit.

— Dis donc Ellen, qu'est-ce que t'as fait à Charlie ? Je l'ai jamais vu comme ça. »

Je ne savais que faire ni où me tourner. Tout le monde me regardait en riant et je me sentais comme si j'avais été tout nu. Je voulais me cacher. Je suis sorti dans la rue en courant et j'ai vomi. Puis je suis rentré à la maison. C'est drôle que je ne me sois jamais aperçu que Joe, Frank et les autres aiment m'avoir là pour se moquer de moi.

Maintenant je sais ce qu'ils veulent dire par « faire le Charlie Gordon ».

J'ai honte.

COMPTE RENDU 10

21 avril. – Je n'ai pas été à l'usine aujourd'hui non plus. J'ai dit à ma propriétaire, Mrs. Flynn, de téléphoner à Mr. Donnegan que j'étais malade. Mrs. Flynn me regarde drôlement depuis peu, on croirait qu'elle a peur de moi.

Je crois que c'est une bonne chose de m'être aperçu que les autres aiment rire de moi. J'y ai beaucoup réfléchi. C'est parce que je suis bête et que je ne m'aperçois même pas quand je fais une bêtise. Les gens trouvent amusant que quelqu'un de bête ne puisse parvenir à faire les choses comme eux.

En tout cas, je sais maintenant que je deviens chaque jour plus intelligent. Je connais la ponctuation et je peux écrire presque sans fautes. J'aime chercher tous les mots difficiles dans le dictionnaire et quand je les ai vus je m'en souviens. Je lis beaucoup maintenant et miss Kinnian dit que je lis très vite. Parfois, je comprends même ce que je lis et ça reste dans mon esprit. Il y a des fois où je peux fermer les yeux et penser à une page et elle m'apparaît comme une photographie.

En plus de l'histoire, de la géographie et de l'arithmétique, miss Kinnian dit que je devrais commencer à apprendre quelques langues étrangères. Le Dr Strauss m'a donné quelques autres bandes magnétiques à faire passer pendant que je dors. Je ne comprends

toujours pas comment fonctionne cet esprit conscient et inconscient, mais le Dr Strauss dit de ne pas me tourmenter. Il m'a fait promettre de ne pas lire de livres de psychologie quand je commencerai mes études secondaires, la semaine prochaine – en tout cas pas avant qu'il ne m'en autorise la lecture.

Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui, mais je crois que je suis encore un peu en colère de ce que tout le temps les gens riaient et se moquaient de moi parce que j'étais bête. Quand je serai devenu intelligent comme l'affirme le Dr Strauss, avec trois fois mon Q.I. de 68, alors peut-être que je serai comme tout le monde et que les gens m'aimeront et seront gentils avec moi.

Je ne sais pas très bien ce que c'est qu'un Q.I. Le Dr Nemur dit que c'est quelque chose qui mesure l'intelligence qu'on a – comme une balance pour peser les marchandises au drugstore. Mais le Dr Strauss a eu une grande discussion avec lui et il a dit que le Q.I. ne mesurait pas du tout l'intelligence. Il a dit qu'un Q.I. indiquait jusqu'à quel point on pouvait devenir intelligent, comme les chiffres à l'extérieur d'un verre gradué. Il reste à remplir le verre.

Ensuite, quand j'ai demandé à Burt, qui me fait passer mes tests d'intelligence et qui travaille avec Algernon, il a déclaré, qu'ils avaient tort tous les deux (mais il a fallu que je lui promette de ne pas le leur répéter). Burt prétend que le Q.I. mesure des tas de choses différentes, y compris certaines choses qu'on a déjà apprises, et que ça n'est vraiment d'aucune utilité.

Ainsi, je ne sais toujours pas ce que c'est qu'un Q.I., sauf que le mien va bientôt dépasser 200. Je n'ai rien voulu dire, mais je ne vois pas comment, s'ils ne savent pas *ce que c'est* ni où cela se trouve... je ne vois pas comment ils peuvent savoir *combien* on peut en avoir.

Le Dr Nemur dit qu'il faut que je passe un *Test de Rorschach* demain. Je me demande ce que cela peut être.

22 avril. – J'ai trouvé ce que c'est qu'un *Rorschach*. C'est le test que j'ai subi avant l'opération : celui avec les taches d'encre sur les morceaux de carton. L'homme qui me l'a fait passer était le même que la première fois.

J'avais une peur mortelle de ces taches. Je savais qu'il allait me demander de trouver des images et je savais que je n'en serais pas capable. Je pensais à part moi, si seulement il existait un moyen de savoir quelles sortes d'images sont cachées là-dedans. Peut-être n'y en a-t-il pas du tout. Peut-être n'est-ce qu'un truc pour voir si je suis assez bête pour chercher quelque chose d'inexistant. Rien que d'y penser j'étais en colère après cet homme-là.

« Voyons, Charlie, dit-il, tu as déjà vu ces cartes, tu te rappelles ?

— Bien sûr que je me rappelle. »

De la façon dont je l'ai dit, il a vu que j'étais en colère et il a paru surpris.

« Oui, bien sûr. Maintenant je voudrais que tu regardes ceci. Qu'est-ce que ça pourrait être ? Que vois-tu sur cette carte ? Les gens voient toutes sortes de choses dans ces taches d'encre. Dis-moi ce que ça pourrait être pour toi – à quoi ça te fait penser. »

J'étais outré. Ce n'était pas du tout ce que j'attendais qu'il dise.

« Vous voulez dire qu'il n'y a pas d'images cachées dans ces taches d'encre ? »

Il fronça les sourcils et enleva ses lunettes.

« Quoi ? »

— Des images. Cachées dans les taches. La dernière fois vous m'avez dit que tout le monde pouvait les voir et vous avez voulu que je les trouve aussi. »

Il m'expliqua que la dernière fois il s'était servi à peu près des mêmes mots. Je n'en croyais rien et je soupçonne toujours qu'il m'a induit en erreur juste pour s'amuser. À moins que – je ne sais plus – est-ce que j'aurais pu être faible d'esprit à ce point ?

Nous regardâmes lentement les cartes. Sur une, on aurait dit deux chauves-souris tirant sur quelque chose. Sur une autre, deux hommes se battant au sabre. J'imaginai toutes sortes de choses. Je crois que je me laissai emporter par mon imagination. Mais je n'avais plus confiance en cet homme et je tournai les cartes en tout sens et regardai même au dos pour voir s'il y avait quelque chose que j'étais censé découvrir. Pendant qu'il prenait des notes, je jetai un coup d'œil en coin sur son papier. Mais tout était en code et ressemblait à peu près à ceci :

WF + A DdF – AD orig. WF – A SF + obj

Ce test me semble n'avoir ni queue ni tête. À mon avis n'importe qui pourrait inventer des histoires sur des choses qu'il ne voit pas en réalité. Comment aurait-il pu savoir que je me moquais de lui en mentionnant des choses que je n'imaginai pas ? Peut-être aurai-je une explication quand le Dr Strauss me laissera lire des livres sur la psychologie.

25 avril. – J'ai imaginé une nouvelle façon de disposer les machines à l'usine et Mr. Donnegan dit qu'avec l'économie de main-d'œuvre et la production accrue, il y gagnera des dizaines de milliers de dollars. Il m'a accordé une prime de 25 \$.

Je voulais payer à déjeuner à Joe Carp et à Frank Reilly pour célébrer l'événement, mais Joe me dit qu'il avait des achats à faire pour sa femme et Frank qu'il déjeunait avec un cousin. Je crois qu'il

leur faudra un certain temps pour s'habituer aux changements qui se sont produits en moi. Tout le monde semble avoir peur de moi. Quand je me suis approché d'Amos Borg et que je lui ai tapé sur l'épaule, il a sursauté.

Les gens ne me parlent plus beaucoup et ils ne me font plus marcher comme avant, aussi je me sens un peu seul en travaillant.

27 avril. – Aujourd'hui je me suis armé de courage et j'ai demandé à miss Kinnian de dîner avec moi demain pour fêter l'octroi de cette prime.

Pour commencer, elle se demanda si elle pouvait accepter, mais j'ai demandé au Dr Strauss et il a déclaré qu'il ne voyait pas d'objection. Le Dr Strauss et le Dr Nemur ne semblent pas s'entendre. Ils n'arrêtent pas de discuter. Ce soir, quand je suis entré demander au Dr Strauss si je pouvais emmener miss Kinnian dîner avec moi, je les ai entendus crier. Le Dr Nemur disait que c'était *son* expérience et ses recherches, et le Dr Strauss lui répondait en criant que son rôle à lui était tout aussi important, parce que c'était lui qui m'avait découvert en s'adressant à miss Kinnian et qui m'avait opéré. Le Dr Strauss dit qu'un jour viendrait où des milliers de neuro-chirurgiens pourraient utiliser sa technique dans le monde entier.

Le Dr Nemur voulait publier les résultats de l'expérience à la fin du mois. Le Dr Strauss voulait attendre encore un peu pour être sûr. Le Dr Strauss disait que le Dr Nemur s'intéressait plus à la Chaire de Psychologie de Princeton qu'à l'expérience. Le Dr Nemur accusait le Dr Strauss de n'être qu'un opportuniste cherchant à acquérir de la gloire à ses dépens.

Quand je suis parti, je tremblais. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais c'était comme si j'avais vu les deux hommes clairement pour la première fois. Je me rappelle avoir entendu Burt dire que le Dr Nemur était marié à une mégère qui le tarabustait sans cesse pour qu'il ait des ouvrages publiés et qu'il devienne célèbre. Burt dit que le rêve de cette femme était d'avoir un mari important.

Le Dr Strauss essayait-il réellement de lui voler la gloire qui lui revenait ?

28 avril. – Je ne comprends pas pourquoi je n'avais jamais remarqué comme miss Kinnian est belle. Elle a des yeux marron et des cheveux bruns et soyeux qui lui descendent jusque dans la nuque. Et elle n'a que trente-quatre ans ! Je crois que, dès le début, j'ai eu l'impression qu'elle était un génie inaccessible et qu'elle était très, très vieille. Maintenant, chaque fois que je la vois elle me paraît plus jeune et plus ravissante.

Nous avons dîné ensemble et avons longuement parlé. Quand elle

dit que je faisais de si rapides progrès que bientôt je la laisserais loin derrière, je me suis mis à rire.

« C'est vrai, Charlie. Tu es déjà meilleur lecteur que moi. Tu peux lire une page entière d'un coup d'œil alors que je ne peux en lire que quelques lignes à la fois. Et tu te rappelles tout ce que tu as lu dans les moindres détails. Moi je suis heureuse quand je peux me rappeler les idées principales et le sens général.

— Je n'ai pas l'impression d'être intelligent. Il y a tant de choses que je ne comprends pas. »

Elle prit une cigarette et je la lui allumai.

« Il faut avoir un peu de patience. Tu as accompli en des jours et des semaines ce qu'il faut à des gens normaux la moitié d'une vie pour accomplir. C'est ce qui rend cela si stupéfiant. Tu es maintenant comme une éponge géante qui s'imbibe de choses. De faits, de chiffres, de connaissances générales. Et bientôt tu commenceras à faire la liaison entre tout cela. Tu verras comment les différentes branches du savoir sont apparentées. Il y a de nombreux paliers, Charlie ; c'est comme les degrés d'une échelle géante que tu gravis pour voir des étendues de plus en plus grandes du monde qui t'entoure.

« Je n'en puis voir qu'une petite partie, Charlie, et je ne monterai guère plus haut, mais toi tu continueras de grimper de plus en plus loin et chaque échelon te fera découvrir des horizons nouveaux dont tu ne soupçonnais même pas l'existence. » Elle fronça les sourcils. « J'espère... J'espère simplement avec ferveur...

— Quoi ?

— Peu importe, Charlie. J'espère simplement que je n'ai pas eu tort de te conseiller au début de t'engager sur cette voie. »

Je me mis à rire.

« Comment serait-ce possible ? Ça a marché, n'est-ce pas ? Même Algernon elle-même est toujours intelligente. »

Nous restâmes assis en silence pendant un moment et je savais ce qu'elle pensait tandis qu'elle m'observait jouant avec la chaîne de ma patte de lapin et mes clefs. Je ne voulais pas plus penser à cette possibilité que les gens âgés ne veulent penser à la mort. Je savais que ce n'était que le commencement. Je savais ce qu'elle voulait dire au sujet des échelons parce que j'en avais déjà parcouru quelques-uns. La pensée de la laisser derrière moi me rendait triste.

Je suis amoureux de miss Kinnian.

COMPTE RENDU 11

30 avril. — J'ai quitté mon emploi à la Fabrique de Boîtes en Plastique Donnegan. Mr. Donnegan m'a fait comprendre avec insistance qu'il vaudrait mieux pour tout le monde que je m'en aille.

Qu'ai-je fait pour qu'ils me détestent à ce point ?

La première fois que je m'en suis aperçu, c'est quand Mr. Donnegan m'a montré la pétition. Huit cent quarante noms, tous ayant quelque chose à voir avec l'usine. Seule Fanny Girden n'avait pas signé. D'un simple coup d'œil sur la liste, j'ai vu tout de suite que son nom était le seul manquant. Tous les autres exigeaient mon renvoi.

Joe Carp et Frank Reilly ne voulurent pas m'en parler. Personne d'autre ne voulut non plus, sauf Fanny. Elle était l'une des rares personnes que je connusse à ne pas varier dans ses opinions quoi que pût faire, dire ou prouver le reste au monde – et Fanny ne croyait pas que j'aurais dû être congédié. Elle avait été contre la pétition par principe et ni la pression ni les menaces n'avaient pu la faire revenir sur son opinion.

« Ce qui ne signifie pas, me fit-elle observer, que je ne pense pas qu'il y ait en toi quelque chose de véritablement étrange, Charlie. Ces changements me laissent perplexe. Tu étais un homme comme les autres, tu étais sympathique et digne de confiance, peut-être pas très vif d'esprit, mais honnête. Qui sait comment tu t'y es pris pour devenir si intelligent tout d'un coup. Comme tout le monde le dit ici, Charlie, ce n'est pas normal.

— Mais comment pouvez-vous dire cela, Fanny ? Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un homme devienne intelligent et désire acquérir des connaissances et comprendre le monde autour de lui ? »

Elle baissa les yeux sur son travail et je me préparai à m'en aller. Sans me regarder, elle dit :

« C'était mal quand Ève a écouté le serpent et a goûté le fruit de l'arbre de la connaissance. C'était mal quand elle a vu qu'elle était nue. Sans cela, aucun de nous n'aurait jamais eu à connaître la vieillesse, la maladie ni la mort. »

Une fois encore, je sens maintenant la honte me brûler à l'intérieur. Cette intelligence a creusé un fossé entre moi et ceux que je connaissais et aimais naguère. Avant, ils riaient de moi et me méprisaient à cause de mon ignorance et de ma stupidité ; maintenant, ils me détestent à cause de mes connaissances et de ma compréhension des choses. Pour l'amour de Dieu, qu'attendent-ils donc de moi ?

On m'a chassé de l'usine. Maintenant, je suis plus seul que jamais...

15 mai. – Le Dr Strauss est très en colère après moi parce que je n'ai pas rédigé un seul compte rendu en quinze jours. Sa colère est justifiée parce que le labo me paie maintenant un salaire régulier. Je lui ai dit que j'étais trop occupé à méditer et à lire. Lui ayant fait remarquer qu'écrire était pour moi lent et énervant parce que j'ai une vilaine écriture, il m'a suggéré d'apprendre à taper à la machine. Je

peux écrire beaucoup plus facilement désormais, parce que j'arrive à dactylographier près de soixante-quinze mots à la minute. Le Dr Strauss ne cesse de me recommander de parler et d'écrire le plus simplement possible pour que les gens puissent me comprendre.

Je vais essayer de passer en revue tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours. Algernon et moi-même avons été présentés à *l'Association des Psychologues Américains* siégeant en congrès avec *l'Académie Universelle de Psychologie* mardi dernier. Nous avons vraiment fait sensation. Le Dr Nemur et le Dr Strauss étaient fiers de nous.

Je soupçonne le Dr Nemur, qui a soixante ans (dix ans de plus que le Dr Strauss), de tenir absolument à voir les résultats tangibles de ses travaux. Il subit sans aucun doute une pression de la part de Mrs. Nemur.

Contrairement à l'impression que je m'étais faite de lui tout d'abord, je me rends compte que le Dr Nemur n'a rien d'un génie. Il a un esprit très développé, mais constamment en proie au doute. Il veut que le monde le prenne pour un génie. C'est pourquoi il est important pour lui d'avoir le sentiment que ses travaux sont acceptés par le monde. Je crois que le Dr Nemur craignait de nouveaux retards parce que quelqu'un aurait pu faire une découverte dans ce domaine et lui enlever le droit à la reconnaissance publique.

Le Dr Strauss, en revanche, pourrait être qualifié de génie, encore que j'aie l'impression que sa culture n'est pas assez étendue. Il a été éduqué dans la tradition d'une étroite spécialisation ; les aspects plus larges d'une solide culture générale ont été beaucoup trop négligés – même pour un neurochirurgien.

J'ai été vivement étonné d'apprendre que les seules langues anciennes qu'il pût lire étaient le latin, le grec et l'hébreu, et qu'il ne connaît presque rien des mathématiques au-delà des niveaux élémentaires du calcul des variations. Quand il me l'a avoué, j'en ai été presque ennuyé. Ce fut comme s'il avait caché cette partie de lui-même afin de me tromper, en prétendant être ce qu'il n'est pas – ainsi que le font bien des gens, d'après ce que j'ai découvert. Je ne connais personne qui soit ce que l'on pourrait croire d'après les apparences.

Le Dr Nemur paraît mal à l'aise en ma présence. Parfois, quand j'essaie de lui parler, il me regarde d'une façon bizarre et tourne la tête. J'ai été en colère au début, quand le Dr Strauss m'a dit que je donnais au Dr Nemur un complexe d'infériorité. Je croyais qu'il se moquait de moi et je suis extrêmement sensible à la moquerie.

Comment pouvais-je savoir qu'un psycho-expérimentaliste hautement respecté comme Nemur n'avait aucune connaissance de l'hindoustani ni du chinois ? C'est absurde quand on songe aux travaux actuellement en cours en Inde et en Chine justement dans sa spécialité.

J'ai demandé au Dr Strauss comment Nemur pouvait réfuter les attaques de Rahajamati contre sa méthode et ses résultats s'il n'était même pas d'abord en mesure de les lire. L'étrange expression que prit le visage du Dr Strauss ne peut avoir qu'une des deux significations suivantes : ou bien il ne veut pas dire à Nemur ce qu'on pense de ses travaux aux Indes, ou bien (et cela m'inquiète) le Dr Strauss n'en sait rien non plus. Il faut que je prenne soin de parler et d'écrire clairement et simplement pour que les gens ne soient pas portés à rire.

18 mai. – Je suis très troublé. J'ai vu miss Kinnian hier soir pour la première fois depuis plus d'une semaine. Je m'efforce d'éviter toute discussion de concepts intellectuels et de maintenir la conversation sur le plan de tous les jours, mais elle m'a regardé d'un air étonné et m'a demandé ce que j'entendais par l'équivalent d'une variation mathématique dans le *Cinquième Concerto* de Dobermann.

Quand j'essayai de le lui expliquer, elle m'arrêta et se mit à rire. Je crois que je me mis en colère, mais je suppose que je ne me place pas sur le même plan qu'elle. Quel que soit le sujet que j'essaie d'aborder avec elle, je ne parviens pas à communiquer. Il faudra que je revoie les équations de Vrostadt sur les *Paliers de la Progression Sémantique*. Je constate que je ne communique plus beaucoup avec les gens. Heureusement que j'ai des livres, la musique et quantité de sujets de méditation. La plupart du temps, je suis seul dans mon appartement de la pension de famille de Mrs. Flynn et je parle rarement à qui que ce soit.

20 mai. – Je n'aurais pas remarqué le nouveau plongeur du restaurant du coin de la rue où je vais dîner, un garçon d'environ seize ans, s'il n'y avait eu l'incident de la vaisselle cassée.

Les assiettes lui échappèrent et dégringolèrent sur le plancher, envoyant des morceaux de faïence blanche sous les tables. Le jeune homme restait là, ahuri et épouvanté, le plateau vide dans ses mains. Les exclamations et les quolibets des clients (les cris de « faites chauffer la colle ! »... « Ben mon vieux ! si c'est comme ça que tu fais des bénéfices ! »... « Eh bien ! en voilà un qui ne va pas travailler longtemps ici... » qui semblent suivre invariablement les bris de verres ou de vaisselle dans un restaurant) tout cela parut le jeter dans une profonde confusion.

Quand le propriétaire arriva pour voir la cause de l'agitation, le garçon baissa la tête comme s'il s'attendait à être frappé et leva ses bras repliés comme pour parer le coup.

« C'est bon ! C'est bon ! grand nigaud, cria le propriétaire, ne reste pas planté là ! Va plutôt chercher le balai et ramasse ce gâchis. Un balai... un balai, idiot ! Il est dans la cuisine. Ramasse tous les

morceaux. »

Le garçon comprit qu'il ne serait pas puni. Son expression d'effroi disparut et quand il revint avec le balai, il avait le sourire aux lèvres et fredonnait. Quelques-uns des clients les plus bruyants continuèrent de faire des remarques facétieuses à ses dépens.

« Dis donc, fiston, t'en oublies un morceau là-bas derrière toi...

— Et voilà, y a plus qu'à recommencer...

— Il est pas si bête, dans le fond. C'est plus facile de les casser que de les laver... »

Comme son regard vide d'expression errait sur la foule des spectateurs amusés, la contagion de leurs sourires le gagna un peu et sa bouche se fendit finalement en une grimace mal assurée qui indiquait clairement qu'il ne comprenait pas le ridicule de la situation.

Mon cœur se serra tandis que j'observais son sourire disloqué, hébété, et ses yeux dilatés et brillants d'enfant inquiet, mais soucieux de satisfaire tout le monde. On se moquait de lui parce qu'il était mentalement retardé.

Et moi aussi, je m'étais moqué de lui.

Soudain, j'entrai en fureur contre moi-même et contre tous ceux qui le regardaient en lui souriant d'un air affecté. Je me levai et criai :

« Ça suffit ! Fichez-lui la paix ! Ce n'est pas sa faute s'il ne peut comprendre ! S'il est ainsi, il n'y peut rien ! Mais bon dieu ! c'est un être humain ! »

Le silence se fit dans la salle. Je me maudis aussitôt d'avoir perdu mon sang-froid et causé du scandale. J'essayai de ne pas regarder le jeune garçon tandis que je réglais mon addition et sortais sans avoir touché à mon repas. Je me sentais honteux pour lui et pour moi.

Comme il est étrange que des gens sincères et sensibles, que l'idée n'effleurait pas de se gausser d'un homme privé de ses membres ou de ses yeux, ne songent qu'à se montrer cruels envers un faible d'esprit. J'étais furieux à la pensée que, peu de temps encore auparavant, j'avais joué le même rôle de bouffon que ce garçon.

Et maintenant j'avais presque oublié.

J'avais dissimulé à mes propres yeux l'image de l'ancien Charlie Gordon parce que, maintenant que j'étais intelligent, c'était devenu un souvenir à chasser de mon esprit. Mais aujourd'hui en regardant ce garçon, je voyais pour la première fois ce que j'avais été. *J'avais été exactement comme lui !*

Je n'ai compris que depuis peu que les gens se moquaient de moi. Et voilà que, sans en avoir conscience, je m'étais joint aux autres pour rire de ce que j'étais. C'est cela qui me blesse le plus.

J'ai relu plus d'une fois mes comptes rendus et j'ai été frappé par l'ignorance, la naïveté et la puérilité qui les caractérisent. J'ai revu cet esprit obtus, environné de ténèbres, cherchant à capter un filet de la

lumière éblouissante baignant le monde extérieur. Je vois que même dans ma stupidité, je me rendais compte que j'étais inférieur et que les autres possédaient quelque chose qui me manquait, quelque chose qui m'était refusé. Dans ma torpeur mentale, je pensais qu'il s'agissait d'une chose ayant un rapport avec l'aptitude à lire et à écrire et j'étais persuadé que si je pouvais acquérir ces capacités, j'aurais automatiquement l'intelligence.

Même un faible d'esprit aspire à être semblable aux autres.

Un enfant peut ne pas savoir comment se nourrir, ni ce qu'il lui faut manger, et cependant il connaît la faim.

C'est donc ainsi que j'étais. Je ne m'en étais jamais douté. Même avec l'acuité intellectuelle dont je suis maintenant pourvu, je ne m'en étais pas encore vraiment rendu compte.

Cette journée a été salutaire pour moi. Avec une vision plus claire du passé, j'ai décidé d'employer mes connaissances et mes facultés à travailler à l'élévation du niveau intellectuel de mes semblables. Qui serait mieux équipé que moi pour cette tâche ? Qui d'autre a vécu dans ces deux mondes ? L'humanité a besoin de moi. Je dois utiliser mes talents nouvellement acquis pour faire quelque chose pour elle.

Demain, je m'entretiendrai avec le Dr Strauss de la façon dont je puis travailler dans ce domaine. Il se peut que je sois en mesure de l'aider à résoudre le problème de l'application généralisée de la technique expérimentée sur moi. J'ai plusieurs bonnes idées personnelles.

Une telle technique permettrait d'obtenir des résultats stupéfiants. Si on a pu faire de moi un génie, que ne pourrait-on faire avec des milliers d'autres comme moi ? Quels niveaux fantastiques atteindrait-on en appliquant cette technique à des gens normaux ? Et à ceux qui seraient déjà des *génies* au départ ?

Il y a tant de portes à ouvrir. Je suis impatient de commencer.

COMPTE RENDU 12

23 mai. – C'est arrivé aujourd'hui. Algernon m'a mordu. J'étais allé au labo pour la voir comme je le fais de temps à autre et quand je l'ai prise dans sa cage, elle m'a planté ses dents dans la main. Je l'ai remise en place et je l'ai observée un moment. Contrairement à son habitude, elle était agitée et mauvaise.

24 mai. – Burt, qui a la charge des animaux d'expérience, me dit qu'un changement se produit chez Algernon. Elle est moins disposée à coopérer ; elle refuse de parcourir le labyrinthe ; sa motivation générale a diminué. Et elle ne mange plus. Tout le monde s'interroge anxieusement sur ce que cela peut signifier.

25 mai. – On a nourri Algernon qui refuse maintenant de résoudre le problème de la serrure. Chacun m'identifie à Algernon. Dans un certain sens, nous sommes tous les deux les premiers de notre sorte. Tout le monde prétend que le comportement d'Algernon n'est pas nécessairement une identification au mien. Mais il est difficile de dissimuler le fait que certains des autres animaux utilisés dans cette expérience se comportent étrangement eux aussi.

Le Dr Strauss et le Dr Nemur m'ont demandé de ne plus venir au labo. Je sais ce qu'ils pensent, mais je ne puis l'accepter. Je poursuis l'élaboration de mes plans en vue de pousser leurs recherches plus avant. Malgré tout le respect que je dois à ces deux savants, je me rends fort bien compte des limites de leurs capacités. S'il y a une solution, c'est à moi de la trouver. Le temps est subitement devenu très important pour moi.

29 mai. – On m'a donné un laboratoire pour moi seul et l'on m'a autorisé à poursuivre mes recherches. Je suis en voie de découvrir quelque chose. Je travaille jour et nuit. Je me suis fait installer un lit dans le labo. Ce que j'écris, ce sont surtout des notes que je conserve dans une chemise séparée, mais de temps à autre, j'éprouve le besoin de coucher sur le papier mes pensées et mes états d'âme, par simple habitude.

Le *calcul de l'intelligence* est pour moi une fascinante étude. C'est là que je puis appliquer toutes les connaissances que j'ai acquises. D'une certaine manière, c'est le problème auquel j'ai été intéressé toute ma vie.

31 mai. – Le Dr Strauss trouve que je travaille trop. Le Dr Nemur dit que j'essaie de faire tenir en quelques semaines une vie entière de recherches et de pensées. Je sais que je devrais me reposer, mais je suis poussé par quelque chose d'intérieur qui ne veut pas me laisser arrêter. Il faut que je trouve la raison de la brusque régression d'Algernon. Il faut que je sache *si* et *quand* cela m'arrivera.

4 juin.

LETTRE AU DR STRAUSS (*copie*)

Cher Dr Strauss,

Je vous envoie sous pli séparé un exemplaire de mon rapport intitulé « *L'effet Algernon-Gordon Étude de la structure et des fonctions de l'intelligence accrue.* » Vous me feriez plaisir en le lisant et en le faisant publier.

Comme vous le voyez, mes expériences sont terminées. J'ai fait figurer dans mon rapport toutes mes formules ainsi que, en annexe, l'analyse mathématique. Il est évident que tout cela devrait faire l'objet de vérifications pratiques.

Étant donné leur importance pour vous et pour le Dr Nemur (et, est-il besoin de le dire, pour moi aussi ?) j'ai vérifié et revérifié mes résultats une douzaine de fois dans l'espoir de découvrir une erreur. Je regrette de devoir dire que les résultats sont valables. Toutefois, dans l'intérêt de la science, je suis heureux d'apporter ma petite contribution aux connaissances sur les fonctions de l'esprit humain et les lois régissant l'augmentation artificielle de l'intelligence.

Je me rappelle vous avoir entendu dire un jour que l'*échec* d'une expérience ou la preuve de l'*inexactitude* d'une théorie étaient aussi importants pour l'avancement du savoir que pouvait l'être un succès. Je sais maintenant que cela est vrai. Je regrette toutefois que ma propre contribution en ce domaine doive être édifiée sur les cendres des travaux de deux hommes que je tiens en si haute estime.

Salutations distinguées,
Charles GORDON.

Annexe : rapport.

5 juin. – Il ne faut pas que je me laisse émouvoir. Les faits et les résultats de mes expériences sont clairs et les aspects les plus sensationnels de ma rapide ascension ne peuvent dissimuler que la multiplication par trois de l'intelligence, grâce à la technique chirurgicale mise au point par les Drs Strauss et Nemur, doit être considérée comme non applicable pratiquement (à l'heure actuelle) en vue de l'augmentation de l'intelligence humaine.

En examinant les données recueillies au sujet d'Algernon, je vois que, bien que physiquement encore dans son enfance, elle est revenue en arrière mentalement. Son activité motrice est atteinte ; on constate une réduction générale de l'activité glandulaire et une perte accélérée de la coordination.

On relève également de fortes indications d'amnésie progressive.

Comme on le verra dans mon rapport, ces effets et d'autres syndromes de dégradation physique et mentale peuvent être prédits avec des résultats statistiquement significatifs par l'application de ma formule.

Le stimulant chirurgical auquel nous avons tous deux été soumis a déterminé une intensification et une accélération de tous les processus mentaux. L'évolution imprévue, que j'ai pris la liberté de nommer *l'Effet Algernon-Gordon*, est l'extension logique de toute la stimulation de l'intelligence. L'hypothèse prouvée ici peut être exprimée de façon

simple dans les termes suivants : l'intelligence artificiellement augmentée se dégrade à une vitesse directement proportionnelle à l'augmentation en jeu.

J'ai l'impression que cela est, en soi, une découverte importante.

Aussi longtemps que je pourrai écrire, je continuerai d'enregistrer mes pensées dans ces comptes rendus. C'est l'un de mes rares plaisirs. Cependant, d'après toutes les indications, ma dégradation mentale sera très rapide.

J'ai déjà commencé à constater des signes d'instabilité émotionnelle et de perte de mémoire, premiers symptômes d'épuisement.

10 juin. – La dégradation continue. Je suis devenu distrait. Algernon est morte il y a trois jours. La dissection a montré que mes prévisions étaient justes. Son cerveau avait perdu du poids, il s'était produit un nivellement général des circonvolutions cérébrales et les fissures étaient devenues plus profondes et plus larges.

J'imagine que la même chose est en train de m'arriver ou m'arrivera bientôt. Maintenant que c'est un fait certain, je ne veux pas que cela arrive.

J'ai mis Algernon dans une boîte à fromage et je l'ai enterrée dans la cour. J'ai pleuré.

15 juin. – Le Dr Strauss est revenu me voir. Je n'ai pas voulu lui ouvrir et je lui ai dit de s'en aller ; je veux qu'on me laisse tranquille. Je suis devenu susceptible et irritable. Je sens l'obscurité qui se referme sur moi. Il m'est difficile de rejeter des idées de suicide. Je ne cesse de me dire combien ce journal introspectif sera important.

C'est une étrange sensation de prendre un livre qu'on a lu et qui vous a plu quelques mois seulement auparavant et de découvrir qu'on ne s'en souvient pas. Je me rappelle combien je tenais John Milton pour un grand poète, mais quand j'ai pris le *Paradis perdu*, je n'ai pas pu le comprendre. Cela m'a mis dans une telle colère que j'ai jeté le livre à travers la pièce.

Il faut que j'essaie de m'accrocher, de retenir une partie de ce que j'ai appris. Oh ! mon Dieu, ne me reprends pas tout !

19 juin. – Parfois, la nuit, je me lève pour aller me promener. La nuit dernière, je ne pouvais plus me rappeler où j'habitais. Un policeman m'a ramené. J'ai l'étrange sensation que tout cela m'est déjà arrivé – il y a très longtemps. Je ne cesse de me dire que je suis la seule personne au monde qui puisse décrire ce qui m'arrive.

21-juin. – Pourquoi ne puis-je me souvenir ? Il faut que je lutte. Je

reste au lit pendant des jours et je ne sais qui je suis ni où je me trouve. Puis tout me revient dans un éclair. Accès d'amnésie. Symptômes de sénilité – seconde enfance. Je les vois arriver. C'est d'une logique si cruelle. J'ai appris tant de choses si vite. Maintenant mon esprit se dégrade rapidement. Mais je ne permettrai pas que cela m'arrive. Je vais lutter. Je ne peux m'empêcher de me rappeler le garçon du restaurant, son expression vide, son sourire stupide, les gens qui riaient de lui. Non – par pitié – pas une nouvelle fois cela...

22 juin. – Je suis en train d'oublier des choses que j'ai apprises récemment. Il semble que ce soit le processus habituel : les dernières choses apprises sont les premières oubliées. Au fait, est-ce bien ainsi que cela se passe ? Je ferais mieux de revoir dans le livre...

J'ai relu mon exposé sur *l'Effet Algernon-Gordon* et j'ai l'étrange impression qu'il a été écrit par quelqu'un d'autre. Il y a des passages que je ne suis même pas capable de comprendre.

Mon activité motrice est atteinte. Je trébuche constamment sur des choses et il me devient de plus en plus difficile de taper à la machine.

23 juin. – J'ai complètement abandonné la machine à écrire. Ma coordination est mauvaise. Je sens que mes mouvements deviennent de plus en plus lents. J'ai eu un choc terrible aujourd'hui. J'ai pris un article que j'utilisais dans mes recherches : « *Ueber psychische Ganzheit* », de Krueger, pour voir si cela pourrait m'aider à comprendre ce que j'avais fait. J'ai d'abord pensé à une défaillance de ma vue. Puis j'ai compris que je ne pouvais plus lire l'allemand. J'ai fait des essais avec d'autres langues. Toutes parties !

30 juin. – Une semaine passée sans m'être risqué à reprendre la plume. Le temps s'écoule comme du sable entre mes doigts. La plupart des livres que j'ai sont trop difficiles pour moi maintenant. Ils me font mettre en colère parce que je les lisais et les comprenais il y a seulement quelques semaines.

Je me répète sans cesse que je dois continuer à rédiger ces comptes rendus, car il faut que quelqu'un sache ce qui m'arrive. Mais il me devient de plus en plus difficile de former les mots et de me rappeler comment ils s'orthographient. Maintenant, je suis forcé de chercher les mots les plus simples dans le dictionnaire et cela m'énerve.

Le Dr Strauss vient presque chaque jour, mais je lui ai dit que je ne voulais voir personne. Il se sent coupable. Tous les autres aussi. Mais je ne blâme personne. Je savais ce qui risquait d'arriver. Mais comme cela fait mal !

7 juillet. – Je ne sais où a fui la semaine. Aujourd'hui c'est

dimanche je le sais parce que je peux voir par ma fenêtre les gens qui vont à l'église. Je crois que je suis resté au lit toute la semaine mais je me rappelle que Mrs. Flynn m'a apporté plusieurs fois à manger. Je n'arrête pas de me dire qu'il faut que je fasse quelque chose mais j'oublie ou bien c'est simplement qu'il est plus facile de ne pas faire ce que je dis que je vais faire.

Je pense beaucoup à ma mère et à mon père ces jours-ci. J'ai trouvé une photo d'eux avec moi prise sur une plage. Mon père a un gros ballon sous le bras et ma mère me tient par la main. Je ne me les rappelle pas comme ils sont sur la photo. Tout ce que je me rappelle c'est mon père ivre la plupart du temps et se disputant avec maman au sujet d'argent.

Il ne se rasait pas souvent et ça grattait quand il m'embrassait. Ma mère disait qu'il était mort mais mon cousin Miltie disait qu'il avait entendu sa mère et son père dire que papa était parti avec une autre femme. Quand j'ai questionné ma mère elle m'a giflé et a dit que mon père était mort. Je ne pense pas avoir jamais trouvé où était la vérité mais ça m'est égal. (Il disait qu'il allait m'emmener voir des vaches dans une ferme, mais il ne l'a jamais fait. Il ne tenait jamais ses promesses...)

10 juillet. – Ma propriétaire Mrs. Flynn se fait beaucoup de souci pour moi. Elle dit que la façon dont je reste là toute la journée sans rien faire ça lui rappelle son fils avant qu'elle le mette à la porte de chez elle. Elle dit qu'elle n'aime pas les fainéants. Si je suis malade ça se comprend mais si je fainéante c'est autre chose et elle ne veut pas de ça. Je lui ai dit qu'il me semblait que j'étais malade.

J'essaie de lire un peu tous les jours, surtout des histoires, mais je suis parfois obligé de lire plusieurs fois la même chose parce que je ne comprends pas. Et il est difficile d'écrire. Je sais qu'il faudrait que je vérifie tous les mots dans le dictionnaire mais c'est difficile et je suis toujours si fatigué.

J'ai eu l'idée de n'employer que les mots faciles au lieu de ceux qui sont longs et difficiles. Ça me fait gagner du temps. Je mets des fleurs sur la tombe d'Algernon environ une fois par semaine. Mrs. Flynn pense que je suis fou de mettre des fleurs sur la tombe d'une souris mais je lui ai dit qu'Algernon n'était pas une souris comme les autres.

14 juillet. – C'est encore dimanche. Je n'ai plus rien pour m'occuper maintenant parce que ma télévision est cassée et je n'ai pas d'argent pour la faire réparer. (Je crois que ce mois-ci j'ai perdu mon chèque de paie du labo. Je ne me rappelle plus.)

J'ai des maux de tête terribles et l'aspirine ne me soulage pas beaucoup. Mrs. Flynn sait que je suis vraiment malade et elle est très

ennuyée pour moi. C'est une femme merveilleuse quand quelqu'un est malade.

22 juillet. – Mrs. Flynn a fait venir un docteur pour m'examiner. Elle avait peur de me voir mourir. J'ai dit au docteur que je n'étais pas très malade mais que j'oublie simplement les choses. Il m'a demandé si j'avais des amis ou des parents et j'ai dit que non je n'en ai pas. Je lui ai dit que j'avais un ami qui s'appelait Algernon mais c'était une souris et nous faisions des courses tous les deux. Il m'a regardé d'un drôle d'air comme s'il pensait que j'étais fou.

Il a eu un sourire quand je lui ai dit que j'avais été un génie. Il me parlait comme si j'étais un bébé tout en faisant des clins d'œil à Mrs. Flynn. Je me suis mis en colère et je l'ai chassé parce qu'il se moquait de moi comme ils le faisaient tous autrefois.

24 juin. – Je n'ai plus d'argent et Mrs. Flynn dit qu'il faut que j'aille travailler quelque part pour payer mon loyer parce que je ne l'ai pas payé depuis plus de deux mois. Je ne connais pas d'autre travail que celui que je faisais à la Fabrique de Boîtes en Plastique Donnegan. Je ne veux pas y retourner parce qu'ils me connaissaient tous quand j'étais intelligent et peut-être qu'ils riront de moi. Mais je ne sais pas quoi faire d'autre pour avoir de l'argent.

25 juillet. – Je regardais quelques-uns de mes comptes rendus et c'est très drôle mais je ne peux pas lire ce que j'écrivais. Je peux reconnaître quelques mots mais ils n'ont plus de sens pour moi.

Miss Kinnian est venue à la porte mais je lui ai dit allez-vous-en je ne veux pas vous voir. Elle a pleuré et j'ai pleuré aussi mais je ne voulais pas la laisser entrer parce que j'avais peur qu'elle se mette à rire de moi. Je lui ai dit que je ne l'aimais plus. Je lui ai dit que je ne voulais plus être intelligent. Ce n'est pas vrai. Je l'aime toujours et je veux toujours être intelligent mais il fallait que je lui dise ça pour qu'elle s'en aille. Elle a donné de l'argent à Mrs. Flynn pour payer mon loyer. Je ne veux pas de ça. Il faut que je trouve au travail.

Par pitié... par pitié, faites que je sache toujours lire et écrire...

27 juillet. – Mr. Donnegan a été très gentil quand je suis revenu le trouver pour lui demander de me rendre mon travail de gardien. Pour commencer il s'est montré très soupçonneux mais je lui ai dit ce qui m'arrivait et alors il a eu l'air très triste et m'a mis sa main sur l'épaule en disant Charlie Gordon tu as du cran.

Tout le monde m'a regardé quand je suis descendu et que j'ai commencé à travailler aux toilettes en les nettoyant comme j'en avais l'habitude. Je me disais Charlie s'ils se moquent de toi ne te mais pas

en colère parce qu'ils ne sont pas si intelligents que tu croyais autrefois qu'ils l'étaient. Et puis c'était tes amis et s'ils rient de toi ça veut rien dire parce qu'ils t'aimaient aussi.

Un des nouveaux qui sont entrés après mon départ a fait une plaisanterie il a dit hé Charlie paraît que t'es un as comme on en voit au quitte ou double. Dis moi quelque chose d'intelligent. Ça m'a fait mal mais Joe Carp s'est approché et la empoigné par sa chemise et lui a dit laisse le tranquille espèce de gros lourdaud ou je te casse la figure. Je m'attendais pas à ce que Joe prenne mon parti aussi je crois qu'il est vraiment mon ami.

Plus tard Frank Reilly est venu et m'a dit Charlie si y en a un qui t'embête ou qui se moque de toi t'as qu'à nous appeler moi ou Joe et on se chargera de lui. J'ai dit merci Frank et il a fallu que je fasse demi-tour et que j'entre au magasin pour qu'il me voie pas pleurer. C'est bon d'avoir des amis.

28 juillet. – J'ai fait une chose idiote aujourd'hui j'ai oublié que j'étais plus dans la classe de miss Kinnian au cour pour adultes comme dans le tant. Je suis entré et j'ai été m'asseoir à ma place au fond de la classe et elle m'a regardé drôlement et elle a dit Charles. Je me rapèle pas l'avoir entendue m'appeler comme ça autrefois seulement Charlie alors j'ai dit bonjour miss Kinnian je suis prêt pour ma leçon aujourd'hui mais j'ai perdu le livre que j'avais. Elle s'est mise à pleurer et elle est sortie de la classe en courant et tout le monde m'a regardé et j'ai vu que c'était pas les mêmes jens qu'avant.

Alors tout d'un coup je me suis souvenu de quelques choses sur l'opération et comme j'étais devenu intelligent et j'ai dit bon sang j'ai fait mon Charlie Gordon cette fois. Je suis parti avant qu'elle rante dans la classe.

C'est pour ça que je quitte New York pour de bon. Je veux plus qu'il m'arrive rien comme ça. Je veux pas que miss Kinnian me plaigne. Tout le monde me plain à l'usine et je veux pas de ça non plus alors je vais dans un endroit où personne sait que Charlie Gordon a été un génie et que maintenant il sait plus lire un livre ni écrire comme il faut.

J'emporte deux livres avec moi et même si je ne peux pas les lire j'essaierai et peut-être que j'oublierai pas tout ce que j'aurai appris. Si j'essaie vraiment fort peut-être que je serai un peu plus intelligent qu'avant l'opération. J'ai ma patte de lapin et ma pièce porte bonheur et peut-être que ça m'aidera.

Si vous lisez ces lignes un jour miss Kinnian ne me plaigne pas je suis heureux d'avoir eu une chance d'être intelligent parce que j'ai appris des tas de choses que je savais même pas qu'elles existaient et je suis content d'avoir vu tout ça un petit moment. Je sais pas pourquoi je suis bête comme avant ou ce que j'ai fait peut-être que c'est parce que j'essaie pas assez

fort. Mais si j'essaye et si je m'exerce très fort, peut-être que je deviendré un peu plu intélíjan et que je saurai ce que c'est que tous ces mots. Je me rapèle un peu comme j'étais contant d'avoir ce livre bleu avec une couverture déchiré quan je le lisai. C'est pour sa que je vai essayé de devenir intélíjan pour avoir ancor cette impression. Sa fait du bien de conaitre des choses et d'être intélíjan. Je voudrai avoir cette inpression mintenan alor je massoirai et je lirai tou le tant. En toucas je pari que je sui la première persone bête au monde a avoir trouvé quelque chose d'inportant pour la cience. Je me rapèle que j'ai fait quelque chose mais je me rapèle pas quoi. Alor je croi que je l'ai fait pour tou les jans bêtes comme moi.

Adieu miss Kinnian et Dr Strauss et toulemonde. Et P.S. dite au Dr Nemur de ne pas être si mauvais quan les jans ri de lui, et il aura plus d'amis. C'est facil d'avoir des amis si on laisse les jans rire de soi. Je vai avoir des tas d'amis la ou je vais allé.

P.P.S. S'il vouplai si vous avé l'ocazion metté des fleurs sur la tombe d'Algernon dans la cour...

Traduit par ROGER DURAND.

Flowers for Algernon.

© Mercury Press, Inc., 1959. Publié avec l'autorisation de l'auteur et de l'agent de l'auteur, Robert P. Mills, Ltd.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LES CLEFS DE DÉCEMBRE

Par Roger Zelazny

La responsabilité du surhomme, de l'être supérieur, envers les formes de vie qui n'ont pas autant de pouvoirs que lui : c'est là un sujet qui, transposé dans un contexte plus mystique, conduirait à la question des devoirs d'un dieu envers ses créatures. Tels qu'ils se dégagent du récit suivant, ces devoirs vont jusqu'au sacrifice, jusqu'au renoncement à ce qui aurait justement permis à l'être supérieur de mener une existence « divine ».

NÉ de l'homme et de la femme, conformément aux spécifications Féliforme Y7, Classe Cryocosme (Modification Alyonal), grav. 3,2-T, option G.M.I., Jarry Dark n'était adapté à aucun mode de survie en quelque lieu que ce fût dans l'univers qui lui avait promis asile. C'était soit un bienfait, soit une malédiction, selon le point de vue.

Quel que soit votre point de vue, donc, voici l'histoire :

Ses parents auraient sans doute pu assumer les frais d'un bloc régulateur de température, mais pas beaucoup plus. (Pour être à son aise, Jarry avait besoin d'une température d'au moins cinquante degrés sous zéro.)

Il est peu probable, par contre, que ses parents eussent pu subvenir aux équipements assurant la pression d'air et le mélange gazeux indispensables pour le maintenir en vie.

Quant à la gravité de 3,2-T, impossible à simuler, il fallait la pallier par une médication et une physiothérapie que ses parents n'auraient certes pas été en mesure de lui fournir.

Ce fut l'option tant décriée, cependant, qui le prit en charge. Elle préserva sa santé. Elle pourvut à son éducation. Elle assura son bien-être physique et économique.

On pourrait objecter que Jarry Dark n'aurait jamais été un

Féliciforme Cryocosmien sans-planète s'il n'y avait eu l'option détenue par *General Mining, Incorporated*. Mais il faut reconnaître que personne n'aurait pu prévoir la nova qui détruisit Alyonal.

Lorsque ses parents s'étaient présentés au Centre de Parenté Programmée de la Santé Publique et qu'ils avaient sollicité conseils et médication pour leur progéniture en instance, on leur avait communiqué les informations concernant les mondes disponibles et les différents types corporels requis par chacun d'eux. Ils avaient choisi Alyonal, que la *General Mining* venait d'acheter aux fins d'exploitation minière, et avaient eu la sagesse de retenir l'option ; c'est-à-dire qu'ils avaient signé au nom de leur enfant à venir, hautement qualifié pour vivre sur ce monde particulier, un contrat qui ferait de lui un employé de la *General Mining* jusqu'à sa majorité ; après celle-ci, il serait libre de quitter la firme pour chercher un emploi où bon lui semblerait – bien que le choix fût manifestement restreint. En échange de cette garantie, la *General Mining* convenait d'assurer sa santé, son éducation et son bien-être général aussi longtemps qu'il resterait à leur service.

Lorsque Alyonal prit feu et disparut, les Féliciformes Cryocosmiens étaient encore dispersés un peu partout dans la galaxie surpeuplée. Ceux qui étaient couverts par l'option devinrent en vertu de l'accord des pupilles de la *General Mining*.

Voilà pourquoi Jarry grandit dans une salle étanche contenant des régulateurs de température et d'atmosphère, et pourquoi il reçut une éducation de premier ordre en circuit fermé, en plus de la physiothérapie et des médications. C'est pour cette même raison que Jarry présentait quelque ressemblance avec un grand ocelot gris dépourvu de queue, qu'il avait les doigts palmés, et qu'il ne pouvait sortir dans la rue pour contempler la circulation qu'après avoir absorbé quelques drogues supplémentaires et à condition de porter un scaphandre pressurisé et réfrigéré.

Partout, dans la galaxie grouillante de monde, des gens prenaient conseil auprès des Centres de Parenté Programmée de la Santé Publique, et nombreux étaient ceux qui avaient fait le même choix que les parents de Jarry. Vingt-huit mille cinq cent soixante-six d'entre eux, pour être précis. Tout groupe dont l'effectif dépasse vingt-huit mille cinq cent soixante recèle inévitablement quelques individus particulièrement doués. Jarry en était un. Il avait l'art de gagner de l'argent. La plus grande partie de la pension que lui versait la *General Mining* était investie dans des valeurs de caractère spéculatif. (Après un certain temps, il finit d'ailleurs par posséder un nombre considérable d'actions dans la *General Mining* elle-même.)

Un délégué de la Ligue Galactique pour les Libertés Civiques avait un jour contacté les parents de Jarry à propos des contrats prénatals impliqués dans l'option, expliquant que les Féliciformes Alyonaliens

pourraient constituer un excellent précédent dans la jurisprudence de cas similaires – d’autant plus que les parents de Jarry vivaient dans la juridiction du 877^e District, tribunal où ils seraient assurés de trouver une atmosphère favorable. Ils s’étaient récusés, de peur de compromettre la pension de la *General Mining*. Par la suite, Jarry lui-même avait à son tour écarté cette idée. Une décision favorable n’aurait jamais pu faire de lui un Normaforme Monde-T, et qu’importait tout le reste ? Il n’était pas vindicatif. De plus, il possédait déjà à cette époque un nombre de parts appréciable dans la *General Mining*.

Pour l’instant, il flânait en ronronnant dans son réservoir de méthane, ce qui signifiait qu’il était en train de réfléchir. Tout en ronronnant et en réfléchissant, il manipulait son cryo-ordinateur. Il calculait la valeur globale de tous les Féliformes appartenant au Club Décembre récemment fondé.

Il cessa de ronronner, considéra un total partiel, s’étira et secoua lentement la tête. Puis il revint à ses calculs.

Quand il eut fini, il dicta par le conduit phonique un message à l’intention de Sanza Barati, qui était à la fois la Présidente de Décembre et sa fiancée :

« Très chère Sanza – Les fonds disponibles, comme je le craignais, laissent beaucoup à désirer. Raison de plus pour commencer immédiatement. Aie l’obligeance de soumettre la proposition à la commission économique en faisant état de mes titres, et demande une approbation immédiate. J’ai terminé le brouillon de la déclaration générale à l’intention des membres. (Copie ci-jointe.) D’après ces chiffres, il me faudra de cinq à dix ans, à condition d’être soutenu par au moins quatre-vingts pour cent des membres. Alors aide-moi de tout ton poids, ma bien-aimée. J’aimerais te rencontrer un jour, dans un endroit où le ciel sera violet. À toi, toujours, Jarry Dark, Trésorier. P.S. : Je suis content que tu sois contente de la bague. »

Au bout de deux ans, Jarry avait doublé le capital de *Decembre, Incorporated*.

Un an et demi plus tard, il l’avait doublé à nouveau.

Quand il reçut la lettre suivante de Sanza, il sauta sur son trampoline, rebondit en l’air et atterrit sur ses pieds à l’autre bout de son logement. Puis il retourna à son écran pour repasser le message :

Cher Jarry,

Ci-joint le mémoire descriptif et les prix de cinq autres planètes. L’équipe de recherches aime bien la dernière. Moi aussi. Qu’en penses-tu ? Alyonal II ? Dans ce cas, que dis-tu du prix ? Quand pourrions-nous disposer de cette somme ? L’équipe ajoute qu’une centaine de

Météotransmuteurs pourraient en faire ce qu'il nous faut en cinq à six siècles. Te ferai suivre incessamment le coût de cet équipement.

Viens vivre avec moi, mon amour, dans un lieu où il n'y a pas de murs...

Sanza

« Un an, répondit-il, et je t'achèterai une planète ! Envoie-moi vite le coût des machines et au transport... »

Quand il reçut les chiffres, Jarry pleura des larmes de glace. Cent machines, capables de modifier l'environnement d'un monde, plus vingt-huit mille bunkers de cryonarcose, plus les frais de transport des machines et des gens, plus... Trop élevé !

Après un rapide calcul, il dicta dans le conduit phonique :

« Quinze ans de plus à attendre, c'est trop long, Chatounette. Demande-leur d'évaluer le temps de transformation si nous n'achetions que vingt Météotransmuteurs. Je t'aime et je t'embrasse, Jarry. »

Durant les jours qui suivirent, il fit les cent pas au-dessus de sa chambre, d'abord debout, puis à quatre pattes, dans un état d'âme qui allait s'intensifiant.

La réponse arriva enfin. « Approximativement trois mille ans. Puisse ton pelage demeurer toujours luisant – Sanza. »

« Mettons la décision aux voix, Yeux-Verts » dit-il.

*
* * *

Vite, un monde en trois cents mots maximum ! Imaginez cela...

Grosso modo, une masse continentale unique renfermant trois mers noires qui semblent saumâtres ; des plaines grises, des plaines jaunes, avec un ciel couleur de sable sec ; des forêts clairsemées dont les arbres ressemblent à des champignons mouchetés de teinture d'iode ; pas de montagnes, seulement des collines, brunes, jaunes, blanches, lavande ; des oiseaux verts avec des ailes pareilles à des parachutes, des becs comme des faucilles, des plumes semblables à des feuilles de chêne, une queue évoquant un parapluie retourné ; six lunes très lointaines, pareilles à des mouches devant les yeux dans la lumière du jour, à des flocons de neige la nuit, à des gouttes de sang à l'aube et au crépuscule ; de l'herbe couleur moutarde dans les vallées les plus humides ; des brumes pareilles à des feux blêmes par les matins calmes, pareilles à des serpents albinos quand le vent se lève ; des crevasses, irradiant comme des craquelures sur une vitre givrée ; des cavernes cachées, pareilles à des chaînes de bulles sombres ; dix-sept prédateurs dangereux répertoriés, de un à six mètres de long,

extrêmement poilus et dentus ; de soudaines tempêtes de grêle, comme des pierres projetées d'un ciel sans nuages ; à chacun des pôles aplatis, une calotte glaciaire pareille à un bérêt bleu ; des bipèdes nerveux hauts d'un mètre cinquante, au cerveau réduit, qui errent dans les forêts clairsemées en chassant la larve de la chenille géante, ainsi que la chenille géante elle-même, l'oiseau vert, le fouisseur aveugle, et la bête-nocturne-mangeuse-de-détritus ; dix-sept fleuves majestueux ; des nuages violets pareils à des vaches pleines, qui traversent rapidement le continent pour s'en aller mettre bas au-delà de l'horizon oriental ; des socles de pierre fouaillés par le vent, pareils à une musique pétrifiée ; des nuits comme de la suie, où disparaissent les étoiles de faible magnitude ; des vallées qui ondulent comme des torsos de femmes ou comme des instruments de musique ; le gel perpétuel dans les lieux d'ombre ; des sons matinaux pareils au craquement de la glace, au frémissement du fer-blanc, au claquement de fils d'acier...

Ils savaient qu'ils en feraient un paradis.

L'avant-garde, équipée de scaphandres réfrigérés, vint installer dix Météotransmuteurs dans chaque hémisphère, avant de placer les bunkers de cryonarcose dans plusieurs des grandes cavernes.

Puis les membres de Décembre descendirent du ciel couleur de sable.

Ils vinrent, regardèrent, se dirent que c'était presque le paradis, puis entrèrent dans les cavernes pour dormir. Plus de vingt-huit mille Féliformes Cryocosmiens (modification Alyonal) arrivèrent sur leur planète pour y dormir une saison en silence, du sommeil de la pierre et de la glace, avant d'hériter la nouvelle Alyonal. Il n'y a pas de rêves, dans ce sommeil. Mais s'il y en avait eu, leurs rêves auraient pu ressembler aux pensées de ceux qui restaient éveillés.

« C'est cruel, Sanza.

— Oui, mais seulement pour un temps.

— ... Être ensemble sur notre propre planète, et continuer à vivre comme des plongeurs au fond de la mer. Devoir ramper quand on voudrait bondir...

— Ce n'est que pour peu de temps, Jarry, du point de vue de nos sens.

— Mais c'est en réalité trois mille ans ! Une ère glaciaire va déferler pendant que nous dormirons. Nos anciens mondes vont changer, au point que nous serions incapables de les reconnaître si nous retournions les visiter – et personne ne se souviendra de nous.

— Visiter quoi ? Nos anciennes cellules ? Laisse les anciens mondes suivre leur cours ! Qu'on nous oublie sur nos terres natales ! Nous sommes un peuple à part, et nous avons trouvé notre monde.

Qu'importe le reste ?

— C'est vrai... Ce n'est que pour quelques années, et nous prendrons nos tours de veille ensemble.

— Quand sera le premier ?

— Dans deux siècles et demi – trois mois de veille.

— Comment sera la planète, à cette époque ?

— Je ne sais pas. Moins chaude...

— Alors retournons dormir. Demain sera un jour meilleur.

— Oui.

— Oh ! Regarde l'oiseau vert ! Il glisse comme un rêve... »

Quand ils se réveillèrent pour la première fois, ils vécurent à l'intérieur des aménagements du Météotransmuteur, dans un lieu appelé Terremorte. Le monde était déjà plus froid, et la lisière du ciel se teintait de rose. Les parois métalliques de l'énorme installation étaient noires et givrées. L'atmosphère était encore mortelle, la température beaucoup trop élevée. Ils restèrent la plupart du temps dans leurs quartiers spéciaux, ne s'aventurant en général à l'extérieur que pour les analyses nécessaires et l'inspection des structures de leur abri.

Terremorte... Du roc et du sable. Pas d'arbres, aucun signe de vie.

C'était l'époque où de terribles vents balayaient encore le continent, alors que le monde s'insurgeait contre les champs d'énergie des machines. La nuit, de grands nuages de crasse émousaient et sculptaient les socles de pierre ; quand les vents s'éloignaient, le désert miroitait comme s'il avait été fraîchement peint, et les pierres se dressaient comme des flammes dans le matin musical. Après que le soleil fut monté dans le ciel et y fut resté un moment, les vents revenaient, tirant sur le jour un rideau de brouillard gris foncé. Quand les vents du matin s'étaient apaisés, Jarry et Sanza contemplaient Terremorte par la fenêtre est du bâtiment – leur favorite, celle du troisième étage – du côté où la pierre qui ressemblait à un Normaforme nouveau leur faisait signe ; ils s'étendaient sur la couchette verte qu'ils avaient montée du premier étage et faisaient parfois l'amour en prêtant l'oreille aux vents qui se levaient à nouveau, ou bien Sanza chantait tandis que Jarry écrivait dans le journal, à moins qu'il ne parcourût le griffonnage qu'y avaient laissé les amis et les inconnus au cours des siècles, et ils ronronnaient souvent mais ne riaient jamais, parce qu'ils ne savaient pas rire.

Un matin, de leur observatoire, ils virent l'un des bipèdes des forêts iodées cheminant à travers les terres. Il tomba plusieurs fois, se releva, continua, tomba encore une fois et demeura immobile.

« Que fait-il, si loin de chez lui ? demanda Sanza.

— Il est en train de mourir, dit Jarry. Allons dehors. »

Ils traversèrent une passerelle, descendirent au premier étage, enfilerent leur tenue protectrice et quittèrent le bâtiment.

Le bipède, qui s'était remis sur pied, chancelait à nouveau. Il était recouvert d'un duvet rougeâtre, avec des yeux sombres et un long nez large, mais il n'avait pas de véritable front. Quatre doigts courts et griffus terminaient ses mains et ses pieds.

Quand il les vit sortir de la Station, il s'arrêta net, les yeux fixés sur elle. Puis il tomba.

Ils s'en approchèrent pour l'examiner.

Il continuait à les fixer de ses grands yeux sombres écarquillés, étendu et grelottant.

« Il va mourir si nous le laissons là, dit Sanza.

— ... Et il mourra si nous l'emmenons à l'intérieur », dit Jarry.

Le bipède leva un bras vers eux, le laissa retomber. Ses yeux se rétrécirent, puis se fermèrent.

Jarry avança le pied et le toucha du bout de sa botte. Aucune réaction.

« Il est mort, dit-il.

— Qu'allons-nous faire ?

— Le laisser là. Les sables le recouvriront. »

Ils retournèrent aux installations, et Jarry inscrivit l'événement dans le journal.

Dans le courant de leur dernier mois de veille, Sanza lui demanda : « Tout ce qui vit ici va-t-il mourir, sauf nous ? Les oiseaux verts et les gros mangeurs de viande ? Les drôles de petits arbres et les chenilles velues ?

— J'espère que non, dit Jarry. J'ai parcouru les notes des biologistes, et je pense que la vie de la planète peut s'adapter. Une fois que la vie s'est implantée quelque part, elle ferait n'importe quoi pour s'y maintenir. Il est sans doute préférable pour les habitants de la planète que nous n'ayons pu acquérir que vingt Transmutateurs. Cela leur laisse trois millénaires pour se faire pousser plus de poils, apprendre à respirer notre air et boire notre eau. Avec cent Transmutateurs, nous les aurions sans doute exterminés, et il aurait fallu importer des animaux cryocosmiens ou en élever. Mais de cette façon, ceux qui vivent ici parviendront peut-être à franchir le cap.

— C'est drôle, dit-elle, mais je viens de me rendre compte que nous faisons ici exactement ce qu'on nous avait fait. On nous avait créés pour Alyonal, et une nova a emporté notre planète. Ces créatures ont vu le jour dans ce monde, et nous le leur enlevons. Nous transformons tous les êtres vivants de cette planète en ce que nous étions sur notre ancien monde – des inadaptes.

— Il y a pourtant une différence, c'est que nous prenons notre temps, dit Jarry, et que nous leur donnons une chance de s'habituer

aux nouvelles conditions.

— Quand même, j'ai l'impression que tout cela, là-bas, – elle fit un geste en direction de la fenêtre – est une image de ce que ce monde est en train de devenir : une grande Terremorte.

Terremorte était là avant notre arrivée. Nous n'avons pas créé de nouveaux déserts.

— Les arbres sont en train de mourir. Tous les animaux descendent vers l'équateur. Quand ils seront descendus aussi loin qu'ils peuvent aller et que la température continuera de baisser, que l'air continuera de leur brûler les poumons... pour eux, ce sera la fin.

— Mais à ce moment-là, ils se seront peut-être adaptés. Les forêts s'étendent, l'écorce des arbres devient plus épaisse. La vie se maintiendra.

— Je me le demande...

— Préférerais-tu dormir jusqu'à ce que tout soit terminé ?

— Non ; je veux être à ton côté, toujours.

— Alors il faut te résigner au fait que tout changement porte toujours préjudice à quelque chose. Ceci accepté, tu ne risques plus toi-même d'en souffrir. »

Ils écoutèrent, guettant les premiers bruits du vent.

Trois jours plus tard, dans le calme du crépuscule entre les vents du jour et les vents de la nuit, elle l'appela à la fenêtre. Il monta au troisième étage et s'approcha d'elle. Dans la lumière du soleil couchant, ses seins étaient roses, avec au-dessous un espace d'ombre et d'argent. Le pelage de ses épaules et de ses hanches lui faisait une aura de fumée. Son visage était dépourvu d'expression, et ses grands yeux verts n'étaient pas tournés vers lui.

Il regarda au-dehors.

Les premiers gros flocons tombaient, bleutés dans la lumière rose. Ils glissaient autour du Normaforme de pierre noueuse ; certains se collaient aux épaisses vitres de quartz ; ils se posaient sur le désert, pareils à des fleurs de cyanure ; puis ils se mirent à tourbillonner, plus nombreux, dans les premières bouffées des terribles vents. Des nuages sombres s'étaient amoncelés au-dessus d'eux, et il en descendait maintenant de grands câbles et d'immenses filets de bleu. Les flocons, à présent, filaient devant la fenêtre comme des papillons, les contours de Terremorte n'apparaissaient plus que par intermittence. Le rose disparut pour ne laisser que du bleu, puis un bleu plus sombre, tandis que le premier grand soupir du soir parvenait à leurs oreilles et que le flot inclinait sa course vers l'horizontale, tournant à l'indigo à mesure qu'il défilait devant eux.

« La machine n'est jamais silencieuse, écrivit Jarry. Je m'imagine parfois entendre des voix dans son bourdonnement perpétuel, dans ses

grondements intermittents, dans ses grésillements d'énergie. Je suis seul ici, à la station de Terremorte. Cinq siècles ont passé depuis notre arrivée. J'ai préféré laisser Sanza dormir pendant ce tour de veille, de crainte que la perspective ne soit trop désolée. (Elle l'est.) Elle m'en voudra certainement. Ce matin, étendu dans un demi-sommeil, j'ai cru entendre la voix de mes parents dans la salle voisine. Aucune parole. Seulement le son de leurs voix, comme j'avais coutume de l'entendre dans mon vieil intercom. Ils doivent être morts, à présent, en dépit de tous les progrès de la gérontologie. Je me demande s'ils ont beaucoup pensé à moi depuis mon départ. Je n'ai même pas pu retirer mon gant étanche pour serrer la main de mon père, ni embrasser ma mère pour lui dire adieu. C'est une sensation étrange, d'être aussi seul, sans rien d'autre autour de moi que la pulsation des machines qui réorganisent les molécules de l'atmosphère et réfrigèrent le monde, au milieu de cet espace bleu. Terremorte. Et pourtant, j'ai grandi dans une caverne d'acier. J'appelle chaque après-midi les dix-neuf autres stations. Je crains de devenir quelque peu rasoir. Je ne les appellerai pas demain, à moins que je ne remette au jour suivant.

» Ce matin, je suis sorti pendant quelques instants sans mon dispositif réfrigérant. La chaleur est toujours accablante. J'ai aspiré une bouffée d'air qui m'a fait suffoquer. Notre temps est encore bien loin. Mais j'ai pu constater une différence avec mon premier essai d'il y a deux cent cinquante ans. Je me demande comment seront les choses quand nous aurons terminé. Moi, un économiste ! – que sera ma fonction dans notre nouvelle Alyonal ? Quoi qu'il en soit, du moment que Sanza est heureuse...

» Le Météotransmuteur hoquette et gémit. Tout le continent est bleu, aussi loin que je puisse voir. Les pierres se dressent toujours, mais leurs formes ne sont plus ce qu'elles étaient. Le ciel est entièrement rose, à présent, et il devient presque marron-roux le matin et le soir. Je suppose que c'est en fait une couleur lie-de-vin, mais je n'ai jamais vu de vin et je ne peux en être sûr. Les arbres ne sont pas morts. Ils sont devenus plus vigoureux. Leur écorce est plus épaisse, leurs feuilles plus sombres et plus grandes. Ils poussent beaucoup plus haut – à ce qu'on m'a dit, car il n'y a pas d'arbres sur Terre-morte.

» Les chenilles existent toujours. J'ai cru comprendre qu'elles paraissaient beaucoup plus grosses, mais c'est en réalité parce que leur fourrure est plus abondante. Il semble que la plupart des animaux aient maintenant des peaux plus rudes. Certains se sont apparemment mis en hibernation. Une chose étrange : les occupants de la Station Sept avaient rapporté que le pelage des bipèdes leur paraissait plus consistant. Ceux-ci doivent être assez nombreux dans leur secteur, car ils en aperçoivent souvent dans le lointain. Les bipèdes leur

semblaient plus velus, mais une observation rapprochée a révélé que certains d'entre eux portaient des peaux d'animaux, ou même qu'ils s'en enveloppaient ! Se pourrait-il qu'ils soient plus intelligents que nous ne l'avons cru ? Cela semble peu probable, car l'équipe biologique les avait soumis à des tests approfondis avant la mise en route des machines. C'est pourtant bien étrange.

» Les vents sont toujours violents. Ils obscurcissent parfois le ciel de cendres. Une activité volcanique considérable s'est manifestée au sud-ouest de notre installation. La Station Quatre a dû être déplacée pour cette raison. J'entends maintenant chanter Sanza dans les bruits de la machine. Je la laisserai se réveiller, la prochaine fois. Les éléments devraient s'être un peu stabilisés, d'ici là. Non, ce n'est pas vrai. C'est de l'égoïsme. Je la veux ici, près de moi. J'ai l'impression d'être la seule chose vivante dans le monde entier. Les voix de la radio sont des fantômes. L'horloge tictaque bruyamment, et les silences intermédiaires sont emplis du bourdonnement de la machine, qui est aussi une sorte de silence, puisqu'il est constant. Je pense parfois qu'il n'existe pas ; je le guette, je tends l'oreille de toutes mes forces, et je ne sais plus s'il y a ou non un bourdonnement. Alors je vérifie les indicateurs, qui m'assurent que la machine fonctionne. À moins que les indicateurs ne soient déréglés. Mais ils semblent marcher correctement. Non. C'est moi. Et le bleu de Terremorte est une sorte de silence visuel. Le matin, les rocs eux-mêmes sont couverts de givre bleu. Est-ce beau ou laid ? Il n'y a pas de réponse en moi. Cela fait partie du grand silence, c'est tout. Peut-être vais-je devenir un mystique. Peut-être vais-je développer des pouvoirs occultes ou atteindre une illumination libératrice, assis ici au milieu du grand silence. Peut-être aurai-je des visions. J'entends déjà des voix. Y a-t-il des fantômes sur Terremorte ? Non, il n'y a jamais rien eu qui pût se transformer en fantôme. Sauf peut-être le petit bipède. Pourquoi a-t-il traversé Terremorte, je me le demande ? Pourquoi s'est-il dirigé vers le centre de destruction, au lieu de s'en éloigner comme le faisaient ses compagnons ? Je ne le saurai jamais. À moins peut-être d'avoir une vision. Je pense qu'il est temps d'enfiler mon scaphandre et d'aller faire un tour. Les calottes polaires sont plus épaisses. La glaciation a commencé. Bientôt, très bientôt, les choses iront mieux. Bientôt, le silence prendra fin, je l'espère. Je me demande pourtant si le silence n'est pas l'état naturel de l'univers, et si nos petits bruits ne servent pas qu'à l'accentuer, comme un point noir sur champ de bleu. Tout a été silence et le redeviendra – est peut-être silence en cet instant même. Entendrai-je jamais de vrais sons, ou seulement des sons issus du silence ? Sanza chante à nouveau. J'aimerais pouvoir la réveiller maintenant, l'emmener marcher là-bas avec moi. Il commence à neiger. »

Jarry s'éveilla de nouveau à la veille du millénaire.

Sanza sourit et prit sa main dans les siennes pour la caresser, tandis qu'il lui expliquait pourquoi il l'avait laissée dormir, en s'excusant.

« Mais non, je ne suis pas fâchée, dit-elle, puisque je t'ai fait la même chose à notre dernier quart. »

Jarry leva vers elle ses yeux écarquillés, comprenant peu à peu.

« Je ne le referai pas, dit-elle, et je sais que tu ne le pourrais pas non plus. La solitude était presque insupportable.

— Oui, répondit-il.

— Ils nous ont réchauffés tous les deux, la dernière fois. J'ai pris conscience la première et leur ai dit de te rendormir. Je t'en voulais, quand je me suis rendu compte de ce que tu avais fait. Mais cela m'a vite passé ; j'ai souhaité si souvent ta présence.

— Nous resterons ensemble, dit Jarry.

— Oui, toujours. »

Ils prirent une navette volante de la caverne de narcose au Météotransmutateur de Terremorte, où ils relevèrent leurs compagnons du quart précédent et transportèrent la nouvelle couchette au troisième étage.

L'air de Terremorte, bien qu'étouffant, était maintenant respirable à petites doses, expérience néanmoins suivie invariablement de migraines. La chaleur était toujours oppressante. Le rocher qui ressemblait autrefois à un Normaforme leur faisant un signe de la main avait maintenant perdu son contour caractéristique. Les vents n'étaient plus aussi violents.

Au quatrième jour, ils découvrirent des empreintes qui semblaient appartenir à l'un des grands prédateurs. Cela réconforta Sanza, mais un autre incident vint plus tard les plonger dans la perplexité.

Un matin, ils s'en allèrent marcher dans Terremorte.

À moins de cent pas de l'installation, ils se trouvèrent en présence de trois chenilles géantes, mortes. Elles étaient rigides, mais plutôt desséchées que gelées, et la neige, autour d'elles, était parsemée d'empreintes. Les traces de pas qui menaient à la scène et qui s'en éloignaient avaient un contour vague, indécis.

« Que signifie ceci ? demanda Sanza.

— Je n'en sais rien, mais je pense qu'il faut en prendre des photographies », dit Jarry.

— Ce qu'ils firent. Quand Jarry entra en communication avec la Station Sept, dans l'après-midi, il apprit que des faits identiques avaient été signalés à plusieurs reprises par les occupants d'autres postes. Ils n'étaient cependant pas très fréquents.

« Je ne comprends pas, dit Sanza.

— Je ne tiens pas à comprendre », dit Jarry.

La chose ne se reproduisit pas durant leur tour de veille. Jarry la nota dans le journal et écrivit un rapport. Puis ils se contentèrent de faire l'amour et de contrôler le fonctionnement des appareils, se laissant aller parfois à une nuit de beuverie. Deux cents ans plus tôt, un biochimiste avait consacré son tour de veille à expérimenter des compositions susceptibles de provoquer chez les Féliformes les mêmes réactions que celles produites chez les Normaformes par le légendaire whisky. Ses recherches ayant abouti, il avait passé quatre semaines à faire une bombe effrénée en négligeant son service, duquel on l'avait relevé pour le réintégrer dans son compartiment de narcose réfrigérée jusqu'à la fin de l'Attente. Sa formule, établie sur des bases simples, ne s'en était pas moins répandue ; Jarry et Sanza découvrirent dans le magasin un bar bien garni, ainsi qu'un manuel manuscrit expliquant son usage et la variété de boissons que l'on pouvait composer. L'auteur du document avait exprimé l'espoir que chaque tour de veille apporterait la découverte d'un nouveau mélange, de façon qu'à son prochain quart, le manuel ait atteint une taille proportionnée à ses désirs. Jarry et Sanza s'y appliquèrent consciencieusement et satisfirent à la requête en produisant un Punch Fleur-de-Neige qui leur réchauffa les entrailles et transforma leur ronronnement en gloussements, de sorte qu'ils découvrirent aussi le rire. Ils s'en préparèrent un bol entier pour fêter le premier millénaire ; Sanza insista pour appeler toutes les autres stations et leur en donner la formule sur-le-champ, en plein quart de nuit, afin que chacun puisse partager leur allégresse. Il est fort possible que ce fut le cas, car la recette fut bien accueillie. Même lorsque le bol de punch ne fut plus qu'un souvenir, il leur resta le rire. C'est ainsi que s'esquissent parfois les premières lignes simples de la tradition.

« Les oiseaux verts sont en train de mourir, dit Sanza, reposant le rapport qu'elle venait de lire.

— Oh ? fit Jarry.

— Apparemment, ils ont atteint les limites de leurs possibilités d'adaptation, dit-elle.

— Dommage, dit Jarry.

— J'ai l'impression d'être ici depuis moins d'un an. En fait, il y en a mille.

— Le temps s'envole, dit Jarry.

— J'ai peur, dit-elle.

— De quoi ?

— Je ne sais pas. J'ai peur, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Parce que nous vivons ainsi, je suppose. En laissant de petits fragments de nous-mêmes dans différents siècles. Il y a seulement

quelques mois, si j'en crois ma mémoire, cet endroit était un désert. Maintenant, c'est un champ de glace. Des crevasses s'ouvrent et se referment. Des canyons apparaissent et disparaissent. Des rivières s'assèchent, d'autres jaillissent. Tout semble tellement transitoire. Les choses paraissent consistantes, mais j'ai peur de les toucher, à présent. Elles risquent de disparaître. Elles risquent de se transformer en fumée, et ma main se tendra à travers la fumée pour toucher... quelque chose... Dieu, peut-être. Ou pire encore, peut-être pas. Personne ne sait vraiment à quoi ressemblera cet endroit quand nous aurons terminé. Nous sommes en train de voyager vers une terre inconnue, et il est trop tard pour reculer. Nous nous déplaçons dans un rêve, vers une idée... Quelquefois, ma cellule me manque... et aussi tous les petits appareils qui prenaient soin de moi. Peut-être *suis-je* incapable de m'adapter. Peut-être suis-je comme l'oiseau vert...

— Non, Sanza, tu te trompes. Nous sommes réels. Quoi qu'il arrive là-bas, au-dehors, *nous* survivrons. Toutes ces choses changent parce que nous voulons qu'elles changent. Nous sommes plus forts que la planète ; nous la pétrirons, nous la peindrons et nous y creuserons des trous jusqu'à ce que nous en ayons fait exactement ce que nous voulons. Alors nous la prendrons pour la couvrir de villes et d'enfants. Tu veux voir Dieu ? Va regarder dans un miroir. Dieu a des oreilles pointues et des yeux verts. Il est couvert d'un pelage gris et doux. Quand Il lève la main, il y a des membranes entre Ses doigts.

— C'est bon de te savoir aussi fort, Jarry.

— Sortons le traîneau à moteur et allons faire un tour.

— D'accord. »

Toute la journée, ils gravirent et descendirent les pentes de Terremorte, où les pierres sombres se dressaient comme des nuages sous un autre ciel.

Douze siècles et demi avaient passé.

Maintenant, ils pouvaient respirer sans masque, pour de brèves périodes.

Maintenant, ils pouvaient supporter la température, pour de brèves périodes.

Maintenant, tous les oiseaux verts étaient morts.

Maintenant commençait une chose étrange et troublante.

Les bipèdes venaient la nuit, inscrivaient des signes dans la neige et y laissaient des animaux morts. Cela se produisait à présent beaucoup plus fréquemment que par le passé. Ils parcouraient de longues distances pour venir ainsi, et beaucoup portaient sur leurs épaules des fourrures qui n'étaient pas les leurs.

Jarry rechercha dans les dossiers de leur histoire tous les rapports établis sur ces créatures.

« En voilà un qui parle de lumières dans la forêt, dit-il. Station Sept.

— Quoi...?

— Le feu, dit-il. Et s'ils avaient découvert le feu ?

— Alors ce ne sont pas vraiment des animaux !

— Mais ils l'étaient !

— Ils portent des vêtements, maintenant. Ils offrent des sortes de sacrifices à nos machines. *Ce* ne sont plus des animaux.

— Comment cela aurait-il pu se produire ?

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est *nous* qui l'avons provoqué. Peut-être seraient-ils demeurés stupides – des animaux – si nous n'étions pas venus, en les forçant à progresser afin de survivre. Nous avons accéléré leur évolution. Il fallait qu'ils s'adaptent ou qu'ils meurent, et ils se sont adaptés.

— Penses-tu que cela serait arrivé si nous n'étions pas venus ? demanda-t-il.

— Peut-être, un jour. Mais ce n'est pas sûr. »

Jarry s'approcha de la fenêtre et contempla Terremorte.

« Il faut que je le sache, dit-il. S'ils sont intelligents, s'ils sont... humains, comme nous – il rit –, alors nous devons prendre leurs coutumes en considération.

— Que proposes-tu ?

— En localiser un groupe. Voir si nous pouvons communiquer avec eux.

— A-t-on déjà essayé ?

— Oui.

— Quels ont été les résultats ?

— Contradictaires. Certains prétendent qu'ils font preuve d'un entendement considérable. D'autres les placent loin au-dessous du seuil de l'humanité.

— Ce que nous faisons est peut-être abominable, dit-elle. Créer des hommes, et puis les détruire. Un jour, quand j'étais déprimée, tu m'as dit que nous étions les dieux de ce monde, que nous avions le pouvoir de modeler et de briser. Nous *avons* le pouvoir de modeler et de briser, mais je ne me sens pas particulièrement divine. Que pouvons-nous faire ? Ils ont résisté jusqu'à présent, mais crois-tu qu'ils supporteront les changements qui nous amèneront au terme de notre route ? Et s'ils étaient comme les oiseaux verts ? S'ils s'étaient adaptés aussi vite et aussi loin qu'ils l'ont pu, et que ce ne soit pas suffisant ? Que ferait un dieu ?

— Ce que bon lui semblerait », dit Jarry.

Ce jour-là, ils survolèrent Terremorte dans la navette, mais ils ne virent aucun signe de vie qu'eux-mêmes. Ils poursuivirent leurs recherches les jours suivants, sans succès.

Deux semaines plus tard, cependant, dans la lumière violette du matin, il se produisit quelque chose.

« Ils sont venus », dit Sanza.

Jarry s'avança vers la façade du poste pour regarder à l'extérieur.

La croûte de neige était brisée en plusieurs endroits, les lignes qu'il avait déjà vues auparavant s'inscrivaient autour du cadavre d'un petit animal.

« Ils n'ont pas pu aller bien loin, dit-il.

— Non.

Nous irons à leur recherche dans le traîneau. »

— Ils partirent sur la neige à travers cette étendue appelée Terremorte, Sanza conduisant tandis que Jarry scrutait les empreintes sur la surface bleutée.

Ils foncèrent dans le matin nouveau, parmi les nuances de feu et de violet ; le vent coulait sur eux comme un fleuve, et tout autour naissaient des bruits pareils au craquement de la glace, au frémissement du fer-blanc, au claquement de fils d'acier. Les pierres bleues de givre se dressaient comme une musique pétrifiée, et l'ombre longue de leur traîneau, noire comme de l'encre, glissait devant eux. Une pluie de grêlons, qui s'était mise à tambouriner sur le toit de leur véhicule comme autant de démons danseurs, cessa aussi soudainement qu'elle était venue. Terremorte s'abaissait devant eux pour remonter plus loin.

Jarry posa la main sur l'épaule de Sanza.

« Devant ! »

Elle hocha la tête, ralentit le traîneau.

Ils l'avaient acculé. Ils brandissaient des massues et de longues perches dont la pointe semblait avoir été durcie au feu. Ils jetaient des pierres. Ils jetaient des blocs de glace.

Puis ils reculèrent, et la bête les tua à mesure qu'ils s'éloignaient.

Les Féliformes l'avaient baptisé ours parce qu'il était gros, velu, et qu'il pouvait se dresser sur ses pattes postérieures...

Celui-là devait mesurer trois mètres et demi. Il était recouvert d'un pelage bleuâtre, avec un groin effilé et sans poils qui ressemblait à l'extrémité d'une paire de pinces.

Cinq des petits êtres étaient étendus, immobiles, dans la neige. À chaque fois que l'animal lançait la patte et atteignait son but, un autre bipède tombait.

Jarry sortit le pistolet de son compartiment et en vérifia la charge.

« Avance lentement, dit-il à Sanza. Je vais essayer de le brûler près de la tête. »

Le premier coup manqua son but, entaillant le rocher qui se trouvait derrière l'animal. Le second lui roussit les poils du cou. Jarry sauta du traîneau comme ils arrivaient à sa hauteur, poussa le réglage

de la puissance au maximum et lâcha toute la charge dans la poitrine de la bête à bout portant.

L'ours se raidit, oscilla, puis tomba. Une blessure béante lui déchirait la poitrine de part en part.

Jarry se retourna vers les petits êtres. Ils avaient tous les yeux fixés sur lui.

« Salut, dit-il. Je m'appelle Jarry. Je vous baptise Rougeformes. »

Un coup assené par-derrière lui fit perdre l'équilibre.

Il roula dans la neige, l'épaule et le bras gauche envahis d'une douleur fulgurante ; des lumières dansaient devant ses yeux.

Un second ours avait émergé de la forêt de pierre.

De sa main droite, il tira son long couteau de chasse, puis se remit sur pied.

Alors que la bête fonçait sur lui, il se déplaça avec la rapidité féline propre à son espèce et frappa vers le haut, lui enfonçant son couteau dans la gorge jusqu'à la garde.

Un frémissement parcourut l'animal, mais il frappa Jarry d'un coup de patte et celui-ci tomba de nouveau, le couteau arraché à son étreinte.

Les Rougeformes se remirent à jeter des pierres, se précipitant vers l'animal avec leurs bâtons pointus.

Puis il y eut un choc sourd, un bruit d'écrasement, et la bête fut projetée en l'air avant de retomber sur lui.

Il se réveilla.

Il était étendu sur le dos, il avait mal, et tout ce qu'il regardait semblait palpiter, comme prêt à exploser.

Combien de temps s'était écoulé ? Il n'en savait rien.

On l'avait déplacé, ou on avait déplacé l'ours.

Les petits êtres étaient accroupis, et ils regardaient.

Certains regardaient l'ours. D'autres le regardaient.

D'autres encore regardaient le traîneau brisé...

Le traîneau brisé...

Il se remit debout avec effort.

Les Rougeformes reculèrent.

Il s'approcha du traîneau et regarda à l'intérieur.

Il sut qu'elle était morte quand il vit l'angle que formait son cou. Mais il fit néanmoins tout ce qu'on faisait habituellement pour s'en assurer, avant d'accepter de le croire.

C'était elle qui avait porté le coup mortel en lançant le traîneau contre l'animal. Elle lui avait brisé le dos, mais l'impact avait brisé le traîneau. Il lui avait aussi brisé le cou.

Il s'appuya sur l'épave, composa sa première prière, puis retira le corps de Sanza.

Les Rougeformes l'observaient.

Il la souleva dans ses bras et se mit en marche vers la station, à travers Terremorte.

Les Rougeformes continuèrent à l'observer tandis qu'il s'éloignait, sauf celui qui avait un front anormalement haut. Celui-là examinait le couteau qui saillait de la gorge velue et fumante de la bête.

Aux administrateurs de Décembre maintenant réveillés, Jarry demanda : « Que devons-nous faire ?

— Elle est la première de notre race à mourir sur cette planète, dit Yan Turl, Vice-Président.

— Il n'existe aucune tradition, dit Selda Kein, Secrétaire. Faut-il en créer une ?

— Je ne sais pas, dit Jarry. Je ne sais pas ce qu'il convient de faire.

— L'enterrement ou la crémation, il n'y a pas beaucoup d'autre choix. Lequel préférez-vous ?

— Je ne... Non, pas dans le sol. Rendez-la-moi. Donnez-moi une grande navette... Je vais la brûler.

— Alors construisons une chapelle.

— Non. C'est une chose que je dois faire à ma façon. Je préférerais le faire seul.

— Comme vous voudrez. Prenez tout l'équipement qu'il vous faudra et allez-y.

— J'aimerais que vous envoyiez quelqu'un d'autre pour garder l'installation de Terremorte. Je voudrais retourner dormir, quand j'aurai terminé ceci – jusqu'au prochain quart.

— Très bien, Jarry. Nous sommes désolés.

— Oui – nous sommes désolés. »

Jarry hocha la tête, fit un geste, se retourna et sortit.

Ainsi s'inscrivent parfois les lignes les plus tragiques de la vie.

À la lisière sud-est de Terremorte se dressait une montagne bleue. Elle s'élevait à un peu plus de trois mille mètres. Quand on l'approchait au nord-ouest, elle avait l'apparence d'une vague pétrifiée dans une mer dont l'immensité défiait l'imagination. Des nuages violets se déchiquetaient à son sommet. Aucun être vivant ne hantait ses pentes. Elle n'avait pas de nom, sinon celui que lui donna Jarry.

Il ankra la navette.

Il porta le corps de Sanza aussi haut qu'on pût porter un corps.

Il la déposa, vêtue de ses habits les plus somptueux, l'angle de son cou dissimulé par une écharpe blanche, un voile noir posé sur ses traits vides.

Il était sur le point d'essayer une prière quand la grêle se mit à tomber. Comme des pierres qu'on leur aurait jetées, les fragments de glace bleue s'abattirent sur lui, sur elle.

« Dieu vous damne ! » cria-t-il en regagnant la navette au pas de course.

Il décolla et se mit à décrire des cercles.

Les vêtements de Sanza claquaient dans le vent.

La grêle était un rideau bleu qui les séparait de tout, sauf de ces dernières caresses : le feu courant de la glace à la glace et de la terre à l'immortalité par le pouvoir des canons.

Il pressa la détente ; une porte dans le soleil s'ouvrit au flanc de la montagne qui n'avait pas de nom. Sanza disparut à l'intérieur, et il élargit l'ouverture jusqu'à ce qu'il eût abaissé la montagne.

Puis il s'éleva dans le nuage, s'attaquant à la tourmente jusqu'à épuisement de ses canons.

Il tourna ensuite au-dessus de la mesa en fusion, à la lisière sud-est de Terremorte.

Il tourna au-dessus du premier bûcher funéraire qu'eût connu ce monde.

Puis il s'éloigna pour aller dormir une saison en silence du sommeil de la glace et de la pierre, pour hériter la nouvelle Alyonal. Il n'y a pas de rêves, dans ce sommeil.

Quinze siècles. Presque la moitié de l'Attente. Deux cents mots maximum... Imaginez

... Dix-neuf fleuves majestueux, mais les mers noires ont maintenant des vagues violettes.

... Pas de forêts clairsemées couleur d'iode. À la place, des arbres au tronc énorme recouvert d'une écorce pelucheuse, dressés bien haut sur toutes les terres, orange, jaune-vert et noirs.

... De grandes chaînes de montagnes à la place des collines brunes, jaunes, blanches, lavande. Des volutes de fumée noire se déroulant au-dessus des cônes brasillants.

... Des fleurs, dont les racines explorent le sol à vingt mètres sous leurs pétales moutarde déployés parmi le givre bleu et les pierres.

... Les fouisseurs aveugles fouissant plus profond ; les bêtes-nocturnes-mangeuses-de-détritus maintenant pourvues de formidables incisives et d'impressionnantes rangées de molaires cannelées ; les chenilles géantes devenues plus petites, mais d'un aspect plus trapu à cause de leur fourrure plus épaisse.

... Les contours des vallées, coulant et roulant, toujours pareils à des torsos de femmes, ou peut-être à des instruments de musique.

... Disparue en grande partie, la pierre fouaillée par les vents, mais le givre, toujours.

... Les bruits habituels du matin, rauques, cassants, métalliques.

Ils étaient sûrs d'être à mi-chemin du paradis. Imaginez cela.

Le journal de bord de Terremorte lui apprit tout ce qu'il avait besoin de savoir. Mais il parcourut également les vieux rapports.

Puis il se prépara une boisson et regarda par la fenêtre du troisième étage.

« ... vont mourir », dit-il, puis il vida son verre, s'équipa et quitta la station.

Il lui fallut trois jours pour trouver un camp.

Il posa la navette à quelque distance et s'approcha à pied. Il était loin au sud de Terremorte, là où l'air plus chaud lui donnait perpétuellement l'impression qu'il était à bout de souffle.

Ils portaient des peaux d'animaux – des peaux qui avaient été découpées pour s'adapter à leurs formes et mieux les protéger, des peaux qu'ils s'attachaient autour du corps. Il dénombra seize huttes et trois feux de camp. Il sourcilla en regardant les feux, mais continua d'avancer.

Quand ils le virent, toutes leurs petites rumeurs s'éteignirent ; un cri bref s'éleva, puis ce fut le silence.

Il pénétra dans le camp.

Les créatures restaient immobiles autour de lui. Il entendit qu'on s'affairait dans la grande hutte située à l'autre bout de la clairière.

Il parcourut le camp.

Une tranche de viande séchée pendait au centre d'un trépied formé de trois perches.

Plusieurs javelots de grande taille se dressaient devant chaque demeure. Il s'avança pour en examiner un. À l'extrémité était fixé un fer de lance en forme de feuille, constitué d'une pierre taillée.

Il y avait une silhouette de chat gravée sur un bloc de bois...

Il entendit un bruit de pas et se retourna.

L'un des Rougeformes s'approchait lentement de lui. Il paraissait plus vieux que les autres. Ses épaules étaient voûtées ; quand il ouvrit la bouche pour émettre une série de sons claquants, Jarry s'aperçut qu'il lui manquait des dents ; son pelage était grisonnant et rare. Il portait quelque chose dans ses mains, mais l'attention de Jarry se porta sur les mains elles-mêmes.

Chacune comportait un doigt opposable.

Il regarda vivement autour de lui, observant les mains de ceux qui l'entouraient. Tous semblaient avoir des pouces. Il étudia de plus près leur apparence.

Ils avaient maintenant des fronts.

Il reporta son attention sur le vieux Rougeforme.

Celui-ci déposa quelque chose à ses pieds, puis s'éloigna de lui.

Il abaissa les yeux.

Un morceau de viande séchée et une portion de fruit reposaient sur une large feuille.

Il prit la viande, ferma les yeux, en mordit un bout qu'il mâcha et avala. Il enveloppa le reste dans la feuille et plaça celle-ci dans la poche latérale de son équipement.

Il tendit la main et le Rougeforme recula.

Il abaissa la main, déroula la couverture qu'il portait avec lui et l'étala sur le sol. Il s'assit, fit un geste en direction du Rougeforme, puis indiqua la position qui lui faisait face à l'autre bout de la couverture.

L'être hésita, puis s'avança et s'assit. « Nous allons apprendre à nous parler », dit-il lentement. Puis il plaça sa main sur sa poitrine et dit : « Jarry. »

Jarry se tenait devant les administrateurs de Décembre, réveillés une nouvelle fois.

« Ils sont intelligents, leur dit-il. Tout est inscrit dans mon rapport.

— Et alors ? demanda Yan Turl.

— Je ne pense pas qu'ils seront capables de s'adapter. Ils ont fait des progrès énormes et très rapides, mais je ne crois pas qu'ils puissent aller beaucoup plus loin. Je ne pense pas qu'ils pourront aller jusqu'au bout.

— Êtes-vous biologiste, écologiste, chimiste ?

— Non.

— Alors sur quoi basez-vous votre opinion ?

— Je les ai observés de près pendant six semaines.

— Ce n'est donc qu'un sentiment que vous avez...

— Vous savez bien qu'il n'existe pas d'experts en la matière. Cela ne s'est jamais produit auparavant.

— En admettant leur intelligence – en admettant même que ce que vous nous avez dit à propos de leur adaptabilité soit correct – que proposez-vous que nous fassions ?

— Ralentir la transformation. Leur donner une chance plus sérieuse. Et s'ils ne peuvent aller jusqu'au bout, nous arrêter avant terme. C'est déjà vivable, ici. Nous pouvons *nous* adapter pour combler la différence.

— Ralentir la transformation ? De combien ?

— En supposant qu'il nous faille sept ou huit mille ans de plus ?

— Impossible !

— Tout à fait !

— C'est trop !

— Pourquoi ?

— Parce que chacun de nous prend un tour de veille de trois mois tous les deux siècles et demi. C'est une année de temps personnel pour mille ans. Vous demandez trop de temps à chacun.

— Mais la vie de toute une race en dépend peut-être !

— Vous n'en avez pas la certitude.

— Non, c'est vrai. Mais pensez-vous que ce soit un risque à prendre ?

— Voulez-vous soumettre la question au vote des administrateurs ?

— Non – je vois bien que je perdrais. Je veux la soumettre au vote de la totalité des membres.

— Impossible. Ils dorment.

— Alors réveillez-les.

— Ce serait une entreprise énorme.

— Ne pensez-vous pas que le sort d'une race en vaille la peine ? D'autant plus que c'est nous qui sommes responsables de leur intelligence. C'est nous qui les avons fait évoluer, qui les avons affligés d'un intellect.

— Assez ! Ils se trouvaient déjà sur le seuil. Ils seraient peut-être devenus intelligents même si nous n'étions *pas* venus.

— Mais vous ne pouvez pas en être sûr ! Vous n'en savez rien ! Et peu importe après tout comment c'est arrivé. Ils sont ici, nous sommes ici, et ils nous prennent pour des dieux – peut-être parce que nous ne faisons rien pour eux que de les rendre malheureux. Mais nous avons pourtant des responsabilités envers une race intelligente. Nous devons au moins nous abstenir de l'exterminer.

— Peut-être pourrions-nous faire une étude à long terme...

— Ils risquent d'être morts avant que vous n'ayez fini. Je demande officiellement, en tant que Trésorier, que nous réveillions la totalité des membres pour soumettre la question au scrutin.

— Je n'entends aucun écho à votre proposition.

— Selda ? » dit-il.

Elle détourna les yeux.

« Tarebell ? Clond ? Bondici ? »

Autour de lui, dans la haute et large caverne, ce fut le silence.

« Très bien. Je sais reconnaître quand je suis battu. Nous serons notre propre serpent quand nous entrerons dans notre Éden. Je retourne à Terremorte finir mon tour de veille.

— Vous n'y êtes pas obligé. En fait, il vaudrait peut-être mieux que vous dormiez jusqu'à la fin...

— Non. Si les choses doivent se passer de cette façon, la culpabilité sera aussi la mienne. Je veux veiller, participer totalement.

— Qu'il en soit donc ainsi », dit Turl.

Deux semaines plus tard, quand l'Installation Dix-Neuf essaya de joindre par radio la Station de Terremorte, il n'y eut pas de réponse.

Au bout d'un certain temps, on dépêcha une navette volante.

La Station de Terremorte n'était plus qu'une masse informe de métal fondu.

Jarry Dark était introuvable.

Plus tard, dans l'après-midi, l'Installation Huit cessa d'émettre.

On y envoya aussitôt une navette.

L'Installation Huit n'existait plus. Ses occupants furent retrouvés à plusieurs kilomètres de là, se déplaçant à pied. Ils racontèrent comment Jarry Dark les avait obligés sous la menace d'une arme à évacuer la station, qu'il avait ensuite rasée par le feu à l'aide des canons montés sur sa navette.

À peu près à l'instant où ils racontaient leur histoire, l'Installation Six devint silencieuse.

Un ordre fut diffusé : RESTEZ EN CONTACT RADIO PERMANENT AVEC AU MOINS DEUX AUTRES STATIONS.

Puis un second ordre fut diffusé : SOYEZ CONSTAMMENT ARMÉS. TOUT VISITEUR DOIT ÊTRE FAIT PRISONNIER.

Jarry ne se manifesta plus. Au fond d'une crevasse, parqué sous une saillie rocheuse, il attendait. Une bouteille ouverte était posée sur le tableau de bord de sa navette. À côté se trouvait une petite boîte de métal blanc.

Il but une dernière longue gorgée à la bouteille en attendant le message qui ne manquerait pas d'être diffusé.

Quand il l'eut entendu, il s'étendit sur le siège et fit un somme.

Quand il se réveilla, le jour baissait.

La diffusion du message n'avait pas cessé...

« ... Jarry. On les réveillera et un référendum aura lieu. Revenez à la caverne principale. Ici Yan Turl. Je vous en prie, ne détruisez pas d'autres installations. C'est un acte inutile. Nous acceptons votre proposition de scrutin. Veuillez nous contacter immédiatement. Nous attendons votre réponse, Jarry... »

Il jeta la bouteille vide par la fenêtre et décolla, arrachant la navette à l'ombre violette.

Lorsqu'il descendit sur l'aire d'atterrissage de la caverne principale, on l'attendait, bien sûr. Une douzaine de fusils étaient pointés sur lui quand il sortit de la navette.

« Jetez vos armes, Jarry, fit la voix de Yan Turl.

— Je ne porte aucune arme, dit Jarry. Pas plus que ma navette », ajouta-t-il. C'était vrai ; les canons à feu n'étaient plus dans leurs supports.

Yan Turl s'approcha et leva les yeux vers lui.

« Alors vous pouvez descendre.

— Merci, mais je préfère rester ici.

— Vous êtes prisonnier.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de moi ?

— Vous remettre en sommeil jusqu'à la fin de l'Attente. Descendez !

— Non. Et n'essayez pas de tirer – ni d'utiliser une charge de gaz stupéfiant. Si vous le faites, nous serons tous morts à l'instant où je serai touché.

— Que voulez-vous dire ? demanda Turl, avec un geste prudent à l'intention des hommes armés.

— Ma navette est une bombe, dit Jarry, et je tiens le détonateur dans ma main droite. » Il éleva la boîte de métal blanc. « Tant que je tiendrai ce levier enfoncé, sur le côté de la boîte, nous vivrons. Si je relâche la pression, ne serait-ce qu'un instant, l'explosion qui s'ensuivra détruira sans aucun doute la caverne tout entière.

— Je pense que vous bluffez.

— Vous savez comment vous en assurer.

— Vous mourrez aussi, Jarry.

— Pour l'instant, je m'en soucie peu. N'essayez pas non plus de me carboniser la main pour détruire le détonateur, les prévint-il, parce que ça ne servirait à rien. Même si vous réussissiez, cela vous coûterait au moins deux installations.

— Comment cela ?

— Que croyez-vous que j'aie fait des canons à feu ? J'ai montré aux Rougeformes comment s'en servir. En ce moment même, les armes sont entre leurs mains et pointées sur deux installations. Si je ne vais pas les voir en personne avant l'aube, ils ouvriront le feu. Après avoir détruit leurs objectifs, ils s'en iront pour essayer d'en détruire deux autres.

— Vous avez confié des projecteurs laser à ces bêtes ?

— Exactement. Et maintenant, allez-vous commencer à réveiller les autres pour le vote ? »

Turl se ramassa sur lui-même comme pour bondir sur Jarry ; mais il parut en décider autrement et se détendit.

« Pourquoi avez-vous fait cela, Jarry ? demanda-t-il. Que sont-ils pour vous, au point que vous soyez prêt à faire souffrir les vôtres pour eux ?

— Puisque vous ne ressentez pas ce que je ressens, dit Jarry, mes raisons n'auraient aucun sens pour vous. Après tout, elles ne s'appuient que sur mes sentiments, qui sont différents des vôtres – car les miens sont basés sur le chagrin et la solitude. Mais vous pouvez toujours essayer de le comprendre de cette façon : je suis leur dieu. Ma forme est représentée dans chacun de leurs camps. Je suis le Tueur d'Ours du Désert des Morts. Ils content mon histoire depuis deux siècles et demi, et j'en ai été transformé. À leurs yeux, je suis puissant, sage et bon. À ce titre, je leur dois une certaine considération. Si je ne leur donne pas la vie, qui restera-t-il pour m'honorer dans la neige,

chanter mon histoire autour des feux et couper pour moi les meilleures portions de la chenille velue ? Personne, Turl. Et ces choses représentent toute ma vie, à présent. Réveillez les autres. Vous n'avez pas le choix.

— Très bien, dit Turl. Et si leur décision allait contre vous ?

— Je me retirerai, et vous pourrez être dieu », dit Jarry.

Chaque jour, maintenant, quand le soleil descend à l'horizon du ciel violet, Jarry Dark le regarde disparaître, car il ne dormira plus du sommeil de la glace et de la pierre, dans lequel il n'y a pas de rêves. Il a choisi de vivre le restant de ses jours dans ce petit instant de l'Attente, sans espoir de jamais contempler la Nouvelle Alyonal de son peuple. Chaque matin, à la nouvelle station de Terremorte, il est réveillé par des sons pareils au craquement de la glace, au frémissement du fer-blanc, au claquement des fils d'acier, avant qu'ils ne viennent à lui avec leurs offrandes en chantant et en traçant des signes dans la neige. Ils chantent ses louanges et il leur sourit. Parfois, il tousse.

Né de l'homme et de la femme, conformément aux spécifications Féliforme Y7, Classe Cryocosme, Jarry Dark n'était adapté à aucun mode de survie en quelque lieu que ce fût dans l'univers qui lui avait promis asile. C'était soit un bienfait, soit une malédiction, selon le point de vue. Quel que soit votre point de vue, donc, c'était l'histoire. Ainsi la vie récompense ceux qui sont prêts à la servir pleinement.

Traduit par JACQUES POLANIS.

The keys of December.

© Compact Books, 1966.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

PATERNITÉ

Par Chad Oliver

Il n'est pas obligatoirement facile d'être un surhomme, en ce sens que la qualité d'homo superior n'entraîne pas d'elle-même la solution automatique de tous les problèmes posés au vulgaire homo sapiens. Mais le fait d'avoir un surhomme dans sa descendance peut également entraîner des responsabilités, même si certaines de celles-ci se révèlent en quelque sorte rétroactives.

« IL y a quelque chose de drôle dans ce canard, dit John Dodson à sa femme en agitant le journal posé sur ses genoux.

— Des dessins humoristiques ? demanda Barbara Dodson entre deux gorgées de café.

— Tu ne comprends pas. Je veux dire que ce journal a quelque chose d'anormal.

— Il est possible qu'il y en ait de meilleurs, approuva-t-elle. Ces typos... »

John fronça les sourcils.

« Écoute, dit-il. Tu n'as pas remarqué qu'il n'y a jamais rien d'intéressant en première page comme autrefois ? Rien que l'O.N.U., la Russie, la politique et le temps qu'il fait. C'est pareil tous les soirs ; il n'y a que la date qui change.

— Ton café refroidit », dit Barbara, sentant que John allait encore s'embarquer dans des considérations oiseuses.

John ne fit même pas attention à sa remarque. Il étreignit plus fermement le journal, comme s'il était résolu à en exprimer la vérité.

« Il n'y a donc plus d'amateurs pour s'attaquer aux records excentriques, comme rester assis en haut d'un mât ou avaler des poissons rouges ? Marilyn ne fait donc plus rien maintenant ? N'y a-t-il plus de soucoupes volantes ? Et que sont devenus tous les sadiques ?

— Ça, mon chéri, tu m'en demandes trop », dit Barbara d'un ton tranquille.

À ce moment, on gratta avec insistance à la porte.

« Tiens, en voilà un, dit-elle. Fais-le entrer, veux-tu ? »

John allongea le bras et, en s'étirant au prix d'un effort héroïque, parvint à ouvrir la porte sans se lever tout à fait. Brutus, leur chien, un berger allemand monumental, fit sur ses pattes ouatées une entrée solennelle. Il traça avec grande précision une ligne d'empreintes boueuses sur toute la longueur du tapis du living-room, se coucha en rond aux pieds de Barbara et s'endormit, l'air satisfait.

John fit un geste pour repousser la porte.

« Attends une minute, dit Barbara. Il y a quelqu'un qui vient. »

John prit une mine renfrognée. Une voiture fit crisser le gravier dans l'allée, s'arrêta, et des portières claquèrent. Des pas s'approchèrent.

Un visage éclairé d'un large sourire parut à la porte.

« Occupés ? questionna une grosse voix familière.

— Tu plaisantes ? fit John. Entre donc, Bill, et amène-nous ta tendre épouse. »

Bill Wineburg s'élança dans la pièce en frottant ses mains gigantesques de plaisir anticipé. Sa femme, Sue, minuscule créature vaporeuse aux cheveux couleur de miel, venait dans son sillage.

Après un quart d'heure environ consacré à des platitudes diverses, John et Bill s'installèrent pour poursuivre leur interminable match de poker, tandis que les femmes prenaient le café tout en feuilletant des magazines abondamment illustrés d'utopiques projets de décoration domestique et en papotant joyeusement sur leurs amies et connaissances.

Brutus, le chien, manifestait son contentement par de petits frémissements des oreilles.

Sur le coup de onze heures, au moment où la partie allait prendre fin, Sue dit à Barbara :

« Vous ne trouvez pas cela *ridicule*, cette histoire de Claudette ?

— Claudette ?

— Claudette Cruchette, vous savez bien, l'actrice ? Celle qui a une énorme...

— Ah ! oui, je vois. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Vous ne l'avez pas lu ? Elle est entrée au *couvent*. Est-ce que ce n'est pas... »

John pivota sur son fauteuil, bousculant du coude une pile de jetons rouges qui se répandirent sur le parquet.

« Où avez-vous appris ça, Sue ? » demanda-t-il, pointant son index sur elle comme un pistolet.

Quelque peu décontenancée, Sue fit un geste vague de ses mains de poupée.

« Dans le *journal*, bêta. Vous ne le lisez donc plus ? »

John saisit brusquement le journal froissé et le lui tendit.

« Celui-ci ? »

Sue jeta un coup d'œil au titre : IKE DIT OUI À L'O.N.U. et fit un signe de tête affirmatif.

« Quel autre voudriez-vous que ce soit ? C'est là en première page.

— Montrez-moi où. »

Elle prit le journal avec curiosité et examina la première page.

« C'est drôle, dit-elle au bout d'un moment. J'ai beau regarder, je ne vois pas.

— C'était peut-être à une autre page », suggéra Barbara.

Bill secoua la tête.

« Non. Là, bien en évidence en première page. Je l'ai vu moi-même.

— Il y avait une photo et tout », dit Sue. Elle feuilleta rapidement le reste du journal. « Je n'arrive pas à comprendre. Vous devez avoir une édition plus récente ou je ne sais quoi.

— Il n'y a qu'une édition du soir, dit John.

— Il y a quelqu'un qui censure votre journal, mon vieux, dit Bill en riant. Il coupe tous les articles légers. »

John ne trouvait pas cela amusant.

Après le départ de Bill et de Sue, il se remit dans son fauteuil et contempla le journal d'un œil morose. Barbara dut lui rappeler par deux fois l'heure à laquelle il devait se lever le lendemain avant qu'il voulût bien l'écouter.

Avant d'aller se coucher, il prit le journal, le plia soigneusement et le posa sur la planche dans le cabinet de débarras.

« Il se passe quelque chose de louche, dit-il en éteignant la lampe sur la table de chevet.

— Allons, allons, dit Barbara en lui souhaitant bonne nuit avec un baiser. Je suis sûre qu'il y a une explication tout à fait simple.

— Par exemple ? »

Silence.

John eut un mal terrible à s'endormir et ses rêves furent peuplés de jolies filles.

*

* *

Le lendemain, l'esprit de John n'était pas à son travail. Mais comme c'était une période de calme et que l'ordinateur électronique avait peu de problèmes à mastiquer, il put s'acquitter de sa tâche sans trop avoir à se concentrer.

De nature imaginative, il avait toujours été très intrigué par certains écrits philosophiques de l'Inde, mais il était aussi mathématicien et ne cessait d'inventer des jeux captivants et aux

règles si compliquées que personne n'était jamais capable de les assimiler suffisamment pour faire un adversaire convenable. Chaque fois que son travail était de pure routine – il faisait fonctionner une petite machine IBM pour une compagnie d'assurances – il laissait son esprit se porter sur des sujets plus intéressants.

Maintenant qu'il avait l'impression d'être mêlé à quelque chose sortant sans aucun doute de l'ordinaire, il se sentait étrangement stimulé.

Il observa attentivement ses collègues, mais ne remarqua rien d'anormal. Ils se comportaient à leur manière habituelle. Quand il sortit pour déjeuner, il s'arrêta plusieurs fois sur le trottoir, affectant de flâner aux devantures, pour s'assurer que personne, dans la foule, ne le suivait.

Personne ne s'occupait de lui.

Son déjeuner fut médiocre comme à l'ordinaire, avec un goût de gaillon peut-être un peu plus prononcé, mais c'est tout.

Rien ne se passa dans l'après-midi.

Un autre que lui aurait pu chasser toute l'affaire de son esprit, mais pour John un fait était un fait. Il y avait quelque chose de suspect dans ce journal et il était bien décidé à en trouver le fin mot, dût-il y travailler toute sa vie.

De telles choses n'arrivaient pas, ne devaient pas arriver.

Il y avait une *raison* à tout.

Ou avait-il affaire à une exception ?

Il attendit avec impatience jusqu'à cinq heures et sortit en hâte de l'immeuble. C'était une belle soirée de septembre, saine et fraîche, et le soleil s'enfonçait lentement derrière le sommet des grands hôtels dans un flamboiement de rose et de pourpre. John s'approcha du vendeur de journaux au coin de la rue, le regarda d'un œil soupçonneux et poursuivit son chemin. Il sortit sa voiture du parc de stationnement et prit délibérément la direction opposée à celle de son domicile. Il se laissa absorber par le flot dense des véhicules et franchit le pont menant aux quartiers sud de la ville. Tout en roulant, il choisit mentalement un nombre au hasard, cinq, et continua jusqu'au cinquième drugstore. Celui-ci se trouvait à une distance appréciable. Il rangea sa voiture le long du trottoir, entra dans le magasin et tira le cinquième journal d'une pile à côté du comptoir à cigarettes. (La ville n'avait qu'un seul journal du soir.) Il lança à l'homme une pièce de cinq *cents* et regagna sa voiture.

Il ne perdit pas son temps à lire la première page. Il se contenta de tirer son stylo et d'écrire *Drugstore* dans le coin supérieur droit. Le papier absorba l'encre, mais le mot était lisible.

Puis il rentra chez lui.

Brutus lui mit ses pattes sur les épaules et essaya de lui lécher le

visage. Il allait dire au chien d'aller chercher le journal qu'il apercevait dans la haie où le marchand l'avait lancé en faisant sa tournée, mais il se ravisa et alla le prendre lui-même.

Brutus baissa la tête, l'air penaud.

John entra dans la maison d'un pas pesant et claqua la porte derrière lui.

« B'soir », fit Barbara, passant la tête à la porte de la cuisine.

John marmonna quelque chose d'inintelligible. Il déplia nerveusement son journal du soir et en étala la première page par terre. Puis il déplia l'exemplaire qu'il avait acheté au drugstore et fit de même pour celui-là.

« Qu'est-ce que tu fabriques là ?

— Mmmmm... »

Le regard de John allait et venait rapidement d'une première page à l'autre. Il remarqua presque aussitôt l'anomalie. Il se leva, baissa tous les stores et ferma la porte à clef. Puis il alla d'un pas décidé dans la chambre d'amis et prit un crayon rouge à mine tendre dans un tiroir de son bureau. Il revint aux journaux et encadra deux articles, un dans chaque édition. Le tapis était mou et il eut quelque mal à crayonner, mais les traits étaient assez nets malgré tout.

« Johnny, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Regarde ça, mon chou. »

Barbara essuya ses mains à son tablier et s'agenouilla près de lui.

« Mais c'est tout bonnement idiot, dit-elle après un moment.

— C'est bien mon avis.

— Je vais téléphoner au journal tout de suite. Je vais...

— Non. Ne fais pas ça. Voyons s'il n'y a pas moyen de trouver une explication. »

Barbara regarda longuement les journaux.

« Qu'y a-t-il à expliquer ?

— Comme a dit l'autre, "là est la question". »

Il n'y avait, dans ces deux pages du même journal, rien de menaçant ni de sinistre. On pouvait simplement y lire deux articles complètement différents, l'un dans le numéro qu'il avait acheté au drugstore et l'autre dans celui qu'il avait reçu par abonnement. À l'exception de cet article, en bas à gauche, dans chaque journal, la première page était exactement la même.

Le journal sur lequel il avait écrit *Drugstore* racontait une petite histoire dont le titre était : « UNE JOLIE BAIGNEUSE DE MIAMI MORDUE PAR UN REQUIN. » Il y avait une photographie représentant une belle brune au buste opulent, dans un costume de bain réduit à sa plus simple expression, qui regardait avec un brave sourire la carcasse d'un requin sur une plage de sable. L'histoire en elle-même n'avait rien de sensationnel et elle avait probablement germé dans le cerveau

imaginatif d'un correspondant de presse. La fille était en train de nager, était-il dit, lorsqu'elle avait été attaquée par un requin. Le sauveteur diplômé Bruce Bartholomew, un superbe gaillard, ancien combattant du Pacifique, s'était trouvé avoir par hasard sa carabine à portée de la main et il avait réglé son compte au requin. (Il n'y avait pas de photographie de M. Bartholomew.) La fille avait déclaré qu'elle continuerait de pratiquer la natation, « parce que nager me plaît plus que tout au monde et parce que je sais que papa et maman comptent sur moi. » C'était là toute l'histoire.

Dans le journal que John avait récupéré dans sa haie, il n'y avait pas trace de l'histoire de la jolie baigneuse. Il y avait à la place une information parfaitement insignifiante sur la pêche dans le lac Travis, distant de quelques kilomètres. L'article n'avait rien à faire en première page et comme il n'était pas assez long, on avait ajouté plusieurs lignes de remplissage. Le titre était : « LA PÊCHE À LA TRUITE EST TOUJOURS BONNE DANS LE LAC TRAVIS. »

L'information était ainsi présentée.

Austin, 5 sept, (de notre correspondant particulier). Les pêcheurs de la région seront heureux d'apprendre que les truites sont toujours abondantes dans le lac Travis. C'est ce qu'a annoncé aujourd'hui M. Harold X. Rogers. M. Rogers a déclaré que plusieurs personnes lui avaient loué des bateaux pour la matinée ou l'après-midi et que chaque bateau était rentré avec trois ou quatre truites et plusieurs perches.

« Les pulvérisations faites récemment pour éliminer les poissons parasites n'ont pas nui à la pêche sportive, a précisé M. Rogers. Toute la journée, je vois les truites faire des bonds hors de l'eau et c'est réellement l'un des moments les plus favorables de l'année pour la pêche sur le lac. »

L'une des truites accusait un poids de trois livres et plusieurs autres étaient également de bonne taille. Les perches étaient petites.

L'ornithorynque est un mammifère, mais il pond des œufs comme une poule. On le trouve en Australie.

L'homme le plus gros qui ait jamais joué au football aux États-Unis est Jasper McGill, dit le « Caribou », qui pesait 220 kilos.

*

* *

« Alors ? demanda John.

— Je n'y comprends rien, dit Barbara.

— Moi non plus. Mais je trouverai, ça je te le promets. »

Barbara poussa un soupir.

« On mange du poisson ce soir. J'espère que ça ne te fait rien. »

John ne lui répondit pas. Il se leva, alla dans la chambre et fourragea longuement dans les tiroirs de son bureau avant de mettre, la main sur un album de souvenirs en partie vide. (Les douze premières pages étaient consacrées à sa collection de timbres, passe-temps qu'il avait abandonné.) Il prit des ciseaux et de la colle et revint aux journaux étalés sur le tapis du living-room.

« Il se passe quelque chose de drôle ici », annonça-t-il, et il se mit à découper avec une ardeur agressive.

Dehors, le vent tournait au nord et l'air commençait à fraîchir.

*
* *
*

« Maintenant, écoute, dit-il, quand il ne resta plus du poisson que les arêtes et qu'ils se furent installés pour boire leur première tasse de café du soir. Nous sommes des gens intelligents et nous devrions être à même de tirer cette affaire au clair. »

Barbara, que le sujet n'intéressait pas outre mesure, sourit avec indulgence. C'était une grande blonde aux longues jambes et aux yeux bleus aimables, dont le doux sourire passait pour faire fondre des glaçons à vingt pas. Le sourire, cependant, n'eut pas d'effet perceptible sur John.

« Quelqu'un ou quelque chose nous tripatouille notre journal, dit-il, allumant une cigarette et tirant dessus avec l'air de sacrifier à une coutume plutôt qu'à une passion. Tu es bien d'accord là-dessus ?

— Quelque *chose* ? Qu'entends-tu par là ? »

John fit un geste évasif de la main qui tenait sa cigarette.

« Qu'en sais-je ? J'essaie simplement d'inclure toutes les possibilités.

— Bon. »

Barbara regarda nerveusement par-dessus son épaule. Le vent ne faisait plus entendre qu'un léger murmure et tout était calme au-dehors. En fermant les yeux, on aurait pu s'imaginer être seul au monde...

« Parfait, reprit John en fronçant les sourcils. Nous sommes d'accord. Question suivante : *Pourquoi* ? Si quelqu'un fait sauter une histoire de jolie fille du journal d'une autre personne pour la remplacer par une histoire de pêche à la truite, qu'est-ce que ce quelqu'un manigance ? »

Barbara gémit intérieurement. *Pourquoi ne pas téléphoner au journal tout simplement ?* pensa-t-elle. Mais non, ce serait la dernière chose que Johnny ferait. Elle sentit une bouffée de chaleur l'envahir. Elle aimait son mari et n'aurait voulu pour rien au monde le changer pour un

autre. Cependant...

« C'est peut-être un mordu de la pêche, suggéra-t-elle sans conviction. Il mène une campagne personnelle pour décourager les baigneuses parce qu'elles font fuir le poisson. »

John lui lança un regard de mépris poli.

« Posons le problème d'une façon plus générale. Si quelqu'un enlève du journal d'une autre personne une histoire *quelconque* pour en mettre une autre à la place, qu'est-ce que ce quelqu'un manigance ? »

Barbara vida sa tasse de café et attendit.

John écrasa sa cigarette dans le cendrier.

« C'est juste, dit-il, comme si elle avait répondu à sa question. Il n'y a que deux possibilités fondamentales. Ou bien c'est pour dissimuler quelque chose à la personne en cause, en lui supprimant une histoire qu'il ne faut pas qu'elle lise, ou bien c'est pour essayer de lui dire quelque chose... en insérant une histoire qu'elle *doit* lire. Maintenant est-ce le premier cas ou le second ?

— Ma foi, dit Barbara, déterminée à poursuivre le jeu, peut-être est-ce quelqu'un qui essaie de te cacher toutes les histoires excitantes. Il ne veut pas éveiller ta libido ou quelque chose comme ça. »

John considéra cette hypothèse avec le plus grand sérieux.

« C'est possible, dit-il, souriant intérieurement. Mais voyons cela sous un autre angle encore. »

Il aura oublié tout ça dans une semaine, pensa-t-elle. Mais quelle semaine !

« Pourquoi moi ? demanda John. Pourquoi me choisir, moi ? Qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire ?

— Tu es différent des autres, mon chéri.

— Chacun est différent des autres à sa manière. Je ne suis pas un personnage important. Je fais marcher un petit ordinateur électronique, mais il n'y a rien de secret là-dedans. J'ai vingt-six ans, je n'ai jamais rien fait de malhonnête, je n'ai pas accès à des renseignements confidentiels. J'ai étudié la psychologie au collège jusqu'au moment où j'en ai eu assez de faire passer des souris dans des labyrinthes. Pourquoi moi ?

— La réserve de la marine ? Le radar ?

— Hmmmm. Ce serait possible. Mais je ne suis pas un spécialiste. Non, décidément ça ne colle pas. »

Barbara versa de nouveau du café dans les tasses et empila la vaisselle sur l'évier. *Et s'il y avait vraiment quelque chose dans tout cela ? Si quelque chose cherchait à nuire à mon Johnny ?* Elle frissonna.

« Tout ça ne nous avance pas. Il n'y a qu'une solution, dit-il.

— Laquelle ?

— Je vais continuer à collectionner deux numéros du journal

chaque soir et j'étudierai les différences entre les deux. Si ces interventions sont systématiques, on ne tardera pas à voir apparaître le plan auquel elles obéissent. Et n'en dis rien à personne, mon chou.

— Non, lui assura-t-elle avec sincérité. Où vas-tu ?

— Je vais écouter les nouvelles à la radio. Voir si on la censure aussi. » Il s'interrompit. « Encore heureux que nous n'ayons pas la télévision. Ça compliquerait bougrement les choses. »

Barbara se tourna vers ses assiettes.

John prit un calepin et un crayon et mit la radio en marche. L'appareil était sur la table de la cuisine, où ils pouvaient l'écouter tout en prenant leur petit déjeuner, et il était d'ordinaire plutôt capricieux. Ce soir-là, cependant, il fonctionna parfaitement.

« ... et les savants continuent d'appeler l'attention sur ce problème au moment où reprend la campagne politique, clamait la radio. Les retombées radioactives qui suivent l'explosion d'une bombe à hydrogène constituent un péril génétique des plus sérieux pour les futures générations, et les savants font ressortir le fait que... »

John griffonnait consciencieusement.

Barbara lavait les assiettes avec une éponge en loques, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Et elle avait beau se raisonner, elle ne pouvait vaincre l'étrange sentiment de malaise, presque de peur, qui l'avait saisie.

Il se passait sans aucun doute quelque chose d'anormal.

Si quelqu'un cherche à nuire à mon Johnny...

Elle cassa une assiette en l'essayant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

*
* *
*

Deux semaines passèrent. Le paysage verdoyant et l'air sec de septembre firent place aux colorations jaunes et à l'humidité d'octobre.

John avait eu la satisfaction de pouvoir établir les faits suivants :

Premièrement : il était indiscutable que quelqu'un (ou quelque chose) modifiait systématiquement la première page de son journal.

Deuxièmement : il résultait de questions habilement formulées qu'aucun de ses amis ne connaissait de problème semblable.

Troisièmement : ces interventions ne s'appliquaient pas à d'autres moyens d'information ; sa radio était normale.

Quatrièmement : on ne discernait pas de plan d'ensemble à ces interventions.

Les articles supprimés dans son journal avaient une importance toute relative ; ils visaient généralement à satisfaire la curiosité de l'homme pour ses semblables, mais c'était là leur seul trait commun.

Les articles de remplacement, ceux qui lui étaient personnellement destinés, étaient d'une insignifiance difficile à imaginer.

Ce fut le 4 octobre, enfin, alors qu'il collait les deux coupures habituelles dans son album, qu'il vit sa persévérance récompensée.

« Regarde ça ! cria-t-il triomphalement.

— Je ne vois rien, dit Barbara, étonnée.

— Regarde bien. Tu ne vois pas ? »

Barbara relut obligeamment les deux articles.

La première histoire, celle qui se trouvait dans le journal que John avait acheté presque en cachette dans un magasin à libre-service de l'autre côté de la ville, portait un titre : ARRESTATION D'UN HOMME LOUP. L'article relatait le curieux accès de folie sanguinaire d'un certain David Elmer Toney qui chassait le daim dans la partie vallonnée du Texas, près de Kerrville. M. Toney n'avait pas eu grande chance jusqu'au moment où ses pas l'avaient conduit à un champ bien clos et tout blanc de moutons en train de paître. M. Toney avait éprouvé des démangeaisons dans l'index droit et pressé la détente de sa carabine. L'intrépide tireur avait abattu seize moutons avant d'être désarmé par un fermier sur le point de succomber à une apoplexie. « Je ne sais pas ce qui m'a pris, avait dit M. Toney. Je crois que je n'aime pas les moutons, c'est tout. »

Il y avait une photographie de M. Toney, un homme normal, à s'en tenir aux apparences.

Le second article, découpé dans le journal que John considérait maintenant comme une édition à son usage exclusif ; portait ce titre : UN HABITANT D'AUSTIN QUI AIME LES BONBONS ACIDULÉS.

On pouvait lire le texte suivant :

Austin, 4 oct. (de notre correspondant particulier). Les Texans mangent peut-être du bœuf à chaque repas et certains d'entre eux peuvent même trouver agréable de boire quelques bons coups entre amis, mais M. Harold X. Rogers, d'Austin, vit pratiquement de bonbons acidulés. « Je ne sais pas au juste ce qu'ils ont, a déclaré M. Rogers, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je les adore. La plupart du temps, je me passe d'autre nourriture pour pouvoir en manger davantage. »

Selon M. Rogers, cette habitude remonte à son enfance, alors qu'il emportait toujours un sac de bonbons dans la fonte de sa selle pour aller garder le bétail sur le ranch de son père, dans l'ouest du Texas. « Les bonbons ne vous rendent pas poussif à la longue, comme le tabac, nous a-t-il fait remarquer, et il était difficile de rouler des cigarettes dans la poussière et le vent. »

M. Rogers est convaincu que les bonbons sont un aliment particulièrement énergétique, mais il avoue qu'il en mange en réalité « simplement parce que c'est amusant ». Il estime qu'il en consomme cinq livres par jour.

Le phascolome ne mange pas ses petits vivants, nous apprennent les naturalistes.

Friedrich Gottlieb Klopstock est un poète allemand du XVIII^e siècle.

*

* *

John interrogea du regard le visage de sa femme. Puis, remarquant son expression vide, il leva les bras au ciel en signe de désespoir. « Le nom, ma chérie ! Le nom !

— Klopstock ?

— Pas Klopstock ! Rogers. Harold X. Rogers !

— Et alors, qui est Harold X. Rogers ?

— Je n'en sais rien. Mais tiens, regarde. » John feuilleta les pages antérieures de l'album jusqu'à celle où était collée la première coupure de journal qui avait trait à la pêche à la truite dans le lac Travis.

« Tu vois ? Le même nom : Harold X. Rogers. Cette fois-là, il était loueur de bateaux sur le lac et maintenant il mange des bonbons acidulés.

— Ça signifie peut-être quelque chose pour *toi*, mon chéri, mais...

— C'est la première indication d'un plan, voilà pourquoi c'est important. Aucun autre nom ne se trouve répété dans toutes ces histoires. C'est le premier exemple d'un point commun. Suppose que ce Rogers, quel qu'il soit, cherche à entrer en communication avec moi...

— Alors pourquoi ne pas mettre son nom dans *tous* les articles. »

John fronça les sourcils.

« Bien raisonné, murmura-t-il en regardant sa femme avec quelque surprise. Mais suppose qu'il ne veuille pas rendre la chose trop facile.

— Pourquoi ?

— Est-ce que je sais ? C'est peut-être un concours d'un genre ou d'un autre, ou un jeu, ou un test. La question qui se pose maintenant est : qui est Harold X. Rogers ? »

Barbara soupira.

« Avant de penser à un moyen détourné, pourquoi ne pas essayer l'annuaire des téléphones ? »

John fit claquer ses doigts et s'élança dans le vestibule. Il prit l'annuaire, l'ouvrit et promena son index du haut en bas d'une colonne. « Rogers, Rogers, dit-il. Il n'en manque pas. Ah !

— Tu le trouves ?

— Oui. Harold X. Rogers. Une adresse dans la Sixième Rue – sans doute une adresse commerciale. Greenwood 2-5059.

— Il vaudrait peut-être mieux que tu ne l'appelles pas, Johnny. C'est-à-dire pas avant qu'on ait découvert quelque chose...

— Jamais de la vie ! dit John, brûlant de se lancer sur la piste. C'est le jour J, l'heure H. »

Il composa le numéro, écouta un moment, puis raccrocha.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Occupé. »

Il attendit cinq minutes, arpentant le vestibule avec Brutus sur les talons, puis il fit un nouvel essai.

« Toujours occupé. »

Il refit le numéro sans se lasser jusqu'à plus de minuit, mais la ligne était toujours occupée.

« Il reste une seule chose à faire, annonça-t-il.

— Voyons, Johnny, il n'y a pas de Harold X. Rogers qui tienne, tu ne vas pas y aller en plein milieu de la nuit. »

John hésita, puis approuva de la tête.

« Bien sûr que non, mon chou. Je ferai un saut chez lui demain pendant l'heure du déjeuner ; c'est à quelques pâtés de maisons seulement du bureau. »

Barbara, qui savait qu'un tremblement de terre ne pourrait empêcher son mari de se rendre là-bas le lendemain, se contenta de faire des vœux pour qu'il ne lui arrive rien.

« Tu feras bien attention, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr, ma chérie. Je suis capable de prendre soin de moi. »

Brutus regarda son maître d'un air peu convaincu.

John et Barbara ne dormirent guère cette nuit-là et il leur sembla que l'aube ne viendrait jamais.

*
* * *

Pour John Dodson, la matinée suivante s'écoula avec la rapidité d'une tortue traversant attentivement un champ de boue. Il travailla impatiemment, jetant un coup d'œil à sa montre toutes les quelques minutes. « *C'est inimaginable*, pensait-il, *ce qu'on peut être esclave de la routine. Même quand il vous arrive quelque chose comme ça, on pointe à l'heure au travail et on met l'aventure de côté pour l'heure du déjeuner !* »

Il n'éprouvait aucune angoisse, pas même une légère inquiétude. Après tout, qu'y avait-il à craindre ? Sa seule émotion était une impatience comparable à celle d'un enfant le matin de Noël.

John avait toujours été attiré par l'inhabituel et le romanesque. Tout jeune, il lui suffisait de trouver une pointe de flèche ou un vieil éperon rouillé pour se mettre à rêver d'aventures tout le long de la

journée. Maintenant, à se voir mêlé pour de bon à quelque chose d'insolite, il se sentait littéralement frémir d'allégresse.

Allez-y, amenez vos pilotes de soucoupes volantes et vos Martiens ! Amenez-nous votre sinistre bande de monstres assoiffés de sang ! Tout ce que vous voudrez pour mettre un peu de piment dans la vie !

Bien entendu, il n'attendait en réalité rien de ce genre. Dans sa jeunesse, il avait recherché toutes les maisons hantées à des kilomètres à la ronde et les avait explorées de la cave au grenier, mais la dernière chose qu'il se serait attendu à trouver était un fantôme garanti authentique.

Pour l'instant, il s'agissait de savoir qui était Harold X. Rogers et ce qu'il voulait.

John inclinait à penser que toute l'affaire était une sorte de test, faisant partie d'un concours et ayant probablement un rapport plus ou moins lointain avec la télévision. Peut-être lui donnerait-on cinquante mille dollars et alors il pourrait laisser tomber son emploi et aller prospector l'uranium dans l'Utah...

Une sonnerie retentit.

Midi. L'heure du déjeuner.

Pour une fois, John était loin de penser à se restaurer. Il prit son pardessus et sortit précipitamment. C'était un jour frais et gris, avec une fine bruine en suspension dans l'air.

Quatre blocs d'immeubles dans Congress Avenue, puis cinq autres après avoir tourné à gauche dans la Sixième Rue...

Là.

Une vieille et sordide bâtisse en pierre, prise en sandwich entre une taverne bruyante et une boutique de vêtements de confection au rabais. Il s'arrêta un instant et jaugea la bâtisse du regard. Le pick-up automatique de la taverne déversait sa musique dans la rue mouillée :

*À Dallas j'avais une fille du tonnerre,
Mais un autre lui a dit « je t'aime »,
Et maintenant mon cœur désespère,
Elle a filé avec un troisième...*

Avec un léger frisson, John pénétra sous le porche et poussa la porte récalcitrante. Il se trouva dans un vestibule crasseux aboutissant à un escalier en bois. Il monta les marches, s'attendant presque à les sentir s'effondrer sous son poids et, au palier du premier étage, il arriva devant une autre porte.

C'était une porte en bois des plus ordinaires sur le côté de laquelle il y avait un bouton de sonnette. Sous le bouton, une carte de visite était fixée par une punaise. Sur la carte, il lut : HAROLD X. ROGERS.

John éprouva une sensation immodérée de triomphe.

Il retint sa respiration et écouta, mais l'endroit était silencieux comme la tombe. Le seul bruit venait de la taverne d'à côté, où le cow-boy continuait de se lamenter sur la perfidie de sa belle.

Il appuya sur le bouton.

Aucun son de timbre ou de vibreur ne lui parvint, mais un rai de lumière apparut soudain sous la porte. Il crut entendre un bourdonnement croissant, comme celui d'une dynamo mise en marche, mais le bruit cessa rapidement.

« Entrez ! » cria une voix excitée.

John ouvrit la porte et entra. Il était dans une grande pièce à peu près nue. Le seul meuble digne d'être mentionné était un antique bureau américain derrière lequel se tenait debout un homme de taille médiocre, au visage rouge et aux cheveux clairsemés. L'homme était tout en rondeurs, ce qui donnait à penser qu'il ne vivait pas exclusivement de bonbons acidulés.

« Êtes-vous M. Rogers ? Harold X. Rogers ? »

L'homme l'examina et alors la lueur accueillante qui avait flambé dans ses yeux s'éteignit et son regard refléta une déception qu'il essaya bravement, mais vainement, de dissimuler.

« Je suis Rogers, dit-il d'une voix posée et précise. Et vous, qui êtes-vous ?

Je m'appelle Dodson. »

Il n'y eut aucune réaction de la part de Rogers.

« John Dodson. »

Le gros homme s'assit dans le fauteuil pivotant derrière son bureau. Il ne fit aucun geste pour serrer la main de John.

« J'ai découvert votre petite combine du journal, poursuivit John avec fermeté.

— Oh ! dit l'homme, ça. »

Il fit un geste vague d'une main grassouillette et soignée, comme si l'affaire n'avait pas la moindre importance.

« Oui, ça, dit John, qui commençait à s'irriter. Vous ne croyez pas que j'ai droit à une explication ?

— Pas nécessairement. »

M. Rogers joignit ses mains et se renversa dans son fauteuil. Il faisait de grands efforts pour donner l'impression qu'il s'ennuyait, et il aurait pu y réussir si ses mains n'avaient été agitées d'un violent tremblement...

John prit un air renfrogné. Il ne voyait aucun moyen de forcer l'homme à parler. Il envisagea un instant l'idée de le menacer d'un recours à la justice, mais Rogers ne lui avait rien promis, il n'y avait pas d'intention manifeste de fraude...

« Hum, dit M. Rogers, s'efforçant de prendre un air d'indifférence. Vous... euh... vous y êtes arrivé tout seul, n'est-ce pas ? »

— John fit oui de la tête.

« Pas de... d'aide de personne, vraiment ? »

La diction de l'homme était étrangement appliquée, comme s'il s'était exprimé dans une langue étrangère.

John haussa les épaules.

« J'en ai discuté avec ma femme.

— Elle a fait des suggestions, peut-être ?

— Une ou deux, oui, dit John, se souvenant de l'annuaire des téléphones. Mais c'est *moi* qui ai des questions à poser.

— Impossible, déclara avec force M. Rogers. Tout à fait impossible. »

Il jeta un coup d'œil dans le coin de la pièce, presque comme s'il s'était attendu à y voir quelque chose qui n'y était pas l'instant d'avant. Son front rose était luisant de sueur.

John suivit la direction de son regard.

Il n'y avait rien dans ce coin-là.

« Bon ! dit M. Rogers, se levant brusquement. Il faut que je m'en aille !

— Attendez un instant, bon dieu ! Vous ne pouvez pas... »

M. Harold X. Rogers ne l'entendit même pas. Il se dirigea rapidement vers une porte latérale, l'ouvrit et en franchit le seuil. Juste avant que la porte se fût refermée derrière lui, John aperçut une grosse sphère de métal d'un gris terne à la surface de laquelle pétillaient de minuscules flammes qui lui firent penser à de petits éclairs de chaleur.

« Hep ! Dites donc... »

Trop tard. La porte était fermée. Il y eut un ronflement aigu, comme le bruit d'une dynamo qu'il avait déjà entendu, puis ce fut le silence.

Les lumières s'éteignirent.

Dans l'obscurité, John avança à tâtons et essaya la porte. Elle ne voulait pas bouger. Il fouilla dans sa poche et sortit son briquet. Il en fit jouer le mécanisme et, à la cinquième tentative, la mèche s'enflamma.

Intrigué, il s'approcha du bureau et le regarda attentivement. Il n'y avait rien dessus. Il ouvrit les tiroirs un à un. Dans celui du bas, à droite, il y avait une feuille de bloc-notes. Il l'étala sur le dessus du bureau et en approcha son briquet pour pouvoir l'examiner.

Elle était couverte de marques. Ce n'était pas de l'écriture, il s'en rendit compte aussitôt. Une espèce de formule...

Il la regarda de plus près. Il y avait des tas de parenthèses et de signes d'égalité, et un certain nombre de figures à l'apparence vaguement familière. L'une était un petit cercle orné d'une flèche, une autre un cercle avec le signe plus...

Bien sûr ! C'étaient les symboles astronomiques de Mars et de Vénus. Il ressentit aussitôt une curieuse et violente agitation. Son esprit s'emballa et se mit à émettre des conjectures et des postulats comme des étincelles. Mars et Vénus. Les planètes les plus proches de la Terre. La Terre était au milieu.

« Que diable... » murmura-t-il.

Il décida de prendre une copie de ce papier, mais avant d'avoir pu tirer son crayon, son briquet s'éteignit. Il actionna la molette sans résultat, cogna à coups répétés le perfide instrument contre la paume de sa main sans résultat, et l'abreuva d'injures sans résultat non plus.

Il se dirigea à l'aveuglette vers la porte par où il était entré et palpa le mur. Il trouva un commutateur et l'actionna, mais il n'obtint pas de lumière.

Et il commençait à se faire tard.

Il aurait pu, évidemment, prendre la feuille de papier et l'emporter. Mais John était profondément respectueux de la loi et il n'avait assurément pas le droit de dévaliser le bureau de M. Rogers. Il traversa la pièce en trébuchant, remplaça le papier dans le tiroir et sortit.

Dans la buvette, le phono automatique continuait de clamer sa philosophie de la détresse. John consulta sa montre et vit qu'il ne lui restait plus que deux minutes sur son heure de déjeuner. Il regagna son bureau en courant à perdre haleine.

Il était trempé par la pluie.

Il avait faim.

Il était plongé dans la plus complète perplexité.

Qui était Harold X. Rogers ? Pourquoi avait-il pris le mal de truquer le journal de quelqu'un, pour montrer ensuite une telle déception quand l'intéressé était venu le voir ? De quoi M. Rogers avait-il eu peur au cours de cette entrevue ? Qu'était cette étrange sphère métallique aperçue dans la pièce voisine ? Ce n'était pas une presse typographique, aucun doute là-dessus.

Et au fait, où était parti M. Rogers ?

Et *comment* était-il parti ?

Et ces figures, ces signes représentant Mars et Vénus...

John essaya de dédaigner les grognements de son estomac vide et l'agitation de son cerveau également vide. Il fit son travail méthodiquement jusque vers quatre heures.

Alors, subitement, il abandonna ce qu'il était en train de faire.

« Dis au patron que je me suis senti mal fichu », cria-t-il à un de ses camarades.

Il empoigna son pardessus, s'élança hors de l'immeuble, sortit sa voiture du parc de stationnement, et prit la direction de son domicile.

Et, tout citoyen respectueux de la loi qu'il était, il enfrenait

quelques règlements de limitation de vitesse en chemin.

*
* *
*

Quand il arriva chez lui, une voiture était déjà arrêtée dans son allée. C'était une conduite intérieure tout à fait ordinaire et il ne l'avait jamais vue auparavant. Elle n'appartenait à aucun de ses amis et elle n'avait rien à faire dans son allée.

Cependant, il savait qu'elle avait transporté là.

John s'arrêta en douceur le long du trottoir et descendit. Il laissa la portière à demi ouverte, attentif à ne pas faire de bruit, puis il traversa la pelouse détrempée et s'arrêta devant sa porte.

La porte était entrebâillée.

Il entendait des voix dans le living-room.

L'une de ces voix était celle de Barbara, sa femme.

L'autre était celle de Harold X. Rogers.

Naturellement, pensa-t-il. Ça n'a jamais été à moi qu'en voulait M. Rogers. C'était à Barbara. Voilà pourquoi il a été si déçu quand je suis entré dans son bureau. C'est Barbara qu'il mettait à l'épreuve depuis le début. Il m'a demandé si elle m'avait aidé à trouver la solution et je n'ai pas dit non. C'est ma femme qui l'intéresse. Pourquoi ? »

Il prêta l'oreille.

« Vous ne paraissez pas comprendre, M^{me} Dodson », disait le nommé Rogers sur un ton exaspéré. Sa diction n'était pas soignée cette fois ; il articulait confusément tout en s'énervant. « Je suis un homme du *futur*, j'ai remonté le cours du *temps* pour prendre contact avec vous. »

Le futur ? Le temps ? Qu'est-ce que...

« C'est vraiment gentil », dit Barbara. Il y eut le choc d'une tasse à café contre une soucoupe. « Je vous en suis reconnaissante, mais vous devriez vous entretenir de ces choses avec Johnny. Il s'est toujours passionné pour les théories, extravagantes et je...

— Non, non, *non*. Vous êtes *impossible* ! Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je vous en prie, il faut m'excuser.

— Il n'y a pas de quoi. Johnny dit toujours des choses comme ça.

— Imbécile ! Je veux dire, attendez. Écoutez. Prêtez-moi votre attention ! Je vais essayer de vous expliquer la chose une fois encore.

— Au sujet de cet Edgard Vincent Winans, de New York ? Vraiment, M. Rogers, je me trouve très heureuse comme je suis...

— Non ! *La question n'est pas là*. Vous ne vous souciez donc aucunement de la race humaine ? »

Il y eut un silence, tandis que Barbara s'efforçait de décider ce qu'elle devait faire.

« Attendez ! Écoutez ! Faites attention ! Vous avez entendu parler

de la bombe à hydrogène, j'imagine.

— Oh ! oui.

— Bien ! Les retombées radioactives de ces bombes ont certains effets très néfastes sur le plasma germinatif, sur les gènes. Il en résulte une fréquence accélérée des mutations... »

Gènes. Mutations. Ces symboles : des cercles astronomiques de Mars et de Vénus, certes. Mais aussi les symboles mâle et femelle dans un calcul génétique. Ces parenthèses et ces signes d'égalité. Barbara et Edgar Vincent Winans...

« M. Rogers, je ne discute jamais politique. »

M. Rogers dit quelque chose dans une langue étrangère, s'interrompt et essaya de nouveau.

« Ma chère M^{me} Dodson. À quelques centaines d'années d'ici, à *mon* époque, ces mutations ont eu de graves conséquences pour la race humaine telle que vous la connaissez aujourd'hui. En fait, nous sommes menacés *d'extinction* ! Une nouvelle race d'hommes est née...

— Ah ! oui, ces surhommes dont vous me parliez.

— Ce ne sont pas des surhommes ! » hurla M. Harold X. Rogers. Il bredouilla un moment, puis poursuivit d'une voix relativement normale : « Ce ne sont pas des surhommes, mais seulement des hommes différents. Ils sont forts, ils sont puissants. Et ils veulent isoler les hommes normaux, les gens comme nous, pour le bien de la race ! Cette *arrogance*, ce toupet...

— Voyons, M. Rogers, ne vous énervez pas ainsi.

— Soit ! Nous sommes obligés de nous défendre, nous les hommes normaux. Comment ? allez-vous me demander. Je vais vous le dire. Il nous faut remonter le temps, empêcher certaines unions avant qu'il naisse des enfants, en assurer d'autres qui produiront des êtres *humains* supérieurs pour nous aider dans notre lutte ! Si nous échouons, notre race est condamnée. Vous, M^{me} Dodson, vous avez une contribution génétique cruciale à apporter à l'avenir ! Il est *essentiel* que vous n'ayez pas d'enfants de votre mari actuel. En revanche, nos calculs montrent que vous et un certain Edgar Vincent Winans, de New York...

— Je vous en prie, M. Rogers ! J'essaie d'être large d'esprit et tout, mais vous me rendez les choses très difficiles.

— Bah ! Ces tabous sexuels ridicules. Attendez ! Écoutez ! Prêtez-moi votre attention. C'est une question de *science*, une affaire d'associations fortuites et de recombinaisons ; cela n'a rien à voir avec vos idées puériles sur le problème sexuel !

— Je crains de ne pas voir les choses sous cet angle.

— Ainsi vous refusez ?

— Ma foi, cela m'ennuie de vous dire non. J'ai toujours du mal à dire non pour les bonnes œuvres et tout ça...

— M^{me} Dodson, songez un peu ! Votre décision peut signifier l'anéantissement de la race humaine !

— Eh bien ! je regrette terriblement, M. Rogers, mais je ne pourrais vraiment pas. Je ne demanderais pas mieux que de vous aider, je vous assure, mais j'aime mon Johnny et votre Edgar Winans ne m'intéresse pas le moins du monde.

— Aimer ! Vous parlez d'amour en un moment comme celui-ci ! M^{me} Dodson, vous êtes sottre, colossalement, prodigieusement, incroyablement *sottre* !

— C'en est trop ! Écoutez, M. Rogers ! Vous allez me laisser tranquille ! Je vais appeler Brutus... »

John décida que le moment était venu de faire son entrée. Il respira profondément et franchit la porte.

« Ça suffit, Rogers ! » dit-il.

Le petit homme rondouillard au visage rouge fit volte-face. Son teint s'empourpra encore davantage. Il pointa sur John un doigt qui tremblait.

« Assassin ! Destructeur de la race ! Procréateur de mutants ! »

John étendit les mains en signe d'impatience.

« Je ne vous veux pas de mal, Rogers. Ce que vous disiez était peut-être la vérité, jusqu'à preuve du contraire. Mais vous n'avez pas le droit de parler sur ce ton à ma femme. Sortez de chez moi avant que je ne vous flanque dehors. »

Harold X. Rogers hésita.

John serra un poing de dimensions propres à faire réfléchir.

M. Rogers lança une exclamation dans son langage. John ne put la comprendre, mais il ne la prit pas pour un compliment. Puis l'homme du futur s'élança dehors, fou de rage.

« Johnny ! » fit Barbara dans un souffle.

Johnny reçut la récompense de son acte d'héroïsme, puis se dégagea.

« Ma chérie, il faut que je sorte encore, dit-il. Tu vas fermer toutes les portes et ne laisser entrer personne avant mon retour.

— Mais, Johnny...

— Je ne serai pas absent longtemps, mon chou. Mais il *faut* que je trouve l'explication. Tu comprends, si cet homme a dit la vérité... »

Il la laissa dans le living-room, sortit en courant et remonta dans sa voiture.

Il se joignit au flot de véhicules, intense à cinq heures, et se dirigea vers le centre de la ville aussi vite qu'il le put.

*
* *

La Sixième Rue était un ruban humide qui reflétait en flaques

froides et argentées la lumière blanche des phares des voitures ramenant leurs propriétaires chez eux. John fit trois fois le tour du pâté de maisons avant de trouver une place où se garer.

L'immeuble de pierre crasseux était toujours là, encore un peu plus sinistre dans le crépuscule humide. La boutique de vêtements de confection était égayée par une chaude lumière jaune et les clients s'y pressaient après la sortie des usines et des bureaux. La taverne était pleine du sourd murmure des hommes en train de boire et le pick-up automatique se lamentait :

*« Donne-moi ton amour, ô toi que j'adore,
« J'ai soif de ton sourire et d'autres choses encore... »*

John poussa la porte rebelle et entra dans le vestibule non balayé. Il gravit deux par deux les marches de bois et s'arrêta sur le palier du premier étage.

La carte de visite maintenue avec une punaise était toujours là : HAROLD X. ROGERS.

Arrivait-il trop tard ?

Non... il entendait des bruits à l'intérieur et apercevait de la lumière sous la porte. Il appuya sur le bouton de sonnette.

Il n'y eut pas de réponse, mais, de l'autre côté de la porte, les bruits augmentèrent de volume. Deux voix, parlant dans une langue bizarre, et comme un frottement de semelles sur le plancher.

John ouvrit la porte et entra dans la pièce nue.

Il s'arrêta et écarquilla les yeux.

Harold X. Rogers était bien là, mais il se préparait à partir. En fait, le gros rougeaud était suspendu au milieu de la pièce, tenu dans les bras d'un individu qui avait toutes les apparences d'un géant aux proportions parfaites.

« Vous ! » s'écria M. Rogers en agitant vainement les jambes.

Le géant leva un sourcil en guise de salut et fit un sourire affable. Il devait mesurer plus de deux mètres dix et il était tout cuivré. Il *resplendissait*, c'était le seul mot qui convînt.

Le géant ne dit rien à John. Il se contenta de passer la porte latérale en transportant Harold X. Rogers comme il eût fait d'un sac de sciure.

« Ils ont gagné ! cria M. Rogers en disparaissant dans l'autre pièce. Assassin ! Idiot ! »

John regardait, mais restait prudemment à distance. Le géant hissa M. Rogers dans la sphère de métal gris et y grimpa après lui, adressant un amical salut de la main à John avant de disparaître. La trappe de la sphère se referma en claquant. De petites flammes étincelèrent à la surface du métal.

Puis un bourdonnement aigu s'éleva, comme celui d'une dynamo.

La sphère... n'était plus là.

La pièce était vide.

John frissonna dans le silence soudain. Il lui semblait qu'il se trouvait dans une cave, loin sous terre, séparé par des tonnes de roc des bruits de la vie. Puis le silence cessa. Il entendit le phono automatique, le crissement des pneus dans la rue, le cri d'un vendeur de journaux.

Il fit demi-tour et quitta la pièce.

John avait trouvé ce qu'il voulait. L'homme avait dit la stricte vérité. Il était venu du futur pour remplir sa mission qui était de sauver la race humaine telle qu'il la connaissait. Il avait monté ce test du journal pour vérifier l'intelligence de Barbara... la génétique peut, elle aussi, être source d'erreurs, et il voulait être sûr. Il avait sans aucun doute emporté le journal avec lui dans le futur pour le faire modifier, ou peut-être même les avait-il emportés tous à la fois. Tant de choses étaient possibles avec les voyages dans le temps...

Et il avait échoué.

Barbara l'avait repoussé.

La balance délicatement équilibrée avait penché de l'autre côté.

John remonta dans sa voiture et prit le chemin du retour. Il n'était nullement découragé. En fait, il se sentait tout joyeux. Il comptait vraiment pour quelque chose ! Il était véritablement un homme très important.

De quoi Rogers l'avait-il traité ?

De « procréateur de mutants ».

Eh bien, Barbara et lui allaient devenir deux des parents les plus importants de l'histoire !

Évidemment, ce vieil homo sapiens allait faire le saut par-dessus bord dans l'affaire.

Soit, pensa-t-il, mais de quel droit m'opposerais-je à l'évolution ?

Il arriva devant chez lui et arrêta sa voiture dans l'allée. Il ouvrit la porte avec sa clef. Il se sentait en pleine forme.

Quand ils eurent fini de dîner, Barbara bâilla en le regardant, l'air heureuse de vivre.

« Je suis bougrement contente de savoir que personne ne nous jouera plus de tours avec le journal, dit-elle en tournant les pages pour trouver les bandes dessinées. Ce drôle de bonhomme m'a fait une peur bleue. »

John fit oui de la tête et se tourna vers le chien, couché en boule près du feu.

« Eh bien, Brutus, dit-il d'une voix caressante, est-ce que ça ne te plairait pas d'avoir un petit compagnon de jeux *exceptionnellement* intéressant d'ici un an environ ? »

Barbara leva de son journal des yeux brillants de plaisir.
Brutus frétille de la queue.

Traduit par ROGER DURAND.

Rewrite man.

© Fantasy House Inc., 1957.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE SECRET

Par Wilmar H. Shiras

L'auteur de ce récit a indiqué que l'idée lui en était venue de la question suivante : est-ce que des enfants au quotient intellectuel très élevé auraient des problèmes ? D'une part, un cerveau génial dans un corps d'enfant ; d'autre part, la place mineure, protégée mais surveillée, que la société octroie aux enfants ; dans ce récit, la tension naît de ce déséquilibre, et non de l'hostilité que les « normaux » manifesteraient envers les supérieurs. Au lieu d'un antagonisme irraisonné, il y a un désir honnête de comprendre, d'établir un contact. Un symbolisme peut être recherché à différents niveaux. Lorsque cette nouvelle parut pour la première fois en magazine, en 1948, les amateurs de science-fiction, peu nombreux, isolés, tentés de se cacher, souvent ridiculisés, mais certains d'appartenir à une élite d'« initiés », n'éprouvèrent aucune difficulté à s'identifier avec le jeune protagoniste.

PETER WELLES, psychiatre, observait, pensif, le jeune garçon. Pourquoi l'institutrice de Timothy Paul le lui avait-elle envoyé ?

« Il n'y a, que je sache, rien d'anormal chez ce garçon, avait dit Miss Page au Dr Welles. Il semble parfaitement normal. Il est en général assez tranquille, ne cherche pas particulièrement à répondre aux questions en classe ; non, rien de ce genre. Il s'entend bien avec ses camarades et semble être assez aimé d'eux, bien qu'il n'ait aucun copain en particulier. Ses notes sont satisfaisantes, il a assez régulièrement douze sur vingt dans toutes les matières. Mais, quand on a été dans l'enseignement pendant longtemps, et c'est mon cas, Peter, on devine un peu les élèves. Il y a, chez ce garçon, une sorte de contrainte ; je lis cela dans ses yeux parfois ; de plus, il est très distrait.

Comment au juste interpréteriez-vous cela ? » demanda Welles.

Parfois ce genre d'intuition lui était fort utile. Miss Page était institutrice depuis trente ans à peu près. Elle avait été jadis l'institutrice de Peter, et il faisait grand cas de son opinion.

« Je ne voudrais pas vous influencer, répondit-elle. Il n'y a rien de particulier, pourtant. Mais il se pourrait bien qu'il soit au début de quelque conflit intérieur, et si on pouvait lui venir en aide...

— On appelle souvent le médecin avant que les symptômes ne soient suffisants pour qu'il puisse les percevoir, dit Welles. Un malade, ou la mère d'un enfant, ou tout autre observateur averti, peut souvent se rendre compte que quelque chose va se déclarer. Mais dans ce cas-là, il est difficile au docteur de le sentir. Dites-moi ce que, selon vous, je devrais rechercher.

— Vous n'en tiendrez pas trop compte ? Ce ne sont que des impressions. Mais il se pourrait que ce soit quelque chose comme de la mégalomanie. Ou bien un refus de se mêler aux autres enfants. Il me faut toujours lui répéter deux fois la même chose pour obtenir son attention en classe. Et il n'a aucun véritable copain. »

Welles avait accepté d'essayer de découvrir ce que c'était, et il avait promis de ne pas se laisser influencer par ce que Miss Page elle-même, appelait : « Des idées de vieille femme. » Timothy, quand il se trouva dans son cabinet, lui apparut comme un garçon tout à fait comme les autres. Il était peut-être un peu petit pour son âge ; il avait de grands yeux noirs et des cheveux bouclés, coupés très court, des doigts fins et pleins de sensibilité, et, oui, c'était vrai, l'air très nettement tendu. Mais la plupart des jeunes garçons sont pleins d'appréhension quand ils arrivent pour la première fois chez le psychiatre. Peter avait souvent souhaité qu'il lui fût possible de ne travailler que pour une ou deux écoles, et pouvoir ainsi passer une journée ou deux chaque semaine à peu près à faire la connaissance des gamins.

En réponse aux premières questions de Welles, Tim répondit d'une voix claire et polie sans bavardage. Il avait treize ans et vivait avec ses grands-parents. Sa mère et son père étaient morts quand il était tout petit, et il ne s'en souvenait pas. Il dit qu'il était heureux à la maison, qu'il aimait « bien » l'école, qu'il aimait jouer avec ses camarades. Il en nomma plusieurs quand Welles lui demanda s'il avait des amis.

« Quelles matières préfères-tu en classe ? »

Tim hésita, puis il dit : « L'anglais..., et l'arithmétique..., et l'histoire..., et la géographie. » Il montra une certaine hésitation, puis il leva les yeux, et il y avait quelque chose de bizarre dans son regard.

« Qu'est-ce que tu aimes faire pour te distraire ? »

— Lire, et jouer à des jeux.

— Quels jeux ?

— Des jeux de ballon..., aux billes..., et à des choses comme ça.

J'aime jouer avec d'autres gars, ajouta-t-il, après un temps d'arrêt à peine perceptible. À tous les jeux.

— Est-ce que les autres viennent jouer chez toi ?

— Non. Nous jouons sur le terrain de sport de l'école. Ma grand-mère n'aime pas le bruit. »

Était-ce là la raison ? Quand un garçon tranquille donne ses raisons, il y a bien des chances que ce ne soient pas les bonnes.

« Qu'est-ce que tu aimes faire pour te distraire ? »

Mais, au sujet de ses lectures, Tim fut évasif. Il aimait, dit-il, lire les livres des garçons de son âge, mais ne put donner aucun titre.

Welles fit passer au garçon les tests habituels d'intelligence. Tim les fit volontiers, mais ses réponses ne venaient que lentement. Peut-être bien, pensa Welles, ce n'est là qu'une supposition, qu'il fait trop attention, qu'il est trop prudent.

Sans prendre le temps de faire le calcul exact, Welles détermina que le Q.I. de Tim était d'environ 120.

« Qu'est-ce que tu fais, en dehors de l'école ?

— Je joue avec les autres. Après dîner, j'étudie mes leçons.

— Qu'as-tu fait hier ?

— Nous avons joué au ballon sur le terrain de l'école. »

Welles attendit un instant pour voir si Tim dirait quelque chose de lui-même. Les secondes, puis les minutes passèrent.

« Est-ce tout ? dit enfin le garçon.

— Non. Il y a un autre test que j'aimerais te faire passer aujourd'hui. En fait, c'est plutôt un jeu. Quel genre d'imagination as-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Les fissures du plafond, celles-ci par exemple, ne te disent-elles rien ? Y vois-tu des visages, des animaux ou autre chose ? »

Tim réfléchit.

« Quelquefois, oui. Des nuages aussi. Bob a vu un nuage la semaine dernière qui ressemblait à un hippopotame. » Une fois de plus, cette phrase avait l'air d'avoir été ajoutée à la dernière minute, avec soin et de propos délibéré.

Welles sortit les cartes de Rorschach. Mais quand il les vit, la tension de Tim augmenta, sa méfiance devint absolument évidente. La première fois qu'ils firent défiler les cartes, il n'obtint à peu près rien d'autre que : Je ne sais pas.

« Nous allons les passer en revue de nouveau. Si tu ne vois absolument rien dans ces images, je serai obligé de te mettre zéro à cette épreuve, lui expliqua-t-il. Peut-être que le jeu suivant te plaira davantage.

— Je n'ai pas envie de jouer à ce jeu en ce moment. Est-ce qu'on ne pourrait pas le reprendre la prochaine fois ?

— Autant le faire tout de suite. Ce n'est pas seulement un jeu, tu sais, Tim. C'est un test. Fais un effort, sois chic. »

Tim, cette fois, dit ce qu'il voyait dans les taches d'encre. Ils firent défiler les cartes lentement, et le test révéla l'angoisse de Tim. Il révéla aussi qu'il cachait quelque chose ; il montra sa prudence, sa défiance, et une capacité tout à fait exceptionnelle à réprimer ses émotions.

Miss Page avait raison, ce garçon avait besoin d'aide.

« Et maintenant, dit Welles gaiement, nous en avons fini. Nous allons repasser rapidement les cartes, et je te dirai ce que d'autres y voient. »

Une lueur de vif intérêt passa, fugitive, sur le visage du jeune garçon.

Welles reprit lentement les cartes une à une, et remarqua que le gamin prêtait attention à chacun de ses mots. Quand il dit pour la première fois : « et là, certains voient ce que tu as vu », le soulagement de Tim fut évident. Il commençait à être plus à l'aise et même à faire de lui-même quelques remarques.

À la fin, il s'aventura à poser une question.

« Docteur Welles, pourriez-vous me dire le nom de ce test ?

— On l'appelle parfois le test de Rorschach ; c'est le nom de celui qui l'a inventé.

— Voulez-vous m'épeler ce nom ? »

Welles épela et ajouta : « Quelquefois on l'appelle le test des taches d'encre. »

Tim eut un mouvement de surprise, puis il se détendit de nouveau avec un visible effort.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as sursauté ?

— Oh ! rien.

— Allons, dis-le-moi. » Welles attendit.

« C'est simplement que j'ai pensé à la mare d'encre dans les histoires de Kipling, dit Tim, après un instant de réflexion. Mais ça, c'est différent.

— Oui, très différent, dit Welles en riant. Ça, je ne l'ai jamais essayé. Ça te plairait ?

— Oh ! non ! s'écria vivement Tim.

— Tu me parais un peu nerveux aujourd'hui, dit Welles. Nous avons encore un peu de temps pour bavarder, si tu n'es pas fatigué.

— Non, à peine », dit le garçon d'un air soupçonneux.

Welles alla vers un tiroir et en sortit une seringue. Il ne le faisait pas habituellement, mais peut-être que...

« Un tout petit coup d'épingle pour te détendre les nerfs, tu veux bien ? Après cela, tu seras bien plus à l'aise avec moi. »

Quand il se retourna, la terreur qui figeait les traits de l'enfant le

détourna de son projet.

« Oh ! non, je vous en prie, non ! »

Welles rangea la seringue et referma le tiroir sans mot dire.

« Eh bien, tant pis, dit-il calmement. Je ne savais pas que tu n'aimais pas les piqûres. Je ne t'en ferai pas, Tim. »

Le jeune garçon, luttant pour retrouver son calme, eut un mouvement de déglutition, et ne répondit rien.

« N'en parlons plus », dit Welles en allumant une cigarette, et en faisant semblant de regarder monter la fumée. Tout, plutôt que d'avoir l'air d'épier le petit garçon à bout de nerfs qui frissonnait dans le fauteuil en face de lui. « Je regrette que tu ne m'aies pas dit ce que tu n'aimais pas et ce dont tu avais peur. »

Les mots se perdirent dans le silence.

« Oui, dit Tim, j'ai peur des piqûres. J'ai horreur des aiguilles. C'est plus fort que moi. » Il essaya de sourire.

« Nous nous en passerons. Tu as passé tous les tests, Tim, et j'aimerais bien te raccompagner chez toi pour en parler à ta grand-mère, tu veux bien ?

— Oui, docteur.

— En route, nous nous arrêterons pour prendre quelque chose, continua Welles en ouvrant la porte à son petit client. Une glace ou un hot-dog. »

Ils sortirent.

Les grands-parents de Timothy Paul, Monsieur et Madame Herbert Davis, habitaient une vieille maison, une maison de gens riches d'un rang social élevé. Le jardin était vaste et il était entouré d'une barrière, et bordé d'une haie d'arbrisseaux. À l'intérieur, le mobilier était presque exclusivement ancien et tout était parfaitement entretenu. Tim conduisit le psychiatre à la bibliothèque de Monsieur Davis, puis il partit à la recherche de sa grand-mère.

Quand Welles vit Madame Davis, il crut comprendre un peu mieux le cas de Tim. Certaines grand-mères sont bon enfant, joviales et relativement jeunes. Cette grand-mère-là, cela devint vite évident, était bien différente.

« Oui, Timothy est un bon garçon, dit-elle en souriant à son petit-fils. Nous avons toujours été très sévères avec lui, docteur, mais je suis persuadée que cela en vaut la peine. Même quand il était tout bébé, nous nous sommes efforcés de ne lui apprendre que de bonnes choses. Par exemple, il avait à peine trois ans quand j'ai commencé à lui dire quelques petites histoires. Quelques jours après, vous me croirez si vous voulez, il s'est mis à prétendre qu'il savait lire ! Sans doute était-il trop petit pour comprendre ce que c'est qu'un mensonge, mais j'ai pensé que c'était mon devoir de le lui faire comprendre. Quand il a insisté, je l'ai fouetté. Cet enfant a une mémoire remarquable et sans

doute s'imaginait-il que lire, c'était répéter ce qu'on avait entendu. Certes, je ne voudrais pas que vous pensiez que je me vante de ma brutalité ! dit Madame Davis avec un sourire charmant. Je vous assure que cette punition m'a été pénible. Mais il y a eu très peu d'occasions de ce genre. Timothy est un bon petit. »

Welles murmura qu'il en était persuadé.

« Timothy, tu peux aller distribuer tes journaux maintenant, dit Madame Davis. Je suis sûre que le Dr Welles voudra bien t'excuser. » Puis elle repartit sur de grands discours à propos de son petit-fils.

Elle tenait à Tim, semblait-il, comme à la prune de ses yeux. C'était un garçon calme, obéissant et remarquablement intelligent.

« Nous avons des principes, bien sûr. Je n'ai jamais permis à Timothy d'oublier qu'un enfant ne doit pas se faire entendre, comme on le disait autrefois. Quand il a appris à faire le saut périlleux, il avait alors trois ou quatre ans, il ne cessait de venir à moi et de me dire : « Grand-mère, regardez-moi ! » J'ai été obligée d'être ferme avec lui et de lui dire : « Cela suffit, Timothy ! Tu n'es qu'un vaniteux. Si cela t'amuse de faire des sauts périlleux, parfait. Mais cela ne m'amuse pas de te regarder sans arrêt. Joue si tu veux, mais ne demande pas qu'on t'admire. »

— N'avez-vous jamais joué avec lui ?

— Certainement, et j'y ai trouvé beaucoup de plaisir. Nous, c'est-à-dire Monsieur Davis et moi-même, lui avons appris un grand nombre de jeux, et toutes sortes de petits jeux d'adresse. Nous lui avons lu des histoires et enseigné des petits poèmes et des chansons. J'ai suivi tout spécialement des cours de puériculture pour apprendre à distraire l'enfant ! Et je dois dire que cela m'a beaucoup distraite aussi ! ajouta la grand-mère de Tim, en souriant à ce souvenir. Nous en avons construit des maisonnettes avec des cure-dents et de la pâte à modeler ! Son grand-père l'emmenait faire des promenades, à pied ou en voiture. Nous n'avons plus de voiture maintenant, depuis que la vue de mon mari a un peu baissé. Aussi nous avons transformé le garage en atelier pour Timothy. Nous y avons fait percer des fenêtres, fait faire une porte et nous avons condamné la grande porte. »

Il devenait évident que l'éducation de Tim n'était pas entièrement faite de sévérité, loin de là. Il avait son propre atelier, et, en haut, il avait sa propre bibliothèque et son bureau à côté de sa chambre.

« C'est là qu'il range ses livres et ses trésors, dit sa grand-mère, son petit poste de radio, ses livres de classe et sa machine à écrire. C'est un enfant très soigneux, docteur, qui ne détruit jamais rien, et j'avais lu que, dans de nombreuses écoles, on se servait de machines à écrire pour apprendre la lecture, l'écriture et l'orthographe aux enfants. Les mots sont les mêmes que ceux des livres, voyez-vous ; et cela demande moins d'efforts musculaires. Aussi son grand-père lui a-t-il acheté une

très jolie machine silencieuse et cela lui a fait un immense plaisir. J'entends souvent son ronron quand je passe dans le hall. Timothy tient son appartement dans un ordre parfait, son atelier aussi. Il ne veut pas qu'on y touche. Vous savez comment sont les garçons, ils ne veulent pas que les autres viennent mettre le nez dans leurs petites affaires. « Très bien, Timothy, ai-je dit, si, d'un coup d'œil je puis me rendre compte que tu es capable de t'en occuper toi-même convenablement, je ne demanderai à personne de pénétrer dans ton appartement. Mais il faudra que ce soit impeccable. » Et c'est ainsi que, depuis des années, il s'occupe lui-même de ses affaires. Timothy est vraiment un garçon très ordonné.

— Tim ne m'a pas raconté qu'il distribuait des journaux, remarqua Welles. Il m'a seulement dit qu'il jouait avec les autres en sortant de l'école.

— Oh ! mais c'est bien ce qu'il fait, dit Madame Davis. Il joue jusqu'à cinq heures, puis il va livrer ses journaux. S'il est en retard, son grand-père va le chercher. L'école n'est pas très loin d'ici, et Monsieur Davis y va fréquemment regarder jouer les enfants. Cette vente de journaux est pour Timothy un moyen de gagner de l'argent pour nourrir ses chats. Aimez-vous les chats, docteur ?

— Oui, j'aime beaucoup les chats, dit le psychiatre ; en général, les garçons préfèrent les chiens.

— Timothy avait un chien, quand il était petit, un collie. » Ses yeux brillèrent d'attendrissement. « Nous l'aimions tous beaucoup, ce Ruff. Mais je ne suis plus jeune, et c'est difficile de soigner et de dresser un chien. Timothy est à l'école ou sort avec les scouts une grande partie de la journée, et j'ai préféré qu'il ne reprenne pas d'autre chien. Mais vous vouliez que je vous parle des chats, docteur ; j'élève des siamois.

— Ce sont des bêtes intelligentes, dit Welles avec cordialité. Ma tante en a élevé aussi, à un moment donné.

— Tim y tient beaucoup. Mais, il y a trois ans, il m'a demandé la permission d'avoir un couple de persans noirs. Tout d'abord, j'ai dit non. Mais nous n'aimons pas contrarier l'enfant, il a promis qu'il leur construirait des cages. Il a suivi un cours de menuiserie, pendant les vacances. Alors j'ai accepté qu'il ait ce couple de persans, qui sont splendides. Mais la première portée a donné des chats noirs à poil court, et Tim a avoué qu'il avait accouplé sa chatte avec mon siamois, pour voir ce que cela donnerait. Pire encore, il avait accouplé son chat persan avec une de mes chattes siamoises. J'avais bien envie de le punir. Mais, après tout, je me suis rendu compte qu'il était curieux de voir le résultat de ces croisements. Bien sûr, j'ai demandé que les chatons soient détruits. La deuxième portée était exactement comme la première, tous noirs, avec le poil court. Mais vous savez comment sont les enfants. Timothy m'a suppliée de les laisser vivre, et c'est ainsi

qu'il a eu ses premiers petits chats. Trois dans une portée, et deux dans l'autre. Il pourrait les garder, ai-je dit, à condition qu'il s'en occupe complètement et qu'il les nourrisse avec son propre argent. Alors, il s'est mis à tondre des pelouses, à faire des courses, et à fabriquer de petits tabourets et des rayonnages qu'il vendait, et à faire toutes sortes de petits travaux. L'argent de poche que nous lui donnons doit y passer aussi. Mais il a gardé les petits chats, et il a une pleine rangée de cages dans la cour, derrière son atelier.

— Et leurs rejets ? » demanda Welles qui ne voyait pas très bien ce que cela avait à faire avec le but de sa visite, mais souhaitait apprendre tout ce qui pourrait l'éclairer.

« Certains chats ont l'air de persans véritables, et d'autres de siamois véritables. Ceux-là, il a tenu à les garder, bien que, comme je le lui ai expliqué, il serait malhonnête de les vendre, puisqu'ils ne sont pas pur-sang. Un grand nombre de chatons sont noirs à poil ras, et nous les détruisons. Mais assez parlé des chats, docteur. Et je crains bien que je n'aie trop parlé de mon petit-fils aussi.

— J'ai l'impression que vous en êtes très fiers, dit Welles.

— Je dois avouer que oui. C'est un garçon très intelligent. Quand il parle avec son grand-père, ou avec moi, il pose des questions extrêmement pertinentes. Nous ne l'encourageons guère à exprimer ses opinions ; j'ai horreur de ces petits garçons « m'as-tu vu », et pourtant, je crois que ses idées seraient tout à fait intéressantes, pour un garçon de son âge.

— Est-ce qu'il se porte bien ? demanda Welles.

— Dans l'ensemble, très bien. Je lui ai enseigné la valeur de l'exercice physique, du sport, de la nourriture saine et du repos nécessaire. Il a eu quelques-unes des maladies de l'enfance, mais sans gravité. Et il n'a jamais eu de rhume. Il faut dire qu'il est vacciné contre les rhumes deux fois par an, comme nous-mêmes.

— Et, est-ce qu'il accepte volontiers ces piqûres ? » demanda Welles, sur un ton aussi insignifiant que possible.

« Oh ! bien volontiers. Je dis toujours que, pour un garçon de son âge, il est un exemple de courage qu'il n'est pas toujours facile de suivre. Pour ma part, j'ai de l'appréhension et, véritablement, je redoute cette épreuve. »

Welles tourna ses regards vers la porte, en entendant soudain un léger bruit. Timothy était là, et il avait entendu. De nouveau, l'effroi figeait son visage et la terreur lui emplissait les yeux.

« Timothy, dit sa grand-mère, ne fais pas ces yeux ronds.

— Excusez-moi, docteur, parvint-il à dire.

— As-tu fini ta tournée ? Je ne me suis pas rendu compte que nous avions parlé une heure. Docteur, aimeriez-vous voir les chats de Tim ? » demanda aimablement Madame Davis. « Tim, emmène le

docteur Welles voir tes favoris. Je lui en ai parlé longuement. »

Welles fit sortir Tim de la pièce aussi vite qu'il le put. Le petit garçon lui fit contourner la maison pour le conduire dans un enclos à côté où se trouvait l'ancien garage. À cet endroit-là, l'homme s'arrêta.

« Tim, dit-il, il n'est pas nécessaire que tu me montres ces chats si cela ne te plaît pas.

— Oh ! mais ça ne fait rien.

— Est-ce que cela fait partie des choses que tu caches ? Si oui, je ne veux pas les voir avant que tu ne sois vraiment prêt à me les montrer. »

Tim le regarda bien en face.

« Merci, dit-il, cela ne m'ennuie pas du tout. Non, si vraiment vous aimez les chats.

— Oui, je les aime vraiment. Mais Tim, il y a une chose que j'aimerais bien savoir : tu n'as pas peur des piqûres. Peux-tu me dire pourquoi tu as eu peur... de celle que je voulais te faire ? celle que j'ai promis de ne pas te faire, finalement ? »

Leurs regards se croisèrent.

« Vous ne le direz pas ?

— Non, je ne le dirai pas.

— Parce que c'était du penthotal. C'en était bien ? »

Welles se pinça le bras. Oui, il était bien éveillé. Oui, c'était bien ce petit garçon qui était en train de lui parler de pentothal. Un petit garçon qui... oui, certainement, qui savait ce que c'était.

« Oui, c'en était, dit Welles. Une petite dose. Tu sais ce que c'est ?

— Oui. J'ai lu un article où il en était question, dans le journal.

— Peu importe. Tu as un secret, quelque chose que tu tiens à cacher. C'est cela que tu redoutes, n'est-ce pas ? »

Le petit garçon fit oui de la tête, sans répondre.

« Si quelque chose ne va pas, ou si tu crains que quelque chose n'aille pas, je pourrais peut-être t'aider. Mais tu as besoin de me connaître mieux d'abord. Tu as besoin d'être sûr que tu peux avoir confiance en moi. Mais je serais heureux de t'aider, au moment où tu décideras de te confier à moi, Tim. Ou bien il se peut que je devine des choses par hasard, comme je viens de le faire. Mais tu dois savoir ceci : je ne trahis jamais les secrets.

— Jamais ?

— Jamais. Les docteurs et les prêtres ne trahissent pas les secrets. Les docteurs, très rarement, les prêtres jamais. Je crois que je ressemble davantage à un prêtre, étant donné la branche particulière dans laquelle j'exerce la médecine. »

Il abaissa les yeux sur la tête penchée de l'enfant.

« J'aide les gars qui sont malades d'angoisse, dit doucement le psychiatre, les gars qui ont des difficultés, je les aide à les surmonter,

à s'en débarrasser, à dénouer les nœuds. Quand je le peux, c'est ce que je fais. Et je ne dis jamais rien à personne, cela reste entre ce gars et moi. »

Mais, se dit-il en même temps à lui-même, il faudra bien que je le découvre, ton secret.

Ils allèrent voir les chats.

Dans les cages, il y avait les siamois, puis les persans, puis dans des cages plus petites, il y avait les chats noirs à poil ras et leurs rejetons hybrides. « Nous les laissons en liberté dans la maison ou bien nous les mettons dans cette grande cage pour qu'ils prennent de l'exercice, expliqua Tim. Les miens, je les prends dans mon atelier quelquefois. Tous ceux-ci sont à moi. Grand-mère garde les siens sous la véranda ensoleillée.

— On ne se douterait jamais que ceux-ci ne sont pas des pur-sang, observa Welles. Lesquels as-tu dit sont les authentiques pur-sang ? Ont-ils des chatons ?

— Non, je les ai vendus.

— J'aimerais t'en acheter un, mais ceux-ci sont parfaitement identiques. Je ne ferais pas la différence. Je voudrais bien un petit chat, et je n'ai pas l'intention de faire de l'élevage. Est-ce que tu me vendrais l'un de ceux-ci ? »

Timothy secoua la tête.

« Je regrette, mais je ne vends que les pur-sang. »

C'est alors que Welles commença à se rendre compte du genre de problème qu'il avait à résoudre. Ce problème, il le pressentait avec joie, avec soulagement, avec espoir et avec un enthousiasme passionné.

« Pourquoi pas ? insista Welles. Je peux attendre un pur-sang, si tu préfères, mais pourquoi pas un de ceux-ci ? Ils en ont tout à fait l'air. Peut-être même sont-ils plus intéressants. »

Tim regarda Welles pendant une longue, très longue minute. « Je vais vous montrer quelque chose, dit-il. Vous promettez de m'attendre ici ? Non, je vais vous laisser entrer dans l'atelier. Un instant, je vous prie. »

Le jeune garçon sortit une clef de sous sa blouse, où elle était suspendue à une chaîne, et il ouvrit la porte de son atelier. Il entra, referma la porte, et Welles l'entendit remuer à l'intérieur pendant un certain temps. Puis il revint à la porte et lui fit signe.

« Ne le dites pas à grand-mère, dit Tim. Je ne le lui ai pas encore dit. S'il vit, je le lui dirai la semaine prochaine. »

Dans un coin de l'atelier, sous une table, il y avait une caisse, et dans cette caisse, se trouvait une chatte siamoise. Quand elle aperçut l'étranger, elle essaya de cacher ses petits. Mais Tim la souleva avec douceur, et alors, Welles vit les petits chats. Deux d'entre eux avaient

l'air de rats blancs, avec une queue maigre et des pattes, des oreilles et un museau tachetés. Mais le troisième !... oui, c'était bien autre chose ! Ce serait un chat splendide, s'il vivait. Il avait le poil blanc, aussi long et soyeux que celui du plus beau persan et son ascendance de siamois était tout à fait évidente.

Welles retenait son souffle.

« Bravo, mon vieux ! Tu ne l'as encore dit à personne ?

— Non, ce n'est pas encore le moment de le montrer. Il n'a pas une semaine.

— Mais tu vas bien le montrer ?

— Oh ! bien sûr, grand-mère va être ravie. Elle en sera folle. Peut-être qu'il y en aura encore d'autres.

— Tu savais que cela allait se produire. Tu as fait en sorte que cela arrive. Tu as préparé cela depuis le début, insista Welles.

— Oui », admit Tim.

Le jeune garçon détourna ses regards. « J'avais lu quelque chose à ce sujet », dit-il.

La chatte retourna d'un bond dans la caisse pour soigner ses petits. Welles n'en pouvait supporter davantage. Sans jeter un seul regard au reste de la pièce (tout était recouvert de toiles cirées et de journaux), il alla à la porte.

« Merci de me l'avoir montré, Tim, dit-il. Quand tu en auras un à vendre, pense à moi. J'attendrai. C'est un comme ça que je veux. »

Le petit garçon le suivit et referma soigneusement la porte à clef.

« Mais, Tim, dit le psychiatre, ce n'est pas cela que tu craignais que je découvre. Tu en aurais bien parlé sans drogue, n'est-ce pas ? »

Tim répondit avec circonspection : « Je n'avais pas l'intention de parler de ce chat avant de pouvoir le montrer. C'est grand-mère qui aurait dû être mise au courant la première. Mais vous m'avez poussé à vous le dire à vous en premier lieu.

— Tim, dit le psychiatre avec chaleur, nous nous reverrons. Quelles que soient tes appréhensions, n'en aie aucune avec moi. Je devine souvent les secrets. Je suis déjà en passe de découvrir le tien. Mais il est inutile que personne le sache jamais. » Il rentra rapidement chez lui, en sifflotant de temps en temps. Peut-être bien que lui, Peter Welles, était l'homme le plus chanceux du monde.

À peine avait-il commencé à parler avec Tim, lors de sa deuxième visite à son cabinet, que le téléphone sonna dans le hall. À son retour, quand il ouvrit la porte, il aperçut un livre entre les mains de Tim. Le jeune garçon eut un geste, comme pour le cacher, puis il se ravisa.

Welles prit le livre et le regarda.

« Tu veux en savoir plus long au sujet de Rorschach, hein ? lui demanda-t-il.

— Je l'ai vu sur le rayon et...

— Oh ! il n'y a pas de mal », dit Welles qui l'avait laissé intentionnellement près du siège que Tim devait occuper. « Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas à la bibliothèque publique ? »

— Ils ont bien des livres qui en parlent, mais dans les rayons interdits. Je n'ai pas pu les sortir. » Tim avait parlé sans réfléchir tout d'abord, puis il reprit son souffle.

Mais Welles répondit calmement : « Je te sortirai ce livre. Je te le donnerai la prochaine fois que tu viendras. Pour aujourd'hui, emporte celui-ci en partant. Tim, je te le dis très, sérieusement, tu peux me faire confiance.

— Je ne peux absolument rien dire, dit le petit garçon. Vous avez découvert certaines choses, je souhaite que... oh ! je ne sais pas au juste ce que je souhaite ! Mais j'aimerais autant qu'on me laisse tranquille. Je n'ai pas besoin d'aide. Peut-être que je n'en aurai jamais besoin. Si cela arrivait, pourrais-je venir à vous à ce moment-là ? »

Welles tira sa chaise et s'assit avec lenteur. « Peut-être que ce serait la meilleure chose à faire. Mais pourquoi attendre d'être capable d'empêcher qu'elle se produise jamais, cette chose que tu sembles redouter. Tu peux aisément raconter des blagues aux gens à propos des chats, leur dire que tu t'amusais, que tu voulais voir ce que ça allait donner. Mais tu ne peux pas raconter des blagues dans tous les cas. Peut-être que si j'étais là pour t'aider, tu le pourrais. Ou bien, qu'avec moi pour t'appuyer, l'abcès crèverait avec moins de douleur, pour tes grands-parents aussi.

— Je n'ai rien fait de mal.

— C'est ce dont je commence à être sûr. Mais les choses que tu essaies de tenir cachées peuvent se découvrir. Le chat, tu pourrais le cacher, mais tu as décidé de le montrer. Et pour ça, tu es obligé de courir un risque.

— Je leur dirai que j'avais lu ça dans un livre.

— Ce n'était donc pas vrai. Je m'en doutais. C'est toi qui as calculé ça, alors ? »

Il y eut un silence.

Puis Timothy Paul dit : « Oui, j'avais calculé cela. Mais cela fait partie de mon secret.

— Tu n'as rien à craindre avec moi. »

Mais le jeune garçon n'avait pas encore totalement confiance. Welles s'aperçut très vite que Tim avait cherché à éprouver la foi qu'il pouvait mettre en lui. Tim avait emporté le livre et le lui avait rendu, il prenait les livres que Welles sortait pour lui, et les rapportait également, en temps voulu. Mais il parlait peu et il était toujours extrêmement méfiant. Welles pouvait raconter ce qu'il voulait, mais il obtenait très peu, ou même rien, du jeune garçon. Il ne parlait que des

sujets que n'importe quel autre garçon de son âge aurait également abordés. Deux mois passèrent ainsi, au cours desquels Welles vit Tim une fois par semaine, officiellement, mais, en fait, plusieurs fois, en allant regarder jouer les enfants sur le terrain de jeu de l'école, ou en le rencontrant au cours de sa tournée de journaux, à la fin de laquelle il lui offrait souvent un soda. Et Welles n'en savait toujours pas plus long. Il fit un nouvel effort. Il n'avait rien cherché à savoir pendant ces deux mois, il avait respecté le silence de l'enfant pour essayer de lui donner le temps de le connaître et de lui faire confiance.

Mais un jour il lui demanda : « Qu'est-ce que tu as l'intention de faire quand tu seras plus grand, Tim ? élever des chats ? »

Tim répondit que non en riant.

« Je ne sais pas très bien encore. Tantôt je pense à une chose, tantôt à une autre. »

C'était là une réponse typique de jeune garçon, Welles n'en tint aucun compte.

« Qu'est-ce qui te tente par-dessus tout ? » demanda-t-il.

Tim répondit avec un élan d'enthousiasme : « Faire ce que vous faites !

— Tu as fait des lectures sur ce genre de métier, j'imagine, dit Welles d'un ton aussi nonchalant que possible. Alors tu sais sans doute qu'avant de pouvoir faire ce que je fais il faut subir les épreuves nécessaires, exactement comme un malade. Il faut aussi faire sa médecine pour avoir tous ses titres de docteur en médecine, bien sûr. Ça, tu ne peux pas encore le faire. Mais tu peux, dès maintenant, subir les épreuves, comme si tu étais malade.

— Pourquoi ? Pour savoir ce que c'est que ce genre de cure ?

— Oui. Et aussi pour être guéri. Il te faudra faire face à ton angoisse et lui tordre le cou. Il te faudra aussi venir à bout d'un bon nombre d'autres problèmes, ou, du moins, les envisager.

— Mon angoisse n'existera plus quand je serai grand, dit Tim. Je crois que non. J'espère que non.

— Peux-tu en être sûr ?

— Non, admit le jeune garçon. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais j'ai peur. Je sais simplement que je dois absolument cacher certaines choses. Est-ce très mauvais aussi ?

— Dangereux, peut-être. »

Tim réfléchit un instant sans parler. Welles fuma trois cigarettes et l'envie de marcher dans la pièce lui donnait des fourmis dans les jambes, mais il n'osait pas bouger.

« À quoi ressemblerait-elle, cette cure ? demanda enfin Tim.

— Tu me parlerais de toi, de ton enfance, tout comme le fait ta grand-mère quand elle te décrit.

— Elle m'a fait sortir de la pièce. Je ne suis pas censé me prendre

pour quelqu'un d'intelligent, dit Tim avec un sourire forcé qu'il avait très rarement.

— Et tu n'es pas censé savoir comment elle t'a élevé ?

— Elle m'a très bien élevé, dit Tim. Elle m'a appris les choses les plus sensées qu'on m'ait jamais enseignées.

— Telles que ?

— Telles que le silence. À ne jamais dire ce qu'on sait, à ne jamais faire le malin.

— Je vois ce que tu veux dire, dit Welles. Connais-tu l'histoire de saint Thomas d'Aquin ?

— Non.

— Quand il était étudiant à Paris, on ne l'entendait jamais au cours, et les autres le croyaient stupide. L'un d'eux lui offrit gentiment de l'aider et lui expliqua très patiemment le cours, d'un bout à l'autre, pour le lui faire comprendre. Et un jour, ils en arrivèrent à une chose difficile, et l'autre étudiant s'embrouilla et dut admettre qu'il ne comprenait pas. Alors, Thomas proposa une solution, et c'était la bonne. Il en avait toujours su davantage que les autres, mais on l'appelait le Bœuf de labour. »

Tim, gravement, acquiesça de la tête.

« Et quand il fut homme ?

— Ce fut le plus grand penseur de tous les temps, dit Welles, un supercerveau du XIV^e siècle. Son esprit fut plus créateur que celui de dix autres grands hommes réunis. Il est mort jeune. »

Après cela, ce fut bien plus facile.

« Par où est-ce que je commence ? demanda Tim.

— Il vaudrait mieux commencer par le commencement. Dis-moi tout ce que tu te rappelles de ta petite enfance, avant que tu n'ailles à l'école. »

Tim prit le temps de réfléchir sérieusement.

« Il me faudra pas mal aller de l'avant puis revenir en arrière, dit-il. Je serai incapable de respecter l'ordre.

— Peu importe. Dis-moi simplement aujourd'hui tout ce dont tu te souviens de ce moment-là de ta vie. D'ici la semaine prochaine, d'autres choses te seront revenues en mémoire. À mesure que nous en arriverons à des périodes plus reculées, il se peut que tu retrouves des événements plus anciens. À ce moment-là, parle-m'en, et nous essaierons de tout remettre en place.

Welles écouta les révélations du jeune garçon avec un intérêt passionné. Il trouvait difficile de ne pas manifester ce qu'il éprouvait.

« Quand as-tu commencé à lire ? demanda Welles.

— Je ne sais pas très bien. Ma grand-mère me lisait des histoires et, en quelque sorte, j'ai compris ce que c'était que les mots. Mais quand j'ai essayé de lui dire que je savais lire, elle m'a fouetté. Elle persistait

à dire que je ne savais pas, et je persistais à dire que je savais, jusqu'à ce qu'elle me fouette. Pendant un certain temps, cela a été épouvantable, parce que je ne connaissais aucun des mots qu'elle ne m'avait pas lus. J'apprenais, je pense, en regardant le livre, assis à côté d'elle, ou bien je me souvenais des mots et ensuite j'allais voir, tout seul, à quoi ils ressemblaient. Je crois que j'ai appris dès que j'ai compris que chaque groupe de lettres, sur la page, formait un mot.

— C'est la méthode globale, remarqua Welles, la plupart des gens qui ont appris à lire tout seuls ont appris ainsi.

— Oui. J'ai lu cela depuis dans un livre. Et que Macaulay savait lire à l'âge de trois ans, mais seulement à l'envers, parce qu'il était assis en face de son père pendant qu'il lisait la Bible au reste de la famille.

— Nombreux sont les cas où les enfants apprennent à lire comme toi et étonnent grandement leurs parents. Eh bien, comment as-tu procédé ensuite ?

Un jour, j'ai remarqué que deux mots étaient presque identiques et se prononçaient presque de la même façon. C'était « can » et « man ». Je me souviens que je ne pouvais plus en détacher mes regards et que je sentais bouillonner en moi quelque chose de très beau. Je me suis mis à observer les mots avec soin, mais dans un état de surexcitation extrême. J'ai dû rester là très longtemps parce que, quand je posais le livre et que j'essayais de me mettre debout, tout mon corps était ankylosé. Mais j'avais compris, et après cela, ça n'a pas été difficile de décomposer la plupart des mots. Les mots les plus difficiles sont les plus courants, ceux qu'on rencontre sans arrêt dans les livres faciles. D'autres mots se prononcent comme ils sont écrits.

— Et personne ne savait que tu savais lire ?

— Non. Grand-mère me disait de ne pas dire que je savais, alors, je ne le disais pas. Elle me faisait souvent la lecture, et cela m'aidait. Nous avons beaucoup de livres, bien sûr. J'aimais ceux qui avaient des images. Une fois ou deux, on m'a trouvé avec un livre sans images, et alors on me l'a ôté en disant : « Je vais te trouver un livre plus indiqué pour un petit garçon. »

— Tu te souviens quels livres tu aimais à ce moment-là ?

— Les livres d'animaux, je me rappelle. Et aussi les livres de géographie. C'était drôle, les animaux... »

Une fois qu'on était arrivé à faire parler Timothy, pensa Welles, ce n'était pas difficile de le laisser continuer.

« Un jour, dit Tim, j'étais au zoo, tout seul près des cages. Grand-mère se reposait sur un banc et elle me laissait me promener sans elle. Les gens parlaient des bêtes et je me mis à leur raconter tout ce que je savais. Je devais être plutôt comique en un sens, parce que j'avais lu un certain nombre de mots et que je ne savais pas les prononcer

correctement, des mots que je n'avais jamais entendu prononcer auparavant. Ils écoutaient et ils me posaient des questions, et je me prenais pour grand-père, à leur apprendre ainsi des choses de la même façon qu'il m'en apprenait parfois. Et puis ils invitèrent un autre homme à venir m'écouter, en lui disant : « Entends-moi ça, ce gosse, ce qu'il est tordant ! » et je m'aperçus qu'ils étaient tous en train de se moquer de moi. »

Le visage de Timothy était plus rouge que d'habitude, mais il s'efforça de sourire en ajoutant : « Je me rends compte maintenant à quel point je devais être drôle, et causer leur surprise aussi ; la surprise est une des causes principales de l'humour. Mais ma petite sensibilité fut si terriblement blessée que je revins en courant vers grand-mère, en larmes, et il lui fut impossible de savoir pourquoi je pleurais. Mais j'étais bien puni de lui avoir désobéi. Elle m'avait toujours dit de ne rien raconter aux gens. Elle disait qu'un enfant n'a rien à apprendre à ses aînés.

— Pas de cette manière peut-être, pas à cet âge-là.

— Mais franchement, il y a bien des adultes qui n'en savent pas très long, dit Tim. Quand nous avons pris le train l'an dernier, une femme est venue s'asseoir à côté de moi, et s'est mise à raconter ce qu'un petit garçon devrait savoir au sujet de la Californie. Je lui ai dit que j'y avais vécu toute ma vie, mais je crois bien qu'elle ne savait même pas qu'on nous enseigne des choses à l'école parce qu'elle a entrepris de me faire un cours et presque tout ce qu'elle disait était faux.

— Quoi, par exemple ? » demanda Welles qui, lui aussi, avait eu à souffrir des touristes.

« Nous... elle a dit tant de choses... mais celle-là, je crois, c'était la plus belle : Elle disait que toutes les missions étaient si pleines d'intérêt, et j'ai dit que oui, et elle a ajouté : « Tu sais, elles ont existé bien avant que Christophe Colomb découvre l'Amérique. » Je croyais qu'elle disait ça pour plaisanter, alors j'ai ri. Et elle a pris un air très sérieux pour ajouter : « Oui, tous ces gens qui sont venus du Mexique jusqu'ici. » J'imagine qu'elle croyait que c'étaient des temples aztèques. »

Welles qui riait aux éclats fut obligé d'admettre qu'il manquait, hélas ! à beaucoup d'adultes le savoir le plus élémentaire.

« Après l'aventure du zoo, et plusieurs autres du même genre, je me suis mis à prendre un peu plus de plomb dans la cervelle, continua Tim. Les gens qui savaient les choses ne tenaient pas à m'entendre les leur répéter, et les gens qui ne les savaient pas n'acceptaient pas qu'un bébé de quatre ans les leur apprenne. Je crois que j'avais quatre ans quand je me suis mis à écrire.

— Comment ?

— Oh ! je pensais tout simplement que si je ne pouvais rien dire à personne, j'éclaterais. Alors, je me suis mis à tout écrire, en lettres d'imprimerie, comme dans mes livres. Puis j'ai découvert l'écriture à la main, et nous avions quelques livres d'autrefois qui enseignaient l'écriture. Je suis gaucher. Quand je suis allé à l'école, j'ai dû me servir de ma main droite. Mais à ce moment-là, j'avais appris à faire semblant de ne pas savoir les choses. Je regardais les autres, et je faisais comme eux. C'est ma grand-mère qui m'avait dit de le faire.

— Je me demande pourquoi elle te disait cela, s'étonna Welles.

— Elle savait que je n'avais pas l'habitude d'être avec d'autres enfants, disait-elle, et c'était la première fois qu'elle me confiait aux soins de quelqu'un d'autre. Aussi, elle m'a dit de faire ce que faisaient mes camarades, et ce que la maîtresse me disait de faire, expliqua Tim tout simplement. Et j'ai suivi son conseil à la lettre. Je faisais semblant de ne pas savoir une chose jusqu'à ce que les autres la sachent aussi. C'est une chance que j'aie été timide. Mais il y a bel et bien des choses à apprendre aussi. Vous savez, la première fois que je suis allé à l'école, j'ai été très déçu parce que l'institutrice était habillée comme les autres femmes. Les seules images que j'avais vues d'une maîtresse d'école étaient celles du *Livre de Ma Mère l'Oye*, et je croyais que toutes les institutrices portaient des jupes à crinoline. Mais dès que je l'ai vue, le premier instant de surprise passé, je me suis rendu compte que c'était idiot, et je n'en ai soufflé mot à personne. »

Le psychiatre et l'enfant rirent ensemble.

« Nous faisons des jeux. Il fallait que j'apprenne à jouer avec les autres et à ne pas être étonné quand ils me donnaient des coups ou qu'ils me poussaient. Je n'arrivais vraiment pas à comprendre pourquoi ils faisaient cela ou quel bien cela leur faisait. Mais si j'étais surpris je faisais : « Hou ! » pour les surprendre à leur tour ; et s'ils étaient furieux parce que j'avais pris un ballon ou un jouet qu'ils voulaient aussi, je me mettais à jouer avec eux.

— Personne n'a jamais essayé de te battre ?

— Oh ! si. Mais j'avais un livre de boxe, avec des images, on n'apprend pas tout avec des images, mais j'ai acquis un peu de pratique aussi, et cela m'a aidé. De toute façon, je ne voulais pas gagner. C'est ce qui me plaît dans les jeux où il faut de la force ou de l'adresse : je suis de force moyenne, je ne suis pas constamment obligé de me surveiller, de peur de faire le malin ou de jouer au caïd.

Tu as bien dû essayer de jouer au caïd quelquefois ?

— Dans les livres, ils se pressent tous autour du gars qui leur apprend de nouveaux jeux et qui invente des jeux. Mais j'ai découvert que ce n'était pas vrai. Ils veulent toujours faire la même chose, tout le temps jouer à cache-cache par exemple. Et ce n'est pas drôle si le premier attrapé est « maire » la fois d'après. Les autres s'en vont

n'importe où et n'essaient même pas de se cacher ou de courir, parce que ça n'a aucune importance qu'ils soient pris. Mais c'est impossible de faire comprendre cela aux gars et de les faire jouer correctement, c'est-à-dire que ce soit le dernier attrapé qui soit « maire ».

Timothy regarda sa montre. « C'est l'heure de partir, dit-il, j'ai eu du plaisir à parler avec vous, docteur. J'espère que je ne vous ai pas trop ennuyé. »

Welles reconnut la phrase et eut un sourire engageant à l'adresse du jeune garçon.

« Tu ne m'as pas parlé de ce que tu as écrit. Est-ce que tu as commencé par tenir un journal ?

— C'était un vrai journal que j'écrivais. Une page par jour, ni plus, ni moins. Je l'écris toujours, confia Tim. Mais maintenant je mets plus de choses dans la page. Je le tape à la machine.

— Et tu écris des deux mains, indifféremment ?

— Mon écriture de la main gauche est mon écriture secrète. Pour l'école et pour les choses comme ça, je me sers de la main droite. »

Après le départ de Timothy, Welles se félicita. Mais pendant tout le mois qui suivit, il n'obtint rien de plus. Tim se refusait à lui apprendre le moindre fait significatif. Il raconta ses parties de ballon, il décrivit la surprise et l'émerveillement de sa grand-mère quand elle avait vu le magnifique petit chat, il dit comment grandissait l'animal et tous les tours qu'il jouait. Il parlait avec beaucoup de sérieux de choses passionnantes telles que son amour pour les voyages et le train, sa prédilection pour le lion, parmi les bêtes sauvages, ou son vif désir de voir tomber de la neige. Mais pas un mot de ce que Welles aurait aimé entendre. Le psychiatre savait qu'il était de nouveau mis à l'épreuve, et il attendait patiemment.

Puis un après-midi où Welles, par un hasard heureux, n'avait pas de client et fumait une pipe sous la véranda à l'entrée de sa maison, Timothy Paul entra dans la cour.

« Miss Page m'a demandé hier si je continuais à vous voir et je lui ai dit que oui. Elle a dit qu'elle espérait que mes grands-parents ne trouvaient pas que cela faisait une trop grosse dépense, parce que vous lui aviez dit que j'allais très bien et qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète à mon sujet. Alors j'en ai parlé à Bonne-Maman en lui demandant si les visites que je vous faisais étaient très chères, et elle m'a dit : « Oh ! non, mon petit, c'est l'école qui les paie. C'est ton institutrice qui a décidé qu'il serait bon que tu parles un peu avec le Dr Welles. »

— Je suis content que tu sois venu à ce sujet, Tim, et je suis bien sûr que tu n'as rien dit, ni à l'une ni à l'autre. Personne ne me paie. L'école me paie dans le cas d'un enfant qui a grand besoin d'aide et dont les parents sont pauvres. C'est un nouveau service qui existe

depuis 1956. Beaucoup d'enfants inadaptés peuvent être aidés, et cela revient finalement beaucoup moins cher à l'État que s'ils devenaient fous ou criminels, ou quelque chose de ce genre. Tu comprends ça. Mais – oh ! assieds-toi –, je ne peux rien demander à l'État pour toi et je ne peux pas envoyer une note d'honoraires à tes grands-parents. Tu es admirablement adapté, dans tous les domaines, autant que je puisse en juger ; et quand je saurai tout sur toi, j'en serai encore bien plus certain.

— Ça alors ! Je ne serais sûrement pas venu... » Tim, plein de confusion, ne pouvait terminer sa phrase. » On devrait vous payer. Je prends tellement de votre temps. Sans doute vaudrait-il mieux que je ne revienne plus.

— Je crois bien que oui, pas toi ?

— Pourquoi faites-vous cela pour rien, docteur ?

— Je crois que tu le sais très bien. »

Le jeune garçon s'assit dans le siège à bascule, et se mit à se balancer, pensif. Le siège grinçait.

« Je vous intéresse. Je suis un objet de curiosité, dit-il.

— Ce n'est pas tout, Tim. »

Le grincement reprit de plus belle.

« Je sais, dit Timothy. Je vous crois. Dites-moi, vous permettez que je vous appelle Peter, puisque nous sommes amis ? »

La fois suivante où ils se revirent, Timothy lui parla en détail de son journal. Il en avait conservé tous les numéros, depuis les premiers articles pleins de bavures et maladroitement écrits en caractères d'imprimerie au crayon, jusqu'aux tout derniers, impeccablement tapés à la machine. Mais il ne voulut en montrer aucun à Welles.

« Je note simplement tous les jours ce que j'ai le plus envie de dire, les nouvelles ou les renseignements ou les idées que j'ai dû avaler sans en parler. Aussi, il y a de tout. Les premiers numéros sont terriblement drôles. Quelquefois, je devine ce que je voulais exprimer alors, ce qui m'a poussé à les écrire. Quelquefois, je m'en souviens. Je parle aussi des livres que j'ai lus et je leur donne des notes, comme à l'école, d'après deux critères : l'intérêt que j'ai éprouvé pour le livre, et la valeur du livre. Je spécifie aussi si c'est la première fois que je le lis.

— Combien de livres lis-tu, à quelle vitesse lis-tu ? »

Il s'avéra que la vitesse de lecture de Timothy, pour une première lecture et pour des livres d'adultes, variait de huit à neuf cents mots à la minute. Le roman policier moyen, qu'il adorait, lui prenait un peu moins d'une heure. Un livre d'histoire qui était le programme d'une année scolaire, Tim l'assimilait aisément en le relisant trois ou quatre fois au cours de l'année. Il s'en excusa, mais il expliqua qu'il lui fallait bien savoir ce qu'il y avait dans le livre pour ne pas risquer de révéler dans ses compositions ce qu'il avait appris par ailleurs. Le soir, alors

que ses grands-parents le croyaient occupé à faire ses devoirs, il passait son temps à lire d'autres livres, ou à écrire son journal, ou encore quelque chose du même genre. Welles s'en était bien douté, Tim avait lu tout ce qu'il y avait dans la bibliothèque de son grand-père, et tout ce qu'il y avait d'intéressant à la bibliothèque de la ville, à part les livres qui lui étaient interdits, et tout ce qu'il avait pu faire venir de la bibliothèque de l'État.

— Que disent les bibliothécaires ?

— Ils croient que les livres sont pour mon grand-père. C'est ce que je leur dis s'ils me demandent ce qu'un petit garçon peut bien faire avec de si gros livres. Peter, ce sont tous ces mensonges qui me tuent. Et pourtant, je suis obligé de mentir, n'est-ce pas ?

— Dans la mesure où je peux en juger, je crois que oui. Mais tu as de quoi t'occuper un certain temps avec les livres de ma bibliothèque. Là aussi, pourtant, il y aura des rayons interdits.

— Pouvez-vous me dire pourquoi ? Pour les livres de la bibliothèque, je comprends. Certains pourraient effrayer les gens, et certains sont...

— Certains de mes livres pourraient t'effrayer aussi, Tim. Je te parlerai un peu un de ces jours de certaines anomalies psychologiques, si tu veux, et alors je crois que tu comprendras que, tant que tu ne seras pas véritablement armé pour faire face à ce genre de cas, il vaut mieux les éviter et ne pas en savoir trop long là-dessus.

— Je ne veux pas être morbide, concéda Tim. D'accord, je ne lirai que ceux que vous me donnerez. Et maintenant, je vais vous dire autre chose sur moi. Il n'y avait pas que le journal, vous savez.

— Je le pensais. Tu veux bien m'en parler ?

— Cela a commencé le jour où j'ai envoyé une lettre à un journal ; sous un nom de plume, bien sûr. Ils l'ont publiée. Pendant un certain temps, je me suis drôlement amusé avec ça ; une, lettre tous les jours ou presque ; et je me donnais toutes sortes de noms de plume. Puis je me suis adressé à des magazines. C'étaient encore des lettres de lecteur, puis des histoires. J'ai essayé d'envoyer des histoires. »

Il regarda Welles d'un air légèrement inquiet, mais ce dernier répondit simplement : « Quel âge avais-tu quand tu as vendu ta première histoire ?

— Huit ans, dit Timothy. Et quand le chèque est arrivé avec mon nom dessus, T. Paul, je ne savais pas le moins du monde ce qu'il fallait faire.

— En effet ! Et qu'as-tu fait ?

— Il y avait une affiche sur la vitre d'une banque. Je lisais toujours les affiches, et j'ai repensé à celle-là, « Opérations bancaires par la poste ». J'étais dans une situation vraiment désespérée, voyez-vous. Alors, j'ai trouvé un nom de banque, de l'autre côté de la Baie, et je

leur ai écrit, à la machine, que je désirais ouvrir un compte et que je joignais un chèque comme premier versement. Oh ! j'avais une frousse intense, et il fallait que je me dise sans arrêt qu'après tout je ne risquais pas grand-chose. C'était mon propre argent. Mais vous savez ce que c'est que de n'être qu'un petit garçon. On m'a retourné le chèque et j'étais mort de peur quand il est arrivé. Mais la lettre expliquait que je ne l'avais pas endossé. On m'envoyait un questionnaire qu'il fallait que je remplisse. Je ne sais pas combien de mensonges j'ai osé écrire. Mais c'était mon argent, et il fallait bien que j'en prenne possession. Si je pouvais le mettre à la banque, je pourrais le retirer un jour. Comme profession j'écrivis que j'étais « écrivain », et je dis que j'avais vingt-quatre ans. Je pensais que ça faisait terriblement vieux.

— J'aimerais bien lire cette histoire. Est-ce qu'il te reste un des magazines ?

— Oui, dit Tim, mais personne ne l'a remarqué. Je veux dire que « T. Paul » pouvait être n'importe qui. Et quand je voyais des revues pour les écrivains chez les marchands de journaux, je les achetais. Et j'ai pris l'habitude de mettre un nom de plume pour signer ce que j'écrivais, et mon propre nom et mon adresse en haut dans le coin. Mais au début, je ne me servais que d'un nom de plume et parfois je ne recevais aucune réponse. Je n'entendais plus jamais parler de mon envoi. Parfois si.

— Alors que faisais-tu ?

— Alors j'endossais le chèque à mon propre nom, et je le signais de mon nom de plume. J'avais une de ces peurs en faisant cela ! Mais c'était mon propre argent.

— Il n'y avait que des histoires ?

— Des articles aussi. Et des choses... Assez de ça pour aujourd'hui. Je voulais simplement vous dire qu'il y a quelque temps T. Paul a demandé à sa banque de transférer une partie de son argent sur un compte. Il voulait pouvoir commander des livres par la poste, par exemple. Et aussi je voulais être en mesure de vous régler ce que je vous dois, docteur, dit-il, cérémonieux soudain.

— Non, Tim, dit fermement Peter Welles, tout le plaisir est pour moi. Ce que j'aimerais voir, c'est l'histoire qui a été publiée quand tu avais huit ans. Et un certain nombre d'écrits qui ont rendu T. Paul assez riche pour qu'il puisse consulter un psychiatre à ses propres frais. Et pour l'amour du Ciel, veux-tu me dire comment il est possible que tout cela ait pu se faire sans que tes grands-parents soient au courant ?

Grand-mère croit que je renvoie des bons et des carnets de timbres qui donnent droit à des ristournes. Ce n'est pas elle qui prend le courrier. Elle dit que ce petit travail est un tel plaisir pour son petit

garçon. Enfin, c'est ce qu'elle disait quand j'avais huit ans. Je jouais au facteur. Et il y avait bel et bien des bons. Je les lui ai montrés, jusqu'au jour où elle m'a dit (ce devait être la troisième fois) que ce genre de chose ne l'intéressait pas beaucoup. Et maintenant elle a l'habitude d'attendre que ce soit moi qui apporte le courrier. »

Peter Welles pensait que c'était vraiment le jour des révélations. Il passa la soirée chez lui, la tête entre les mains, à soupirer de la difficulté qu'il éprouvait à avaler toute cette histoire.

Et ce 120 de Q.I., quelle blague ! Le jeune garçon l'avait roulé. Les lectures de Tim, dans les revues ou ailleurs, l'avaient suffisamment mis au courant des tests, au sujet du quotient intellectuel, au sujet des problèmes et de toutes ces questions, pour qu'il puisse le berner aisément. À quel chiffre parviendrait-il s'il voulait bien s'y soumettre vraiment ?

Welles se jura qu'il le saurait.

Mais il n'y parvint pas. Tim Paul subit rapidement et sans faire aucune erreur d'aucune sorte toutes les séries de tests destinés aux adultes les plus doués. On n'en avait encore inventé aucun qui puisse mesurer son degré d'intelligence. Alors qu'il écrivait encore son âge avec un seul chiffre, Timothy Paul avait affronté seul, et résolu, des problèmes qui eussent dérouté un adulte moyen. Et il avait accompli le tour de force le plus extraordinaire qui soit : celui de se faire passer pour un petit garçon bien normal correspondant à la note moyenne de 10 à 12 sur 20.

Et il se pouvait bien que ce ne fût pas tout. Qu'écrivait-il ? Et que faisait-il encore, à part lire et écrire, apprendre la menuiserie, élever des chats et duper admirablement tout son monde ?

Quand Peter Welles eut lu certaines des choses que Tim avait écrites, il fut surpris de découvrir que les histoires du jeune garçon étaient pleines de vie et témoignaient d'un esprit d'observation de la nature humaine extrêmement poussé. Ses articles, à côté de cela, étaient le fruit d'un raisonnement serré, d'un travail sérieux et de recherches approfondies. Apparemment, Tim lisait de A à Z un certain nombre de quotidiens et une vingtaine ou à peu près de périodiques.

« Oh ! bien sûr, dit Tim quand il l'interrogea là-dessus, je lis tout. Je fais aussi de temps à autre un retour en arrière pour revenir aux journaux plus anciens également.

— Si tu peux écrire de cette façon-là », dit Welles en lui montrant une revue dans laquelle était paru un article solide et érudit, « et cela » (c'était un article politique, sous forme de dialogue, qui donnait des arguments pour et contre une réforme du système parlementaire américain tout entier), « pourquoi me parles-tu toujours dans la langue d'un jeune écolier moyen et stupide ?

— Parce que je ne suis qu'un petit garçon, répondit Tim. Que se

passerait-il si je me mettais à parler ainsi ?

— Tu pourrais bien essayer avec moi. Tu m’as bien montré tout ceci.

— Je n’oserais jamais essayer de parler ainsi. Je pourrais oublier par la suite, et me mettre à en faire autant avec d’autres. Je ne sais pas prononcer la moitié des mots.

— Quoi !

— Je ne vérifie jamais une prononciation, expliqua Tim. Au cas où un mot m’échappe qui n’est pas du vocabulaire d’un garçon de mon âge, je peux toujours espérer que je l’ai prononcé de travers. »

Welles partit d’un éclat de rire sonore, mais il s’arrêta à temps en se rendant compte de tout ce qu’il y avait de sagesse derrière ces paroles.

« Tu ressembles tout à fait à un explorateur qui vivrait parmi des sauvages, dit le psychiatre. Tu as étudié ces sauvages de très près et tu t’efforces de les imiter pour qu’ils ne sentent pas de différence entre vous.

— C’est bien quelque chose comme ça, reconnut Tim.

— C’est pourquoi tes histoires sont si humaines, dit Welles. Celle de la petite fille impossible... »

Ils sourirent tous deux.

« Oui, c’était ma première histoire, dit Tim. J’avais presque huit ans, et il y avait un gars dans ma classe qui avait un frère ; et le petit voisin, c’était l’autre, celui qui était la victime.

— Dans quelle mesure cette histoire est-elle vécue ?

— La première partie est vraie. C’était une petite fille que je voyais quand j’allais chez eux. Elle avait fixé son choix sur Steve, le copain du frère de Bill. Elle voulait tout le temps jouer avec Steve, avec lui seul, et toutes les fois que les copains de Steve venaient elle jouait des tours épouvantables. Et les parents de Steve étaient exactement comme je les ai décrits. Ils n’auraient jamais permis que Steve soit méchant avec une petite fille. Quand elle jetait toutes les écorces de melon dans sa cour par-dessus la barrière, il devait toutes les ramasser sans mot dire ; et elle se moquait de lui par-dessus la barrière. Elle l’a fait punir pour des tas de choses qu’il n’a jamais faites ; et quand il avait un travail quelconque à faire dans son jardin, elle se pendait littéralement à la fenêtre de sa chambre et elle lui criait des choses et se moquait de lui. Je m’étais d’abord demandé ce qui la faisait agir ainsi, et ensuite j’ai imaginé la façon dont il pourrait arranger les choses avec elle, et j’ai écrit la manière dont cela aurait pu se passer.

— Tu n’as pas confié tes idées à Steve pour qu’il essaie d’en tirer profit ?

— Grand Dieu, non ! Je n’étais qu’un petit garçon. Un gamin de sept ans n’a rien à apprendre à un gamin de dix. C’est la première

chose qu'il m'a fallu comprendre que je devais toujours me taire, surtout s'il y avait d'autres garçons ou d'autres filles plus âgés que moi, même d'un an ou deux. J'ai dû apprendre à garder une expression d'indifférence et à être toujours bouche bée et prêt à dire : « je ne saisis pas », en toute occasion ou presque.

— Dire que Miss Page trouvait cela bizarre que tu n'aies pas de véritable copain de ton âge ! dit Welles. Tu dois être le garçon le plus solitaire qui ait jamais vécu, Tim. Tu as vécu caché, comme un criminel. Mais, dis-moi, de quoi as-tu peur ?

— J'ai peur qu'on me découvre, bien sûr. La seule façon dont je puisse vivre en ce monde c'est sous le couvert d'un déguisement, jusqu'à ce que je grandisse, tout au moins. Tout d'abord ce sont mes grands-parents qui m'ont grondé et qui m'ont dit de ne pas faire le malin, puis il y eut les gens qui riaient quand j'essayais de leur parler. Plus tard, je me suis aperçu à quel point les gens détestent quiconque est meilleur ou plus intelligent qu'eux. Certains ont un esprit mercantile : si vous n'êtes pas doué dans un domaine, vous l'êtes dans un autre, mais on vous pardonne d'exceller dans certaines choses si vous êtes médiocre dans d'autres ; c'est une sorte de compensation. Il existe un domaine où vous pouvez être surpassé. C'est un juste milieu à trouver. Mais pour un enfant, c'est impossible. Aucun adulte ne peut souffrir de voir un enfant qui en sait plus long que lui. Oh ! peut-être a-t-il le droit de leur apprendre une petite chose qui les amuse. Mais très peu, dans quelque domaine que ce soit. Cela me fait penser à la vieille histoire de l'homme qui se trouvait dans un pays où tout le monde était aveugle. Je suis comme ça, mais on ne m'arrachera pas les yeux. Je ferai en sorte que personne ne sache jamais que j'y vois clair.

— Est-ce que tu vois des choses qu'aucun adulte ne voit ? »

Tim eut un geste vague en direction des revues.

« Comme ça, simplement. Dans la rue, dans les autobus, dans les magasins, j'entends les conversations des gens, quand ils travaillent aussi, et autour de moi. Mes lectures dans les journaux m'apprennent la manière dont ils agissent. Je suis exactement comme eux, à part que j'ai l'impression d'avoir cent ans de plus et d'être plus... mûr.

— Veux-tu dire que personne ne te semble avoir beaucoup de bon sens ?

— Ce n'est pas cela exactement. Je veux dire qu'il y a si peu de gens qui en ont, ou montrent qu'ils en ont. Il semble qu'ils n'ont même pas le désir d'en faire preuve. Les gens sont de braves gens, à leur manière, mais que pourraient-ils faire de moi ? Même à l'âge de sept ans, je comprenais leurs motifs, alors qu'ils n'étaient même pas capables de les comprendre eux-mêmes. Et ils sont si paresseux ! Ils ne semblent pas souhaiter savoir les choses ou les comprendre. La

première fois que je suis allé chercher des livres à la bibliothèque j'ai vu que les livres les plus instructifs étaient rarement ouverts par les grandes personnes. Et cependant, ils s'adressent à tous les adultes d'intelligence moyenne. Mais les adultes n'ont pas le désir d'apprendre. Ils n'ont qu'une envie, trouver des occasions de s'amuser. La plupart des gens me font l'effet que les bébés et les petits chiens font à ma grand-mère. Seulement, elle n'a pas besoin de jouer tout le temps avec le petit chien, ajouta Tim avec un peu d'amertume.

— Tu as un ami, maintenant, puisque je suis là.

— Oui, dit Tim dont le visage s'éclaira. Et j'ai des amis parmi mes correspondants aussi. Les gens aiment ce que je leur écris parce qu'ils ne peuvent pas voir que je ne suis qu'un petit garçon. Quand je serai grand... »

Tim ne finit pas sa phrase. Welles comprenait maintenant ces craintes que Tim n'avait pas osé exprimer. Quand il serait grand, serait-il aussi en avance sur tous les autres adultes qu'il l'avait été toute sa vie sur ses contemporains ? Ses amis adultes avec qui il se trouvait maintenant sur un pied d'égalité lui feraient-ils alors l'impression d'être des bébés ou de petits chiens ?

Peter n'osa pas formuler cette pensée non plus. Il osa encore moins risquer une autre idée. Jusque-là, Tim ne s'était pas beaucoup intéressé à l'autre sexe. Pour lui, les femmes faisaient simplement partie de l'espèce humaine. Mais un jour viendrait où Tim adulte souhaiterait se marier. Et où trouverait-il une compagne parmi ces petits chiens ?

« Quand tu seras grand, nous serons toujours amis, dit Peter. Et qui donc sont tes autres amis ? »

Il s'avéra que Tim avait des correspondants dans le monde entier. Il jouait aux échecs par correspondance, jeu auquel il n'osait jamais jouer avec personne, sauf s'il s'obligeait à déplacer les pions au hasard et à laisser gagner son adversaire la moitié du temps. Il avait aussi beaucoup d'amis qui avaient lu ce qu'il avait écrit et lui avaient écrit à ce sujet, entamant ainsi une correspondance amicale. Après avoir reçu deux ou trois premières lettres de ce genre, il avait, de son côté, entrepris des correspondances, mais toujours avec des gens qui habitaient extrêmement loin. À la plupart d'entre eux il donnait un nom qui, sans être exact, avait l'air de l'être. C'était Paul T. Lawrence. Lawrence était son deuxième prénom, mais avec une virgule après Paul, cela devenait son nom de famille. Il avait une boîte postale à ce nom, pour laquelle il donnait comme référence le T. Paul du compte en banque.

« Des correspondants à l'étranger ? Tu sais combien de langues ? »

Oui, Tim en savait plusieurs. Il les avait apprises par correspondance également. Beaucoup d'universités donnaient des

cours supplémentaires de cette manière et prêtaient des disques aux étudiants de façon qu'ils puissent apprendre la prononciation. Tim avait suivi plusieurs cours de ce genre, et avait étudié aussi d'autres langues avec des livres. Il s'entretenait dans la pratique de ces langues en écrivant des lettres dans des pays étrangers et en en recevant.

« J'achetais un dictionnaire, puis j'écrivais au maire d'une ville ou à un journal étranger en demandant de mettre une annonce pour me trouver un correspondant qui veuille bien m'aider à apprendre la langue. Nous échangeons des souvenirs et diverses choses. »

Welles ne fut pas non plus surpris de découvrir que Timothy suivait également d'autres cours par correspondance. Il avait étudié en trois ans plus de la moitié des cours supplémentaires de quatre universités, plus un certain nombre d'autres, le dernier en date était l'architecture. Ce garçon, qui n'avait pas encore quatorze ans, avait assimilé tout ce cours en se faisant passer pour un adulte, et il aurait pu se mettre immédiatement à son compte et construire à peu près n'importe quoi, car il connaissait également la plupart des métiers du bâtiment.

« On spécifiait toujours à peu près combien de temps il fallait à un étudiant moyen pour apprendre le cours, et je mettais ce temps-là, seulement je suivais plusieurs autres cours à la fois.

— Et tu faisais de la menuiserie au cours de vacances ?

— Oh ! oui. Mais là, je ne pouvais pas faire grand-chose parce qu'il y avait d'autres garçons qui me voyaient. Mais j'ai beaucoup appris, et puis cela me faisait une bonne façade, et j'ai pu construire les cages des chats, et un certain nombre d'autres choses. Beaucoup de garçons sont adroits de leurs mains. J'aime les travaux manuels. Je me suis fait un poste de radio aussi qui peut prendre tous les postes étrangers. C'est utile pour apprendre les langues.

— Comment as-tu combiné ce croisement pour les chats ?

— Oh ! je savais qu'il devait y avoir des facteurs récessifs, c'est tout. La coloration des Siamois était un facteur récessif et il devait céder devant un autre facteur récessif.

» Le noir était une possibilité. Le blanc aussi. Mais j'ai commencé par le noir parce que c'était ce que je préférais. J'essaierai peut-être avec le blanc aussi, mais j'ai tant d'autres choses en tête... »

Il s'interrompit soudain, et n'en dit pas davantage.

Leur rencontre suivante eut lieu dans l'atelier de Tim où ce dernier avait invité Welles. Le psychiatre alla attendre le jeune garçon à l'école, et ils se rendirent tous deux à pied chez Tim. Une fois arrivés, il verrouilla sa porte et donna de la lumière.

Welles regarda autour de lui avec intérêt. Il y avait un banc, un établi, une boîte à outils, des placards, tous cadénassés, un poste de radio qui, de toute évidence, n'avait pas été acheté dans un magasin, un classeur, cadénassé également, quelque chose sur la table,

recouvert d'une étoffe, une caisse, dans un coin, non, deux caisses, dans deux coins. Dans chacune d'elles se trouvait une chatte avec ses petits. Les deux chattes étaient des persans noirs.

« Celle-ci doit être un véritable persan noir, expliqua Tim. C'est sa troisième portée, et jamais aucune des caractéristiques des siamois n'est apparue. Mais celle-là a la double hérédité. La dernière fois, elle a eu un petit chat siamois à poil court. Ce matin, j'étais en classe... voyons... »

Ils se penchèrent au-dessus de la caisse où se trouvaient les petits chats nouveau-nés. L'un d'entre eux ressemblait à la mère. Les deux autres étaient à la fois persans et siamois, l'un mâle, l'autre femelle.

« Voilà la deuxième fois que tu fais en sorte que cela se produise ! s'écria Welles. Bravo ! » Ils se congratulèrent en se serrant la main. « Je vais inscrire cela dans mes annales d'éleveur », dit le garçon, tout rayonnant de joie.

Dans un petit cahier, intitulé *Compositions*, Tim, de la main gauche, ajouta ces naissances. Il avait utilisé les symboles exacts : « Les caractères dominants en majuscules, expliqua-t-il, N pour noir, C pour poil court ; les caractères récessifs en minuscules ; s pour siamois, l pour poil long. C'est merveilleux de pouvoir noter encore ll ou ss, Peter. Encore deux autres fois ! Et l'autre chaton, lui, a des caractères récessifs qui sont siamois. » Il referma triomphalement le cahier. « Et maintenant, dit-il en se dirigeant à grands pas vers la chose qui était dissimulée sur la table, mon tout dernier secret. »

Il souleva soigneusement l'étoffe, et une ravissante maison de poupée apparut. Non, c'était un véritable modèle de maison. Welles s'aperçut très vite de son erreur. Une maquette ravissante et... mais oui... réalisée à l'échelle convenable.

« Le toit peut se soulever, vous voyez. Il y a une vaste pièce qui peut servir de débarras, une salle de récréation, puis une chambre qu'on peut utiliser comme chambre de bonne. Et puis je soulève cet étage mansardé...

— Seigneur ! s'écria Peter Welles, n'importe quelle petite fille donnerait son âme pour une maison pareille !

— J'ai utilisé du papier d'emballage fantaisie comme tapisserie. J'ai tissé les tapis sur un petit métier à tisser à la main. Le mobilier a tout à fait l'air véritable, n'est-ce pas ? Il y a des choses que j'ai achetées. Ça, c'est du plastique. Il y en a d'autres que j'ai faites, avec du papier ou des matériaux divers. Ce sont les rideaux qui m'ont donné le plus de mal, mais je ne pouvais pas demander à grand-mère de me les coudre...

— Pourquoi pas ? parvint à demander le docteur stupéfait.

— Elle pourrait reconnaître tout ceci par la suite », dit Tim en soulevant le plancher du premier étage.

« Le reconnaître ? Tu ne lui as pas montré cette maison ? Alors quand la verra-t-elle ?

— Il se pourrait qu'elle ne la voie jamais, admit Tim, mais je n'aime pas prendre de risques.

— Tu t'es servi d'un plan qui utilise l'espace de manière très rationnelle », dit Welles en se penchant pour examiner de plus près les détails.

« Oui, c'est aussi mon avis. C'est terrible de voir combien les plans de la plupart des maisons ne laissent aucun espace sur les murs pour les livres ou les tableaux. Certaines ont une porte placée de telle manière qu'il faut faire le tour de la table de la salle à manger toutes les fois qu'on veut aller de la cuisine au salon, ou que tout un angle d'une pièce reste inutilisé, avec des portes dans tous les coins. Eh bien, j'ai conçu cette maison de sorte que...

— C'est toi qui l'as conçue, Tim !

— Oh ! oui, bien sûr. Ah ! je vois, vous croyiez que je l'avais faite d'après des plans que j'avais achetés. C'est ce que j'ai fait pour ma première maquette, mais mes cours d'architecture m'ont donné tant d'idées que je voulais voir ce que je pouvais faire. Et maintenant voici la cave et la salle de jeux... »

Welles revint à la réalité une heure plus tard, et eut un « oh ! » en regardant sa montre.

« Il est trop tard. Mon client a dû repartir maintenant. Je peux donc rester encore un peu. Mais, et ta tournée de journaux ?

— Je ne la fais plus. Dès que je lui ai donné le petit chat, grand-mère m'a proposé de les nourrir tous. Et j'avais besoin de temps pour faire ceci. Voici les photos de ma maison.

Ces photos, en couleurs, étaient très bonnes.

« Je les envoie, avec un article, à des magazines, dit Tim. Cette fois, je suis T.L. Paul. Avant, il m'arrivait parfois d'imaginer que les différents personnages que j'étais conversaient ensemble. Mais maintenant, c'est à vous que je parle, Peter.

— Est-ce que cela dérangera les chats si je fume ? Merci. Il n'y a rien que je risque de faire brûler, j'espère ? Reconstitue la maison, et laisse-moi la regarder assis là devant. Je veux voir l'intérieur par les fenêtres. Allume les petites lumières. Là ! »

Le jeune garçon, tout rayonnant, fit fonctionner sa petite installation électrique.

« Personne ne peut nous voir là-dedans. J'ai des persiennes, et même, quand je travaille, je les ferme carrément.

— Si je veux te connaître à fond, il faudra que je parcoure l'alphabet de A à Z, dit Peter Welles. Ça, c'est l'architecture. Y a-t-il autre chose à la lettre A ?

— L'astronomie. Je vous ai montré mes articles. Mes calculs se sont

avérés exacts. L'astrophysique. J'ai eu 18 sur 20 à l'examen final du cours, mais jusque-là je n'ai rien fait d'original dans ce domaine. Dans celui des beaux-arts, non plus. Je ne sais ni peindre, ni dessiner très bien, à part le dessin industriel. J'ai fait le travail voulu pour acquérir tous les badges du Parfait Scout, correspondant à chacune des lettres de l'alphabet.

— J'ai un sacré mal à t'imaginer en petit scout ! s'exclama Welles.

— Je suis un très bon scout. J'ai presque autant de badges que les autres garçons de ma troupe. Et en camping, je ne m'en tire pas plus mal que la plupart des citadins.

— Tu fais ta B.A. tous les jours ?

— Oui, dit Tim. J'ai commencé dès la première fois où j'ai lu ce qu'était le scoutisme. J'étais scout de cœur avant même d'être loupveteau. Vous savez, Peter, quand on est petit, on prend très au sérieux cette histoire de la Bonne action tous les jours, et aussi les bonnes habitudes, et l'idéal et tout ça. Puis en grandissant, tout cela se met à sembler grotesque et enfantin, affecté et artificiel. On en sourit d'un air supérieur et on en plaisante. Mais il y a un troisième stade où tout redevient sérieux. Les gens qui se moquent de la loi scout font beaucoup de mal aux enfants. Mais ceux qui croient en des choses de ce genre ne savent pas le dire sans avoir l'air prétentieux et banals. Je ne tarderai pas à faire un article là-dessus.

— La loi scout est-elle ta... religion... si je peux m'exprimer ainsi ?

— Non, dit Tim, mais un scout est « Obéissant ». Un jour, j'ai essayé d'entreprendre une étude des différentes Églises pour découvrir la vérité. J'ai écrit des lettres à des pasteurs de toutes les confessions, à tous ceux qui étaient dans l'annuaire et dans les journaux. C'était pendant les vacances de Pâques dans l'Est. J'ai relevé les noms, puis j'ai écrit après mon retour ici. Il était impossible d'écrire ici, à des gens de la ville. Je disais que je cherchais quelle Église était la vraie, et je leur demandais de m'écrire pour me parler de la leur et pour en discuter avec moi, vous voyez » Je pouvais trouver des livres à la bibliothèque, et tout ce que je voulais, c'était qu'ils m'en recommandent quelques-uns puis qu'ils veuillent bien correspondre un peu avec moi à ce sujet.

— Ont-ils accepté ?

— Certains m'ont répondu, dit Tim. Mais presque tous m'ont conseillé de m'adresser à quelqu'un qui soit plus près de moi. Plusieurs ont prétendu qu'ils étaient terriblement occupés. Certains m'ont donné quelques titres d'ouvrages, mais aucun ne m'a dit de lui récrire et... je n'étais qu'un petit garçon. J'avais neuf ans, aussi je ne pouvais en parler avec personne. Et en réfléchissant, je me suis dit que je ne pouvais pas vraiment fixer mon choix si jeune sur quelque Église, et que le mieux était de suivre celle de mes grands-parents. C'est là

que je continue d'aller, c'est une bonne Église, dont l'enseignement contient beaucoup de vérités, certainement. Je lis tout ce que je peux, de manière à savoir ce qu'il faudra faire quand je serai plus grand. À quel âge pensez-vous que je puisse faire un choix, Peter ?

— Dès que tu entreras à l'Université, répondit Welles. Tu vas bien y aller ? À ce moment-là, n'importe quel pasteur sera prêt à parler avec toi, à part ceux qui sont trop occupés.

— C'est un problème moral, vraiment. Ai-je le droit d'attendre ? Et il faut que j'attende. C'est comme de dire des mensonges. Il faut bien que j'en dise, mais j'ai horreur de cela. Si je ressens l'obligation morale de suivre telle ou telle Église dès que j'aurai fixé mon choix, que faire ? Est-ce vraiment impossible avant dix-huit ou vingt ans ?

— Si c'est impossible, c'est impossible. Je crois que c'est là la réponse. Tu es également mineur, à la garde de tes grands-parents, et quand bien même tu peux revendiquer ton droit d'aller là où ta conscience te dicte d'aller, il serait impossible de te justifier et d'expliquer ton choix sans te démasquer entièrement, tout comme tu es obligé d'aller en classe jusqu'à l'âge de dix-huit ans, bien que tu en saches plus long que la plupart des docteurs de l'Université. Cela fait partie du jeu. Celui qui t'a créé doit le comprendre.

— Je ne vous mentirai jamais, dit Tim. Je me sentais si désespérément seul !... Mes correspondants ne savaient rien de moi en fait. Je ne leur disais que ce qu'ils avaient le droit de savoir. Il suffit aux petits enfants de se trouver avec d'autres gens, mais en prenant des années, les amis deviennent une nécessité, vraiment !

— Oui, cela fait partie de la vie. On éprouve le besoin d'entrer en contact avec d'autres et de partager des idées avec eux. Tu es resté trop longtemps seul avec toi-même.

— Ce n'est pas que je le souhaitais. Mais sans ami véritable, ce n'eût été qu'une comédie, et il ne m'a jamais été possible de me faire connaître de mes camarades de jeux. Je les observais et j'écrivais des histoires à leur sujet, et ils étaient là tout entiers, mais je n'y mettais qu'une part infime de moi-même.

— Je suis fier d'être ton ami, Tim. Tout homme a besoin d'un ami. Je suis fier que tu me fasses confiance. »

Tim caressa le chat, et resta silencieux, pendant un instant. Puis il leva les yeux et eut un sourire forcé.

« Cela vous plairait-il d'entendre ma blague favorite ?

— Beaucoup », dit le psychiatre, se préparant à n'importe quel choc.

« Ce sont des enregistrements. C'est un programme radiodiffusé que j'ai enregistré. »

Welles écouta. Il s'y connaissait peu en musique, mais la symphonie qu'il entendait lui plaisait. Le speaker la louait dans des

termes flatteurs, en en faisant une courte présentation, avant et après chaque mouvement. Tim pouffait de rire.

« Ça vous plaît ?

— Beaucoup. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— C'est moi qui l'ai écrite.

— Tim, tu me dépasses ! Mais je ne vois toujours pas ce qu'il y a de comique.

— Le comique de la chose, c'est que je l'ai faite mathématiquement. J'ai calculé ce qui devait éveiller des sentiments de joie, de chagrin, d'espoir, de triomphe et ainsi de suite, et... c'était juste après avoir suivi un cours d'harmonie, vous savez combien c'est une science mathématique. »

Muet, Welles acquiesça de la tête.

« J'ai établi les rythmes d'après différents métabolismes, c'est-à-dire de la manière dont on réagit physiquement à ces diverses émotions, les variations du métabolisme, des battements du cœur, de la respiration, et je l'ai envoyée au directeur de cet orchestre et il ne s'est pas douté que c'était une blague, bien sûr, je ne lui ai pas dit, et il a fait jouer ma musique. Les droits d'auteur sont assez jolis.

— Tu me feras mourir de stupeur, dit Welles en toute sincérité. Ne m'en dis pas davantage aujourd'hui, ce serait plus que je n'en pourrais supporter. Je rentre chez moi. Peut-être bien que demain je saisirai ce qu'il y a de drôle là-dedans, et je reviendrai pour en rire avec toi. Tim, as-tu jamais subi des échecs ?

— Il y a là deux placards pleins d'articles et d'histoires que je n'ai pas vendus. Pour certains, cela me contrarie beaucoup. Il y a l'histoire du jeu d'échecs. Vous savez dans *Through the Looking Glass* la partie n'était pas fameuse et on ne voyait pas très bien la relation entre les coups et l'histoire elle-même.

— Je ne l'ai absolument jamais saisie.

— J'ai pensé qu'il serait amusant de prendre une partie de championnat et d'écrire une fantaisie là-dessus, comme si c'était une guerre entre deux vieux petits pays, avec des chevaliers et des fantassins, des murs fortifiés sous la garde de capitaines, et des évêques qui ne pourraient combattre comme des soldats et où les reines seraient des femmes, c'est-à-dire qu'on ne les tue pas et qu'elles ne sont jamais au plus fort du combat, et... enfin, vous voyez ? Je voulais combiner les attaques et les captures, garder le peuple en vie, une guerre de contes de fées, voyez-vous, qui fasse coïncider la guerre avec celle du jeu, de manière que tout soit parallèle. Il m'a fallu un temps fou pour concevoir l'histoire et pour l'écrire, pour établir la partie exactement comme une partie d'échecs et ensuite la traduire en actes et en motifs humains, puis y ajouter des discours qui conviennent aux différentes sortes de gens. Je vous la montrerai. Elle

me plaisait beaucoup, mais personne n'a voulu la publier. Les joueurs d'échecs n'aiment pas les fantaisies, et personne d'autre n'aime les échecs. Il faut avoir une tournure d'esprit très particulière, comme moi, pour aimer les deux. Mais j'ai été déçu. Je comptais bien qu'elle serait publiée, parce que les quelques personnes susceptibles d'apprécier ce genre de chose auraient vraiment été conquises.

— Je suis sûr qu'elle me plaira.

— Oui, si vous aimez ce genre de chose, c'est vraiment ce que vous avez attendu toute votre vie sans jamais le trouver. Personne au monde n'a jamais fait cela. » Tim s'arrêta, rouge comme une tomate. « Je vois ce que grand-mère veut dire : quand on commence à se vanter on ne sait plus s'arrêter. Excusez-moi, Peter.

— Donne-moi l'histoire, ça m'est égal, Tim, vante-toi tant que tu voudras avec moi, je comprends. Tu éclaterais si tu n'exprimais jamais ta fierté légitime et tout le plaisir que tu éprouves d'avoir réalisé tant de choses. Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as pu garder tout cela pour toi pendant si longtemps.

— Il le fallait bien », dit Tim.

L'histoire avait bien la valeur que son jeune auteur lui attribuait. Welles la lut le même soir en riant sous cape. Puis il la relut en vérifiant tous les coups du jeu et la stratégie de la guerre. C'était un véritable petit chef-d'œuvre. Puis il repensa à la symphonie et alors il vit le comique de la blague. Il resta debout bien après minuit, à penser au garçon. Puis il prit un somnifère et alla se coucher.

Le lendemain, il alla rendre visite à la grand-mère de Tim. Madame Davis le reçut avec une grande amabilité.

« Votre petit-fils est un garçon très intéressant, Madame, dit Welles avec circonspection. Je voudrais vous demander une permission. J'ai entrepris une étude au sujet des enfants du quartier. Je note quelles sont leurs capacités, quelles sont leurs origines, à quel milieu ils appartiennent, les traits caractéristiques de leur personnalité, etc. Je ne citerai aucun nom, bien sûr, mais ce sera une étude statistique qui s'étalera sur dix ans ou plus, et dans certains cas, certains rapports seront peut-être publiés plus tard. Me permettez-vous d'inclure Tim dans cette étude ?

— Timothy est un bon petit garçon, tellement conforme à la normale que je ne vois pas du tout pourquoi vous désirez l'inclure dans ce travail.

— Tout est là, justement. Nous ne nous intéressons pas du tout aux enfants mal adaptés dans cette étude. Nous éliminons les enfants dont le psychisme est atteint. Nous ne nous intéressons qu'aux enfants qui savent normalement affronter les difficultés de leur âge, et s'adapter de façon satisfaisante à la vie. Si nous pouvions observer un groupe ainsi choisi de ces enfants-là, et suivre leur évolution pendant les dix

années à venir au moins, puis publier un rapport de ces observations, sans mentionner aucun nom...

— Dans ce cas, je n'y vois aucune objection, dit Madame Davis.

— Eh bien alors, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur les parents de Tim, sur leur vie ? »

Madame Davis s'installa pour parler plus à loisir.

« La mère de Timothy, ma fille unique, Emily, commença-t-elle, était une fille charmante. Si douée ! Elle jouait du violon à ravir. Timothy a ses traits, mais il a les cheveux noirs et les yeux de son père. Edwin avait des yeux superbes.

— Edwin était le père de Timothy ?

— Oui. Les jeunes gens se sont connus quand Emily commençait ses études supérieures dans l'Est. Edwin étudiait la physique nucléaire, dans l'Est également.

— Votre fille étudiait la musique ?

— Non. Emily suivait des cours de littérature. Je ne peux pas vous dire grand-chose au sujet du travail d'Edwin ; mais après leur mariage il continua dans le même domaine et... vous comprenez qu'il m'est douloureux d'évoquer tout ceci. Leur mort a été un tel coup pour moi. Ils étaient si jeunes. »

Welles, crayon en main, s'apprêtait à prendre quelques notes.

« Tim n'en a jamais rien su. Après tout, il faut qu'il grandisse dans le monde moderne. Comme il a changé le monde en trente ans, docteur ! Il n'est plus ce qu'il était avant 1945. Vous avez certainement entendu parler de cette terrible explosion au centre atomique alors qu'ils essayaient de fabriquer une nouvelle bombe. À l'époque, aucun ouvrier ne sembla en avoir souffert. On croyait que la protection était suffisante. Mais deux ans plus tard, ils étaient tous morts ou en train de mourir. »

Madame Davis hocha tristement la tête. Welles retenait son souffle, et griffonnait, les yeux baissés.

« Tim est né quatorze mois après l'explosion, quatorze mois jour pour jour. Tout le monde croyait encore qu'il n'y avait eu aucune conséquence néfaste. Mais les radiations eurent des effets très lents. (Je ne connais rien à ces choses-là.) Et Edwin est mort. Emily est revenue chez nous avec l'enfant. Au bout de quelques mois, elle est morte elle aussi... Mais nous ne nous sommes pas plongés dans l'affliction comme ceux qui n'ont aucun espoir. C'est dur de l'avoir perdue, docteur, mais Monsieur Davis et moi, nous avons atteint le moment de notre vie où nous préparons à la rejoindre. Nous espérons simplement vivre jusqu'à ce que Tim soit assez grand pour pouvoir assurer sa propre existence. Nous nous sommes fait tant de souci à son sujet ! Mais vous le voyez, il est parfaitement normal, dans tous les domaines.

— Oui.

— Les spécialistes ont fait tous les examens possibles. Mais tout va bien. »

Le psychiatre resta encore quelques instants à inscrire des notes, puis il prit congé aussi vite qu'il le put. Il se rendit à l'école où il parla un instant avec Miss Page, puis il emmena Tim chez lui où il lui dit ce qu'il venait d'apprendre.

« Vous voulez dire que je suis une mutation ?

— Un mutant. Oui, très vraisemblablement. Je n'en suis pas sûr, mais il fallait que je te le dise tout de suite.

— Avec une hérédité dominante, dit Tim, puisque je proviens d'une première génération. Vous pensez qu'il y en a d'autres ? que je ne suis pas le seul ? ajouta-t-il, en proie à une vive excitation. Oh ! Peter, si je venais à vous surpasser en grandissant, je ne serais pas voué à la solitude ? »

Voilà ! Il l'avait dit.

« Peut-être que oui, Tim. Rien d'autre dans ta famille ne peut expliquer ce que tu es.

— Mais je n'ai encore jamais rencontré personne qui soit comme moi. Un autre garçon ou une autre fille de mon âge et qui soit comme moi, je m'en serais aperçu.

— Tu es venu dans l'Ouest avec ta mère. Où sont allés les autres, s'il y en a ? Leurs parents ont dû s'éparpiller un peu partout. Ils sont rentrés chez eux, un peu partout dans le monde. Nous pouvons retrouver leur trace, cependant. Et dis-moi, Tim, n'as-tu jamais trouvé cela un peu bizarre qu'avec tous tes noms de plume, et tous les gens à qui tu as écrit, personne n'ait jamais insisté pour faire ta connaissance ? Tout se passe par la poste, on dirait que les éditeurs ont l'habitude des gens qui se cachent. On dirait que tout le monde a l'habitude de ces architectes, de ces astronomes, de ces compositeurs que personne ne voit jamais, qui ne sont que des noms, aux bons soins d'autres noms de boîtes postales. Il y a des chances, ce ne sont que des chances, note bien, qu'il y en ait d'autres. S'il y en a d'autres, nous les trouverons.

— J'établirai un code qu'ils comprendront, dit Tim, le visage tendu par un effort de concentration. À l'aide d'articles, je ferai cela, de plusieurs magazines, de lettres, je peux introduire quelque chose... Certains de mes correspondants en sont peut-être...

— Je chercherai dans les annales. On doit en citer des cas. Les psychologues et les psychiatres ont toutes sortes de trucs à eux... On peut toujours trouver une bonne raison qui permette ces recherches... Les registres des naissances... »

Tous deux parlaient en même temps, mais en cet instant Peter Welles pensait tristement à part lui qu'il avait perdu Tim désormais.

S'il retrouvait vraiment des êtres qui devaient, en toute justice, devenir ses véritables amis, que deviendrait le pauvre Peter ? Il serait rejeté... dans le monde des petits chiens...

Timothy Paul leva les yeux et s'aperçut que Peter le regardait. Il sourit.

« Vous avez été mon premier ami, Peter, et vous le serez toujours, dit Tim, quoi qu'il arrive et qui que je rencontre.

— Mais il faut que nous recherchions les autres, dit Peter.

— Je n'oublierai jamais celui qui m'a aidé », dit Tim.

UN garçon ordinaire de treize ans peut prononcer les mêmes paroles et les oublier une semaine plus tard. Mais Peter Welles n'avait aucune inquiétude. Tim ne l'oublierait jamais. Il serait toujours son ami. Même quand Timothy Paul et ceux qui lui ressemblaient se retrouveraient dans une maturité impossible à imaginer, pour être les maîtres du monde s'ils le voulaient, Peter Welles serait l'ami de Tim, non pas un petit chien, mais un ami très cher ; tout comme un chien fidèle aimé d'un bon maître, il se serait jamais abandonné.

Traduit par LUCE TERRIER.

In hiding.

© James Blish, 1959.

Published by arrangement with S.M.L.A., Inc., New York.

© Éditions Denoël, 1968, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BOND (NELSON SLADE). – Né en 1908. Employé au gouvernement en Nouvelle-Écosse, auteur indépendant et expert philatélique pendant plusieurs années, avant de se consacrer au commerce de livres. Bien qu'ayant écrit quelques romans, Nelson S. Bond est surtout connu en science-fiction par ses nouvelles. Certaines de celles-ci sont construites autour de personnages qui réapparaissent de l'une à l'autre. Nelson Bond a souvent su exploiter des thèmes familiers en leur donnant un cachet original, comme dans sa version du péché originel (*The cunning of the beast*) ou du voyage du prophète Jonas (*Uncommon castaway*). Il a déclaré se considérer comme un auteur de fantastique écrivant pour des magazines de science-fiction.

BUDRYS (ALGIS). – Né en 1931 à Königsberg en Allemagne (actuellement Kaliningrad en U.R.S.S.), vivant depuis 1936 aux États-Unis, fils du consul général du gouvernement lituanien en exil. Son état-civil complet est Algirdas Jonas Budrys. Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952 et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents véritablement originaux de sa génération. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de l'individu à la recherche de lui-même. Ce motif de la quête est admirablement utilisé dans *Rogue moon* (1960, *Lune fourbe*) où le sujet apparent du roman est l'investigation d'une énigmatique construction laissée sur la Lune par d'antiques extra-terrestres. Dans *Michaelinas* (1977), Budrys présente une vision précise d'une Terre dans le proche avenir, autour de la mission d'un journaliste qui s'efforce de démasquer l'adversaire contre lequel il sait qu'il doit lutter. Depuis 1965, Budrys a été critique de livres, dans *Galaxy* puis dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y allie à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

EKLUND (GORDON). – Né en 1945, vivant de sa plume depuis 1968, Gordon Eklund est un auteur qui cultive la diversité – de thèmes et de tons. Son premier roman, *The eclipse of dawn* (1971) exprime ses préoccupations sur la décomposition et l'ennui qui lui paraissent menacer la société dans un avenir rapproché. *All times possible* (1974) présente une suggestion ambiguë de renaissance à travers la vision d'un personnage qui va devenir la cible d'une balle. En collaboration avec Gregory Benford, il a écrit *If the stars are gods* (1977), où un astronaute vieillissant est à la recherche d'une libération cosmique. Parfois diffus, occasionnellement contradictoires, les récits de Gordon Eklund possèdent une sorte de pessimisme visionnaire qui stimule l'imagination à travers les questions qu'il suggère.

FAST (HOWARD). – Né en 1914. A exercé diverses activités (dont celles de correspondant de guerre et d'enseignant) avant de devenir un porte-parole de la gauche américaine. Fondateur du Mouvement mondial pour la Paix, membre du Conseil mondial pour la Paix (1950-1955), lauréat notamment du Prix Staline de la Paix en 1954. La science-fiction ne couvre qu'une petite fraction de ses écrits, dont le reste concerne aussi bien l'histoire américaine (*The unvanquished*, 1942 ; *Citizen Tom Paine*, 1943) que l'Antiquité (*Spartacus*, 1952) ou les associations de travailleurs de la mine (*Power*, 1962). Ses meilleurs récits de science-fiction se distinguent par la simplicité de leur écriture et la franchise avec laquelle ils expriment la vision d'un non-spécialiste confronté aux problèmes de la science et de ses applications.

GRINNELL (DAVID). – Pseudonyme de Donald A. Wollheim. Né en 1914, Wollheim fut probablement, après Forrest J. Ackerman, l'animateur le plus actif du « fandom » américain pendant les années 1930. *The immortal storm* de Sam Moskowitz, *The futurians* de Damon Knight, donnent des aperçus de cette activité. Donald A. Wollheim a écrit un certain nombre de nouvelles et de romans de science-fiction, ainsi que *The universe makers* (1971, *Les Faiseurs d'univers*), un survol de l'histoire de la science-fiction. Après avoir été rédacteur en chef d'une succession de revues (dont *Stirring Science Stories*, *Cosmic Stories*, *Avon Fantasy Reader*, *Out of this world adventures*, *Avon Science Fiction Reader*), il fut appelé à diriger en 1952 les *Ace Books*, où il fit paraître des ouvrages de jeunes auteurs prometteurs, dont Robert Silverberg, Philip K. Dick, John Brunner, ainsi que des rééditions de romans classiques de A.E. van Vogt, Clifford Simak, Poul Anderson. Son activité d'éditeur lui valut un Hugo en 1964. Depuis 1971, il dirige une maison d'édition qu'il a nommée par ses initiales (*DAW Books*) et qui lui a permis de faire paraître des romans d'aventures, souvent à

composantes fantastiques, en alternance avec des récits plus ambitieux, conformément à sa politique antérieure. *World's best science fiction* : 1965 fut la première d'une série d'anthologies annuelles de qualité qu'il a publiées, les premières en collaboration avec Terry Carr.

KEYES (DANIEL). – Né en 1927. Ancien matelot venu à l'enseignement de l'anglais, Daniel Keyes est un auteur dont la production de science-fiction est quantitativement très modeste. Qualitativement, en revanche, ses récits sont remarquables. *Flowers for Algernon* (1959, *Des fleurs pour Algernon*) s'est rapidement imposé comme une des nouvelles classiques sur thème de l'Homo Superior. Daniel Keyes en fit un roman en 1966.

MILLER JR. (WALTER MICHAEL). – Né en 1923, Walter M. Miller Jr. fit des études d'ingénieur électricien. Il passa quatre ans dans l'aviation militaire américaine pendant la seconde guerre mondiale, combattant au-dessus de l'Italie et des Balkans. Il se mit à écrire en 1949, ayant été immobilisé à la suite d'un accident de voiture. Sa foi catholique imprègne plusieurs de ses récits, et en particulier *A Canticle for Leibowitz* (1959, *Un Cantique pour Leibowitz*) qui est un des meilleurs romans confrontant la religion et la science dans le cadre de l'anticipation.

OLIVER (CHAD). – De son vrai nom Symmes Chadwick Oliver. Est né en 1928 et a fait des études d'ethnologie et d'anthropologie. Il enseigne cette dernière science à l'Université au Texas. Sa formation lui a permis de jeter un éclairage original sur le thème familier des extra-terrestres vivant incognito sur notre planète (*Shadows in the sun*, 1954) ou sur celui du premier contact entre représentants de civilisations différentes (*The winds of time*, 1957). Sa carrière universitaire a encore diminué sa production au cours des dernières années. Chad Oliver, qui n'a jamais été un écrivain prolifique, reste un auteur de science-fiction qui mériterait d'être mieux connu.

SHIRAS (WILMAR HOUSE). – Née en 1908, mariée en 1927, Wilmar Shiras a très peu écrit. Elle a cependant su s'assurer une place parmi les auteurs de science-fiction par ses nouvelles, publiées à partir de 1948, mettant en scène des enfants dont le quotient intellectuel surpasse largement celui des adultes qui les entourent.

ZELAZNY (ROGER). – Né en 1937, avec des ascendances polonaise, irlandaise, hollandaise et américaine, Roger Zelazny a étudié à la Western Reserve University avant de travailler à l'administration de la

sécurité sociale des États-Unis. Depuis 1969, il se consacre à une carrière d'écrivain. Il s'était imposé comme un auteur de premier plan avec *A rose for Ecclesiastes* (1963, *Une rose pour l'Ecclésiaste*), *The doors of his face, the lamps of his mouth* (1965, *Les portes de son visage, les lampes de sa bouche*) et... *And call me Conrad* (1965, *Toi l'immortel*), variations sensibles et brillantes sur des thèmes connus – relations entre humains et extra-terrestres, immortalité, monde post-atomique. Par la suite Zelazny se montra souvent moins exigeant envers lui-même sur le plan de l'écriture, mais non sur celui de l'imagination. Celle-ci s'inspire chez lui aussi bien d'antiques mythologies (*Lord of light*, 1967) et d'explorations psychanalytiques (*The dream master*, 1966) que de rationalisations de pouvoirs magiques (le cycle d'*Ambre*, commencé en 1970). Bien que classé parfois avec les représentants de la « Nouvelle Vague », Roger Zelazny possède un talent trop varié et une créativité trop originale pour qu'une telle étiquette suffise à le décrire. En 1979, un volume lui a été consacré par Cari B. Yoke dans la série *Starmont Reader's Guide*.